



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

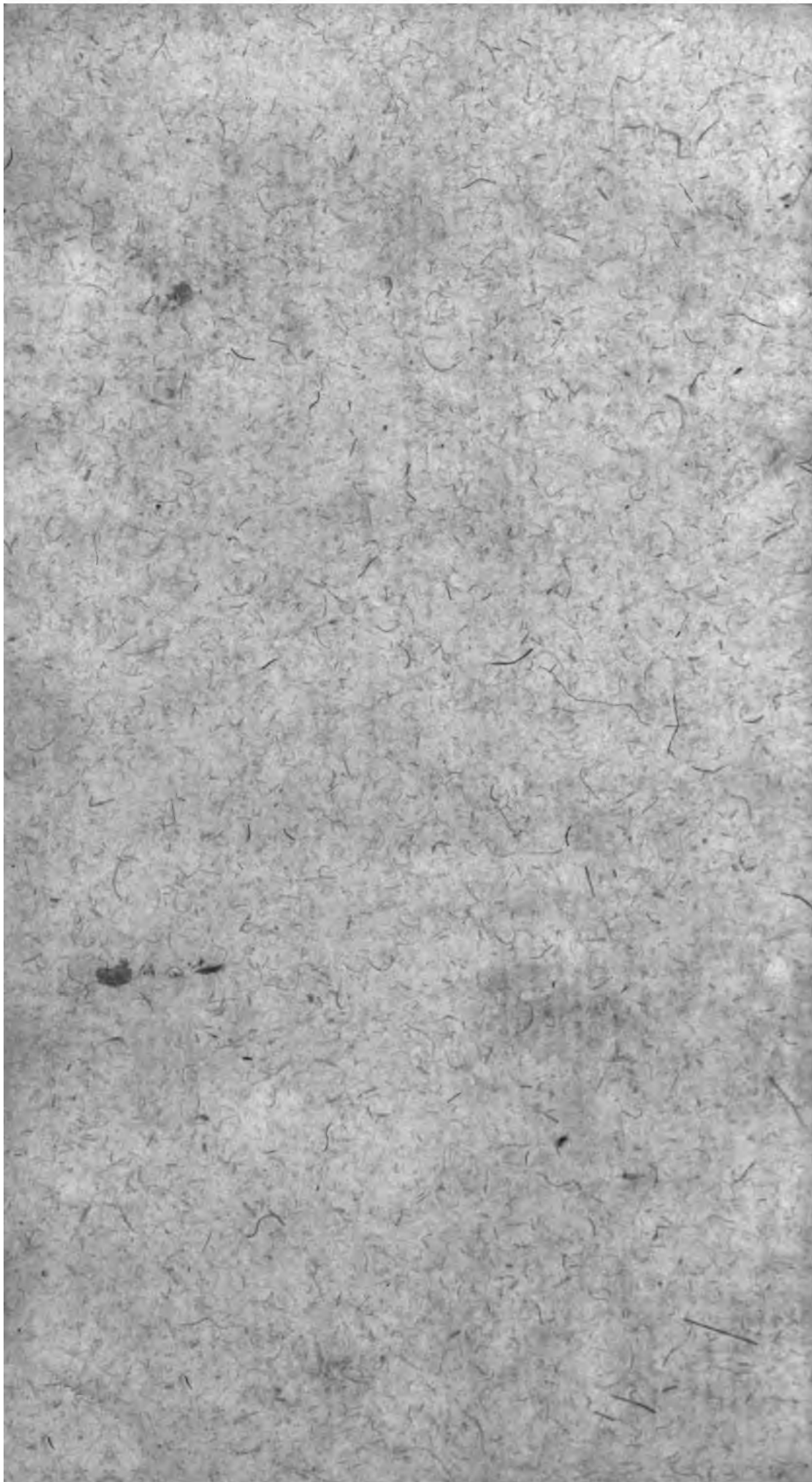


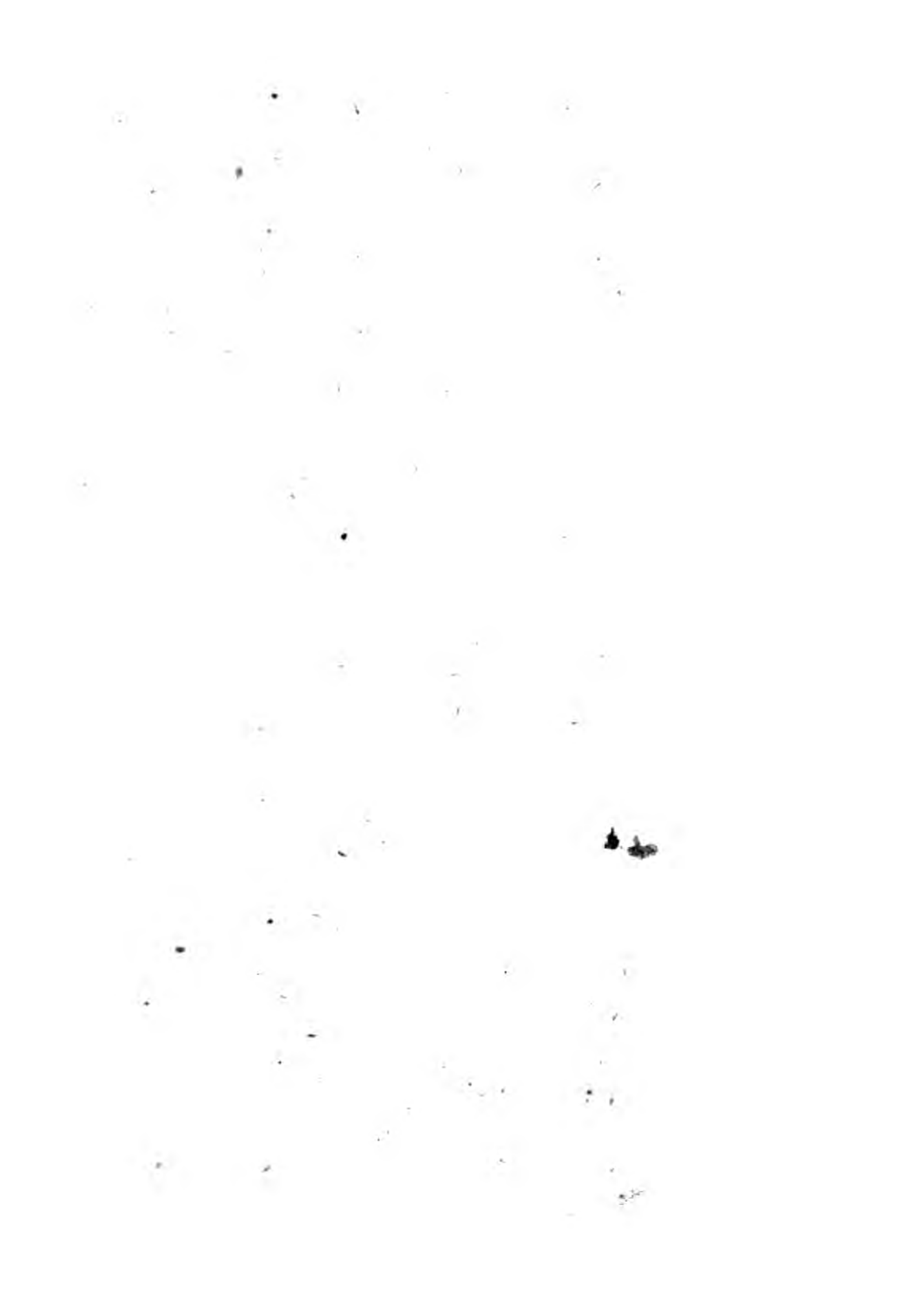
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.













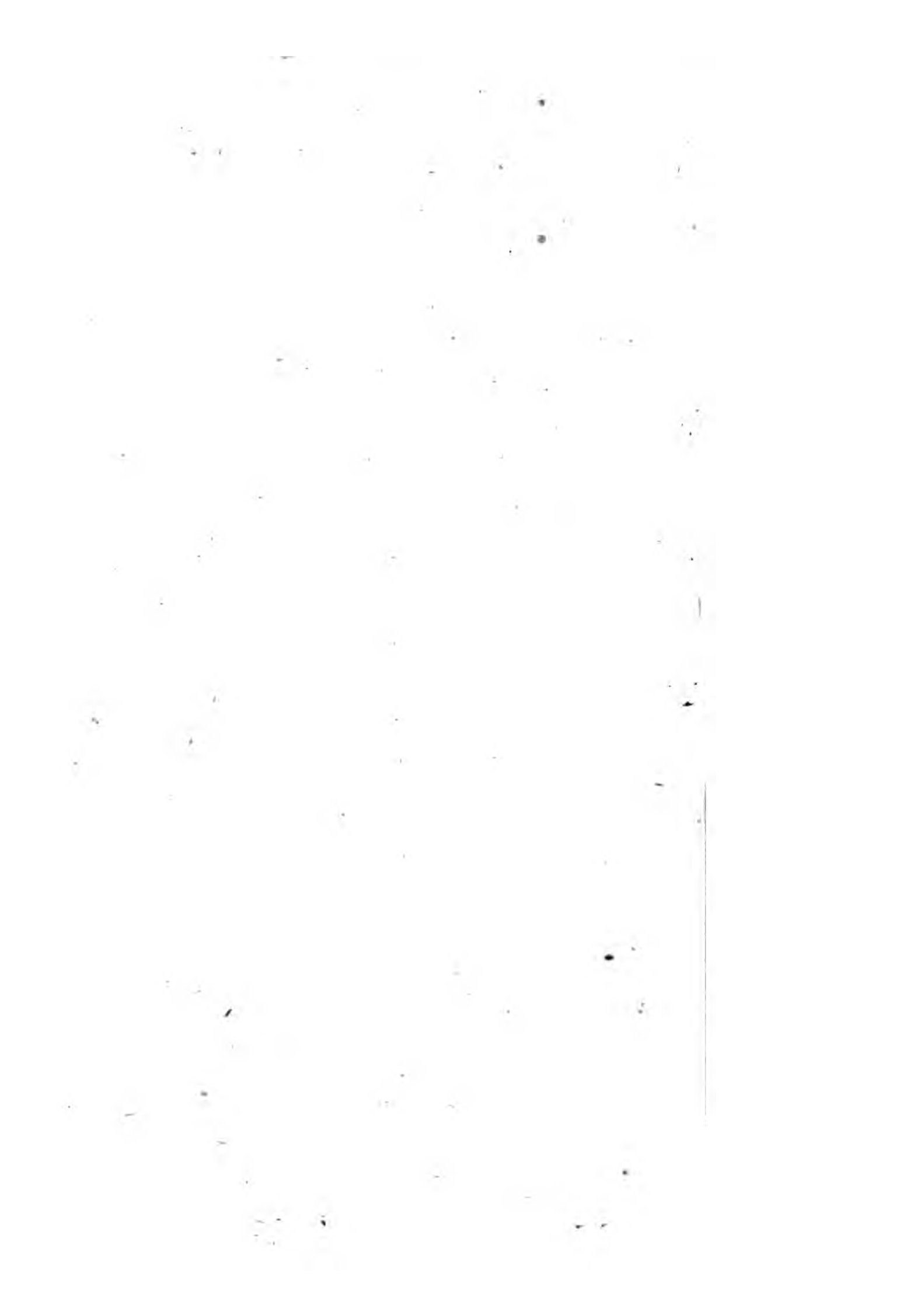


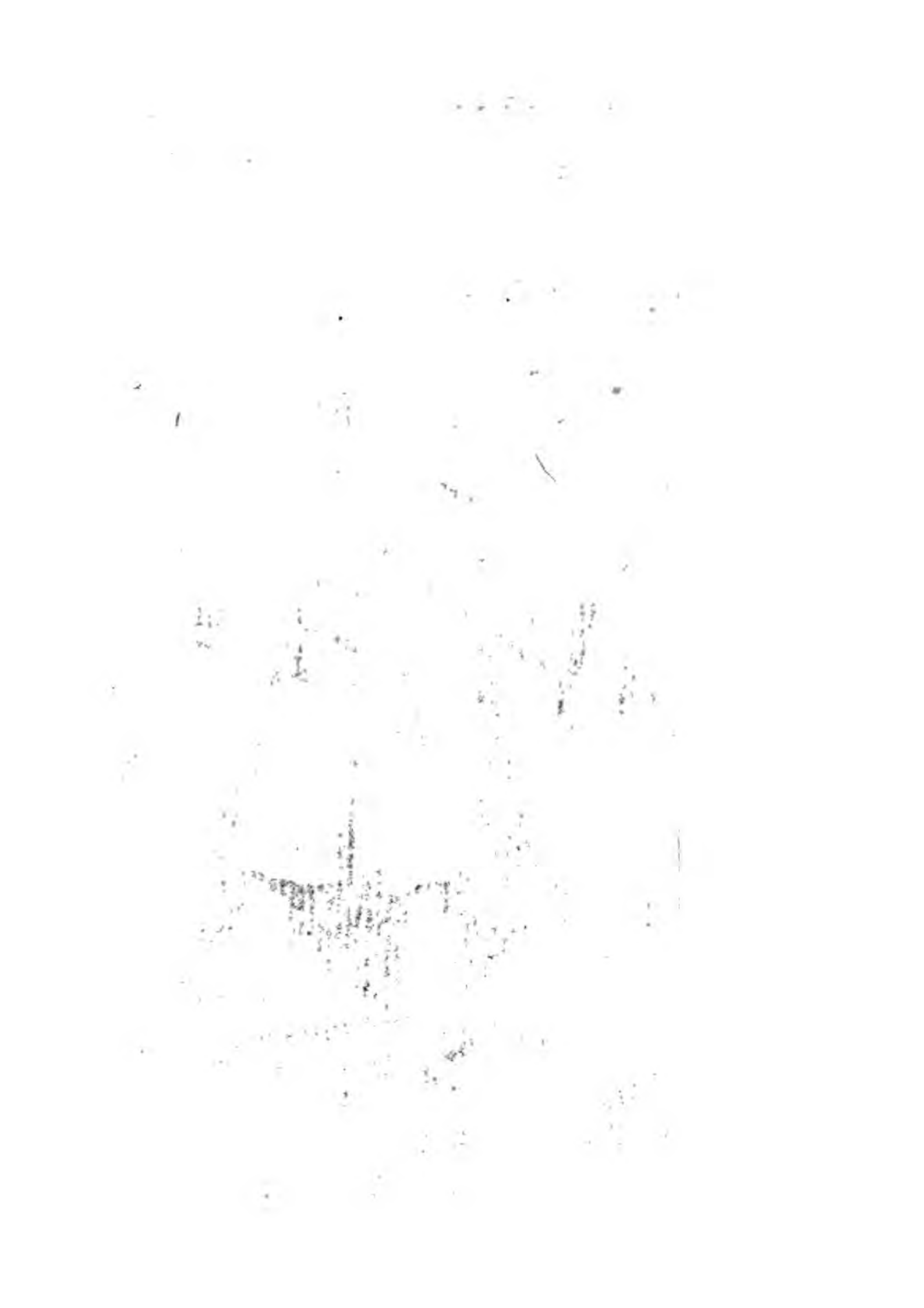
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100









OEUUVRES
DE MONSIEUR
SCARRON.

NOUVELLE EDITION,

Revue , corrigée , & augmentée de
quantité de Pièces omises dans les
Editions précédentes.

TOME DIXIEME,

Qui contient

Les deux **SUITES** du
VIRGILE TRAVESTI.



A AMSTERDAM,

Chez J. WETSTEIN & G. SMITH.

MDCCLXXVII



LA SUITE
DU
VIRGILE
TRAVESTI
EN VERS BURLESQUES,

Par MESSIRE JAQUES MOREAU,
Chevalier Seigneur de BRASEI, Ca-
pitaine de Cavalerie dans le Regiment de
Cuirassiers Espagnols du Comte de
Louvignies.

A SON
ALTESSE
ELECTORALE
DE
BAVIERE.



ONSEIGNEUR,

C'est abuser des momens précieux de VOTRE ALTESSE ELECTORALE, que de lui presenter la Suite du Virgile Travesti en vers burlesques. Cette maniere d'écrire périt en friche dans la République des Lettres, & n'a presque plus de partisans. Si par malheur VOTRE ALTESSE ELECTORALE lui refuse sa protection, le Pieux Enée n'a qu'à renoncer à la glorieuse entreprise de voir son cher Ascagne, l'original parfait des Enfans gâtez, sur le trône de ce bon pays de Cocagne qu'arrose le Tybre. C'est dans cette vive appréhension, MONSIEUR, (quoique foible imitateur de l'Illustre Scarron, qui a si heureusement commencé



AVERTISSEMENT.

A Mi Lecteur , on dit que pour se conformer à la mode, il vous faut une Préface toute des plus amples , pour vous prévenir en ma faveur. Oh ! comment diable voulez-vous que je m'y prenne pour vous faire trouver bon ce que je sai que vous trouverez mauvais, quand ce ne seroit que pour vous donner dans le monde un air de Critique ou de bel Esprit, c'est la même chose ? Ma foi à bon marché faire, la meilleure Préface que je puisse vous donner est dans mon exorde. Au surplus si vous êtes connoisseur , vous excuserez un homme qui a la rage d'être Auteur. Si vous ne l'êtes pas, tant pis ; outre que vous voudrez qu'on croye le contraire, c'est que vous donnerez la torture à mon livre pour vouloir contrefaire le savant. Croyez-moi, mon cher Lecteur, en ce cas, n'achetez pas cette Suite du Virgile Travesti : si cependant vous en avez fait la folie, ne regrettez pas votre argent , mais vengez-vous de cette inutile dépense , en destinant ce livre

6 AVERTISSEMENT.

malheureux de ne pas vous plaire, à l'usage qui convient aux mauvais livres. Voilà, mon cher & bienaimé Lecteur, tout ce que vous aurez de moi, après l'affurance certaine que je vous donne que je suis tout à vous.





LA SUITE
DU
VIRGILE
TRAVESTI.

CONTINUATION DU VIII.
LIVRE.

O ! le Nigaut, le Polisson,
Le grand Benêt, le limaçon,
Plus froid que la plus froide glace!
Crois-tu pouvoir remplir la place
De l'inimitable Scarron ?
Veux-tu passer pour fanfaron ?
Pour un Poète ridicule,
Plus opiniâtre que mule ?
C'est bien à toi, chetif Balon,
De vouloir au sacré Valon
Incorporer ta corpulence,
Après un Auteur d'importance?

8 LE VIRGILE

Auteur plaisant, mais renommé,
De tous Savans fort estimé,
Que le Roi vit toujours sans peine,
Et même avec plaisir la Reine:
Aussi bien que les Courtisans,
Les Chanceliers, les Présidens,
Des Ducs, & Maréchaux de France
Il fut louangé d'abondance.
Il brilla chez les Hollandois,
Les Allemans, les Suédois,
Chez les Latins gens pacifiques,
Gens naturellement comiques,
Aimans la vie & le repos,
Laiſſans la guerre à faire aux fots.
Son nom fut jusque en Valaquie,
Dans l'Archipel, dans la Turquie;
Où l'on dit que le Grand Seigneur,
Quand il est dans sa belle humeur,
Ou bien sur sa chaise percée,
Chaise souvent favorisée,
Prend un Virgile dans sa main,
Pour se tenir l'esprit serein,
Et toujours le nourrir de joye.
Là, sa belle ame se déploie,
Et se fait connoître en détail,
Par l'un ou l'autre soupirail.
Chez le Grand Cam de Tartarie,
Et chez le Czar de Moscovie,
Chez le Perse, & chez l'Indien,
Chez l'Arabe, & l'Egyptien,
Enfin dans la machine ronde,
Qui comprend l'un & l'autre monde,
Scarron de tous est honoré,
Chéri, couru, même admiré.
Eh! tu voudrois, ne t'en déplaise,
Commé un Jean logne, ou comme un Blaise,
Sur l'Helicon en idiot
Te manifester pour un sot,
Pour un Iroquois, un Sauvage,
En suivant si grand l'ersonage,

En

TRAVESTI. LIV. VIII : 9

En imitant si digne Auteur,
 Du Boufonisme tout l'honneur ?
 As-tu pour la plaisanterie,
 Un fond de Polissonnerie,
 Tout prêt dans ton petit cerveau,
 Assez gaillard, assez nouveau,
 Pour ne pas craindre une deroute,
 En voulant marcher sur sa route ?
 Crois moi ; garde tes quolibets,
 Tes rebus, & tes sobriquets,
 Pour les habitans de la Seine
 Fréquentans la Samaritaine.
 Est-ce à toi, Poète crotté,
 De te donner la liberté
 D'entrer en lice avec ton Maître ?
 Sans toi l'on voit ici paroître
 Assez d'Auteurs sifflés, bernez,
 Assez d'Imprimeurs ruinez,
 Assez d'Ouvrages méprisables,
 Assez de livres pitoiables....
 Alte là, Monsieur l'Orateur ;
 Vous êtes de mauvaise humeur ;
 Vous me prenez pour une cruche,
 Pour un pié-plat, pour une autruche,
 Un idiot, un sot enfin,
 Concedo : rien n'est si certain.
 Savez-vous ce que je sai faire ?
 Si je sai parler, ou bien braire ?
 Si mon esprit est de travers ?
 Si je sai mal tourner un vers ?
 De Scarron ce grand personnage
 Je connois trop bien le ramage,
 Pour me flatter de réussir
 En le suivant dans mon loisir.
 Il faudroit, la peste me tuë,
 Avoir tout à fait la berluë :
 Autrement perdu la raison,
 Et me donner pour un oison.
 Je ne suis pas encor si bête,
 Si sot, si dépourvû de tête ;

Je ne suis pas des partisans
 De la fumée, & de l'encens,
 Pour encenser ainsi ma veine;
 Je ne bûs jamais d'Hippocrène,
 Et je m'en tiens à l'hypocras,
 Boisson des Dieux dans leurs repas,
 Autrement de la Malvoizie,
 Ou Nectar, à la fantaisie
 De celui qui veut en parler.
 Pour ma rate desopiler,
 Je veux chanter d'un ton grotesque,
 Suivant de loin le ton burlesque
 De Scarron Maître dans cet art,
 De l'Eneïde plus du quart;
 Car c'est le tiers que je veux dire,
 Muse qui m'excitez à rite,
 Muse bouffonne, prenez soin
 De votre Elève en ce besoin!
 Courage, petite bavarde!
 Mon amour, & mon égrillarde!
 Recherchez votre belle humeur;
 Il s'agit de me faire honneur,
 Et de me mettre sur la trace
 Qui conduisit sur le Parnasse
 Cet Esprit rare & merveilleux,
 Toujours gai, jamais songe creux:
 Ce Maître en fait de Parodie,
 Qui chez Evandre en Arcadie
 Laisa le Pieux Eneas
 Prendre un tantinet ses ébats,
 Et ménager une Alliance
 Dont il avoit grande espérance.
 Donnez-moi le tour & le ton
 Propres pour le Conteur bouffon;
 Plus une dose de mémoire,
 Pour prendre le fil de l'histoire
 Où ce facétieux humain
 A voulu rester en chemin.
 Je croi que ce fut dans un Temple,
 Où ce Troyen montra l'exemple,

Prenant en main un Encensoir
 Qu'il ne put mettre à son devoir.
 Car en ébranlant la machine,
 Il avoit sur sa droite échine,
 Même par-dessus les autels,
 Versé les charbons immortels;
 Dont il avoit percé la nappe
 Du très-venerable Esculape:
 Ou bien celle d'un autre Dieu
 Que l'on réveroit dans ce lieu:
 Car dans toute cette Italie
 Grande fut toujours la folie,
 Comme la superstition,
 Qui paroît à chaque action.

Du Temple il fut se mettre à table;
 Où d'un air tout à fait aimable,
 Il fit les honneurs du festin,
 Qu'Evandre donna ce matin.
 Il but toujours à tasse pleine,
 Fit le boufon, & la Sireine,
 Chanta la petite chanson,
 N'épargna Cloris, ni Fanchon,
 Dans les contes qu'il fit pour rire.
 S'il ne fut pas jusqu'à médire,
 Peu s'en falut, je le sai bien,
 Quoique Maron n'en dise rien.
 Après le Pieux fils d'Anchise,
 Fut vite changer de chemise:
 Se donner deux coups de rasoir,
 Sur ses souliers mettre du noir,
 De la poudre sur sa perruque,
 Et son rabat blanc sur sa nuque.
 Pour se préparer au départ,
 Car il se faisoit déjà tard,
 Il ordonna qu'à fond de cale
 L'on fermât son sac & sa male:
 Son pot à pisser tout fin neuf,
 Et cinq ou six livres de Bœuf,
 Pour faire du bœuf à la mode,
 Selon l'usage & la méthode

Des cuisiniers de ce tems-là.
 Puis tout courant il s'en alla,
 Faire ses adieux dans la ville,
 Ce qui n'étoit pas fort utile ;
 Car quoi qu'il ne fût pas connu,
 Il vit le gros & le menu.
 Ensuite il fut en diligence,
 Etaler sa vive éloquence
 Au bon Roi des Arcadiens,
 L'assurant qu'il auroit des siens,
 Aussi grand soin que de sa Troupe ;
 Qu'en tout tems ils auroient la soupe,
 Et bon pain de munition ;
 Enfin avec attention,
 Il fut ravitailler sa gourde,
 Et paya ce Roi d'une bourde,
 Ou d'un compliment d'amitié,
 Dont il ne tint pas la moitié.
 La bourde étoit une assurance
 D'une éternelle bienveillance,
 D'une sincère & tendre ardeur
 Qu'il disoit sentir dans son cœur,
 Pour le généreux Prince Evandre.
 N'est-ce pas erreur de prétendre
 En ces tems-là, comme en ceux-ci,
 De trouver un fidèle ami ?
 Force dehors, force grimace,
 Embrassade dans la bonace ;
 Mais le vent vient-il à changer,
 Peut on prévoir d'être en danger
 De servir un jour de ressource
 Par son crédit ou par sa bourse,
 Adieu la tendresse & l'ami ;
 Heureux s'il n'est pas ennemi,
 Et si refusant les services,
 Il ne rend pas mauvais offices.
 Le bon Monarque Evandre crut
 Dans ce tems-là ce qu'il voulut :
 Comme il n'est pas fort nécessaire
 Que j'en fasse ici mon affaire,

Retournons à notre Troyen
 Qui des mieux trouva le moyen
 D'enjôler ce Roi d'Arcadie,
 Par sa charmante mélodie.
 Il en eut bel & bon renfort,
 Avec quoi marchant vers le Port
 Il mit ses troupes en bataille,
 Près du revers de la muraille,
 Pour leur éviter les gros vents
 Qu'il faisoit sur mer dans ce tems,
 Pendant que son infanterie,
 Et toute son artillerie,
 J'entens celle de ce tems-là,
 Comme Beliers, & cætera,
 Ainsi que des harans en caques
 Dans des vaisseaux & des caraques
 S'arrangeoit pour se mettre en mer,
 En attendant la pleine mer
 Afin de commencer voyage,
 Notre Eneas fait du rivage
 Partir huit ou dix escadrons,
 De Cuirassiers, de Lancerons,
 Tant des Troupes Etruriennes,
 Que Toscannes, Arcadiennes.
 Chacun portoit botte de foin,
 Pour s'en servir dans le besoin,
 Avec un picotin d'avoine
 Peut-être une once de bétouine
 Pour prendre en guise de tabac,
 Quand on coucheroit au bivouac.
 Après l'exercice, les marches,
 Evolutions, contremarches,
 Achate & le brillant Pallas
 Acompagnerent Eneas,
 Qui de crainte d'une déroute,
 Toujours répétoit ce qu'en route
 Chaque Chef devoit observer,
 Pour qu'en ordre on pût arriver.
 Vous dirai-je que dans la plaine
 Les habitans tous hors d'haleine

Vinrent faire tristes adieux,
 Chagrin au cœur, larmes aux yeux,
 A leurs parens à leurs confreres ?
 On voyoit là Peres & Meres,
 Le verre & la bouteille en main
 Avec une croute de pain,
 Buvant tous le vin de partance,
 En racontant leur doleance.
 Marche , fut dit de main en main,
 Puis le tout se mit en chemin,
 En témoignant brillante joye
 D'être utile aux restes de Troye.

Eneas retournant au port,
 Résolu de monter son bord,
 Vit de loin sur une riviere,
 Un bois de forme irréguliere,
 Richement muni de lapins,
 Quoi que ce ne fût que Sapins.
 Ce Bois formant une colline,
 Fut jadis par Dame Sabine,
 D'où nous vient le peuple Sabin,
 Consacré pour le Dieu Silvain.
 Tarcon sous son épais feuillage
 S'allongeant jusques au rivage,
 Y campoit avec tous les siens,
 A gauche des Etruriens:
 Eneas pour sa bien-venue,
 Vouloit le passer en revue,
 Et le faire marcher au port,
 Afin de revirer de bord.
 Dame Venus sa bonne Mere,
 Lui paroissant dans l'atmosphere,
 Jambe deçà, jambe delà
 Sur un nuage, lui parla
 En ces termes pleins de tendresse :
 Mon cher fils, je tiens ma promesse,
 Point de chagrin, point de souci,
 Ta bonne Mere en ce lieu-ci
 Va te nipper de bonnes armes,
 Qui couteront un jour des larmes

Aux ennemis de ton repos ;
 Qui ne feront pas de vieux os ,
 Si malgré le Destin contraire ,
 Ils se font toujours une affaire
 D'empêcher que chez le Latin ,
 Naturellement fagotin ,
 Tu ne puisses prendre racine ,
 Ni mettre en repos ton échine .
 C'est mon Epoux le Dieu Vulcain ,
 Qui forgea de sa propre main
 Ce brillant attirail de guerre ,
 Qui n'a pas son pair sur la terre .
 Suis donc le conseil de Venus ,
 Et vas , mon fils , trouver Turnus ;
 Avec lui combats & ferraille ,
 Tête à tête , ou bien en bataille ,
 Sans craindre que ce gros Vilain
 Puisse jamais percer ton sein
 Avec sa tranchante allumelle .
 Vas lui ravir cette Pucelle ,
 Cette fille du Roi Latin ,
 Malgré l'effort du Laurentin .
 Après ces mots , d'une accolade ,
 Pour dire mieux , d'une embrassade
 Elle honora son digne fils ;
 Puis sous un Chêne vis à-vis
 Elle attachâ ces belles Armes ,
 La cuirasse , la cotte d'armes ,
 Le casque , avec le baudrier ,
 Le sabre & le grand bouclier ;
 Dont Eneas , par parenthèse ,
 En fut si fort transporté d'aise ,
 Que sans savoir ce qu'il faisoit :
 Il rioit , chantoit , & dansoit
 Une espee de serabande ,
 Qui pour-lors fut de contrebande ,
 Tant & si mal il la dansa .
 Dame Venus voyant cela ,
 Lui laissa passer sa folie ,
 Pour un General peu jolie .

Après

16 LE VIRGILE

Après qu'Eneas eut dansé
 A peu près comme un insensé,
 Il prit ce casque si terrible,
 Qui devoit être si nuisible
 A ses Ennemis les Latins,
 Les Rutulois, les Laurentins.
 Il portoit une grosse aigrette
 Plus reluisante que sa brette,
 D'un beau rouge imitant le feu,
 Finissant par un ruban bleu;
 Je ne sai pas s'il fut celeste,
 S'il fut turquin, point de conteste
 En ce que je ne sai pas bien,
 Car mon Virgile n'en dit rien.
 Il prit après la grande épée
 Que Vulcain avoit bien trempée
 Dans de bon vinaigre rozat,
 Pour qu'elle eût couleur d'incarnat.
 Ensuite il vint à la cuirasse,
 La peste! c'étoit une masse
 D'un airain tout des plus pesans,
 Des mieux granés, des plus luisans,
 Presque de couleur du nuage
 Dans lequel Phebus fait voiage,
 Quand il veut priver les humains
 De ses rayons doux & bénins.
 Il la prit avec sa bretelle,
 Et la mit sur son escarcelle:
 Il examina les cuissars,
 Les gantelets, & les brassars,
 Qu'il trouva de mode nouvelle,
 Tirant sur couleur izabelle,
 Fabriqués d'un riche metal,
 Et rehaussé par-tout d'émail.
 Un peu trop lourde étoit la lance,
 Quoi qu'elle eût fort belle aparence:
 Splendide étoit le baudrier.
 Mais l'ouvrage du bouclier
 Etoit la huitieme merveille,
 D'une beauté, mais sans pareille,

Difficile à mettre en écrit,
 A moins d'un transcendant esprit,
 Vulcain de deviner le pique:
 Aussi dans sa vaste boutique
 Avoit-il sur ce bouclier,
 Pour faire valoir son métier,
 Mis l'Arbre généalogique,
 En ouvrage à la Mozaique,
 De tous descendans d'Iulus,
 A commencer par Romulus,
 Ce bon & brave Gentilhomme,
 Qui fut le vrai Parrain de Rome,
 De Rome qu'on chomme aujourd'hui
 Comme la nourrice & l'étui
 De tant de braves Capitaines,
 De tant & tant de Têtes pleines
 De grand savoir en bien, en mal,
 De Rome cet Original
 De bonnes, de mauvaises choses;
 Où des montagnes sont enclouées;
 Dont le grand & vaste circuit
 Demande un jour, même une nuit,
 Des plus grandes qui soit au monde,
 Pour en faire au juste la ronde.
 Mais revenons au bouclier,
 Qu'il faut ici versifier,
 Pourvu pourtant que je le puisse,
 Sans que mon esprit s'étourdisse,
 Sans que j'en perde la raison,
 Et que rime vienne à foison.
 D'abord paroïssoit une Louve,
 Qui deux petits marmoufets couve:
 Cette Louve faisoit le tronc
 De cet Arbre si gros, si long,
 Qui fait la généalogie
 D'Ascagne; qui s'est élargie
 D'une toise, voire de deux,
 En hommes vaillans, généreux.
 Ces deux marmoufets, quoique frères,
 Furent cependant deux faux frères,

18 LE VIRGILE

Différens d'esprit & d'humeur,
 Et n'avoient pas le même cœur.
 Le Cadet fut nommé Romule,
 Il tenoit un peu de la Mule,
 Ce que l'on connut quand Remus,
 Son aîné portant nez camus,
 Fut par lui mis tout en javelle,
 Au sujet de mince querelle.
 Entre eux deux pour les fondemens
 D'une enceinte de Bâtimens;
 Un Docteur qui feroit l'habile,
 Diroit une enceinte de Ville;
 Mais pour moi qui ne le fais pas,
 De Bâtimens je fais grand cas:
 Car sans eux il n'est point de ville,
 Sans ville, l'homme est inutile,
 Sans esprit, sans ame, & sans voix,
 Et ce n'est plus qu'un villageois,
 Comme l'est & fera le Maire
 Noïrot, cet homme atrabilaire,
 Qu'après Chalons en un seul mot
 Je définis du nom de sot.

Attendant il avoit mis Rome,
 A peu près, & quasi tout comme,
 Rome nous paroît aujourd'hui.
 Là, l'enlèvement inouï
 De jeunes filles ses voisines,
 Que pour-lors on nommoit Sabines,
 Se faisoit voir en grand relief,
 Dont leur Roi montra grand grief,
 Si grand, que quoique débonnaire,
 Il voulut venger cette affaire,
 Qui pour le Romain sonnoit mal;
 Car il y parut animal,
 Mais animal à toute outrance,
 Dont il fut fort blâmé, je pense;
 Et même en tous tems le sera,
 De qui cette Histoire lira.
 Onc ne fut telle effronterie,
 Ni si grande Piraterie,

Contre

Contre le sexe féminin,
 Qui pour le coup ne fut pas fin;
 Car j'ai lû cette espièglerie,
 Où j'ai vu que l'une s'écrie,
 Maman, on ravit mon honneur,
 Arrêtez donc cet effleureur,
 Ou maraudeur de jeunes filles,
 Qui deshonore nos familles.
 D'autres se servoient de leurs dents,
 Des poings, des pieds, de juremens,
 Donnoient tous les Romains au Diable,
 Traitoient leur Roi d'abominable,
 D'infame, de poison d'honneur,
 D'autoriser le suborneur.
 La coquette en étoit bien aise,
 Et crioit, fadaïse ! fadaïse !
 Compagnes, faites comme moi,
 Vous n'en mourrez pas sur ma foi,
 Puis que vos mères sont en vie :
 Humanisez-vous, je vous prie,
 Il n'en sera ni plus, ni moins,
 Si vous savez tenir vos coins.
 L'Esclave gentille & fringante
 En dançoit des pas de courante,
 Chantoit, liberré, liberté,
 Reprenoit un air de fierté,
 Faisoit contorsions & mines,
 Toutes aimables, toutes fines.
 Mais Péres & Frères hurloient,
 Et déjà leurs armes prenoient,
 Dont il s'ensuivit grosse guerre,
 Qui longtems occupa la Terre.
 Tout près de cet enlèvement
 On voyoit faire le ferment,
 D'une étroite & longue alliance
 Qui fut depuis de conséquence,
 Entre les sujets du Sabin,
 Et ceux de ce fier Carabin,
 De Romulus ou de Romule,
 Qui fit lui-même la formule

D'un

D'un Traité de bonne amitié,
 Dont je dirois bien la moitié
 Du contenu, si plus ne passe,
 Car depuis long-tems je ramasse
 Les articles de bout en bout:
 Mais le tems qui dévore tout,
 M'en a privé d'une partie,
 Lui qui n'est pas à garantie
 Sujet en aucune façon,
 N'est ce pas une trahison
 Insouffrable, même fort noire,
 De nous enlever de l'histoire
 Les plus sûrs & meilleurs lambeaux,
 Dont tant & tant de grands cerveaux
 Se sont dérangés la cervelle,
 A déterrer cette parcelle,
 Qui satisfaisant leurs esprits,
 Auroit brillé dans leurs Ecrits?
 Les Romains garderent les filles
 Avec le gré de leurs familles,
 Mais ils les garderent sans bien,
 La Sabine pour dot n'eut rien:
 Ce qui dans le tems où nous sommes,
 N'accommoderoit pas les hommes,
 Grands Epouseurs, si gros argent
 De la fille est le contingent.

Là plus haut dans un receptacle,
 Paroissoit le triste spectacle,
 Ordonné par Hostilius,
 Touchant le traître Mésius,
 Qui sans rougir tourna casaque
 A ce Romain dans une attaque,
 Faisant la guerre aux Fidenats
 Les inventeurs des cadenats,
 Dont il fut par quatre haridelles,
 Mis en quatre égales parcelles,
 Qui le mirent au rang des morts
 En partageant ainsi son corps.

A gauche paroissoit l'histoire,
 Que force gens ont peine à croire,

Du redoutable Porfenna,
 Que dans sa fureur assena,
 D'intention, le fier Scevole;
 Ce n'eût pas été poire molle,
 Si sa dague eût bien rencontré;
 Il l'auroit du moins éventré,
 Ce qui n'auroit pour sa tripaille,
 En verité rien fait qui vaille.
 Il rebroussa pourtant chemin,
 En menant avec lui Tarquin,
 Dont on conte histoire plaisante,
 A mon sens trop réjouissante,
 Pour ne la pas coucher ici,
 En détail un peu rétréci.

On conte donc qu'une Lucrece
 Belle, mais faisant la Diabliesse,
 La cruelle, & revêche aussi,
 Avoit à ce Tiran transi
 En plein donné dans la visiere,
 Contrefaisant la minaudiere,
 Et croiant que ce fier Tarquin
 Du moule de son casquin
 Lui feroit dans un hymenée
 Sentir le poids quelque journée.
 Parbleu la belle mit auprès,
 Dont s'ensuivit fatal décès;
 A peu près de cette maniere.
 Soit qu'elle fit toujourns la fiere,
 Chose rare dans ce tems-ci,
 Où pour un simple grand merci,
 Souvent la plus fiere Donzelle,
 Encor mieux que la moins cruelle,
 De l'amour prend une leçon,
 Et laisse comme à l'abandon,
 Aller au Matou son fromage,
 Ce qui dérange le ménage,
 Met le desordre à la maison:
 Encor veut-on avoir raison,
 Et suivre des autres la trace,
 Tant on a poussé loin l'audace;

22 LE VIRGILE

Et tant le sexe féminin
 Est devenu doux & benin.
 Bref nostre Vestale Lucrece,
 Fit, ou ne fit pas, la Tigresse;
 C'est ce qu'on n'a pû bien savoir,
 Comme bientôt vous l'allez voir.
 Tarquin n'en voulut pour Epouse,
 Quoi que de fois bien dix ou douze
 Il lui parlât de son amour,
 Sans aucun espoir de retour.
 Piqué de perdre son amorce,
 Soit de gré, soit de vive force,
 Ce Tyran voulut par honneur,
 Ceuillir le premier cette fleur,
 Dont Lucrece faisoit parade;
 Tant y a qu'elle eut bonne aubade.
 Peut-être bien qu'il l'effleura,
 Car la belle se perfora,
 Ou d'un couteau trancha sa vie,
 Que ce Tarquin avoit salie
 Par cet endroit deshonorant:
 Si ce fut après, ou devant,
 C'est un point obscur dans l'histoire ;
 Ce que je sai c'est qu'à sa gloire
 Rome fit dresser des Autels,
 Pour qu'à l'avenir les Mortels
 Charmez d'un si sensible exemple,
 Vinssent l'honorer dans son Temple.
 Mais retournons à Porfenna:
 Avec lui Tarquin s'en alla,
 Ayant perdu toute esperance
 De retablir sa corpulence
 Sur l'éclatant Trone Romain,
 D'où Rome l'avoit en gredin
 Chassé, ne voulant plus de Maître;
 Ce que Rome fit bien paroître,
 Etablissant le Consulat
 Qui se soutint avec éclat.
 On voyoit là le brave Horace,
 Suivre de Porfenna la trace,

Faire

Faire sauter l'arche d'un pont,
 Dont ce Porfenna fit un bond,
 Mais un bond par tant de colere,
 Qui lui rendit l'air tout severo,
 Il bondit donc bien autrement
 Quand il vit presque au même instant,
 L'intrepide & fiero Clelie,
 A ses yeux faire la folie
 De passer à nage dans l'eau,
 Pour conserver sa belle peau
 De la libidinense rage
 De ce Tyran brute & sauvage,
 Toujours prêt comme le Grivois,
 De brusquer un friand minois.
 Là Porfenna lève le siege,
 Et fait marcher son dru cortege,
 Chez lui par le plus court chemin,
 Pour conserver son parchemin.
 Sur le Bouclier vers la cime,
 Le Dieu Vulcain sçavantissime
 En l'art de buriner l'airain,
 Avoit de sa crasseuse main
 Mis Manlius au Capitole,
 De Rome autrefois la bouffole,
 Qui le gardoit contre les Gots,
 Les Gaulois, ou les Visigots:
 N'est-ce pas tout un, je vous prie,
 De peur que d'une menterie,
 L'on ne m'accuse en cet endroit,
 Moi qui suis mon chemin tout droit?
 J'aurois vrai chagrin, je vous jure,
 Si j'allois faire telle injure
 A la savante Antiquité,
 Sans demander la verité.
 Là paroissoit du Roi Romule
 Le Donjon & son Vestibule;
 Le tout couvert modestement
 De chaume; mais si simplement,
 Qu'il eût passé pour l'apanage,
 Au plus d'un Vacher de village;

Encor dirois-je d'un hameau,
 Tant ce Donjon paroît peu beau.
 Sur la face on voyoit une Oye,
 Battant l'aîle en signe de joye,
 Ou de chagrin, de voir les Gots,
 Tous bien faits, bien sur leurs ergots,
 Grands cheveux blonds, belle parure,
 Sur leurs habits bonne dorure,
 Tous des mieux taillés, & plantés,
 Bien armés, croupés, & crêtés,
 Portans en main la javeline,
 Bonne cuirasse sur l'échine.

Ainsi ces rusés de Gaulois
 Par les brouffailles & les bois,
 Marchoient de nuit droit à la Ville:
 Mais leur marche fut inutile;
 Car au cri des foibles oiseaux,
 Le Romain courut aux faisceaux,
 Et s'empara de la muraille,
 Où s'étant là mis en bataille,
 Il donna la chasse aux Gaulois,
 Dont plus de cent de ces matois
 Firent au fossé de la ville
 La canne, s'ils ne firent gille.

A côté droit, des Saliens,
 Et des Prêtres Luperciens,
 On voyoit la grotesque danse;
 Danse de grande irreverence,
 Puisque l'on y dançoit tout nu,
 Chaque Prêtre montrant son cu
 Aux plus chastes Dames Romaines,
 Dont s'ensuivit Samaritaines.

Plus bas les gouffres de Pluton,
 Le triste séjour d'Alecton,
 Et les demeures infernales,
 Le vrai séjour des Saturnales,
 Où l'on fait souffrir maints tourmens,
 Où l'on voit grincemens de dents,
 Où l'on entend force blasphêmes,
 Où l'on fait de trop longs carêmes,

Où l'on ne voit que des crapeaux,
 Des Dragons, & des Lionceaux,
 Des chaudières d'huile bouillante,
 Où par l'ordre de Radamante,
 L'on sauce & resauce les gens
 Qui n'ont pas été bons vivans.
 Là, l'un fait pitoiable mouë,
 L'autre toujours tourne une rouë;
 Celui-ci se trouve dans l'eau,
 Près de la bouche un bon morceau,
 Sans pouvoir ni manger ni boire;
 Celui-là lit dans du grimoire,
 L'un est bouilli, l'autre roussi,
 L'un est grillé, l'autre farci:
 Enfin c'est chose abominable,
 Que voir la boutique du Diable,
 Comme elle est sur ce Bouclier.
 Là, l'on y voit tout le premier,
 Catilina dans la détresse,
 Mourant de peur ou de tristesse,
 Pour avoir des mieux conjuré,
 Et le nom Romain abjuré,
 Même son sang, & sa patrie,
 Ce qui sa gloire a fort flétrie.
 Mais vous ne savez pas pourquoi?
 Le saurois-je donc mieux? Ma foi,
 J'ose avouer qu'en fait d'histoire,
 Je n'eus jamais bonne memoire,
 Sur-tout dans cette occasion.
 Qui dit Romain, dit action
 Belle & d'honneur, toujours de mise;
 Aussi sans feinte & couardise,
 Ce peuple a toujours combattu
 Pour la gloire & pour la vertu,
 Fors donc ce traître à sa Patrie,
 Catilina, dont la folie
 Etoit d'avoir le Consulat;
 C'étoit donc bien pour lui le fat?
 Et parce qu'un autre eut sa place,
 Ce lime-sourd de race en race

A laissé d'une trahison
 L'exemple & la punition.
 Sans y penser voilà l'histoire,
 Qui vaudroit bien un coup à boire,
 Si l'on buvoit en rimailant,
 Comme l'on fait en travaillant;
 Car en ouvrages d'exercice,
 On boit, on mange, on cause, on pisse,
 On fait l'amour, & quelquefois
 On travaille à planter du bois,
 Ce qui vulcanifer s'appelle,
 Chez la moins coquette femelle.
 Mais à propos du Dieu Vulcain,
 Je quitte souvent son burin.
 Pourois-je en bien trouver la trace?
 Qui peut occuper cette place,
 A l'autre côté vis-à-vis
 De ces infortunez réduits?
 C'est le séjour de l'abondance,
 Où l'ame vit sans repentance,
 Sans chagrin, peine, ni douleur;
 Aiant toujours avec honneur
 Su profiter de cette vie,
 Sans se remplir de la folie,
 Qu'on nomme excès de vanité,
 Et sans donner dans la fierté;
 Bref, sans avoir dans sa jeunesse,
 Temoigné la moindre foiblesse
 Pour la Donzelle, ou pour le vin,
 Nos Ennemis pour le certain;
 En ce que tous deux nous font faire,
 Pour le plus souvent le contraire
 De ce que faire nous devons,
 Du moins de ce que nous pouvons.
 Là, le sage Caton bon Juge,
 Rend la justice sans grabuge,
 Montrant qu'il faut être pieux,
 Pour être au rang des bienheureux.
 Dans un cartouche de dorure,
 Faisant du milieu la parure

De ce Bouclier si vanté,
 Vulcain avoit représenté
 Une mer de vagues enflée ;
 Ou bien une onde boursoufflée
 Par le combat ou chamaillis
 De deux murins de vents coulis.
 On voyoit sur cette eau salée,
 Une magnifique assemblée
 Des aquatiques habitans,
 Des petits, médiocres, & grands,
 Tous attentifs à la curée,
 Qu'Auguste dans cette contrée
 Leur préparoit dans un combat,
 Où chaque Poisson eut son plat.
 Dans le centre on voyoit les flottes,
 Où Turbots firent matelottes
 A la bataille d'Actium,
 Dont chantèrent le Te Deum
 Les Romains dans le Capitole ;
 Où sans donner dans l'hyperbole,
 La musique qu'on y chanta,
 Mille fois mieux s'exécuta,
 Que cette fade mélodie,
 Qu'on pouroit nommer rapsodie,
 Dont nous bercent les deux Campras,
 Avec leurs mauvais Operas.
 Le vaisseau que montoit Auguste,
 Dont l'apparence étoit auguste,
 Paroissoit là, tout brillant d'or,
 D'autant plus qu'il portoit encor
 De Rome le Dieu domestique,
 Le Senat, avec la boutique,
 A l'exception des Greffiers,
 Qui n'étoient nullement guerriers,
 Ou qui ne jouoient de la hache,
 Que sur le plancher de la vache.
 On voyoit Agrippa sur tout,
 Allant, courant, volant par-tout,
 Faisant donner de l'eau de vie,
 Vis à-vis la flotte ennemie,

28 LE VIRGILE

Pour se préparer au combat,
 Où ce Romain avec éclat
 Gagna couronne Triomphale,
 Que les Romains nommoient Navale.

Antoine des lointains climats
 Aiant rislé jusqu'aux goujats,
 Croiant avoir le vent en poupe,
 Paroît avec nombreuse troupe,
 Comme voulant morguer Cesar.
 Sur son bord comme un Jaquemar,
 Il se contemploit dans sa suite.
 Là tout près paroît charremite,
 La Reine des Egyptiens,
 Des Gueux, des Filoux, des Vauriens,
 L'incomparable Cleopatre,
 L'unique inventrice du plâtre,
 De tous fards, & décoctions,
 Et des autres brinborions,
 Dont se sert la femme coquette,
 Quand d'amans elle veut emplette;
 Ce qu'elle voudroit en tous tems,
 Dans son hyver comme au printems.
 Antoine suivi des Barbares,
 Des Bactriens, & des Tartares,
 De ces gens noirs comme corbeaux,
 Et de nombre d'Orientaux,
 A Cesar offrit la bataille;
 Mais pour ne faire rien qui vaille,
 Il ne devoit pas se presser,
 Ni mal à propos commencer.
 Cependant l'une & l'autre flotte,
 Rudement se pouffoient la botte;
 Et faisoient si grand carillon
 Qu'on en vit pâlir un saumon;
 Autant en fit une Ecreviffe.
 Pendant ce cruel exercice,
 On ne voyoit que dards en l'air,
 Partir plus vite que l'éclair;
 Que feux volans brûler les toiles,
 Les mats, les cordages, les voiles;

Qu'hom-

Qu'hommes dans l'eau faisans effort,
 Pour se garantir de la mort.
 L'un luttoit contre une barbuë,
 L'autre fuyoit une moruë,
 Celui-ci le sabre en sa main
 Se disputoit contre un dauphin;
 Vaisseaux faisoient la cabriole,
 Dont fort se gobergeoit la folle:
 La mer en vit rougir son eau;
 Antoine y perdit son chapeau,
 Et sa donzelle Cleopâtre
 Y perdit son beau tein d'albâtre,
 Qui devint couleur de souci;
 Elle y perdit son sistre aussi,
 Dont elle ranimoit ses Troupes,
 Qui ne pouvant dans leurs chaloupes
 Manœuvrer comme dans un bord,
 Alloient lutrans contre le sort,
 Voulant empêcher la baleine
 De les nicher dans sa bedaine.
 Là les Dieux des Egyptiens,
 Tous des Animaux, fors les chiens,
 Sur leurs vaisseaux tous en peinture,
 Faisoient trop risible figure.
 En effet de voir un Crapeau,
 Brette au côté, plume au chapeau,
 Rondache au bras, au poing la lance,
 Sous Anubis dont l'insolence
 Osa s'attaquer à Venus,
 A Minerve, au Dieu Neptunus,
 C'est une vision grotesque
 Qui rend notre Maron burlesque.
 Vulcain au milieu des hazards,
 Avoit buriné le Dieu Mars,
 Combattant d'estoc & de taille,
 Pour faire gagner la bataille
 A César ce grand Empereur.
 On y voyoit, mais en fureur,
 La discorde assez délabrée,
 Portant robe fort déchirée,

Semer la crainte & la terreur,
 Le desordre avec le malheur,
 Sur la flotte de Cleopatre,
 Cette Princesse opiniâtre,
 Que Bellone d'un air serene
 Suivoit le fouet à la main.
 Apollon sur le promontoire,
 Faisoit une action notoire;
 Armé d'un arc & d'un carquois,
 A César il tailloit du bois,
 Faisant des mieux jouer la flêche,
 Au grand delice de la sêche,
 Et de ses confrères nageans,
 Qui donnoient le bal à leurs dents.
 Vulcain lui faisoit l'air austere,
 Et faisoit partir de colere,
 Ses traits plus vite que le vent,
 Dont on vit bouleversement,
 Chacun cherchant à fond de cale,
 D'éviter sa main liberale.
 La dérouté chez l'Indien,
 Chez le Maure & l'Egyptien,
 Se mit d'une telle maniere,
 Qu'on quitta le front de bandiere.
 Tout fuioit en confusion:
 La Reine avec attention,
 Vouloit par une prompté fuite
 Se mettre à couvert & sa fuite.
 Elle invoquoit les vents, les Dieux,
 Pour ne pas perir en ces lieux;
 Mais les Dieux, & les vents contraires,
 Avoient entre eux d'autres affaires,
 Que de la tirer d'embaras;
 Aiant conclu que son trépas
 Devoit suivre cette bataille,
 Où les poissons firent ripaille.
 Auguste enfin eut le dessus,
 Et mit à sec Antonius.
 Ensuite il fut en galant homme
 Reçu dans la Ville de Rome,

Où

Où de triomphe il en eut trois,
 Et tous les trois tous à la fois,
 Dans lesquels il fit la folie.
 De vouer aux Dieux d'Italie
 Trois cens Temples tout d'un seul coup,
 Ce qui se fit de bout en bout.
 Enfin, là Vulcain représente
 Du Romain la joye éclatante,
 Les jeux, les applaudissemens,
 Et les autres amusemens,
 D'un Triomphe faite ordinaire,
 Où chacun se fait une affaire
 De signaler sa vive ardeur.
 Pour faire à Cesar tout l'honneur
 Que méritoit telle victoire,
 Les Dames chantoient à sa gloire
 Des hymnes aux pieds des autels;
 Et les Prêtres des Immortels,
 Pour l'expiation des crimes,
 Egorgeoient des bœufs pour victimes.
 Bref sur une selle à trois pieds,
 Sans dais, ni sans tapis de pieds,
 On voioit le Maître de Rome,
 Assis comme l'est un autre homme,
 Même avec bien moins de façon,
 Devant le Temple d'Apollon
 Sans faire la moindre bevuë,
 Passer les presens en revuë,
 Qu'apportoient & Chefs & Soldats
 De tous païs, de tous climats.

Figurez vous la grande joie,
 Qu'eut le Heros sorti de Troie,
 Quand il eut tout considéré,
 Et ce tout longtems admiré.
 Au ciel il éleva sa vuë,
 Puis soupirant sur la cohuë
 Qui devoit regner après lui,
 Il prit Pallas pour son apui,
 Et fut sur le port, où ses troupes
 Par ordre montoient les chaloupes,

32 LE VIRGILE TRAVESTI.

Pour arriver dans les vaisseaux,
Dont il devoit fendant les eaux
Porter secours à son Iule,
Qui devoit être de Romule
Le Pere, ou l'Aieul pour le moins ;
Ce qui fit qu'il prit de grands soins,
Pour aller joindre sa sequelle,
Que Turnus de tous points harcelle.

Fin du huitieme Livre.





L E

V I R G I L E

T R A V E S T I.

 LIVRE NEUVIEME.

T Andis que le pieux Eneée
 Vogue au gré de la destinée:
 Qu'Evandre rumine à loisir,
 Sur le sensible déplaisir
 Qu'il a de voir sa géniture
 Prodiquer sa jeune fressure
 Aux coups d'un terrible ennemi,
 Pour servir son nouvel ami;
 Mais un ami né sans ressource,
 Sans feu, sans lieu, gîte, ni bourse,
 Sans équipage, sans valet,
 Sans rosse, bourrique, ou mulet,
 N'étant suivi pour tout potage,
 Que d'Achate de bon parage,
 Qui fut en tous lieux son tenant,
 Son bras droit, son ami constant:
 Tandis que toute l'Arcadie,
 Le Mantouan, la Lombardie,
 Les Ceriens, Etruriens,
 Les Toscans, & les Phrygiens,

B s

Enfin

Enfin tandis qu'en Italie
 Chaque Monarque a la folie
 D'aller secourir le Troien,
 Junon fait trouver le moyen
 D'exciter son bon ami Turne,
 Tranchant pour lors du taciturne,
 Dans le bois d'un de ses ayeux,
 Faisant le fond d'un valon creux.
 Junon de la voute azurée,
 Fait descendre en cette contrée
 L'aimable Iris portant beau tein,
 Visage frais, air doux, serein,
 Port de Reine, ou bien de Vestale,
 Tant son port éclatant étale
 De la pudeur le passeport;
 Mais laissons-là son air, son port,
 Afin d'éouter ce que chante
 Cette Ambassadrice touchante.
 Siflée, en pouvez vous douter ?
 Que diantre auroit-elle à chanter ?
 A moins que Junon en furie,
 Ne s'en serve en espièglerie
 Contre le prudent Eneas;
 De le berner n'est-on point las ?
 Iris tire droit au bocage,
 Est ce pour vendre un pucelage
 A ce Turnus de frais tondu,
 Sur l'herbe assis dessus son cu ?
 Non ; car après la reverence,
 Necessaire en telle occurrence,
 Elle lui dit, mon beau Monsieur,
 Je suis fort votre serviteur,
 Je veux dire votre servante :
 Junon des cieux la Présidente,
 S'offense de votre repos,
 Et veut que vous cassiez les os
 A ce Troien à face blême,
 Qui depuis longtems fait carême.
 Il a quitté tous ses vaisseaux,
 Son camp, ses Troupes, ses drapeaux,

Et

Et doit être à la Cour d'Evandre.

Turnus allez ! courez le pendre ;

Prenez la poste & de ce pas,

Partez pour lui rompre les bras ,

Ou lui mutiler une jambe.

Vous êtes frais , ditpos , ingambe ,

Hardi , vigoureux , & vaillant...

Mais non , allez brûler son camp ,

Comme on fait un nid de chenilles ,

Saisissez vous de ses guenilles ,

De ses poulets , les chapons gras....

Turnus alors mit chapeau bas ,

Pour haranguer cette Lucrece.

Elle aussitôt tournant la fesse

Vers la celeste région ,

Fit en partant un demi-rond ,

Et gagna la voute azurée ,

Quasi comme une écervelée ,

Tant elle partit brusquement.

Turnus dans le même moment ,

La connut pour l'Ambassadrice ,

Et le reservoir de malice ,

De la furieuse Junon.

Arrêtez donc , petit Trognon ,

Lui dit le Prince solitaire ,

Vous , qui de ce beau Luminaire ,

De la terre comme des cieux ,

Tenez cet éclat radieux ,

Qui vous fait sur les autres Astres ,

De cette voute les Pilastres ,

Briller d'un feu toujours nouveau.

Revenez donc , friand morceau ,

Dire qui vous a fait descendre

Dans ce vallon pour me surprendre.

Est-ce la Déesse Junon ?

Ou Jupin ? pour celui-là non.

Ce seroit pour moi trop de gloire ,

Si j'avois place en sa mémoire.

Venez donc , divin Arc-en Ciel ,

Venez me raconter sans fiel ,

Si je dois prendre à bon augure,
 Votre discours à ma figure.

A tout hazard dans cet instant,
 J'obéirai, mais promptement.

Ces mots dits, il fit sa priere,

A sa coutume, à sa maniere,

Puis il fit marcher ses soldats,

Ses Equipages, ses goujats,

Son Suisse à barbe retrouffée,

Fit éguiser sa grande épée,

Tripolizer ses boucliers,

Et décroter ses deux souliers.

De plus endossa sa cuirasse,

Pour épargner à sa carcasse

Coups d'estocs, ou bien d'espadons.

Ensuite il vit ses bataillons,

Et fit après marcher l'armée,

Tremblante & de crainte alarmée,

D'aller à la gueule des loups

Risquer de gagner mille coups.

Messape menoit l'avant-garde,

Portant en main sa hallebarde.

Les deux Thyrée alors étoient

Au corps de réserve, & marchoient

Tous deux couverts de leurs rondaches ;

A l'arçon ils avoient des haches,

Qui coupoient ce qu'elles voyoient

Et qui personne n'épargnoient.

Par-tout éclatoit la dorure,

Le passément & la guipure,

Le clinquant & le gros velours ,

La peau de tigre & la peau d'ours.

Caïque voyant la poussiere,

Cria d'une voix meurtriere,

Au voleur ! au feu, mes amis !

Troïens, voici les ennemis !

Sur ces murs faisons les foudrilles,

Et laissons là ces pauvres filles,

A qui nous ramageons l'amour,

Elles auront bientôt leur tour.

Les uns d'une mâle assurance,
 Priront pour faire résistance
 Des broches, pèles & fourgons,
 Pincés, chenets, fourches, fourchons;
 D'autres au lieu de pot en tête,
 D'un poilon faisoient une crête.
 Ceux-ci d'une arquebuse à croc,
 Qu'autrefois ils eurent en troc
 De quelque habitant de Carthage,
 S'étoient armez pour faire rage.
 On voyoit jusqu'aux margajats
 Prendre des faux, des coutelas.
 Tous marcherent sur les murailles,
 Et tracerent les funeraillies
 Des Itales suivans Turnus,
 Gens estimez moins que bibus.
 Baste : les Troiens se posterent,
 Sur leurs rempars se retrancherent,
 Même pour garder leurs vaisseaux
 Firent des ouvrages nouveaux.

Turnus avec ses Chefs s'avance,
 Vingt Cavaliers porteurs de lance,
 Marchoient après les Commandans,
 Faisant les braves, les fendans.
 Or ce Turnus, ne vous déplaise,
 Etoit monté fort à son aise,
 Sur un cheval marqué de blanc,
 A petite tête, à gros flanc,
 Vulgairement appelé pie,
 Qu'il fit venir d'Ethiopie,
 Et qu'un fripier à bon marché
 Avoit de tout point harnaché.
 Ce n'étoit pourtant qu'une roffe,
 Qui long tems traina le carosse
 De feu son oncle, ou son cousin,
 Tant y a qu'il étoit roussin.
 Avec sa petite cohorte,
 Que l'ardeur de voler emporte,
 Il va jusqu'aux murs des Troiens,
 Pour essayer par quels moyens,

Il pourroit entrer dans la Ville ;
 Mais le Commandant, homme habile,
 En avoit bouché tous les trous,
 De peur d'y voir ces loups-garoux.
 Lors Turnus dans cette équipée,
 Restra, dans la main son épée,
 Au pié du mur aussi piteux,
 Qu'une poule qui perd ses œufs.
 Imaginez-vous, je vous prie,
 Un loup près d'une bergerie,
 Mourant de faim près d'un gibier
 Restaurateur de son gozier,
 Et de son estomac avide :
 Là, comme la faim est son guide,
 Et qu'il ne peut la contenter,
 On le voit hurler, & grater
 Pour, s'il se peut, rompre le plâtre :
 Il s'elcamotte aux yeux du Pâtre,
 Cherchant l'endroit le plus obscur,
 Pour se faire un jour dans le mur ;
 Mais sa tentative étant vaine,
 En hurlant il reprend la plaine.
 Ainsi, le Prince Rutulois,
 De colere étant aux abois,
 Pissa dans ses larges culottes,
 En remplit l'une de ses bottes,
 Puis l'ôta pour en renverser
 Ce que d'eau s'y put amasser.
 Il eut beau fraper à la porte,
 Et jurer le Diable m'emporte,
 Si je ne vous fais tous perir,
 Au diable qui voulut ouvrir.
 Ce Turnus, de honte & de rage,
 Piqua des deux vers le rivage,
 Pour mettre voiles en lambeaux,
 Et pour brûler tous les vaisseaux.
 Aussi-tôt la Cavalerie,
 Se joignant à l'Infanterie,
 La torche en main ou le tison,
 Alloit tout require en charbon.

C'est

C'est ici, babillarde Muse,
 Que l'on me va croire une buse,
 Si je ne fais bien le recit
 De la cause qui suspendit
 Dans ce tems si proche incendie,
 Laquelle auroit privé de vie
 Les Troiens & leur General,
 De la ruse l'original,
 Aimé de Dieu, craignant le Diable,
 Homme d'honneur & raisonnable;
 C'est le devot Pere Eneas,
 Le Roi des Pieux, des Beats,
 Connu par-tout pour un cœur tendre,
 Qui pour lors étoit chez Evandre,
 Au dessus du mont Palatin,
 Ignorant que le Laurentin
 Lui tailloit terrible croupiere.
 Muse, dis-moi donc la maniere
 D'entrer dans ce récitatif,
 D'un air contrit, d'un ton plaintif.
 N'ai je pas lû, petite Belle,
 Qu'autrefois Madame Cybelle,
 Mere des Dieux, du grand Jupin,
 Et protectrice du sapin,
 Lui fit un jour cette harangue,
 Saurois je dire en quelle langue ?
 Non, car je ne le sai pas bien,
 Ma foi je n'en dirai donc rien.

Mon fils, des cieux le Roi, le Maître,
 Vous me voyez ici paroître,
 Au pié de votre Tribunal;
 Ce n'est pas pour vous faire mal,
 Le mal que je vous veux m'arrive,
 M'étant arrivé qu'il s'ensuive,
 Que je sois accablé de maux,
 D'ennuis, de souci, de travaux;
 Or sus, sans tant de préambule,
 J'ai fait bâter exprès ma mule,
 Pour venir dans votre palais,
 Implorer une grace....Mais,

Vous

Vous avez tout l'air d'un Jocrisse,
 D'un homme outré de la jaunisse,
 Vous êtes pâle & tout défait,
 Mon fils, qu'est-ce qu'on vous a fait?
 Vous avez la mine effarée,
 Junon de quelque échaufourée
 Vous auroit elle régalé,
 D'un coup de son bec afilé?
 Auroit-elle en femme jalouse,
 Disputé les droits de l'épouse,
 Ou bien contrôlé votre front
 Au coin d'un insoufrable affront?
 Quand la femme a la carte blanche,
 Souvent elle prend sa revanche;
 Si l'Époux porte ailleurs ses vœux,
 Elle fait éteindre ses feux,
 Et l'on voit que pour l'ordinaire,
 Le premier venu fait l'affaire.
 Reprenez donc un air plus doux,
 Il est assez de fous sans vous;
 En faveur d'une bonne mère,
 Laissez donc là votre colère,
 Et favorable à mon discours,
 Écoutez-en bien tout le cours.

J'avois jadis sur éminence,
 Une forêt de conséquence,
 De sapins que j'aimai long-tems.
 Par charité depuis un tems,
 C'est-à-dire de cette année,
 J'en fis un don au brave Enée,
 Prince Troien grand amateur
 De lauriers, de gloire, & d'honneur.
 De ces sapins (fors la calotte,)

Il en fit bâtir une flotte
 De plus de cinquante vaisseaux,
 Pour se promener sur les eaux,
 Et pour de contrée en contrée
 Mener sa troupe délabrée
 Chercher asyle en quelque port,
 Contre l'injustice du sort,

Et

Et votre quinteuse d'Epouse,
 Qui voudroit dans une belouse
 Amasser Troiens sur Troiens,
 Ou les mettre dans les liens.
 Or donc, mon fils, je vous supplie,
 En ce cas ce n'est pas folie,
 Mais c'est sagesse assurément,
 Que jamais petit ou grand vent,
 Que jamais la grêle & l'orage,
 Que jamais longueur de voyage,
 Que jamais écueils, ni rochers,
 Ne fassent tort à ses nochers,
 A ses vaisseaux, à ses cordages,
 A ses voiles, à ses bagages,
 Aux soldats qui seront dessus,
 Que vous dirai je enfin, de plus...

Parbleu qu'aurez-vous à me dire?

Lui dit Jupiter dans son ire:
 Vous demandez suffisamment,
 Pour en avoir contentement.
 Cette demande m'embarasse,
 Me met en peine, & me tracasse.
 Y songez-vous de bonne foi ?
 Quelle estime aura-t-on de moi,
 Si je vous fais cette corvée,
 Pour votre bon Messire Enée ?
 Quoi donc, les vaisseaux d'un mortel
 Jouiroient d'un droit d'immortel ?
 Je mériterois qu'on me berne,
 Si jamais telle baliverne
 Echapoit à Messer Jupin,
 En faveur de votre sapin.
 Cependant pour ne pas déplaire
 A ma mere si débonnaire,
 Je veux bien vous les conserver,
 Et de danger les préserver:
 Quand ils auront fini leur course,
 Qui sera de l'une à l'autre Ourse,
 J'en ferai des divinitez,
 Pleines de graces, de beautez,

Comme

Comme la Nimphe Galatée,
 Et Doto fille de Nerée ;
 Faut-il jurer mon grand juron,
 Par le fleuve du Tybre ? Non,
 Mais par le Stix je ratifie
 Ma promesse, & je certifie
 A votre ami Sire Eneas,
 Que ses vaisseaux seront là-bas
 Un jour de fringantes pucelles,
 Des Naiades, des demoiselles
 Du Tybre & du pays Latin,
 En dépit du fier Laurentin.
 Ce discours dit tout d'une traite,
 Jupin fut se mettre en retraite
 Entre deux draps dans un bon lit,
 Où je ne sai pas ce qu'il fit.

Or voici donc cette journée,
 Tant promise au beau Sire Enée.
 Quand Cybele aperçut Turnus,
 Elle cria du ciel, Abus ;
 C'est bien à toi, pauvre figure,
 De faire à mes sapins injure,
 Toi General des Mirmidons,
 Des Rutulois, tous grands coions ;
 Tu brûlerois, je t'en assure,
 La mer, plutôt que ta brulure
 S'attache à ces vaisseaux sacrez,
 De nos dieux même révèrez.
 Vous Troiens, n'avez plus d'alarmes,
 Courage ! allons ! laissez les armes.
 Je vais ranger ces fiés à-bras,
 D'un seul mot je les mets à bas.
 Je vous vange de leur injure,
 Par une ample déconfiture
 De leurs Chefs, & de leurs soldats,
 De leurs marmitons, leurs goujats.
 Ça ! pas tant de cerémonie,
 Vaisseaux, changez-vous, je vous prie,
 En Naiades dans ce moment,
 Et m'obéissez promptement.

Chaque vaisseau rompit son cable,
 Quitta son ancre avec le sable,
 Et parut Nimphe sur le port,
 Ce qui Turnus étonna fort.
 Il en eut mal à la poitrine,
 Messape en retint son urine;
 L'ainé Tyrée, & son cadet,
 Vuidoient en ce tems le godet,
 Le godet en tomba par terre,
 Avec un beau facon de verre,
 Lesquels se trouvant fracassés,
 Ils en eurent un pied de nez:
 Le Tybre en arrêta sa course,
 Et remonta jusqu'à sa source:
 Bref tout compté, tout rabattu,
 Le camp en fut fort abbattu.
 Le seul Turnus loin de s'abbattre,
 Excitoit ses gens à se battre,
 A peu près de cette façon:

Amis, il faut avoir raison
 De cette vagabonde troupe,
 Et la priver de manger soupe
 Un jour dans le pays Latin.
 Il faut se lever plus matin,
 Que ne fait leur bon Pere Enée,
 Qui dort la grasse matinée
 Chez Evandre au mont Palatin,
 Pour attraper le Laurentin.
 Armez vous, troupes Laurentines,
 Rutuloises, & vous Latines,
 Allons noier tous ces Caffars,
 Ces Troiens, ces francs Jaquemars.
 Ces lâches n'ont plus d'esperance
 De s'échapper en assurance,
 Ils sont privez de leurs vaisseaux,
 Et renfermez dans leurs travaux:
 Allons en faire un cimetièr,
 Leur faire mordre la poussière,
 Les chasser de leurs boulevars,
 Les assommer sur leurs rempars.

Point de pitié, mais grand carnage,
 N'épargnons le sexe, ni l'âge,
 Tuons, massacrons, violons,
 Brûlons, saccageons, & pillons.
 Soyons donc tous leur rabat-joie,
 Et montrons leur, ainsi qu'à Troie,
 Que pour les regaler d'un bal,
 Il n'est pas besoin de cheval,
 Ni de s'enfermer dans son ventre:
 C'est en plein jour qu'il faut que j'entre:
 Dans le Fort de ces fanfarons,
 De ces bannis, de ces larrons:
 Qui d'entre vous m'aime, me suive;
 Des Grecs c'est une récidive,
 Pour ces scelerats, ces Troiens,
 Plus que filoux, plus que vauriens.
 Mais, la nuit vient, allez repaitre,
 Et demain sans aucun peur-être,
 Je leur donnerai tout de bon,
 Et l'aubade & le carillon.

Cependant le fameux Messape,
 Près du mur disosoit la sappe,
 Par plotton il serra le Fort,
 Et se retrancha vers le port.
 Quatorze Rutulois en nombre,
 Observoient les rempars à l'ombre;
 Chacun d'eux avoit cent soldats,
 Aguerri & faits aux combats,
 Tous habillez à la Romaine,
 Mais maîtres en fait de fredaine.
 Ils se relevoient tour à tour,
 Allant à la gueule du four,
 Prendre un petit pâté pour boire,
 Afin d'étourdir leur mémoire
 Sur les desseins du lendemain;
 Ils se donnoient de main en main,
 Du meilleur vin à tasse pleine.
 Ainsi réchauffoient leur bedaine,
 Dans les tenebres de la nuit,
 Les Rutulois faisant grand bruit.

La dolente troupe Troienne,
 Près de la région moienne,
 De ses rempars de haut en bas,
 Des Ennemis suivoit les pas.
 Cependant le sage Mnesthée,
 Dispoit sa troupe hébérée,
 Sur les angles des Boulevars,
 Chacun dessous ses étendars.
 D'autre côté le fier Sereste,
 N'ayant pour habit qu'une veste,
 Pour être léger & dispos,
 Ne se donnoit aucun repos.
 Après avoir à la sourdine
 Sous le Donjon fait une mine,
 Il mit ses soldats près des murs,
 Dans les endroits les plus obscurs.
 Le preux Nilus gardoit la porte,
 Peste! il n'avoit pas la main morte:
 S'il affaisoient un soufflet,
 C'étoit bien pis qu'un gantelet.
 Il étoit friand de la lame,
 Des Troiens gardoit l'oriflame,
 Et savoit lancer javelots
 Bien mieux que tous les Lancelots.
 Ida, la Nimphe chasseresse,
 L'avoit au Troien par tendresse
 Pour une reprise d'amour
 Donné pour marque de retour.
 Près de lui le jeune Euryale
 De qui la belle bouche exhale
 Odeur qui vaut bien l'ambre gris,
 Le baume qu'on fait à Paris,
 Celui qu'on trouve en Allemagne,
 A Rome, au país de Cocagne,
 Je veux dire dans le Perou,
 Ou dans la ville de Trevou,
 Ville à présent de consequence,
 L'un des bureaux de la science,
 Une Boutique à beaux Ecrits,
 Le reservoir des beaux Esprits,

Et

Et la celebre Académie
 Des sciences rimant en mie,
 Enfin, l'Athenes de nos jours :
 Mais retournons à mon discours.
 Près de Nisus en sentinelle,
 Etoit ce miroir de pucelle,
 Ce mets delicat en amour,
 Friand, dodu, mais fait au tour,
 Et plus blanc qu'une jeune fille,
 Peut être héritier de famille :
 Il étoit doux comme un mouton,
 N'avoit point de barbe au menton,
 Jouoit de la basse de Viole
 Plus vite que ne part Eole,
 Du Fifre, du Psalterion,
 Du Lut, du Manicordion ;
 Il tiroit bien une Arquebuse,
 Savoit mieux boire à la Meduse,
 Chanter, danser, fesser son vin,
 Sans faire tort à son prochain.
 L'un sous l'autre gardoit la porte,
 De peur qu'aucun soldat ne sorte.
 Cet Euriale & ce Nisus,
 Tous deux Ennemis de Turnus,
 S'aimoient, dit-on, à la folie,
 Et s'étoient pour toute la vie
 Jurez cette tendre amitié.
 Considérans avec pitié
 Le sort de leurs compatriotes,
 Près à ne jamais porter bottes,
 Près à ne plus manger de pain,
 Près à mourir le lendemain,
 A son ami d'une voix forte,
 Nisus parla de cette sorte :
 Je sens dans le fond de mon cœur,
 Certains transports, certaine ardeur,
 Qui sur ma foi n'est pas de paille.
 Je voi qu'il faut que je chamaille,
 Et que je fasse aux Rutulois
 Sentir un peu quel est le bois,

Dont

Dont je me chauffe en ma colere,
 Quoi ce Turnus nous vitupere?
 Et tout ainsi qu'un marmouzet,
 Nifus gardera le tacet?
 Non non, je veux chez le Rutule
 Faire aujourd'hui ferrer ma mule,
 Jouer du bâton à deux bouts,
 Et le percer de mille trous.
 Son camp regorge de silence,
 D'ivrognes; Ergo sans defense.
 Voici le tems, le lieu, le jour,
 Que je dois faire un maître tour.
 Nos Troïens demandent Enée:
 Que je ferois bonne journée,
 Si je pouvois par ce ravin,
 Aller droit au mont Palatin....

Me prenez-vous pour un Jean-fesse,
 Dit Euryale en sa détresse?
 Pour un chetif cogne-fêtu?
 Pour un gars de crainre abbattu?
 Moi qui ferois le diable à quatre,
 Si tout seul vous alliez vous battre
 Contre si maigres Paladins,
 Pour la plûpart Georges-dandins.
 Non non, Nifus mon digne Pere,
 Aussi bien que ma bonne Mere,
 Ne m'ont pas donné ces leçons,
 En me donnant des calleçons!
 Ne m'ont-ils pas fait voir la guerre
 Des Gregeois contre notre terre?
 Ai-je souffert un démenti,
 Depuis que je suis le parti
 D'Eneas notre Capitaine?
 (Dont nos Dieux gardent la bedaine.)
 Ne craignant la mort ni les fers,
 Avec vous j'irois aux Enfers.
 Mais attendez, que je ne mente,
 Si pour visiter Radamante
 Je me sens assez de valeur!
 Parbleu les Diables me font peur!

Je crains sur tout ce chien Cerbere,
 Sa figure me desesperé,
 Et ses trois têtes me font peur !
 Ma foi c'est un porte-malheur
 Qui me chagrine & qui m'altere,
 Je le crains bien plus qu'un panthere,
 Qu'un crocodile, ou qu'un dragon
 Du Regiment de Fimarcon,
 Qu'un Rinoceros en colere,
 Qu'un scorpion, ou qu'une vipere,
 Qu'un chathuan, qu'un escargot,
 Enfin que la pâle Margot,
 Quand en plein jour ou sur la brune,
 Le croissant ou la pleine lune
 Vient lui décolorer son tein,
 En faisant fleurir son jardin.
 Mais, baste, je veux bien vous suivre,
 Et par-tout avec vous poursuivre
 Ces infames Italiens,
 Si fort Ennemis des Troiens.

Vous raisonnez fort à votre aise,
 Et me prenez pour un Nicaise,
 De me croire tel sentiment
 Qui vise à votre derriment :
 Chez moi vous flairez comme baume,
 Lui dit Nisus tenant son heaume,
 Et vous y flairerez toujours,
 Jusques à la fin de vos jours.
 Mais quel malheur pour votre Mere,
 Et quelle douleur plus amere,
 Si l'on alloit occir son fils
 En passant chez nos Ennemis ?
 Si Turnus de sa hallebarde,
 En vous prenant pour une outarde,
 Alloit mettre un si joli corps
 Loin des vivans, au rang des morts ?
 Gardez-vous de cette folie,
 Et conservez si belle vie,
 Pour vous voir un jour le soulas
 De notre bon Pere Eneas.

Pour

Pour moi je vais faire curée,
 Ou tout au moins galimafrée
 Parmi ces poltrons de Latins,
 Associez aux Laurentins.
 Je croi que Nifus se brinbale
 Du pauvre petit Euryale,
 Dit ce jeune homme : sur le champ,
 Avec vous j'irai dans le camp,
 Malgré le fer, les petarrades,
 Les horions, les mousquetades,
 Malgré Mère, malgré Parens,
 Malgré vous, & malgré vos dents.
 Ils appellent du corps de garde :
 Dabord, parut en hallebarde
 Un Sergent faisant l'important,
 Pour les relever à l'instant.
 Alors dans la machine ronde
 Ou bien dans l'un & l'autre monde,
 Chacun ne songeoit qu'au sommeil,
 Attendant Monsieur le soleil.
 Là, Mnesthée, & le fier Sereste
 Avec des Generaux le reste,
 S'étoient assemblez au réveil
 Pour tenir entre eux le conseil.
 Nos deux compagnons de fortune,
 Brûlant d'une ardeur non commune
 D'exercer leurs mains & leurs bras,
 Se presenterent chapeaux bas,
 Introduits par le Prince Iüle,
 Ennemi juré du Rutule.
 Le fils d'Hyrtace ainsi parla.
 Hyrtace, dira celui-là,
 Ce nom n'est pas sur ma tablette,
 Etoit-il enfant de la brette,
 Adroit dans l'art de s'escrimer ?
 Savoit il comme il faut gourmer
 Un Ennemi dans l'occurrence ?
 Jouoit-il du dard, de la lance ?
 D'honneur je ne le connois pas,
 Virgile erre donc dans ce cas.

Peste soit de cet homme ignare !
 Importun n'est pas meuble rare,
 Je le connois dans celui-là.
 Le fils d'Hyrtace ainsi parla :
 Tout le camp a fait la débauche,
 L'un dort à droit, & l'autre à gauche,
 Tous empifrez de leur bon vin ;
 On a beau sonner le tocsin,
 Et beau crier aux armes ! tue !
 Diable l'un qui paroît en ruë !
 Tant ils sont tous en sommeillez.
 Pour nous qui sommes éveillez,
 J'ai remarqué par où les prendre,
 Et j'en veux tout au moins pourfendre
 Un demi-cent avant soleil,
 S'il plaît à Messer le Conseil.
 Ne voiez vous pas la fumée
 Qui sert d'embuscade à l'armée ?
 Laissez nous prendre le devant,
 Tous deux vous répondons d'un cent,
 Et du par dessus, je vous jure,
 Sans qu'on nous fasse aucune injure :
 Ce n'est pas par temérité,
 Messieurs, mais c'est la vérité.
 Nous irons dedans Palantée
 Chargez de butin, près d'Enée,
 Notre resplendissant Seigneur,
 En qui git bon ame, & bon cœur ;
 Après avoir fait grand carnage
 De ces gens faits au brigandage,
 De ces infames Laurentins,
 De ces Paltoquets de Latins.

O Dieux ! dit le bon homme Aulete,
 En son tems vigoureux Athlete,
 Dieux tutelaires des Troyens,
 Bons soldats, & bons citoyens,
 Vous en voulez garder la race,
 Pour qu'elle mette à la besace
 Le Roi Turne & ses Rutulois,
 Plus grands sorciers que l'Albigeois,

Plus

Plus maudits, plus acariâtres,
 Plus mutins, plus opiniâtres,
 Que ne furent jamais les Grecs,
 Qui nous ont tant fait voir d'échecs.
 Puisque gens si pleins de courage,
 Ne veulent par rester en cage,
 Et demandent la clef des champs
 Pour massacrer nombre de gens,
 Braves Enfans, notre défense,
 Je vous promets pour recompense,
 A chacun un habit tout neuf,
 De drap d'Espagne, ou bien d'Elbeuf,
 A chacun deux Pipes d'Hollande,
 Avec une belle houpelande,
 Un chapeau garni de rubans,
 Une paire de très-beaux gands,
 Une magnifique cocarde,
 Avec deux barils de moutarde,
 Mais de moutarde de Dijon,
 Bonne à servir sous le pigeon,
 Le bœuf, & les autres volailles,
 Si vous assommez ces canailles;
 Puis Ascaigne point n'oublira,
 Quand une fois il se verra
 Grand comme son Pere & sa Mere,
 De vous donner votre salaire.

Cela ne fut pas plutôt dit,
 Que le Prince lui répondit,
 Amenez-nous mon Père Enée,
 O Jeunesse trop fortunée
 D'avoir la bride sur le cou
 Et de courir tout votre sou:
 Ramenez donc la reverence
 De ce Papa dont la présence
 Fera miracle dans ces lieux,
 Sera salutaire à nos yeux,
 Nous empêchera de nous pendre;
 Nous sommes constipez d'attendre.
 Deux Godets d'argent vous sont hoc,
 Et mon sabre gifant au croc,

Deux Trepies, une tasse antique,
 Deux talens de bonne fabrique,
 Dont me fit present autrefois
 La Reine des Carthaginois,
 Un bougeoir, & des alumettes,
 Des curedents, des castagnettes,
 Un fusil qui tire deux coups,
 Et d'un bon onguent pour les pous.
 Si je possede l'Italie
 Vous aurez un plat d'ambrosie,
 Avec six bouteilles de vin
 Du meilleur du pais Latin;
 De Turnus vous aurez la Pie,
 Plus une bonne Baronie,
 Enfin vous serez dans ma Cour
 Mon Ecuyer Cavalcadour.
 Pour vous genereux Euryale,
 Permettez que je vous regale
 Pour-lors d'un aimable tendron,
 Pour occuper votre brandon;
 Plus, d'un jeu complet de neuf quilles,
 Fait par autant de belles filles:
 Enfin vous saurez mes secrets,
 Mes aventures, leurs progrès,
 Et vous aurez ma confiance,
 Ou que je creve à la potence.

Ce Prince paitri de bonté
 Prit son sabre de son côté,
 Et de sa main tant liberale,
 Le mit au côté d'Euriale.
 L'exemple valut à Nisus
 Un éloge des plus diffus,
 Avec de magnifiques armes,
 Qu'Aulete qui fondoit en larmes,
 Lui troqua pour un cas pareil,
 Tout au beau milieu du Conseil.
 Il eut encor deux baionnettes,
 Et pour sa barbe des pincettes,
 Avec deux beaux & grands couteaux
 Achetez dans Chatelleaux:

Après

Après il le prit par la tête,
 Et d'un baiser lui fit la fête;
 Mais pour le vin de l'étrier,
 Au diable le moindre estafier,
 Qui vint leur présenter à boire,
 Avant de courir à la gloire,
 Munis chacun d'un avresac,
 D'une pipe & de bon tabac,
 D'une gourde de malvoisie,
 D'une autre de fine eau de vie,
 Tous deux portant le nez au vent
 S'acheminèrent vers le camp,
 A la faveur d'une nuit sombre.
 S'ils appréhenderent leur ombre,
 C'est ce que ne dit pas Maron;
 Cependant il eût été bon
 De savoir cette minutie,
 A fond, comme en superficie;
 Car la peur ne dénote pas,
 Un homme fait pour les combats;
 Mais passons cette bagatelle,
 Et suivons notre Kirielle.

Arrivez qu'ils furent au camp,
 Dieu fait s'ils prirent le montant.
 Rhamnès dormant fort à son aise,
 Sur deux coussins dans une chaise,
 Fut d'abord efframaçonné,
 Et tous ses gens espadonné,
 Par le valeureux Euryale,
 Qui de rang en rang se signale.
 Un Ecuyer du grand Rhemus,
 Lui-même, Lamyre, & Lamus,
 Furent aussi de compagnie
 Dans le Pais de l'autre vie.
 Hebése, Abarys, & Eœdus,
 Suivis de Sarron, & Rhetus,
 Furent conduits dans la Nacelle
 De Caron, dont aucun n'apelle,
 Et rendirent avant mourir,
 Le vin qui fut les étourdir.

Ce n'étoit que des dégueulades,
 Des coups fourrez, des enfilades,
 Des bras rompus, des haricots,
 Autrement des brisemens d'os.
 Le tout se faisoit en cachette,
 Tandis que Nifus en vedette
 Examinait si tout ce bruit
 Troubloit le repos de la nuit,
 Que goûtoit la gent Rutuloise,
 Aux bons Troiens si discourtoise:
 On ne vit jamais tel fracas,
 De jambes, de têtes, de bras.
 Nos deux amis se faisoient route,
 En mettant le camp en déroute.
 Messape n'en fut pas exempt:
 Dont il ne fut pas trop content,
 Car il y perdit une aigrette,
 Qu'il eut de la Reine Gillette,
 Son casque & ses deux brodequins,
 Sans compter deux cens six sequins,
 Comptés, rangés sur sa toilette;
 Plus une belle castolette;
 Euryale avoit pris encor
 Un boudrier enrichi d'or,
 Qu'autrefois le riche Cédique
 Avoit donné pour une Antique,
 Au grand Remule de Tybur.
 Pour avoir bû son vin tout pur,
 Ce Remule dans sa vieillesse
 Avoit pour signal de tendresse
 A son petit-fils fait un don
 De ce boudrier de renom;
 Il fut après pris en bataille
 Par la Rutuloise canaille.

Nifus voyant pointer le jour,
 Et sachant bien que le retour
 Vaut quelquefois mieux que matine,
 Fit cette courte sabatine
 A son fidele compagnon:
 N'attendons pas notre guignon;

Nous

Nous avons assez fait des nôtres,
 Laissons le reste à faire aux autres;
 Et cherchons le plus court chemin,
 Afin d'aller prêter la main
 A notre bon Messire Enée
 Dont l'ame sera malmenée
 Quand il saura le Laurentin
 Prêt à lui ravir son fortin.
 Là-dessus se met en campagne,
 Traversant ravin & montagne,
 Notre couple de bons amis,
 Dans leur dessein trop affermis.

Or trois cens chevaux de Laurente,
 Troupe magnifique & fringante,
 Venant au secours de Turnus,
 De fort loin aperçut Nifus,
 Et son camarade Euryale,
 Qui faisoient les Jacque détale,
 Tant ils se sauvoient promptement,
 Pour tâcher de gagner le vent,
 Afin d'escamoter leurs pistes
 A ces diables de Latinistes.
 Mais le Mestre de Camp Volcent
 Qui lui seul en vaut plus d'un cent,
 Leur dit d'une voix de tonnerre,
 Qui vive ! en bons termes de Guerre;
 Où donc allez-vous si matin,
 Picoreurs du camp Laurentin ?
 Comme un chien de Jean de Nivelles,
 Qui se sauve quand on l'appelle,
 Nos deux jeunes braves Troyens
 Se sauvoient comme des Ruffiens
 Poursuivis de Dame Justice,
 Pour quelque aparent malefice ;
 Ils se jetterent dans les bois
 Pour se dérober des Grivois,
 Qui venoient leur donner la chasse,
 Et se nantir de leur besace.
 Nifus son paquet sur son cou
 Couroit plus vite que le loup,

Parmi les bois & la bruiere,
Si bien qu'il se trouva de riere
Les Ennemis, sur le terrain
D'Albe, où le piteux Roi Latin
Tenoit plus d'une bête à corne.
Il s'affit là sur une borne,
Pour voir si son vaillant Guerrier,
Son compagnon mâche-laurier,
Ne se trouveroit pas en plaine.
Mais il avoit bien autre peine :
Cet Euryale, ce mignon,
Dans le bois gratant son tignon,
Flairôit de son Ami la trace,
Portant outre sa calibace,
Un sac rempli de bon butin,
Fait sur l'endormi Laurentin.
Mais par lui la trace perduë,
Il ne vit aucune avenue
Pour éviter ces fiers matois,
Qui le galopoient dans le bois.
Ne voiant plus son Euryale,
Nifus de son côté détale,
Par la brouffaille & le buisson,
Et tomba presque en pâmoison,
Lors qu'il vit cet autre lui-même
Tout morne & d'une couleur blême,
Prêt de tomber sous le tranchant
De ce Mestre de Camp Volcent,
Ou bien de quelqu'un de sa troupe,
Qui lui serroit de près la croupe.
Ce pauvre Diable étoit tombé,
Et sur le champ par eux gobé,
Oui, par cette maudite engeance,
Dont il fit grande penitence.
Diane Nifus invoqua,
Et dans ces termes s'expliqua :
O toi, Déesse si commune,
Astre brillant ! brillante Lune !
Qui des filles conduis les mois,
Et les déranges quelquefois,

Guide mon trait, ma javeline,
 Contre cette troupe Latine,
 Qui remplit de meurtre ce bois,
 Où souvent l'on entend la voix
 De tes chiens quand tu te délasses
 Dans les doux combats de la chasse,
 Où près de ton Endimion,
 Suivant ta tendre affection,
 Tu viens tenter, charmante Lune,
 Quelque reprise sur la brune,
 D'un certain jeu qui fait plaisir,
 Calme souvent ardent desir,
 Charme les sens, & donne en proie
 L'ame & l'esprit tout à la joie.
 Auffirôt l'Itale Sulmon
 Rendit l'ame par le poulmon,
 D'un trait lancé dans sa furie:
 Ce qui fit grande fâcherie,
 Quand de plus on vit que Nifus
 Fit même régal à Tagus.

Une telle déconfiture
 Du jeu passe trop la mesure,
 Dit Volcent entrant en fureur.
 Qu'on me darde ce suborneur;
 Ce maraudeur de Feuillantines,
 Cet effleureur de Laurentines,
 Ce Traître, ce lâche Espion,
 Cet Eunuque, ce morpion;
 Il parloit du brave Euryale
 Alors triste, pensif & pâle,
 Ayant fait dans son culotin,
 Ce que l'on fait de grand matin,
 Quand on a le ventre trop libre.
 Ce brutal habitant du Tybre
 Alloit l'ouvrir de part en part,
 Quand Nilus toujours à l'écart
 Tout éperdu se mit à braire.
 Alte là ! dit-il, téméraire!
 C'est moi qui mérite la mort,
 Si tu crois que je t'ai fait tort,

En envoyant dans l'autre vie
 Ces deux Latins de compagnie.
 Epargne ce pauvre Garçon,
 S'il te reste de la raison,
 Et sache que s'il est des vôtres,
 C'est pour avoit été des nôtres.
 Cet orgueilleux Chef de Volcent
 Traversa cet adolescent,
 D'un coup de sabre par l'échine,
 Dont il fit pitoyable mine.
 Sa chute réveilla Nifus,
 Qui de crainre étoit tout perclus.
 Aussi tôt ce Troien s'élança
 Sur cet escadron porte-lance,
 Et s'attachant à ce brutal,
 A cet Ennemi capital,
 La main encore ensanglantée
 Du sang de cet Ami d'Enée,
 Il le prit, & le culbuta,
 Le perfora, le souffleta,
 Puis lui tira l'ame par force,
 De dessous l'armet, foible écorce,
 Que ce pourfendeur Champion
 Portoit de crainte d'horion.
 Nifus ayant pris sa revanche
 Se sentit fraper à la hanche
 D'un grand coup qui le déhancha,
 Et de ses jours le fil trancha.
 Il se jeta sur Euryale,
 Mais déjà son ame s'exhale
 Articulant, quittant son corps,
 Le langage de tous les morts,
 Dans l'instant qu'ils quittent la vie,
 La plupart parlant en furie.
 C'est ici que ton Nourriçon,
 Muse, a besoin d'une leçon;
 Voire de deux & davantage,
 Pour chanter l'ardeur, le courage,
 De ces deux glorieux Heros,
 Que vient de gober Atropos.

Heureux Amis vos destinées
 En tout rems seront entonnées
 De plus de cent mille façons,
 Par tous les Chanteurs de chansons,
 Même dans le plus beau Collège,
 De Louvain, Malines, Liège,
 Vienne, Madrid, Londres, Paris,
 Le séjour des Jeux & des Ris:
 On vous chantera dans Bruxelles,
 Dans Orleans, & dans Nivelles,
 Dans Bourges, Narbonne, & Rouen,
 Dans Montpellier, Toulouse, & Caen;
 Dans la ville, & dans le village,
 Chez le Maure, & chez le Sauvage,
 Chez les Princes, & chez les Rois,
 Et chez les habitans des Bois.

Cette leste Cavalerie,
 Faite pour la piraterie,
 Craignant le fer de l'Ennemi,
 Se débandoit presque à demi;
 Mais ne voyant venir personne,
 Elle se range, elle s'arçonne;
 Et tremblante arrive aux travaux
 Où le sang couloit à ruisseaux,
 Du remu-ménage nocturne,
 Qu'avoient, pour faire enrager Turne,
 Fait nos Troiens chez l'Ennemi,
 Pendant qu'il étoit endormi.
 Onc ne fut si grande épouvante,
 La playe étoit encor saignante,
 Et par-tout le sang bouillonna;
 Dans une tente on trépanoit,
 Dans l'autre on coupoit une cuisse,
 Ici l'on dégorgeoit un Suisse
 Pour lui reculer le trepas;
 Là-bas on recouvoit un bras,
 Ou l'on en mettoit un postiche.
 D'onguent Turnus n'étoit pas chiche,
 On donnoit du supuratif
 A coibeille, & du lenitif,

La confectïon de Jacinte,
 La Theriac, le vin d'absinte,
 Le vrai baume, l'onguent divin,
 Les sirops, & le brandevin,
 Même l'onguent miton-mitaine,
 Tout se delivroit là, sans peine.
 Les uns prenoient des vomitifs,
 Les autres des confortatifs,
 Bref les Apoticali flaires
 Faisoient de terribles affaires:
 Jamais tant de décoction,
 Et jamais tant d'émotion.
 Messape ayant mis ses lorgnettes,
 Reconnut & prit ses aigrettes,
 Qu'il trouva parmi le butin
 Qu'avoit l'affamé Laurentin
 Fait sur ces deux Compatriottes,
 Dont ils avoient eû lourdes bottes.
 De Rhamnes l'avidè heritier
 S'apropriè son boudrier.
 Enfin chacun eut de la joie,
 De retrouver ainsi sa proie,
 Et de reprendre ses bijoux,
 Sans risque de gagner des coups.
 Au retour de la belle Auroie,
 Belle ! la seroit-elle encore,
 Depuis qu'on chante sa beauté,
 Ses traits, sa gracieuseté ?
 Je la croiois garde boutique,
 Ou du moins une belle Antique.
 A son retour Sire Apollon
 Darda son plus friand raion
 Sur la surface de la terre.
 Pour-lors on vit effets de guerre,
 Dont Turnus se fâcha si fort
 Qu'en public il fit un effort :
 Par bonheur il devint femelle,
 Et ne fit point le philomelle,
 Ou le rossignol, c'est tout un,
 Dont l'air garde puant parfum.

Turnus & ses Chefs s'assemblerent,
 S'étant assemblés s'aviserent
 D'un spectacle digne d'effroi,
 Qui surprit bien d'autres que moi.
 Je veux brouter comme une chèvre,
 Si je ne sens encor la fièvre,
 En lisant le trait déloyal
 De ce Tyran franc animal ;
 Ce qui le rendit méprisable
 Et des tems à venir la fable.
 Cet étrange spectacle étoit
 Du Rurulois le plus adroit
 Une invention endiablée,
 Pour emporter le fort d'emblée,
 En intimidant les Troiens
 Tous bons sujets, bons citoyens.
 Sur deux piques, on leur étala
 Et de Nisus & d'Euryale
 Les deux têtes, dont les tronçons
 Etoient restés dans les buissons,
 Où ces deux généreux Gendarmes
 Avoient subi le sort des armes.
 En baraille on vit les soldats,
 Au poing portans de fins damas,
 Tous pris dans une débandade
 De l'une ou de l'autre Croisade :
 Ils marchaient tous si fierement,
 Si gravement, si lentement,
 Qu'on eût dit voyant cette marche,
 Qu'ils alloient tous entrer dans l'arche,
 J'entends dans l'arche des Troiens.
 Pour entrer il faut les moyens,
 Ou du moins la clef de la porte ;
 Pour la forcer elle est trop forte :
 Ces reclus sont sur leurs rempars,
 Aimés de pierres & de dards,
 De chaudières d'huile bouillante,
 Et chacun d'une torche ardente,
 Pour griller ceux des plus hardis,
 Qui voudroient forcer leur taudis,

Ou bien monter sur leurs murailles,
 Pour pénétrer dans leurs tripailles.
 C'est bien dommage que pour-lors,
 Le canon n'étoit pas dehors
 Encor du cahos de ce monde :
 Mais en place on avoit la fronde,
 Qui semoit de bons gros cailloux,
 Sans respect au travers des choux.
 Cela valoit canons & bombes,
 Et faisoit mille catacombes.
 Sur des Tours près de leurs fossez
 Les uns paroissoient empressez
 De vanger ces têtes sanglantes,
 De leur desastre encor fumantes ;
 D'autres plus froids que des glaçons,
 Se préparoient aux actions,
 Que leur annonçoit cette Armée.

Dans ce tems là la Renommée,
 Cette fiere bouche aux cent voix,
 De ses cornemuses de bois,
 Ou de matiere moins fragile,
 Cornoit par-tout dans cette ville ;
 Et vint jusques au coin du feu
 De la veuve Mere de feu
 Le vaillant heros Euryale.
 Elle étoit pour-lors sans sa cale
 A sa toilette se peignant,
 Se décrassant, se minaudant.
 A cette fatale nouvelle,
 Qui ses déplaisirs renouvelle,
 Elle sentit un grand frisson.
 Apostrophant son nourisson,
 En hurlant jette sa quenouille,
 Le baquet qui son filet mouille,
 Et le fuseau sur le platras
 Que ne dit point, que ne fit pas
 Cette Mere tant forcenée ?
 Elle maudit cent fois Enée,
 Le qualifia de cornu ,
 De fesse-mathieu saugrenu,

De fiacre , & de poule mouillée.
 Elle couroit échevelée,
 Par la Ville & sur les rempars,
 Faisant trembler les boulevards
 Par ses hurlemens effroyables,
 Et par ses sanglots pitoiables.
 Ah! c'est donc là, mon cher enfant,
 Dit-elle, la tête voyant
 De son corps ainsi séparée,
 Dont elle étoit toute effarée,
 C'est donc là le soutien tardif,
 Que ton bon Pere putatif
 M'avoit laissé pour ma vieilleffe,
 Moi qui trépassois de tristesse,
 Quand ce joli Papa mignon
 Te relevoit ton corillon
 Pour te fesser dans ton bas âge ;
 Ce qui t'a fait si doux, si sage.
 Tu me laisse à la gueule au loup,
 Sans pitié n'ayant pas un sou.
 Et qui fera tes funerailles?
 Seroient-ce ces lâches canailles,
 Qui donnent ta tête aux Corbeaux,
 Et ton corps aux autres oiseaux?
 Moi qui m'étois donné la peine
 De te vêtir de tiretaine,
 Et d'étamine d'Amiens ;
 Où sont donc hélas ! mes soutiens ?
 Non non , il faut que je te suive,
 Jusque sur l'infenale rive,
 Et que je demande à Pluton,
 De te faire son Marmiton,
 S'il ne te veut Chef de cuisine.
 Hélas ! mon désespoir me mine,
 Mes yeux se troublent, mon cerveau
 Et mon esprit sont à veau l'eau.
 O roi des Dieux le vrai Monarque,
 Fai que je voie cette Barque
 Où doivent passer les humains.
 S'il ne faut que graisser les mains

De Caron, pour voir l'autre vie,
 Il me reste un sou d'Italie,
 Pour tout vaillant, pour tout mon bien,
 Disons qu'il ne nous reste rien:
 Le Pré n'en vaut pas la fauchure,
 Pour en étourdir la figure
 Plus long-tems du Maître des cieux.
 Fai donc que je meure en ces lieux,
 Et que sur la rive infernale
 Je puisse embrasser Euryale.
 Que faire parmi ces Troiens,
 Puisque j'ai perdu mes soutiens?
 Ce que ces chiens de trouble-fêtes
 M'annoncent exposant leurs têtes
 Ce qui me pénètre le cœur,
 D'ennui, de chagrin, & d'horreur.
 Encore un coup, Lance-tonnerre,
 Détache moi de cette terre;
 Et vous citoyens malheureux,
 Puissai-je mourir à vos yeux,
 Vous qui me trouvez méré fole...

Le Prince Ascagne la console,
 Et lui fait présent d'un biscuit,
 Sortant du four de cette nuit.
 Puis il dit au Menin Idée,
 Au jeune Actor pir qu'Asmodée,
 De la mener dans son raudis.
 Là, se trouvant sur son pouillis,
 Elle fit fort la délabrée,
 La folle & la desesperée,
 Maudissant comme auparavant
 Les Troiens, le fort, & le camp,
 Donnant au diable Sire Enée
 Priam, Paris, Ilionée.

Alors le Cornet à bouquin,
 La Trompette & le Tambourin
 Annonçoient par leurs sons terribles
 Des décadences infaillibles.
 L'air retentissoit de grands cris
 Auxquels les Troiens ébahis

Firent répondre la cohue.
 Les Volsques faisant la tortue
 Marchoient pour ébaucher l'assaut,
 C'est - là morbleu qu'il faisoit chaud !
 Ils s'attachent aux palissades,
 Aux murs à force d'escalades,
 Cherchent à combler le fossé,
 Et mettre Troiens *in pace*.
 Mais il en falut bien rabattre,
 Chaque Troien en valut quatre ;
 Ils repousoient à coups de crocs,
 De dards, d'esponçons & d'estocs,
 En docteurs passés à la guerre,
 Tous ceux qui labouroient leur terre.
 On ne voioit que javelots
 Que flèches & qu'ardens brûlots,
 Chez les Rutulois les surprendre :
 On leur jettoit aux yeux la cendre,
 Et sur le dos de gros cailloux,
 Ce qui les fit débandet tous.
 On lâche bref une machine
 Qui culbuta plus d'une échine,
 Et mit bas nombre de soldats,
 De têtes , de jambes, de bras.
 Les Latins quitterent la sape
 Aux cris du champion Messape,
 Qui clabaudoit à pleine voix,
 A moi mes amis Rutulois,
 Çà que l'on me donne une échelle,
 Soit de corde, ou bien de ficelle,
 Afin d'escalader le mur,
 Tandis que Mezence le dur
 Lancera des torches ardentes,
 Bien moins à craindre qu'effraiantes.
 Mais morbleu ! quel est donc ce train ?
 Toujours même chant au lutrin ?
 Toujours une Muse en campagne ?
 Que Belzebut vous accompagne,
 Sire Virgile, & votre esprit !
 Pour le moindre petit écrit,

Il me faudra comme une buse
 Quêter le secours d'une Muse ?
 La prier de guider mes vers,
 Pour qu'ils n'aillent pas de travers ?
 Laissons, laissons cette salope,
 Cette peteuse Calliope,
 Ce grenier à vesses complet,
 Sentant moins bon que serpolet.
 A voir cet air guindé si grave,
 Nécessaire dans un Conclave,
 Mais qui n'est dans la vérité
 Ici d'aucune utilité,
 On croiroit entendre merveille;
 Oui s'il traitoit de la bouteille,
 La bouteille nous égairoit
 Et le lecteur divertiroit.
 Quoi pour conter une bataille,
 Une escalade de muraille,
 Il me faut faire le piteux,
 Me donner pour un cu breneux,
 Plus froid qu'un âne qu'on étrille ?
 Pour me ressouvenir du Drille
 Qui rit quand il monte à l'assaut,
 Comme lui rions s'il le faut,
 Et laissons dormir notre Muse,
 Ou jouer de la cornemuse ;
 Car elle aime cet instrument,
 Parce qu'il n'est plein que de vent.
 Fou qui vous croit, qui vous imite,
 Maron, je marche bien plus vite ;
 Dans mes travaux je prends Scarron
 Pour ma Muse & pour mon patron.
 C'est le maître des Pasquinades,
 Des Rebus, des Turlupinades,
 Le réveil-matin des desirs,
 Le boute en train de tous-plaisirs,
 Du bon esprit le Consistoire,
 Et du bon sens la grande Armoire,
 Le prototype des humains,
 L'antidote de tous chagrins,

Et de gaité le repertoire,
 Enfin c'est.. .mais parlons d'histoire.
 Une assez grosse tour étoit
 Sur les rempars, où commandoit
 Helenor, si je ne me trompe :
 Mais il faut que je m'interrompe,
 A cause de cet Helenor,
 Que l'on ne connoit pas encor.
 Il étoit fils de Lycimnie,
 Esclave, non d'Esclavonie,
 Mais du Roi des Meoniens,
 Grand Protecteur de tous Troiens.
 Il avoit fait à la sourdine
 Cette Esclave sa concubine,
 Ce qu'Epoux dans cette saison,
 Font sans mystere & sans façon.
 Certain Lycus son Camarade,
 Maître joueur en perforade,
 Etoit avec cet Helenor
 En qualité d'Aide major.
 De cette Tour, Tour si pesante
 En ce que du moins cent cinquante
 Troiens de bonne volonté,
 Constans, & pleins de fermeté,
 Avoient pour defendre la ville,
 Fais cette Tour pour domicile,
 Les Itales grands fanfarons
 Avoient juré leurs grands jurons
 De se rendre maîtres du poste,
 Malgré du Troien la rispoite,
 Malgré la grêe de cailloux,
 Dont ils étoient moulus de coups.
 Turnus en main prit une broche,
 Sur laquelle il mit une torche ;
 Autant en fit le Laurentin,
 Le Rutulois & le Latin ;
 Et tous de même compagnie
 Mirent avec cérémonie,
 Le feu dans ce grand bâtiment :
 Comme on voit ordinairement

Un Maire de petite ville,
 Assez souvent un fat, un gille,
 A peu près comme Tribolay
 Maire de Beaune & de Volnay,
 Mettre avec piaffe, & d'un air grave,
 A cent fagots, gibier de cave,
 Le feu, d'un pas de Président,
 Tant ce Maire fait le fendant ;
 Quoi qu'il soit en esprit fort mince,
 Fort méprisé dans sa Province,
 Il fait toujours de l'important.
 Je reviens à l'embrasement.

C'est là que l'on vit des grillades,
 Des boudins gras, de carbonnades ;
 Maron pourtant m'a répondu,
 Qu'aucun Troien de gras fondu
 Ne périt dans cette brûlure.
 Le feu redouble avec usure,
 Grille les rats & les souris,
 Et s'attachant aux pilotis,
 Mit bientôt cette Tour en branle.
 Elle chancelle, elle s'ébranle,
 Et tombe avec si grand fracas,
 Que l'on en trouva du platras
 Jusqu'auprès d'Albe. Je vous jure
 Que ce n'est pas une imposture :
 Puis qu'à l'Hôtel de ville on voit
 Un livre où ce cas aparoit.
 Cette Tour en tombant par terre,
 Copia des mieux le tonnerre ;
 Tua deux Troiens & demi,
 Et tout au plus un Ennemi.

Après si belle degradingolle,
 Plutôt si lourde cabriolle,
 Helenor, plus fier qu'un Lion,
 Se ramasse avec action,
 Et s'élançe droit sur l'armée,
 De ce renversement charmée.
 Maron ne dit ce qu'il devint,
 S'il mourut, ou bien s'il parvint,

D'un

D'un pas léger, autant qu'utile,
 A le réintégrer en ville.
 Lycus plus jeune & plus léger
 Près du mur se vint heberger,
 Se sauvant au travers des armes,
 Outrecuidé de mille alarmes.
 Il fait ses efforts pour grimper,
 Pour s'élever, pour attraper
 La main d'un Troien charitable
 Voulant sauver ce pauvre Diable.
 Mais zeste il se sauva donc bien,
 Ce pauvre Diable ne tint rien.
 Turnus le saisit par l'échine,
 D'un maître coup de javeline,
 Puis de sa main il l'acrocha,
 Et d'auprès du mur l'arracha,
 En lui tenant ce fier langage:
 Crois-tu d'échaper à ma rage,
 Petit lanceron de Troien,
 Petit bâtard de Phrygien ?
 A tes dépens reconnois Turne,
 Je vais, pour te mettre dans l'urne,
 Après que je t'aurai mis nu,
 Te pulveriser si menu,
 Que la cendre n'est pas plus fine.
 Ne dois-tu pas voir à ma mine
 Que je suis pir qu'un guichetier ?
 Et qu'enfin je suis sans quartier ?
 Ensuite en l'air il tint sa proye,
 Tout ainsi qu'un Aigle fait l'oye.
 De tous côtez ce sont des cris;
 Au meurtre ! au meurtre ! je suis pris,
 Dit l'un en voyant le Rutule !
 Ami, dit l'autre qui recule,
 Affommez donc ce Laurentin,
 Ce fainéant, ce gros mâtin,
 Qui me suit de près pour me prendre.
 On songeoit donc à se defendre ?
 A quoi Virgile a répondu,
 Bien attaqué, bien defendu.

70 LE VIRGILE

Muse, mettons nous en dépense,
 Aprofondissons la deffense,
 Voions ce que fait le Troyen,
 S'il est bon, ou s'il ne vaut rien.

Déjà le bravé Ilionnée,
 L'ame en dérouté & forcenée,
 Tient un bon caillou dans sa main,
 Dont il atterre ce vilain
 De Lucetius porte broche,
 Qui s'étoit aproché tout proche
 De la porte pour l'enfoncer.
 De cet autre côté Liger,
 En servant son bon maître Enée,
 Dame le pion à Corinée
 Abazourdit Emathion,
 Grand archer & bon compagnon.
 Ceneé aussi tuë Ortigie.
 Mais le fier Turnus à Clonie,
 Dioxipe, Ida, Sagaris
 Promulus, & le sage Itis,
 L'un après l'autre ôta la vie ;
 Parbleu c'est une litanie,
 Au moins une procession,
 Qui peregrine vers Caron.
 Capys assassine Piverne :
 Celui-là mérite la berne,
 D'avoir quitté son bouclier,
 Son sabre avec son baudrier,
 Pour porter la main à la playe,
 Qu'il gagna dans la fausse braye ;
 Ce qui droit sur le sombre bord,
 Le fit courir après la mort.
 Ce Capys joua bien son rôle,
 Coupant le filet à ce drôle,
 Pour l'apprendre à se desarmer,
 Quand il est tems de s'escrimer.
 Le fils d'Arcent porte-casaque,
 Prise autrefois sur le Cosaque,
 Mais rebrochée à l'Espagnol,
 Sur fond couleur de Tournesol,

Fut par son Père au brave Enée
 Envoyé sur sa haquenée,
 Pour aprendre à battre le fer
 Sous ce Général de grand air.
 Il éclatoit sur la muraille,
 Portant sur lui cotte de maille,
 La lance au poing bien en arrêt,
 A bien faire étant toujours prêt;
 Quand Mezence prenant sa fronde
 Arme sur laquelle il se fonde,
 Après deux ou trois tours de bras,
 Mettant casque & cuirasse à bas,
 D'un coup accrocha sa calotte,
 Et lui mit la tête en compotte,
 Dont mourut le seul fils d'Arcent.
 Il en seroit bien mort un cent,
 S'ils avoient eu telle blessure.

Voici bien une autre aventure,
 Que ce que je viens de conter,
 Suivons pour qui veut m'écouter.
 On dit... mais l'on dit c'est un doute,
 Bran du prêcheur si l'on n'écoute
 Ce qu'il dit quand il ne dit rien
 Qui vaille, ou quand il dit fort bien.
 C'est d'Ascagne, ou du jeune Iule,
 Avec Numan nommé Remule,
 qui venoit d'épouser la sœur
 Du vain Turnus grand Giboyeur.
 Ce Numan adroit de la langue,
 Aux Phrygiens fit la harangue
 Que je dirai de bout en bout,
 Si je me ressouviens de tout.
 De Truchement n'en falut mie,
 Bien étoit meublé son génie,
 Il savoit l'Allemand, le Grec,
 Et parloit comme Abimelec.
 Il étoit tout plein d'industrie,
 Connoissoit la Géometrie,
 Savoit faire un salamalec,
 Et la guerre comme un Valdec.

Voici

Voici de bonne foi l'étoffe,
Dont se servit ce Philosophe :

Mourez de honte, ô vous Troyens !
Doubles chelmes de Phrygiens !
Vous serez bientôt notre proie,
Comme des Grecs fut votre Troye !
Nous vous mettrons dans des mortiers,
Vous, vos casques, vos boucliers,
Pour vous piler tout à notre aise,
Le cu bien bouché d'une chaise :
C'est bien à vous, vrais Paltoquets,
De vouloir brider nos mulets !
Et de croire dans nos familles,
Effleurer nos femmes, nos filles,
Comme fit ce grand chianly,
Cet Eturgeon, cet Etourdy,
Ce Pâris auteur de vos peines,
Et des trous faits dans vos bedaines
Parbleu ! vous en aurez menti,
Car vous changerez de parti.
Et quand ? Ce sera tout à l'heure,
Franche canaille, ou que je meure !
Ah ! que vous allez voir beau jeu !
En me trémoussant tant soit peu,
Je vous veux mettre en fricassée,
En hoche-pot, en chair hachée,
Même à la broche & sur le gril,
Et vous percer comme un baril.
Vous connoîtrez l'ardeur mutine
De notre nation Latine,
Belliqueuse *in omni gradu* :
De mes jours je ne fus tondu
Marque évidente de jeunesse,
Si ce n'est celle de sagesse ;
On en vaut mieux d'être un peu fou,
Quand on a de plaisirs son fou.
Pour vous, préparez vos épaules
A mille & mille coups de gaules,
Coueurs d'estafe, enfans trouvés,
Et du grand Jupin reprouvés.

Cessez,

Cessez, cessez, prosrites rosses,
 De vouloir mesurer vos forces
 Avec nos drus Italiens,
 Toujours sur pié comme des chiens,
 Qui passent leur vie à la guerre,
 Qui lors qu'ils labourent la terre,
 Piquent d'une lance leurs bœufs;
 Qui mangent pain, gobent des œufs,
 Ne sont point sujets à leur bouche,
 Ne grondent pas quand on se couche,
 Les servantes, ni les laquais,
 De ce que leurs lits sont mal faits;
 Qui sont jeunes dans la vieillesse,
 Plus que vous dans votre jeunesse,
 Toujours même esprit, même cœur,
 Mêmes chansons, linge, & vigueur.
 Mais vous qui pour tout exercice,
 Dansez, mangez du pain d'épice,
 Qui portez toques de velours,
 Et des ginjolins de peaux d'Ours;
 Qui couvrez d'une pourpre jaune
 Votre honneur, à seize sous l'aune;
 Vous ! vous êtes des Phrygiens,
 Fils de ces valeureux Troiens ?
 Non, vous êtes des Phrygiennes,
 Des garnemens, des vauriennes,
 Des chauves-souris, des hiboux,
 Enfin des flûtes à deux trous.

Ce discours entendu d'Ascagne,
 Dit par cet échapé d'Espagne,
 Fils de garce, & d'un Laurentin,
 Comme son fils, fils de putain;
 Lui fit envisager l'infame
 Avec de grands yeux tout de flame.
 Après avoir bandé son Arc,
 Present d'un Roi de Dannemark,
 Il fit à Jupin sa priere
 A peu près de cette maniere.

Grand Dieu, Protecteur des Enfans
 Audacieux avant seize ans,

Protege ma première thèse,
 Puisque d'ans je n'en n'ai pas seize.
 Qui dit thèse, veut dire Exploits
 Pour tous les successeurs de Rois.
 Quand je serai de l'Italie
 Possesseur, je fais la folie
 Alors de te sacrifier
 Deux moutons avec un belier,
 Un des plus gras veaux de Rivière,
 Un beau mulet, sa muzelière,
 Peut-être un fort bon épervier,
 Des ciseaux de Langres d'acier,
 Pour rafraîchir ta longue barbe
 Qu'une Nimphe qu'on nomme Barbe
 Trouve fourchue; elle a raison,
 On en voit peu de sa façon.

On fait de Jupin la tendresse
 Pour l'audacieuse jeunesse;
 Ascagne tire, & voit son trait
 Gâter l'original portrait
 De ce fanfaron de Remule,
 Qui tomba roide aux yeux d'Iule,
 Ironisant sur cette mort,
 Assez haut & même assez fort,
 Pour que la nation Latine
 Entende sa voix enfantine.
 Va, dit-il, morguer les Troiens
 Dans les enfers, & les liens
 De Pluton, & de Proserpine,
 Fichu corps que la rouille mine.
 Voilà comme les Phrygiens,
 Répondent aux Italiens.
 Après ces mots, femmes & filles
 Quittant l'ouvrage, & les éguilles,
 L'enlevèrent à brasle-corps,
 Le portèrent dans les dehors,
 En chantant des vers à sa gloire.
 Il leur donna deux sous pour boire,
 A chacune un petit gâteau,
 Et de tourte un petit morceau;

Puis

Puis il vint reprendre sa place,
 Portant sur son front mâle audace.
 Or il arriva qu'Apollon,
 Quittant Pegase, & son vallon,
 Sur un pied tout comme une grue,
 Parut perché sur une nuë,
 Regardant d'un air de pitié,
 Et l'assiégeant, & l'assiégé;
 Harangua le petit Iule,
 Qui venoit d'affommer Remule.
 Avorton fait du sang des dieux,
 Qui doit un jour peupler les cieus,
 Que ta valeur toujours s'augmente
 Dans le calme & dans la tourmente;
 Et que ton trait porte-terreur
 Soit toujours suivi de bonheur.
 C'est la posterité, la race,
 De notre confrère Assarace,
 Qui par les ordres du Destin,
 Doit faire la barbe au Latin.
 Troie est pour toi franche bicoque,
 Je te garde une autre breloque,
 Où quelque jour tu régneras;
 Et tu te dédommageras
 Des rudes travaux de la guerre,
 Que tu souffres sur cette terre;
 Où si je n'y tenois la main,
 On te verroit quêter ton pain.
 Cela dit, & le tout pour cause,
 Apollon se métamorphose,
 Prenant la forme de Butes
 Ecuyer du vieil Anchises,
 Et que le venerable Enée
 Avoit mis près de sa lignée,
 Pour en modérer les transports,
 Les passions, & les efforts.
 Ce Dieu sous cette ressemblance,
 Aprocha de la remembrance
 D'Ascagne assis sur le rempart;
 Il le prit, le tire à l'écart,

Et lui dit ces mots à l'oreille :
 Ton premier coup a fait merveille,
 C'est Apollon qui te le dit :
 Va te reposer sur ton lit,
 De peur que quelque taciturne,
 Soit en plein jour, soit sur la brune,
 Aujourd'hui, peut-être demain,
 Ne te prive de manger pain.
 Ton ballot n'est pas de te battre,
 De te faire tirer à quatre :
 Encore une fois, sur ton lit
 Va dormir, c'est moi qui l'ai dit.

Après ce conseil salutaire,
 On vit partir le luminaire
 De la terre, même des cieux,
 En se manifestant aux yeux
 Des Chefs de la race Troienne
 D'une vapeur aérienne.
 Par l'autorité d'Apollon,
 On enleva comme un Ibalon,
 Ascagne malgré son courage,
 On le fut enfermer en cage ;
 Tandis que nos vaillans Troïens,
 S'ingénioient sur les moïens
 De desarçonner le Rutule ;
 Ici l'on fait une bascule,
 Là l'on racomme un redan,
 Les uns tendent un guet à pan,
 Donnant le fil à leur épée ;
 Les autres font une pipée
 Pour attraper les Laurentins ;
 On trace un godan aux Latins,
 Là-bas, dans cette demi-lune,
 Ou l'activité non commune
 Fait faire aux Troïens un effort.
 Sereste y fait bâtir un fort ;
 Chacun de cu, comme de tête,
 Cherche enfin à garder sa crête.
 On recommence les combats
 Là-haut, ici, comme là-bas.

La terre est couverte de flèches,
 De javelots, de dards, de perches,
 De rondaches, & de brassars,
 De morions, & de cuissars :
 Telle à nos yeux paroît la grêle
 Quand elle tombe pêle-mêle,
 Cassant vitres, tuiles, chassi :
 Les javelots tombans ainsi
 Percent têtes, jambes, poitrines,
 Ventres & bras, fessiers, échine ;
 Les casques, & les boucliers,
 Les cuirasses, les étriers,
 Rérentissoient du bruit des armes,
 Et remplissoient le camp d'alarmes.
 On eût dit un charivari
 D'une veuve qui prend mari,
 Où le peuple avec bassinoires,
 Poiles, léchefrittes, lardoires,
 Pilon, casseroles, poilon,
 A la porte fait carillon.
 Alors Bitias, & Pandare
 Fils d'Alcanor homme très-rare,
 Et naturel du mont Ida,
 Où gît plus grande que Breda
 Ville, autrefois de l'apanage
 De Deesse de grand parage :
 Ces freres nourris dans les bois,
 D'herbes, de pain, d'huile, de pois,
 Par la bonne Matrone Hiere,
 Femme champêtre, mais leur mère,
 Etoient robustes toutefois,
 Courageux, & de fins matois.
 Pour brutaux ils l'étoient de reste,
 Même portoient un air funeste,
 Avec la mine d'un chamois :
 Mais grossiers comme Amiennois,
 Gens forts sur la cérémonie,
 A quoi se passeroit leur vie,
 Sans la ressource du rebus,
 Qui chez eux n'est pas un abus.

Nos deux garçons, gens à bagare,
 Gens à grand bruit, à tintamare,
 Aiant en main chacun un croc,
 Sur leur casque plumes de coq,
 Habits voyans, brillans pannaches,
 Rondache au bras, grandes mouftaches,
 Visiere en l'air, sabre au côté,
 Peigné, décrassé, vergeté,
 Se confiant en leur courage,
 Ouvrent la porte & font la rage.
 L'un est à gauche, & l'autre à droit,
 Chacun planté debout & droit,
 Comme les chênes de l'Adige,
 Attend de lui quelque prodige.
 Des Rutulois environ cent,
 Suivis d'Equicole, & Quercent,
 De Tmarus, & d'Henon le brave,
 Plus vite que ne part le Drave,
 Vinrent aux portes des Troiens.
 On les y reçut comme chiens
 Sont reçus dans un jeu de quilles.
 Nos deux jeunes, mais maîtres drilles,
 A coups de lance & d'espontons,
 De javelines, d'hocquetons,
 De bâton & de pertuisanne,
 Leur firent faire à tous la canne;
 Je dis la canne & le plongeon,
 Puis qu'ils en eurent tout du long,
 Et si long qu'avec infamie
 Ils furent privez de la vie.
 En vérité pour cetter fois
 Mal fut mené le Rutulois.
 Turnus ailleurs faisoit carnage,
 Mais voyant qu'on perdoit courage,
 Et que l'on embrochoit ses gens,
 Il vole sans perdre de tems
 A la porte de Dardanie,
 Où sans autre cérémonie,
 D'un coup il renverse Antipas,
 D'un autre il avale le bras,

Cet autre se nommoit Merope,
 C'étoit le bras droit de Driope
 Et le bon ami d'Antipas.
 Il entr'ouvre aussi Bitias,
 Homme d'humeur fort colérique,
 Sur-tout dans les tems de colique:
 Ce Bitias étoit fort grand,
 Gras, gros, épais comme un géant,
 Aussi quand il tomba par terre,
 Ce fut comme un coup de tonnerre.
 Aphydne fut étendu mort;
 Et Crimante eut le même sort.
 Mars alors enfant le courage
 A ces flateurs de brigandage,
 Et ranimant les Rutulois,
 De la main comme de la voix,
 On vit une déroute entière,
 Et de Troiens un cimetière;
 Tant rudement on les frapoit
 A la porte où Pandare étoit:
 Qui conduit par une Furie,
 Voyant son frère aîné sans vie,
 Poussa la porte avec effort;
 Comme il étoit robuste & fort,
 Qu'il avoit une large épaulé,
 Il s'y tint ferme comme un môle,
 Laisant Troiens errans dehors
 Se battre en défendant leurs corps.
 Mais ce benêt, & ce gros âne
 Avoit perdu la tramontane,
 Car Turnus étoit enfermé
 Dans la ville encor tout armé.
 Ce géant d'estoc & de taille
 De tous côtez combat, chamaille,
 Donne par-tout avec fureur,
 Et seme par-tout la terreur.
 On voioit briller ses aigrettes,
 Ses armes luisantes & nettes,
 Sans rouille ni crasse dessus,
 Enfin par-tout brilloit Turnus.

Quand Pandare à lui se presente,
 Outré de la perte récente
 De feu son frere Bitias,
 Qu'il avoit d'un gros échalas
 Entr'ouvert auprès de la porte;
 Et le racroche de la sorte:

Par Jupin, crois-tu, maraudeur,
 Venir ici nous faire peur?
 Crois-tu voir le palais d'Amate,
 Ou trouver une casemate,
 Pour te cacher crainte des coups?
 Ne te souvient-il plus des trous,
 Que tu viens de faire à mon frere,
 Qui l'ont logé dans une biere?
 D'Ardée as-tu cru voir les murs,
 Ou bien ces bords sombres, obscurs,
 Qui forment l'infernale rive?
 Il faut ventrebleu que je rive
 Ton clou; tu fais trop le pédant,
 Le Maître és arts, & l'impudent,
 Voire même le jean-farine,
 Dont tu portes la triste mine,
 Et dont, au besoin, animal,
 Tu servirois d'original.

Allons, mesurons nos épées,
 Ecorneur de franchises lippées!
 Aurois-tu bû du Persico?
 De l'ambrette ou de l'abrico,
 Un peu plus qu'à ton ordinaire,
 Pour parler ainsi, téméraire?
 Voyons ce que vaut ta valeur,
 Ce qu'elle pèse, & si ton cœur
 Est un cœur de bonne mesure,
 Ou sujet à la flétrissure!
 Tu pourras bientôt, à ton dam,
 Signifier au Roi Priam,
 Qu'il s'est trouvé dans cette ville
 Pour ton malheur un autre Achille.
 Commence; & ne perds point de tems,
 C'est trop me tenir en suspens.

A ces mots Pandare le darde,
 D'un coup de dard jusqu'à la garde;
 Mais ce beau jou-jou de Junon
 Dont Turnus étoit le mignon,
 L'escamotrana à la bricole,
 Le fit entrer sans hyperbole
 Dans la porte de plus d'un pié,
 Ce qui d'un dard est la moitié.
 Turnus quittant sa hallebarde
 A Pandare ajusta nazarde,
 Puis d'un coup tout des plus bruyans,
 Fendit sa tête jusqu'aux dents.
 Le coup en fit gronder la terre,
 Un ton plus haut que le tonnerre,
 Elle en trembla, même s'ouvrit.
 Jugez ce que le mort souffrit:
 Car Jupin en branla la tête,
 Mais Junon, cette bonne bête,
 Au fond du cœur en ricana,
 Comme Venus en fulmina.
 Ce coup valut la mort à trente,
 Qui moururent tous d'épouvanté;
 Et si Turnus eût eu bon sens,
 Et qu'il eût fait entrer ses gens,
 Rompant d'abord les barricades,
 Déracinant les palissades,
 Et tuant enfin les soldats,
 Qui gardoient les ouvrages bas;
 Il eût du venerable Enée
 Fort étourdi la destinée.
 Car prenant le fort des Troiens,
 Et sur le champ logeant les siens
 Dans les cartefours de la ville,
 Il leur eût enlevé l'asile
 Qu'ils avoient au pays Latin,
 Mis en repos le Laurentin,
 Gagné magnifique victoire,
 A jamais assuré sa gloire,
 Et fait au son du timpanum
 Pour sûr chanter un Te Deum.

Mais sa fureur pour le carnage,
 Lui valut tout le tripotage,
 Qu'il eut à quelques pas de là,
 Pour n'avoir pas fait tout cela,
 De sa main mourut en cachette,
 Phalaris d'un coup d'escoupette.
 Gygés fut brusquement tronqué
 Et très lourdement eunuqué.
 Halys, Prytanis, & Phægee,
 Noëmon, Alcandre, & Lyncée
 Prirent la poste au petit pis,
 Pour aller gister au trépas.
 Ce fut une c. pilotade,
 Dégoutante autant que maussade,
 Qui mit en fuite le Troien,
 Devant ce Nécromantien,
 Les Muses perdirent Bretée
 Dont la veine étoit peu goûtée,
 Mais qui cependant nuit & jour
 Chantoit pour leur faire sa cour,
 Tantôt c'étoit une Elegie,
 Et tantôt une fantaisie.
 Pour l'une il faisoit un bouquet,
 Pour l'autre c'étoit un sonnet;
 A celle-ci une sonnette;
 Souvent il prenoit sa musette
 Pour y souffler un madrigal,
 Et sur sa lyre à son égal
 Il chantoit une chansonnette,
 Sur une gentille brunette,
 Qu'il rechercha fort, sursefois,
 Il avoit assez bonne voix,
 Savoit même un peu de musique;
 Mais pour le coup avec Amique,
 Il fut chanter en faux-bourdon
 Une complainte chez Pluton.
 Bientôt après l'adroit Clytie,
 Comme eux se vit privé de vie,
 Les Chefs enfin des Phrygiens,
 Ne savoient plus par quels moyens,

Mettre

Mettre fin à la tragédie,
 Qui menaçoit d'un incendie
 Leurs tours, leur murs, & leurs travaux,
 Où Turnus hachoit en morceaux
 Tout ce que rencontroit son sabre,
 Qu'un Affranchi né de Calabre,
 Etant esclave lui donna,
 Dont maints Troiens il tronçonna.
 Mnestheus en courant s'écrie,
 Où fuyez-vous donc, je vous prie ?
 Etes-vous des oiseaux de nuit,
 Qui craignez le jour & le bruit ?
 Avez-vous quelque autre retraite,
 Pour retarder notre défaite,
 Pour nous défendre, que vos murs ?
 Allez, vous êtes des cœurs durs,
 Mais plus durs que n'est une roche,
 Vous méritez qu'on vous décoche
 Un trait au milieu de ce cœur,
 Sans vergogne & sans nul honneur ;
 Est-ce là servir notre Enée,
 Maître de notre destinée ?
 Se peut-il qu'un homme enfermé
 De toutes parts, ait défarmé
 Notre plus fringante jeunesse,
 Les soutiens de notre vieillesse ?
 Lâches, vous méprisez nos Dieux,
 Peres, meres, & vos ayeux,
 Sur-tout notre pieux Enée,
 Qui languit dedans Palantée
 En attendant de jours en jours
 De vous quelque éclatant secours.
 Ce discours en tout Laconique,
 Les ramena dans la boutique,
 Dans l'instant les fit rallier
 Et reprendre leur bouclier.
 Turnus voyant gronder l'orage,
 En homme de guerre très sage
 Fit sa retraite vers les siens,
 Et tournant le dos aux Troiens,

Du Tybre il gagna le rivage,
 Plus que content du grand carnage
 Que dans le fort il avoit fait.
 Il prend pourtant encore un trait,
 Qu'il fit partir à l'avanture,
 Croyant faire déconfiture
 Du Troien qui dans cet instant,
 Le conduisoit tambour battant,
 De son fort jusqu'à la riviere,
 Voulant lui serrez la croupiere,
 Sans qu'il pût trouver le moment
 De pouvoir prendre le montant.
 Junon n'osa ferrer la mule,
 Pour assister son cher Rutule:
 Elle plaignoit son triste sort,
 Et déjà murmuroit bien fort;
 Mais Jupiter des Rois le Maître,
 Lui fit alors un coup de traître:
 Par son Ambassadrice Iris,
 Qu'il détacha dans le pourpris
 Du fort de la race Troienne,
 Qu'il vouloit aider dans sa peine,
 Il fit faire un commandement
 De détalier, mais promptement,
 A ce fier ennemi d'Enée,
 Dont il guidoit la destinée,
 Et de le rendre dans son camp,
 Sans repliche & tout sur le champ:
 Ce que Turnus fit, l'ame empreinte
 De chag' de souci, de crainte:
 D'ailleurs . étant pas le plus fort,
 Et voyant partir de ce fort
 Grêle de dards, de javeline,
 Qui buttoient sur sa longue échine,
 Il s'élançe armé dedans l'eau;
 D'où sortant comme un fier taureau,
 Ne remportant qu'honneur pour proye,
 Il fut reçu, mais avec joye.
 Sur le champ il fut radoubé,
 Car il étoit fort imbibé,

Puis

Puis l'on fit un grand feu de paille
 Pour lui rechauffer sa tripaille;
 Sa perruque fut mise au four,
 On lui remit nouvel atour,
 Après qu'il eut fort à son aise
 Dormi long-tems dans une chaise,
 Enfin il fut bien refacé,
 Savonné, frotté, repassé,
 Même étrillé, c'est chose sùre,
 Pour du sang ôter la rouillure;
 Car il étoit ensanglanté
 Derrière, devant, à côté.
 Bien lui prit de faire retraite,
 Et de porter dans la pochette,
 Pour le besoin de vieux écus;
 Cela, ma foi, sauva Turnus:
 Donnant cet argent aux vedettes,
 Il fut éviter les baguettes,
 Par lesquelles il eût passé,
 Et dont il seroit trépassé;
 Car cette rude camifade
 Vaut encor moins que l'estrapade,
 Les chevaux, & les chevalets,
 Que la rame, & les osselets.

Fin du neuvieme Livre.





L E

V I R G I L E

T R A V E S T I.

L I V R E D I X I E M E.

Laissons Turnus sur le rivage,
 Mettre l'ordre dans son ménage,
 Donner du pain à ses valets,
 Et faire panser ses mulets.
 Encor faut-il le laisser libre,
 Pour dégorger les eaux du Tybre,
 Qu'il avale le traversant ;
 Pour éviter le trait perçant
 D'un ennemi, dans la poursuite
 Ne cherchant qu'à demeurer quitte,
 Des croquignoles que Turnus
 Avoit donné s'étant intrus
 Dans le fort de la gent Troienne :
 Où de son autorité pleine,
 Il avoit sali tous les draps,
 Et bien malmené les soldats,
 Jusqu'à leur manger leurs éclanches.
 Parlons d'autres paires de manches,
 Et laissons-là le Rutulois
 Se délasser de ses exploits.

Un :

Un Suisse à manteau d'écarlate,
 A grande toque, à manche plate,
 Qui ne fut onc un ventre à jeun,
 Mais grand destructeur de perun;
 De Jupiter le domestique,
 Gardant la celeste Boutique,
 Autrement le Palais des Dieux,
 L'ouvrit & fit voir à nos yeux
 Un échantillon manifeste
 De la Divinité céleste.
 Mercure le porte poulet,
 Le maquignon, & le valet
 Du grand Jupin pour l'aventure,
 La veille fut, (c'est chose sûre)
 De porte en porte chez les Dieux,
 Les prier d'un air gracieux,
 De se trouver à l'assemblée,
 Pour entendre la ratelée
 Que son bon Maître & son Seigneur,
 En tout bien, même en tout honneur,
 Leur destinoit pour malice,
 Qu'aucuns d'eux avoient pas malice
 Commis contre les Phrygiens,
 En les traitant comme des chiens,
 Et leur faisant fatale guerre,
 Tantôt sur mer, tantôt sur terre.
 Jupin arriva le premier;
 Fit entrant signe à son Portier,
 D'ouvrir les battans de la porte,
 Pour que la divine cohorte
 Entrât de front, non de biais,
 Dans ce magnifique Palais;
 D'où Jupin assis sur son aigle
 Remarquoit tous les tours d'espiègle
 Des Troiens rangés dans leur fort,
 Contre le remeraire effort
 De la Rutuloise canaille;
 Qui nuit & jour cherche & travaille
 A chasser du pays Latin
 Ce distilleur d'eau de plantin,

Ce vrai diminutif de Troie,
 Ce picoreur, ce Rabat-joie,
 Et tous ces proscrits de Troiens,
 Tous gens d'honneur, je le soutiens.
 Les Dieux ayant avec prestance
 Dans leur place pris leur séance,
 Jupiter cracha, se moucha,
 De son mouchoir son nez torcha,
 Où ce Dieu logea ses lorgnettes
 Ses besicles, ou ses lunettes,
 Pour examiner si les Dieux
 S'étoient tous rendus dans ces lieux.

Voici le ton & le ramage,
 Qu'il tint à si noble assemblée.

Mes amis, & mes bons parens,
 Mes confreres, & mes enfans,
 Car parmi vous de mon lignage
 Je voi chez moi plus d'un plumage:
 Je veux vous tous homeliser,
 Un tantinet vous dépriser,
 Puis d'un certain rapatriage
 Vous regaler après l'orage,
 Pourquoi tant de fâcheux soupçons,
 Parmi vous & de trahisons?
 Tout ainsi qu'une bourgeoisie
 Se divise par jalousie,
 Pour se choisir Maire, ou Consul;
 De même, selon mon calcul,
 Je vous voi l'ame divisée,
 Et qui pis est subtrahée
 A traverser ces gens de biens,
 Ces cherifs malheureux Troiens.
 Mes desseins sont donc des sonnettes,
 Et mes defences des gazettes?
 On se rit de mes actions,
 Plus de subordinations
 Pour moi Jupin votre bon Maître?
 Jarni-cotton, l'on va connoitre
 Si j'entens à me soutenir,
 Et les mutins des mieux punir.

J'avois défendu sur la vie,
Que l'on ravageât l'Italie,
Que l'on s'armât contre Eneas,
Des pauvres Troiens le soulas ;
Et je verrai Latine engeance,
Au mépris de cette défense,
Morguer les Troiens dans leurs forts !
Faire par d'utiles efforts
A ces bonnes gens pleine guerre,
Sans apprehender mon tonnerre !
Allez, je saurai quelque jour,
Vous tous mettre au mastigadour.
Et d'où vient donc cette discorde ?
Pourquoi gens de sac & de corde
Sont-ils par des Dieux protégés,
Soutenus, & même vangés ?
Dites-moi donc qui vous excite,
Qui vous divise, & qui suscite
Tant d'affreux & frequens combats,
Quand Jupiter n'y consent pas ?
Je sai qu'un jour sur cette terre
On verra dangereuse guerre,
Quand un certain jeune Animal,
Je me trompe, c'est Hannibal,
Sortira des murs de Carthage,
Et se fera faire un passage
Tout au travers du mont Ceni,
Du l'Hotaret, du Mondovi,
Des Alpes montagnes affreuses,
A passer toujours dangereuses,
En Eté tout comme en Hiver,
Pour porter la flamme, & le fer,
La mort, le desespoir, la rage,
Dans la ville, & dans le village
Du Romain, ne s'attendant pas
A se trouver tant de tracas :
Alors je permets le ravage,
La discorde, avec le pillage :
Mais aujourd'hui je veux, morbleu,
Qu'on m'obéisse un petit peu.

Pas tant de remûment, de grace !
 Si l'on ne veut que je reface,
 Au premier bruit, au premier vent,
 Comme il faut le contrevenant.
 Laissez ces échapés de Troie ;
 Vivez en paix, vivez en joie.
 Sur-tout fuyez ce vieux distum,
Concordia rara fratrum.
 Suivez l'exemple de vos Peres ;
 Enfin vivez tous en bons freres.
 Jupiter vous l'ordonne ainsi,
 Et prétend que pour grand merci
 Vous ferez que la destinée
 De cet honnête homme d'Enée
 Soit telle que j'ai résolu.

Ce discours d'un ton absolu,
 Mais prononcé tout d'une haleine,
 Valoit, ce me semble, la peine,
 Qu'avec un verre de vin frais
 On eût rafraichi son palais.
 Oui, si Monsieur son Chef d'office,
 De concert avecque le Suisse,
 N'eût pas été en rendez-vous,
 Chez un gourmet Roi des filour,
 Des empoisonneurs, c'est le même,
 Le Cabartier l'est à l'extrême ;
 Car il fraude toujours son vin,
 Dont il passe pour assassin.

Vénus donnant dans l'hyperbole,
 Après Jupin prit la parole,
 Et sans tourner autour du pot
 Dit tous ses griefs mot à mot.

Dieu tout-puissant, lance tonnerre,
 Auteur de la paix & la guerre,
 Sans qui tout homme ne peut rien,
 Ni pour le mal, ni pour le bien ;
 Je m'adresse à toi, non à d'autres ;
 Ecoute donc mes patenôtres,
 Puis qu'elles partent de mon cœur,
 Tout à mon Papa, mon Seigneur.

Tu vois comme le Roi Rutule,
 Sans conscience, & sans scrupule,
 Ne craint pas de nous offenser,
 Puis qu'il fait sans pitié danser
 Le branle de Polichinelle,
 A mes Troiens, à leur laquelle.
 Non non, c'est une indignité,
 Une horreur, une lâcheté,
 Mutiler la gent pacifique,
 Gens passés docteurs en Logique,
 En Droit civil, en Droit canon,
 Et non pas en Droit d'esponçon.
 Ce Turnus juché sur sa pie,
 De sa fureur se glorifie;
 Et d'aïse léchant ses dix doigts
 Il médite encore une fois,
 D'entrer armé dans cette ville,
 Qui sert aux Phrygiens d'aïle,
 Afin d'y tailler en pleins draps,
 Jambes & mains, cuisses & bras.
 Voyez-vous déjà qu'il le botte!
 Tandis qu'un goujat lui décroche
 La rouille de son bouchier,
 Qu'il a fouillé sur le gravier,
 En sortant de cette eau bourbense,
 Gluante, & fort marécageuse.
 Ah! c'en est fait, tout est perdu;
 Il va larder l'individu
 De mon cher petit-fils Ascagne,
 Qui dans le pays de cocagne
 Devoit se rendre incessamment,
 Pour y commander longuement
 Un peuple ami de la pistole,
 De la guinée & de l'obole,
 Du louis d'or, du ducaton,
 De la rose & du paragon.
 Par-tout on affomme, on égorge,
 Voyez le fosse qui regorge
 Du sang de ses braves soldats;
 On ne voit qu'affauts & combats,

Sur les remparts, sur les courtines,
 Dans les angles, où sont les mines,
 Sur les glacs, les parapets,
 On n'entend que coups de mousquets;
 Ecoutez les bales qui sifflent,
 Même les mourans qui renifflent.
 Arrêtez donc ce fier Furnus,
 Ce grand fabriqueur de Malcus;
 Aussi bien que ce Diomede,
 Qui le devance & le précède;
 Et qui tous deux ont résolu,
 De mettre enfin un devolu
 Sur le benefice d'Enée....
 Je fremis à cette pensée,
 Il ne leur reste plus que moi,
 Qui suis votre fille, grand Roi,
 Souffrirez-vous que l'on m'attaque,
 Que jusqu'en mon port on baraque,
 Qu'on entre à grands coups d'aviron
 Dans ma rade & dans mon giron?
 Qui si notre pieux Enée
 Architecte sa destinée
 Pour la cheviller en ces lieux,
 Sans l'ordre du Maître des Dieux;
 Ah! j'y consens, qu'on l'enchevêtre,
 Qu'on le nazarde comme un traître,
 Qu'il soit par-tout vilipendé,
 Et par ses Troiens lapidé;
 Enfin que sa triste figure
 Soit toujours sujette à l'injure,
 Que dans son fort, sur ses remparts,
 Il soit accablé de brocards,
 Que sur mer il vogue sans voile,
 Et qu'il couche à la belle étoile.
 Mais si l'oracle des destins,
 Les Dieux celestes, les marins,
 Et ceux de ces Royaumes sombres,
 Tous faits pour tourmenter les ombres,
 Bref si Jupin a résolu
 Qu'il prendroit Latins à la glu,

Qu'il

Qu'il en seroit un jour le maître;
 Qui de vous ose ici paroître,
 Refractaire à sa volonté,
 Sans commettre une impiété?
 Rapellerai je la grillade
 De ses vaisseaux dans une rade;
 Le froid qu'il eut pendant l'Hiver;
 Les périls qu'il courut sur mer,
 Où quand ce boursoufflé d'Eole
 Lui fit faire la cabriole?
 Alors je crûs qu'un Eturgeon,
 Le goberoit comme un vâiron,
 Rappellerai je l'Ambassade
 De cette Iris, cette maussade?
 Les fureurs de Dame Junon,
 Complottant avec Alecton,
 Cette impitoiable Furie
 Qui met en cendre l'Italie,
 A la besace les Troiens,
 Et fait triompher ces vauriens?
 Si cette envieuse de pomme,
 Cette Junon, je vous la nomme,
 Ne consent pas que le Latin
 Soit faulilé par le destin
 Avec cette race Troyenne,
 Que voulez-vous qu'elle devienne?
 Mettez-la sous votre manteau,
 Vous lui conserverez sa peau,
 Du moins ou détournez l'orage
 De la fureur, & de la rage,
 De votre femme & votre sœur,
 Pour mes Troiens porte-malheur,
 Rendez-moi le petit Ascagne.
 Reine, (du pais de Sardaigne.
 Non) mais d'Amatonte, & Paphos,
 De Cythere, & non de Lesbos,
 Soit-là, soit dans mon Idalie,
 Dans mon Palais toute sa vie,
 A lire, & croquer le marmot,
 Je l'occuperai comme un lot,

S'il

S'il faut qu'il quitte la rapiere,
 Et qu'il soit un La Dindonniere:
 Après, que les Carthaginois
 Les Maroquins, & les Chinois
 Viennent de loin donner l'aubade
 Aux Itales gens à gambade,
 Hypocrites Tartufiés,
 Modestement mortifiés.
 A quoi sert à ma geniture,
 D'avoir conservé sa figure,
 D'avoir évité les dangers
 Des bancs de sable, & des rochers,
 D'Eole les frequentes frasques,
 Et des mers les tristes bourasques,
 S'il ne peut dans ce Continent
 Trouver place pour son Ponent?....

Trêve, trêve de raillerie!
 Répondit Junon en furie;
 C'est bien à vous raisonner,
 De commander, & d'ordonner,
 Vieille folle de Suborneuse,
 De Soubrette, de Ricrocheuse
 Attaquer la Reine Junon
 En face de son vieux Barbon,
 Est une punissable injure,
 Au moins digne de flétrissure.
 Mais que vient chercher si matin,
 Ton fils dans le pais Latin?
 Parce que la folle Cassandre,
 Lui fit jadis fort mal entendre,
 Qu'il y planteroit son piquet,
 Y feroit trotter son Criquet,
 Comme un Capitaine fracasse,
 Ce Benêt d'Enée a l'audace
 De faire la guerre à Turnus;
 De s'emparer comme un intrus
 De la montagne & de la plaine,
 Des terres son futur domaine;
 De venir voler ses chapons,
 Ses bœufs, ses vaches, ses moutons,

De

De faire à ses troupeaux la guerre,
 De couper tous ses grains sur terre,
 D'édifier un Arcenal,
 Au milieu du pais natal
 De ce pauvre Prince Rutule,
 Qui vit sans tache & sans macule;
 D'aller sur le mont Palatin,
 Sonner le réveille-matin:
 Tandis que son cher fils Iule,
 Trachant déjà du fier Hercule,
 Abat Rutulois, & Latins,
 Et fait bouquer les Laurentins.

Paix là! taisez-vous, bonne bête,
 Dit Jupiter hochant la tête,
 C'est parler trop haut dans ces lieux,
 Vous en incommodez les Dieux,
 Je les entens tous qui mugissent,
 Et même ces murs retentissent
 De l'éclat de votre discours,
 Duquel j'ai dû trancher le cours,
 Pour vous donner la patience
 D'entendre en repos ma sentence.
 Or soyez donc tous attentifs,
 Point endormis, & point pensifs.
 Vulcain, faites taire l'enclume;
 Elle m'étourdit & m'enrhume.
 Et vous, qu'on écrive, Greffier,
 De bonne encre & sur bon papier!

Puis qu'on ne peut faire alliance,
 Lier aucune intelligence,
 Entre Troiens & Rutulois:
 Sans recueillir ici les voix,
 L'Altitonant comme un bon pere,
 Les traitera de la maniere,
 Que d'eux-même ils se traiteront;
 Par la morbleu les choses iront,
 Comme elles pourront, je le jure
 Par le Stix, sans être parjure.
 Paraphé: *ne varietur.*

Après ce jugement obscur,

Jupiter

Jupiter descendit d'un trône,
 D'ivoire peint en rouge & jaune.
 Puis tous les Dieux firent les frais
 De le mener dans son Palais,
 Où la nappe se trouva mise.
 Là chacun en prit à sa guise,
 But son vin à tirlarigot,
 Toujours à l'aide du bon mot.
 Mais quittons les Dieux pour la terre,
 Et voyons comme va la guerre.

Tout est en feu le long des murs,
 On n'entend que des cris obscurs,
 Des blasphèmes & des injures,
 Ce n'est que coups, qu'égratignures,
 Sabres en l'air, clairs, reluisans,
 Que tons plaintifs, & languissans.
 Les Troiens privés d'espérance,
 Déterminés à la défense,
 Ainsi que des frères frapars
 Étoient rangés sur leurs rempars,
 Attachés comme des Punaises
 Bien éloignés d'avoir leurs aises.
 Tymette fils d'Icetaon,
 Le vieux Tybris, Cassor, Hemon,
 Asius le seul fils d'Imbrasse,
 Avec l'un & l'autre Assarace,
 A la pâte mettoient la main,
 Et faisoient présent du levain
 A cette race Rutuloise,
 Sceleratte autant que fournoise.
 Clarus, & les deux Tarpedons,
 Tous deux maîtres portes-guignons,
 Au premier rang avec rudesse,
 Aussi-bien qu'Acmon de Lyrneste,
 Jettoient, mais jettoient de bon cœur,
 Des pierres d'énorme grosseur.
 Ascagne avoit ôté son casque,
 Portant en main tambour de basque,
 Pour solliciter le soldat
 A bien soutenir le combat.

Son tein frais comme la framboise,
 Ses cheveux de couleur d'ardoise,
 Attachés d'un anneau d'or trait,
 Faisoient d'Adonis le portrait.
 Près de lui le vaillant Ismare,
 Décochant traits, crioit tarare !
 Vous nous attraperez demain,
 Mais ce n'est pas le plus prochain.
 A cette attaque étoit Mnesthée,
 Fier de son ardeur effrontée,
 D'avoir chassé la fourche au cu,
 Turnus comme un franc lanturlu.
 Capis fondateur de Capoue
 Au nez leur jettoit de la boue,
 Eclabouffoit leurs bataillons,
 Jonchoit de blessez leurs fillons,
 Avec beaucoup d'irréverence.
 Il étoit sur une éminence
 Commandant le Camp ennemi,
 Qu'il éborgna presque à demi.
 Cet assaut pressant, redoutable,
 Parut aux Troiens insupportable ;
 Et Maron, qui n'est pas un fat,
 Sur cela dit, bon chat, bon rat.

Mais quel tracas sur la Riviere !
 D'où vient ce bruit, cette lumière ?
 C'est une flotte aparemment,
 Je la connois au maniment
 De la rame qui trape l'onde.
 Peste ! elle porte bien du monde,
 Car le chamaillis est fort grand.
 Quel est ce bruit ? il me surprend.
 Ah ! Dieu vous gard, Messire Enée ;
 Vous quittez enfin Palanthee,
 Evandre & le Mont Palatin,
 Pour nous vanger du Laurentin !
 Vos gens vous croient sans vergogne
 De leur laisser tant de besogne,
 Tandis que prenant vos ébats,
 D'eux vous faisiez si peu de cas.

E

Vous

Vous trouverez bien du mécompte,
 A votre dām, à votre honte,
 Quand vous serez dans votre fort,
 Contre qui l'on fait grand effort.
 Dieu bénisse votre venue.
 Vous venez de faire recrue,
 A-t-on pris parti de bon cœur?
 Parlez-nous en homme d'honneur:
 L'enrolement est-il valable?
 Avez-vous mis argent sur table,
 Ou la Pistole dans la main?
 L'auroit-on reprise sous main?
 Mais voyons un peu votre suite:
 Elle est legere, & marche vite;
 Vous galoppez dessus les eaux,
 Mieux que si c'étoit sur chevaux.
 Malpeste, je vois des bagages,
 Des vaisseaux, voiles, & cordages,
 Des Paquebots, des Brigantins,
 Des Yacks, & des Levantins.
 N'auriez-vous pas quelques machines
 A gros ventre, à longues échines,
 Du fait d'un *quidam*, mais point sot,
 Qui parut, non sans dire mot,
 Même qui fit grand tintamare,
 Nul effet, petite bagare,
 Mais qui fit dire à saint Malo,
Sed libera nos à malo?
 Si la mèche étoit éventée,
 Qu'on feroit bonne picorée!
 Ou si Corfaire étoit Turnus,
 Il vous riferoit rasibus,
 Ou brûleroit ribon ribene,
 Et vos vaisseaux, & leur antenne,
 Et les avirons, & les mats,
 Et les voiles, & les soldats.
 Chut, point de bruit, il est à terre,
 Cherchant à mettre sous sa serre
 Les Troiens & leurs ducats.
 Mais retournons à nos moutons,

Et voyons d'où notre bon gille,
 Ou notre piteux de Virgile,
 Pour vous toujours fort complaisant,
 Vous fait sortir pour le présent.
 Comme il vous fait homme d'exemple,
 Il vous fera sortir d'un temple,
 Peut-être d'un enterrement,
 Pour vous y faire largement
 Pleurer à votre fantaisie,
 Puisque c'est là sa fenestre.
 Seroit-ce d'un Autel? mais non,
 C'est du camp du Prince Tarcon,
 Ce fameux Roi de l'Etrurie,
 D'où nous vient le mot d'écurie,
 A cause de ses beaux haras,
 D'où sortoient chevaux à poil ras,
 Grand, gros, gris, noir, Alzan, & Pie,
 Aieux de ceux de Normandie,
 Qu'on appelle chevaux Normans,
 Peres des vrais chevaux Morvans,
 D'où, sans contredit, vient la morve:
 Mais comment rimer avec orve?
 Allons toujours notre chemin,
 Nous rimerons bien mieux demain.
 Ce Tarcon vous fit-il bien boire?
 Occupa-t-il votre mâchoire?
 Quand vous entrâtes dans son camp,
 Parlâtes-vous bien hardiment?
 Aux yeux n'aviez-vous point de larmes?
 Le cœur étoit-il sans alarmes,
 Ne vous faisoit-il point tic tac?
 Vous présenta-t-il du tabac?
 Demandâtes vous alliance,
 Contre les efforts de Mezence,
 Et contre ses préparatifs
 Qui sont presque tous relatifs
 A notable déconfiture,
 De vos Troyens par la brûlure?
 Avez-vous bien dépeint Turnus,
 Tranchant du fier Vitellius?

000 LE VIRGILE

Qui ne garde pas poires molles
A vos vaisseaux, vos banderolles.
Parlez donc, Sire le Léat,
Voulez-vous passer pour un fat ?
Votte raison dans le voyage
Auroit-elle bien fait naufrage ?
Un peu plus de civilité,
Et beaucoup moins de gravité.
Mais vous avez bien fait, je pense,
De vous être mis en dépenſe
D'aller mendier du secours ;
Puisque Tarcon a pour toujours
Etabli sous votre prudence,
Sageſſe, force, expérience,
Un bon millier d'Etruriens,
Pour déconfire Italiens :
Ainsi l'avoit prédit l'oracle
De Jupin dans son Tabernacle,
Sur son Aigle à calfourchon,
Les deux mains dedans son manchon.
Pour bien fêter votre venue,
Permettez qu'on passe en revue
Un si gentil convoi naval,
Troupes de pied, & de cheval,
Les Généraux, les Blanchisseuses,
Ingenieurs, & Ravaudeuses,
Les Vivandiers, les Margajats,
Les fouille-aux-pots, ſemi-soldats.
Le beau vaisseau que monte Enée !
Mais pour la Méditerranée
Il me paroît trop haut de bord,
Trop grand, trop gros, trop fier, trop fort.
Comment ! il est percé d'avance,
Pour soixante canons, je pense ;
Au moins je voi soixante trous,
Pour les mettre & les loger tous
A leur venue, à leur naissance.
C'est un vaisseau de conséquence.
Muse qui prenez vos ébats,
Ouvrez moi ; ... non, ne m'ouvrez pas,

De

De l'Helicon la grande porte :
 Quoi que je n'y sois qu'un cloporte,
 Qu'un insecte, qu'une fourmis,
 Demeurez dans votre Pouillis!
 Prenez vous-en à ce Virgile,
 A ce Bêat, cet imbécile,
 Qui vous assigne à tout moment,
 Et vous fait un commandement
 De venir au bout de sa plume,
 Si peu cet Ecrivain présume
 Tirer quelque chose de bon,
 Pour faire fleurir son jargon.

Voions pourtant ce qu'il demande
 Par cette dernière légende.
 N'est-ce pas les noms & les biens
 De ces fameux Etruriens,
 Grands amateurs de la guinée,
 Qui vinrent au secours d'Enée ?
 Sans être listé du vallon,
 Vous saurez la force & le nom
 De ce que tient telle boutique.

Primo, c'est le Prince Massique,
 Flottant d'un air de majesté,
 De valeur, d'intrepidité,
 Sur les flots salés de Neptune,
 Quoi qu'il ne marche qu'à la brune.
 Le Tigre est le nom du vaisseau,
 Sur lequel il fend si bien l'eau.
 Il est chargé de mille casques,
 Portés par gens drus & fantasques,
 Que Cozès avec Clafium
 Ont donné pour Lavinium.
 Abas montoit un gros navire
 Peint en or, azur, & porphire,
 Aiant en poupe un Apollon,
 Tenant en main un violon.
 Il avoit de Populonie,
 Amené bonne compagnie,
 Le tout montoit bien à neuf cens,
 Bien armés, en habits décens;

Portans baudrier de chenille,
 Cazaque brodée à l'éguille,
 Des Brodequins faits de rubans,
 Et de la frange sur les gands.
 Asylas fut élu de Pise,
 A cause de sa vaillantise,
 Pour gouverner mille soldats,
 Servis par autant de goujats,
 Qu'on apelloit porteurs de lance.
 Cet Asylas eut connoissance
 Des Astres, du chant des oiseaux,
 Des entrailles des Animaux,
 Quand la Poule avoit la pepie,
 Comme on arrêtoit la roupie,
 Quand ses valets buvoient son vin,
 Et fatiguoient son guilledin;
 Bref il eut l'art de prophétie,
 Et fut mieux la Nécromantie.
 Astur, surnommé le charmant
 Par Maron qui jamais ne ment,
 Se confioit en son adresse,
 Sa legereté, sa vitesse.
 En Député de Vaugirart,
 Qui de quatre faisoit le quart,
 Suivoit le devout Sire Enée,
 Pour apprendre à faire menée.
 Les Ceriens, Graviciens,
 Les Pyrgiens, Liguriens,
 Faisoient entre eux petite troupe,
 Et ne montoient qu'une chaloupe.
 N'aurai-je donc pas bientôt fait?
 Peste! j'oubliois le plumet
 D'un certain drille de Cupave,
 Portant un tein de betterave,
 Plumes de cigne à son bonnet,
 Et le maintien d'un Lansquenet.
 Son vaisseau nommé le Centaure,
 Voguoit sans craindre la Rémora,
 Monté par cent trente gaillards,
 Accoutumez à lancer dards.

Oenus n'avoit qu'une brigade,
 Bonne pour la carabinade,
 Même pour les enfans perdus,
 Tant ils étoient aîgres, drus,
 Et paroïssent d'humeur fort libre.
 Cet Oenus étoit fils du Tybre,
 Et de la sorciere Manto :
 Mais quoi qu'il n'eût pas un zero,
 Il donna des murs à Mantoue,
 De limon, de bois, & de boue.
 Pourquoi tourner autour du pot ?
 De Galandage c'est le mot :
 Avec cette belle chemise,
 Elle ne craignit plus la bise.
 Du Mantouan sous Mincius,
 Très-grand ennemi de Turnus,
 Comme de son ami Mezence,
 Cinq cens hommes porteurs de lance,
 Vêtus de peaux de louveteaux,
 Et tous couronnés de roseaux,
 Marchoient avec effronterie,
 Méditans quelque espiéglerie,
 Ou quelques tours d'Italiens,
 Pour vanger ces pauvres Troïens.
 Aulettes à l'arriere-garde
 Avoit mis un bon corps de garde,
 Ambulant sur deux gros vaisseaux,
 Commandez par deux Generaux.
 Il avoit pris pour sa devise,
 En poupe un Triton sans chemise,
 Large d'épaule & fort velu
 De la tête jusques au cu.
 De par les Dieux & les Déesse,
 Muse, sans chercher de finesse,
 J'ai rangé les Etruriens,
 Les Mantouans, les Cériens,
 Suivant avec grande aîgresse,
 Le reservoir de la finesse,
 Ou le grand Chef des Phrygiens,
 Ce reconfort de tous Troïens.

Je croiois n'y pouvoir suffire,
 Et j'étois près de me dédire
 D'avoir morgué votre secours,
 Dans un trajet de si long cours;
 Mais serviteur, belle Uranie,
 J'ai bien fini ma Litanie.
 Comptons à présent les vaisseaux.
 Trente voiles fendent les eaux,
 Pendant la nuit, au clair de Lune;
 S'ils font soutenus de Neptune,
 C'est ce que dans peu l'on saura,
 Et que la suite nous dira.

Eneas rouloit par le large,
 Assez éloigné de la marge,
 Ou du rivage de la mer,
 Aiant près de lui pour Alfier,
 Pallas fils unique d'Evandre,
 Qu'il parut étonné d'entendre
 Badiner autour de son Bord;
 Il crut être dans quelque port,
 Quand il aperçut des Nayades,
 Faire sur mer mille gambades,
 Danser autour de ses vaisseaux,
 Et flûter sur des chalumeaux
 Avec beaucoup de melodie,
 Les plus beaux endroits de sa vie.
 Ces Nymphes en chantant nageoient,
 Et devant le Convoi vogoient.
 Quand la belle Cymodocée
 De vive éloquence douée,
 En fit montre au bon Eneas,
 De veiller fatigué, fort las,
 Comme de gouverner les voiles,
 Les mats, les cordages, les toiles.
 Dormons-nous, Prince? ou veillons-nous?
 Dit l'une, nous connoissez vous?
 Et savez vous bien qui nous sommes?
 Parbleu vous n'êtes pas des hommes,
 Repondit Enée en courroux.
 De par Jupin, rassûrez vous,

Lui

Lui repliqua cette Nayade ;
 Nous avons manqué la grillade,
 Dont a voulu nous régaler
 Le Latin voulant nous brûler,
 Avec de grands flambeaux de paille,
 Qu'en main portoit cette canaille.
 Cybèle la Mere des Dieux,
 Qui par tout les suivoit des yeux,
 Nous donna contre la brûlure,
 Vite cette aimable figure:
 Qui fut trompé ? ce fut Turnus,
 Il en devint des plus camus ;
 Car il nous vit sur le rivage,
 Et nous entendit chanter rage,
 A contrepoil psalmodier,
 Et fierement l'injurier.
 Il nous apella des Grivoises,
 Dès pont-neufs, de fines matoises,
 De ces filles & cætera,
 Qui pour cinq sous feroient cela.
 Cependant ton petit Iule
 Prêt à tomber dans la bascule,
 Dans ces murs est environné,
 Et du Rutule espionné.
 Il a soutenu comme un Diable
 Un assaut presque insoutenable,
 Où ces fendans, ces garnemens,
 Ont tué force jeunes gens,
 Dont il gagna grand mal de ventre :
 Or ce mal ne vaut pas le diantre,
 Et vaut encor moins que bibus,
 Si c'est un *colera morbus*.
 Déjà l'on voit de l'Etrurie
 La nombreuse cavalerie,
 Qui se joint aux Arcadiens,
 Pour le secours de tes Troïens.
 Mais ce songe creux de Rutule,
 Ce Turnus hardi comme Hercule,
 Veut leur lâcher un lais courant,
 Pour les prendre tous au battant.

Va, dès que tu verras l'Aurore,
 Tandis qu'ils dormiront encore,
 Arranger & mettre sur pié
 Les troupes de ton Allié.
 Sur-tout prens ton invulnerable,
 Ton bouclier impenetrable,
 Qu'a forgé de sa noire main
 Le dieu des forgerons Vulcain.
 Va! jamais le pieux Enée
 Ne fera si bonne journée,
 Que celle qu'il fera demain.
 Après quoi pouffant de la main,
 Le vaisseau de cé Capitaine,
 Elle courut la pretontaine,
 Fit quatre tours de Baladin,
 Parla, chanta Perigourdin,
 Dansa bien mieux qu'une Sirene
 Des bords renommez de la Seine,
 En levant son vertugadin;
 Puis elle disparut soudain,
 Prenant la route de Falaise,
 Mais laissant le Troien bien aise.
 Son Bord plus vite que le vent
 Faisoit un mille en un moment,
 Pendant qu'avec beaucoup de zèle
 Il fit sa priere à Cybèle.

O toi ! dit-il, qui de sapin
 Me régalas moi galopin,
 Quand je fis bâtir une armée
 Pour la mer Méditerranée:
 Toi la meré de tant de lieux
 Dont les moindres sont semi-dieux:
 Sauve moi de ce labyrinthe.
 Je te promets de payer pinte
 A la premiere occasion,
 Pour la boire à l'intention
 De si genereuse Déesse.
 Tu vois qu'on talonne & qu'on presse
 Mon fils Ascagne dans son fort,
 Sans doute il n'est pas le plus fort.

Fai

Fai que je prenne la revanche ;
 D'une dinde grassette & blanche,
 Je régalerai ton Docteur,
 Ou ton grand Sacrificateur.
 Pour toi, je te donne en mémoire
 De cette future victoire,
 Que je dois bien-tôt remporter,
 Ce qu'un laquais pourra porter
 (Avec l'appareil d'une offrande,)
 De bon tabac de contrebande,
 De Bergamotte ou Mille fleurs,
 Ou de quelques autres odeurs;
 Plus un demi cent d'écrevisses,
 De porcelaines deux services,
 Des tablettes de vrai chagrin,
 Une cage avec un serin.
 Mais fai donc, puis qu'il faut me battre,
 Et que l'on n'en veut rien rabattre
 Dans la boutique du Destin,
 Que j'extermine le Latin,
 Que je me transplante en sa place,
 Que je remplume ma besace
 Des restes, ou des défructus,
 De ce Roitelet de Turnus;
 Fermers que je le trouffe en male,
 Ou qu'il soit mis à fond de cale.
 Maron dit que ce lime-sourd
 En cet endroit demeura court.

Cependant fendant le nuage,
 Apollon entroit en voyage,
 Et commençoit à déboucher
 Vis-à-vis l'endroit du coucher
 Du grand falot de ce bas Monde.
 Déjà son char sortoit de l'onde...
 Mais pourquoi prendre ce détour
 Pour dire qu'il étoit grand jour?
 Soldats, dir le bon-homme Enée,
 Voici cette grande journée
 Où je dois ceuillir des lauriers,
 Aux depens de ces levriers,

Faites valoir votre courage ;
 Sur-tout point de patelinage ;
 Defendez-vous en gens de bien ,
 Qui comme moi ne craignez rien.
 Après, foi d'un homme d'épée,
 Vous aurez la franche lippée,
 De marauder permission,
 En pays de promesse.
 Tenez-vous prêt pour l'abordage,
 C'est où sera le grand carnage.
 Soyez tous fermes comme un roc,
 Faute d'armes prenez un croc,
 Pour vous garantir des taloches
 De ces vrais chercheurs d'anicroches.
 Je voy déjà le camp Troien,
 Qu'en échec tient l'Italien,
 Qui leur fait manger maigres soupes.
 Amis, disposez vos chaloupes ;
 Marchez en ordre, allez de front,
 Les forcer de faire faux bond.
 C'est bien à la gent Rutuloise
 De s'aviser de chercher noise
 A tant de braves Citoiens,
 Sans feu, sans lieu, même sans biens !
 Là-dessus il fait voir son casque
 Au Mantouan, au Bergamasque,
 Et prit en main son bouclier,
 Que lui portoit son Ecuier.
 Il fut aperçu des murailles.
 Dont chacun faisoit des gogailles.
 La femme en grisa son Mari,
 Pour mienx jouir du favori ;
 Et la fille dans ses goguettes,
 En fit les bons tours des coquettes ;
 On en dansa branle de Mets,
 On en fit de fort bons banquets ;
 Tout s'en mêla jusqu'aux servantes,
 Qui n'en furent que plus fringantes.
 Bref on en fit le conte bleu,
 En s'épanouissant un peu.

Parlant du bouclier d'Enée,
 Virgile en sa verve échauffée
 Fait certaine comparaison,
 Assez de mise & de saison,
 Pour me divertir sans scrupule;
 Il en fait une Canicule,
 Mauvaise Constellation,
 Trainant toujours contagion,
 Comme le pourpre ou bien la peste,
 Ce qui me réjouit de reste,
 Flate, & me dilate le cœur,
 Et relève ma belle-humeur.

Turnus au bruit de la fanfare,
 Du remâment, du tintamare
 Qui charivarisoit sur l'eau,
 Aussi-tôt s'écria, tout beau!
 De la mer est-ce donc la fête,
 Pour que poissons levent la tête,
 Fassent courbette & tant de bruit?
 Qui jamais tant en entendit?
 Quoi donc, sur l'aquatique rive
 Est-ce qu'on lave la lessive?
 Oh parbleu! Monsieur le Poisson,
 Je veux vous mettre à la raison;
 Comment! Jes turbots & les folles
 Viendront nous donner croquignoles,
 Et nous troubler dans nos travaux!
 Mais lorgnant il vit des vaisseaux
 Et connu, non sans fâcherie,
 Que ce n'étoit pas raillerie:
 Car la flotte gagnoit le port
 Et commençoit à mettre à bord,
 Ce qui le fit changer de notte,
 Et sur le champ prendre la botte.
 Il fit filer ses piétons,
 Le long du port vers les Pontons
 Qu'à bord faisoit jeter Enée,
 Et fit à grands coups de cognée
 Faire des abattis soudain,
 Pour defendre tout le terrain,

Qui du port étoit à la Ville.
 Beste! c'étoit un homme habile,
 Et qui savoit bien son métier.
 Dès qu'on eut vu le bouclier
 Du Chef de la nouvelle Troie,
 Le Phrygien marqua sa joye,
 Arangé sur les gardefous,
 Par une grêle de cailloux,
 De javelots, de dards, de flèches,
 Dont unè perça les calêches
 D'un General Italien,
 Ce qui ne leur fit pas grand bien.
 Ils tracerent une rigole,
 D'où ces bonnes gens par bricole
 Faisoient rouler des pots à feux,
 Et mille ingrédiens sur eux.
 Turnus avoit quitté sa Tente,
 Pour s'oposer à la descente,
 Qu'il craignoit autant que la mort :
 Aussi fit-il un grand effort ;
 Il harangua sa soldatesque
 D'une maniere assez grotesque.
 Amis, il faut vaincre, ou mourir
 Cent fois plutôt que de souffrir
 Que ces gens, ces prétendus braves,
 Nous rendent jamais leurs esclaves.
 Du rivage allez vous saisir,
 Car vous n'avez pas à choisir ;
 Vite, que ses pas on redouble ;
 Portons la terreur, & le trouble ;
 Voici la grande occasion,
 Et la decisive action
 Qui doit terminer cette guerre ;
 Après cela vuidez le verre,
 Haussez le coude, & bûyez bien,
 Je ne vous demande plus rien.
 Cela dit, à la courte paille,
 L'ardent Turnus, vaille que vaille,
 Fit lors tirer les escadrons,
 Les bataillons, les lancerons,

J'en-

J'entens par-là les porte-lances
Ou les lanciers, c'est même chance,
Pour aller defendre le port,
Et peut-être y gagner la mort:
Car on ne va pas à la guerre,
A dessein de vieillir sur terre.
Cependant Messire Eneas
Pour son profit ne dormoit pas;
Il avoit la puce à l'oreille,
Puisque d'une ardeur sans pareille
Il fit mettre en mer ses pontons,
Et déballer ses bataillons.
Certains imitans la grenouille
Qui sur les bords de l'eau farfouille,
Patrouilloient en gagnant le port,
Et tout mouillez venoient à bord.
Les uns s'élançoient sur les sables,
Les autres leur jettoient des cables
Qu'ils accrochoient à leurs vaisseaux,
Et se glissoient sans prendre d'eaux.
Là chaloupe, barque, & barquette,
Platte, bateau, planche & banquette,
Tout servit au débarquement,
Ce qui se fit en un moment.
Tarcon connoissant la contrée
Profita seul de la marée.
La fine lame que c'étoit !
Pendant qu'au port on débarquoit:
Il fit faire une revirade,
Qui servit alors d'estacade,
D'où l'on tira sur Rutulois
Drus & menus, comme des pois,
Cela veut dire à la poignée ;
Dont il s'ensuivit la saignée
De maints soldats du Laurentin.
Soit que Tarcon eût trop matin
A son bord donné la poussée,
Ou que quelque maligne ondée,
A la requête d'un faumon,
L'eût frappé droit vers le poulmon,

Il s'entr'ouvrit & vit son monde,
 Au gré des vagues & de l'onde,
 Flottant au milieu des débris.
 En pouffant en l'air de grands cris,
 Turnus se déconforte & beugle,
 A peu près tout comme un aveugle
 Qui vient de perdre son bâton:
 Apuyé sur son espton, . . .
 Il fait sonner le boute-selle,
 Fait serrer marinite & gamelle,
 Abandonner tous les travaux,
 Tourner tout court vers les vaisseaux;
 Et fier comme un Prince d'Orange
 Se jette au milieu de la fange,
 Pour s'oposer par un effort
 A la descente dans le port.

De son côté Messire Enée
 Bien commençoit sa matinée.
 Le grand Theron (qui l'auroit cru ?)
 D'un grand coup de pied dans le cu
 Fut atterré sur le rivage.
 Lycas près de lui faisoit rage,
 Mais un revers bien appliqué,
 Et sur son nez des mieux flanqué,
 Le fit suivre son camarade.
 Gyas eut pareille acolade,
 Cyssée à peu près même fort ;
 L'un étoit grand, l'autre étoit fort,
 Et donnoient à coups de massue
 Aux débarquans bonne venue.
 Eneas fit un meilleur coup ;
 D'un trait lancé de bout en bout
 Il coupa le chemin des vivres,
 Et mit Pharus dedans ses livres.
 Ce Pharus étoit grand parleur,
 Grand fanfaron, grand vetilleur,
 Qui s'en faisoit beaucoup accroire ;
 Jugez s'il n'eut pas grand déboire
 De se voir couper le chiffet
 Par un si vilain camouflet.

Cydon eût eu même piquure,
 Si par une heureuse aventure,
 Il n'eût été bien secouru,
 Par les sept fils d'un lustucru,
 Nominé Phorcus de bon parage ;
 Ces sept Grivois visant l'image
 De notre pieux Eneas,
 De tout massacrer un peu las,
 Lui lancerent leur javeline,
 Dont l'une auroit percé l'échine,
 L'autre le cou, l'autre le cu,
 Malgré sa force & son écu :
 Mais Madame Venus sa mere
 D'une main hardie & legere,
 Sans paroître là toutefois,
 Les escamota tous les trois :
 Les autres donnant sur son casque
 Ne firent ni frisque, ni frasque,
 Achate chamailloit des mieux ;
 Chamailant il dit au Pieux,
 Vous commencez bien la journée,
 Mon très reverend Pere Enée :
 Ces traits rougis du sang des Grecs
 Chez Turnus feront des échecs,
 Servez-vous-en, je vous en prie.
 Achate, je te remercie,
 Lui dit le bon Prince Troien ;
 Puis reprenant hardi maintien,
 Ce ne furent que des ruades,
 Des coups fourrez, des souffletades,
 Des cris affreux, ou languissans,
 Pouffez par les agonizans.
 Tout se mêla ; dans la mêlée
 On vit briller Messire Enée,
 Lançant un grand dard sur Meon,
 Lequel perça comme un poinçon
 Sa cuirasse, aussi sa rondache,
 Et sa poitrine, dont il crache
 Son ame avec ruisseaux de sang.
 Ce qui le mit au même rang

De ceux qui vont dans l'autre monde.

Numitor en qui force abonde,

Voulut d'un coup d'estramaçon

D'Eneas couper un tronçon ;

Mais il prit Gautier pour Garguille,

Lui-même passa par l'étrille.

Clausus jeune & vaillant soldat,

Qui dans sa tête avoit un rat,

Ce que nous appellons folie,

A Driope arracha la vie ;

Son ame en sortant de son corps,

En cromornant prit ses efforts,

Se dissipant comme en fumée,

Dont en trembla toute l'armée.

Plus embrocha trois Thraciens,

Avec autant d'Isuariens,

Tous à la fois d'une enfilade,

Dont il fit plus d'une gambade :

Six embrochez de bout en bout

Méritoient bien qu'il bût un coup.

Les Arunciens avec Halaise,

Et Messape, par parenthèse,

Se battoient en enfans perdus,

Traitoient Troiens en choux cabus,

En faisoient des capilotades,

Des saupiquets, des marmelades ;

Enfin par-tout on batailleoit,

On rognoit, tranchoit, & tailloit ;

Ici, l'on se tape, & l'on tuë ;

Là, l'on se tremouffe & remuë,

A qui maître demeurera

Du champ de bataille, & fera

A son concurrent faire gille,

Pour entrer en vainqueur en Ville.

Mais voici bien un autre cas.

Ce jeune blondin de Pallas,

Qui des premiers franchit la rade,

Non fans quelque estramaçonnade,

Dardant flèches & javelots,

De tous côtés brisant des os,

Vit ses rossignols d'Arcadie,
 Belle & bonne Cavalerie,
 Qui fuyoient devant le Latin,
 Comme un loup devant un mâtin,
 Ne pouvant comme Infanterie,
 Eviter la trigauderie
 De ce passadin de Turnus,
 Plus rusé que ne fut Ninus;
 D'une seule pantalonade,
 C'est-à-dire d'une passade,
 Ou pour parler correctement,
 D'un pas s'élança brusquement,
 Avec grand peril de sa vie,
 En traversant troupe ennemie,
 Tout au milieu de ces fuyards,
 Criant, vous êtes des pendants:
 Est-ce ainsi que mon Pere Evandre
 Vous aprenoit à vous defendre
 Quand dans son tems il guerroyoit,
 Et qu'en bataille il vous menoit?
 Allons, allons, prenez courage,
 Tâchez de vous faire un passage
 Au travers de ce Bataillon,
 Blotti là-bas comme hérisson;
 Par ce chemin en Arcadie,
 Notre Pays, notre Patrie,
 Nous irons manger des pois verts,
 Boire de nos vieux vins couverts,
 Voir un tantinet nos Donzelles,
 Leur apprendre de nos nouvelles,
 Avec elles batifoler,
 Pleurer, rire, rossignoler,
 Les mener à la Comedie,
 Et faire avec elles la vie.
 Mais avant, à grands coups de poings,
 Il faut balafrez ces sagouins,
 Leur en donner à dos, à ventre,
 Et les envoyer dans le centre,
 J'entends dans le Capharnaïm,
Per secula seculorum.

Vous

Vous n'avez point d'autre passage,
 Qu'en faisant grand remu-ménage,
 Chez ces malotrus, ces fournois,
 Chez ces bigots de Rutulois,
 A qui vous ferez mettre nape
 Sur table, malgré leur Messape,
 Et malgré leurs Arrierebans,
 Fussent-ils tous des Aldermans.

Alors Pallas raille-besogne,
 Tranche par-tout, entaille, & rogne,
 Fait fort le cheval échapé,
 Montre qu'il n'est pas échopé,
 En se démenant comme quatre,
 Tant il a pette de se battre
 Ses gens le suivoient de fort près,
 Faisans à leur tour des progrès.
 Lagus avec sa valetaille,
 Acroché dans une broussaille,
 Fut atteint d'un coup dans le dos,
 Qui lui fracassa bien trois os,
 Sans compter deux nœuds de l'échine.
 Hysbon sur bête chevaline,
 Recut un coup dans le poulmon,
 Qui lui fit mordre le limon.
 Helenus perdit la lumiere,
 D'un coup qu'il eut dans la visiere.
 Achemole fut châtié,
 Pour avoir autrefois fouillé
 Le lit de Madame sa Mere,
 Dont le front de Monsieur son Pere
 Fut ombragé tant qu'il vécut,
 D'un cimier qui fort lui déplut.
 Pallas entroit des mieux en danse,
 Tuant, portant mauvaise chance;
 Un Larys, & Tymber, jumeaux,
 Jeunes, dodus, vaillans, & beaux,
 Ressemblant à l'amour tout comme,
 Ce Tymber fut fait Gentil-homme:
 D'un Damas si le fier Pallas,
 Lui fit voler sa tête à bas,

Ce qui fit dire, c'est dommage,
 D'assommer tel homme à son âge.
 Mais cela ne l'empêcha pas
 Pour le coup de passer le pas.
 Larys pour le venger se cabre,
 Et dans sa main prenant son sabre,
 Courut au meurtrier soudain ;
 Qui d'un seul coup tronquant sa main,
 Avec une de ses oreilles,
 Fit penser de lui des merveilles.
 Après la mort de ces Jumeaux,
 Il courut à deux grands chevaux,
 Trainant une chaise roulante,
 Ou bien un char, que je ne mente ;
 Rhetée étoit monté dessus,
 Il se fauvoit avec Ilus,
 Et s'alloit cacher dans sa Tente,
 Presque à demi mort d'épouvante ;
 Quand cet intrépide Pallas,
 D'une main saisissant son bras,
 Lui fit faire la dégringole,
 Et lui fit passable rigole,
 Par où son ame & son esprit
 Sortirent, comme il est écrit
 Dans le journal, ou repertoire,
 Qui de ce fait apprend l'histoire.
 Tout en fut, les Arcadiens,
 Les Pyrgiens, Etruriens,
 Donnoient de terribles taloches,
 De leurs épieux & de leurs broches,
 Et comme de vrais Carabins
 Ils menaient ces pauvres Albins,
 Sans leur parler, sans dire gare ;
 Après cela sonnoient fanfare,
 Et recommençoient de nouveau,
 A jouer des mains, du couteau.
 Sur cela notre bon Virgile,
 Des Poètes le plus habile,
 Fait certaine comparaison
 N'ayant ny rime, ni raison,

Que je tairai, ne vous déplaîse.
 D'autre côté le brave Halaise,
 Couvert d'écaïlle de poisson,
 portant en main un saucisson,
 Fait comme une bille-vezée,
 Le jetta comme une fuzée,
 Au nez de Pherés & Ladon;
 Avecque ce grillant brandon,
 Il leur grilla grande moustache,
 Le poil des yeux, de la ganache,
 La cuirasse & le gantelet,
 Le casque avec un beau colet
 D'un point rebroché dans Venise;
 Enfin, la veste & la chemise,
 Tout fut brûlé, tout y passa.
 Un peu plus loin il redressa
 L'épaule au fameux Demodoque,
 Et lui fendit en deux sa toque,
 Toque de valeur & de prix,
 Piquée en or sur velours gris,
 Par sa sœur fort aimable fille,
 D'un beau plumage & très gentille,
 Pucelle ou non, qu'importe à nous?
 Fruit cultivé n'est que plus doux.
 Strimon en fut pour la main gauche,
 Thoas qui fierement chevauche
 Jeune cheval Andaloufin,
 Entendit sonner le rocfin
 Sur la ferraille de sa crête;
 C'étoit d'un caillou sur la tête,
 Qu'Halaise lui jetta bien fort,
 Dont il s'ensuivit prompte mort.
 Pallas voyant ce trouble-fête,
 Le prit par la manche & l'arrête,
 En lui parlant de la façon:
 Un peu trop vite, mon garçon,
 Vous menez de mon Arcadie
 La fringante Cavalerie!
 Il faut sans faire un grand effort,
 Que j'apaise votre transport;

Vous

Vous pourriez d'une pleuresie,
 Mal aussi grand qu'épilepsie,
 Gagner étant en action,
 La mortelle inflammation.
 Cela dit, ce Pallas farfouille
 Dans le réservoir à l'andouille,
 Aux boudins blancs, aux boudins noirs,
 Puis dans les ténébreux manoirs
 Le fait aller comme en furie,
 Dire combien de menterie
 Il avoit dit étant ici.
 Ismaon le suivit aussi,
 Et comme lui perdit la vie,
 Pour lui servir de compagnie.
 Cependant le brave Lausus,
 Grand Général après Turnus,
 Des Latins le Grand Patriarche,
 D'abord fit une contremarche,
 En voyant les Italiens
 Galvaudés par Etruriens.
 A bout portant d'une escoupette
 Il fit faire triste courbette
 Au preux Abas qui le bravoit,
 Et qui déjà le bras levait
 Pour lui faire grande saignée
 Aux quatre ars avec sa coignée;
 Arme qui le suivoit toujours,
 Sans qu'elle pût sauver ses jours.
 Je ne sai si c'est raillerie,
 Mais grande on nous fait la tuerie.
 On ne voioit qu'Arcadiens,
 Que Rutulois & que Troiens,
 Mourans, ou morts à platte terre;
 Les uns juroient contre la guerre,
 Les autres demandoient du vin,
 Prières disoit le Latin,
 Soit Chapelet, soit le Rosaire;
 L'autre baisoit son Scapulaire,
 Celui-ci demandoit pardon;
 L'autre demandoit du bon-bon;

Pour le Rossignol d'Arcadie,
 Il faisoit triste melodie;
 Le Phrygien à pleine voix
 Demandoit tous ses Dieux de bois,
 Ou Dieux Penates, c'est le même:
 Comme je n'ai pas fait carême,
 Je le dirai de bout en bout,
 Et cela m'aidera beaucoup.
 Enfin jamais tel tripotage
 Ne s'étoit vu sur ce rivage.
 On bourdonnoit, on se plaignoit,
 On mugissoit, on rechignoit:
 Et cependant à force égale,
 Chacun conduisoit sa cabale.
 Pallas pressoit, mais vivement;
 Lausus s'opposoit fortement.
 Ils étoient de la même année,
 Et je croi de même journée.
 Tous deux avoient le rein fort clair,
 Et se mettoient du meilleur air.
 Mais par malheur leur destinée
 A ce combat étoit bornée.

Comme ces choses se passaient,
 Et que les Latins commençoient
 De prendre poudre d'escaupette;
 L'histoire dit qu'une coquette,
 Princesse au moins sœur de Turnus,
 Lui vint recommander Lausus;
 Et le prier avec instance,
 En lui faisant la reverence,
 De voler vite à son secours,
 Car en lui gisoit son recours.
 Turnus étoit sur sa charette,
 Que trainoit très maigre squelette:
 A force de coups d'aiguillons,
 Il la fit franchir les sillons,
 Et tout suant fendant la presse,
 Il arrive en grande détresse,
 Eveillé comme émerillon,
 Au milieu d'un gros bataillon.

Latins,

Latins, dit il, faites retraite,
 Je veux me battre tête à tête,
 Avec ce jeune fier à bras,
 Ce petit morveux de Pallas,
 Qui quitte exprès sa Palantée,
 Et qui d'une ardeur éventée,
 Vient ici moudre à mon moulin,
 Manger mon pain, boire mon vin.
 Croiroit-il quittant l'Arcadie,
 Ici venir à l'étourdie,
 Jouer du bâton à deux bouts,
 Nous perdre & nous abîmer tous ?
 Vas, vas, bien tôt pour ma dent creuse,
 Tu vaudras moins qu'une macreuse !
 Qu'Evandre n'est-il le témoin
 Des coups que je te vas, sagouin,
 Apliquer sans miséricorde !
 Après cette forme d'exorde,
 On vit tracer les Rutulois,
 Et les Latins à cette voix.

Pallas comme un sot, un grand afe,
 Parut un moment en extase,
 Regardant Turnus fixement,
 Puis lui fit ce beau compliment:
 Penses-tu que tes incartades,
 Et tes lâches fanfaronades,
 Intimident un ennemi
 Qui ne te voit pas à demi,
 Et qui fait consister sa gloire
 A te mettre à bas la mâchoire :
 Même à te dépouiller tout nu,
 Comme un Pierrot, un malautru ?
 Que si le destin, au contraire,
 Veut que tu fasses l'inventaire
 De mes tripes, de mes boiaux,
 Et que succombant sous ta faux,
 Ainsi tu me barres la veine,
 Je subirai mon sort sans peine ;
 C'est dont Jupin sera garand :
 Mais finissons ce différend.

Cela dit, au champ de bataille
 Il entra couvert de ferraille.
 Le fier Turnus de son côté,
 De sa charrette étant fauté,
 Comme un Lion tenant campagne,
 Que toujours fureur accompagne
 Quand il voit de loin le Taureau,
 Sur lui l'épée hors du fourreau,
 Se jetoit à bride abbatuë,
 En gueulant, au meurtre! au feu! tuë!
 Pallas au Ciel levant les yeux,
 Fit cette priere à ses Dieux.

O toi victorieux Alcide,
 Qui sur les Conquerans préside,
 En mémoire de ce festin,
 Que fit sur le Mont Palatin
 Mon Père Evandre à ton passage,
 Faisant joyeux pèlerinage,
 Où tu mangeas force bon-bons,
 Confitures, & macarons,
 Rôti doré, friand potage,
 Où tu bus vin de l'hermitage;
 Protege mes premiers exploits,
 Et conduis mon bras & mes doigts,
 Pour que mon trait jusqu'à l'empenne
 Entre dans la vaste bedaine
 De cet avaleur de pois gris;
 Qui voudroit de notre débris
 Enrichir sa gent Rutuloise,
 Moins brave qu'elle n'est tournoise.
 Alcide ces mots écouta,
 En gemit, même en tremblota,
 Et qui pis est versa des larmes.
 Jupin lui dit: le sort des armes
 Est un sort tout des plus doureux,
 Aujourd'hui l'on peut être heureux,
 Et demain se voir en disgrâce;
 Hélas! en si petit espace,
 Un homme monte & puis descend:
 D'exemples voulez vous un cent?

Après

Après cet essai de Morale,
 Jupiter dit : je m'en brimbale.
 Pallas vise droit à sa fin,
 Il sera mort demain matin.
 D'autres issus du sang celeste,
 Y sont restez, j'en ai de reste
 A vous nommer dans mon loisir,
 Pour contenter votre désir;
 Souvenez-vous des murs de Troie,
 De Sarpedon qui fit ma joie,
 Qui ne vivoit que de biscuit;
 Il y resta : dont bien m'en cuit.
 Turnus même est très près du terme,
 Où sa rude & brute épiderme
 Doit être taillée en lambeaux,
 A coup de hache, ou de couteaux.
 De chacun, selon sa portée,
 Enfin la vie est limitée.

Cependant le brave Pallas,
 D'un dard grand comme un échelas,
 Plus point, que n'est une broche,
 De toute sa force décoche
 Un grand coup qui m'auroit fait peur,
 Mais qui n'attrapa par malheur,
 Turnus qu'au dessus de l'épaule;
 Lequel se saisit d'une gaule,
 L'on entend bien d'un javelot;
 Montrant qu'il n'étoit pas manchot.
 En le lançant, il dit, prens garde!
 Je vise au barril de moutarde,
 Avec un dard si pénétrant,
 Qu'il va l'ouvrir dans ce moment.
 Tu n'en feras pas davantage,
 Enfant gâté qui n'es pas sage!
 Et sur cela lance le dard,
 Qui fit comme un coup de petard,
 Etendit Pallas sur la terre;
 Or voilà les fruits de la guerre.
 Toute l'armée en retentit,
 L'Arcadien s'en émeutit,

Le Rutulois en dansa d'aise,
 Le Latin en fit une Dialse,
 Pour accompagner son esprit,
 Qui sortant, comme on me l'a dit,
 De son corps par cette rigole,
 Fit deux ou trois tons de viole,
 Et cinq ou six de clavecin,
 Qui résonnèrent dans son sein,
 Quasi comme la simphonie
 D'une leçon de Jérémie.
 Turnus étant grand dégoiseur,
 Sur cette mort fit l'orateur;
 Et d'un ton de railleur à gage,
 Il mit en œuvre son ramage,
 A peu près de cette façon,
 Du Goguenard prenant le ton:
 Arcadiens, tous gens à pendre,
 Allez-vous en trouver Evandre,
 Rendez lui son cher fils Pallas
 Et n'oubliez point des hélas
 Que vous devez à votre Maître
 Que je n'ai pas occis en traître.
 Rendez lui son corps. Pour ses biens,
 Pour le sûr ils seront les miens;
 Puisque je garde sa goguille,
 Son nœud de cravate jonquille,
 Sa cuirasse & son baudrier,
 Son casque & son gauche étrier,
 Le droit étant dans la bataille
 Demeuré dans cette broussaille;
 Bref tout le reste je fais.
 Aussi-tôt pris, aussi-tôt mis:
 Ce qui fit dire à son grand Page,
 C'est Arlequin trouffe-bagage.
 Fort chagrin étoit le Troien,
 Aussi bien que l'Etrurien,
 De voir telle fanfaronade,
 Après une telle algarade;
 Mais chut ! bien-tôt viendra le tems,
 Où l'on abreuvera les champs

Du sang de ce rude adverfaire,
 Du Latin l'Ange tutelaire,
 Le deffenseur du Rutulois,
 Et des Princes le plus matois.
 D'abord la prompte Renommée,
 A babiller accoutumée,
 Fut aprendre au bon Eneas,
 La culbute du beau Pallas.
 Il partit comme un coup de foudre,
 Pour tâcher d'en aller decoudre
 Avec ce fatal ennemi,
 Qui le privoit d'un tel ami.
 On voyoit couler sur ses armes,
 En courant, un torrent de larmes,
 Qui ses belles armes rouilloient,
 Et son rabat blanc lui mouilloient.
 Ce qu'il trouva sur son passage,
 Fut mis à mort, ou bien en cage.
 Bref il étoit si furieux,
 Qu'il fut, mais d'un grand sérieux,
 Donner du nez contre un gros chêne,
 D'autres disent contre un grand frêne,
 Qui l'envoya du contrecoup,
 A plus de cinq cens pas debout;
 Dont il fit très laide grimace.
 Il se rajuste, il se ramasse,
 Et n'eut qu'un œil au beurre noir,
 Qui ne l'empêcha pas de voir
 Assez clair pour se faire route,
 Et pour causer de la dérouté
 Chez le Rutule & le Latin,
 Dont il visita l'intestin.
 Avec lui point de compérage,
 Par tout il faisoit grand ravage,
 Foulant ses ennemis aux pieds,
 Et ralliant ses Alliez.
 Il ne songeoit qu'à la recherche
 De ce Geant, de cette perche,
 Qui très fort s'enorgueillissoit,
 Tandis qu'Eneas gémissoit

De la perte du fils d'Evandre,
Qu'il ne pouvoit encor comprendre.

Onc ne se vit en tel détroit

En songeant à ce passe-droit,

Sur-tout après une Alliance,

Qui s'en alloit en décadence,

Après tel bouleversement,

Songeant à part au traitement

Qu'il reçut dedans Palantée,

Où du mort la sœur tant vantée

Lui fit une collation,

Qui mérite relation.

Elle étoit d'un panier de fraises,

Et d'une perdrix dans les braises,

D'une compôte d'abricots,

D'un salmigondi d'haricots,

D'une tourte toute friande,

Du thé de la façon d'Hollande,

Du parmesan, de bonnes noix,

Trois instrumens, six belles voix,

Dont la delicate harmonie,

Mêlée avec la simphonie,

Fut après la collation

Sujet de recreation.

Ce souvenir qui le chicanne

Lui faisoit faire à coups de canne,

Ce qu'un autre à coups d'espadon,

De dard, javelot, & brandon,

Fait quand il est dans la mêlée.

Là, plus d'une bête épaulée,

Plus d'un borgne, plus d'un boiteux,

Plus d'un manchot, plus d'un cagneux,

Fut fait par le pieux Enée,

Qui dans sa colere effrénée,

Cassa sa canne sur le dos,

Au détriment de quelques os,

De qui tomba dessous sa patte ;

Il brisa plus d'une omoplatte,

prit les quatre fils de Sulmon

Sans filet, ni sans hameçon,

Seule.

Seulement par mal-aventure ;
 Et d'Ulfent la progéniture ,
 Consistant en quatre grands fieux ,
 Bien faits , posés , polis , pieux ,
 Qu'il garda pour un saint office ,
 Ou bien pour faire un sacrifice ,
 A la tête de ses Soldats ,
 Après les assauts , les combats ;
 Voulant saupoudrer de leur cendre
 Feu son ami le fils d'Evandre .
 Après , la baionette en main ,
 Il fut pour abattre soudain ,
 Foulant aux pieds droits de nature ,
 L'affommante & triste figure
 D'un certain poltron de Magus ,
 Qui de peur de se voir perclus ,
 Vint se jeter aux pieds d'Enée ,
 Lui disant : de par ta lignée ,
 De par Afcagne ce mouton ,
 De toi très digne rejetton ,
 Ne plante pas ta hallebarde
 Dans mon reservoir à moutarde ,
 Laisse moi dans ce monde-ci ,
 D'en sortir je n'ai pas souci ,
 N'ayant fait nulle pénitence
 Pour paroître avec révérence
 Davant Minos le clairvoyant ,
 Et Radamante l'effrayant .
 Sauve le fils , sauve le pere ,
 Tu feras plaisir à la mere ,
 Qui perdrait trop à mon trépas .
 De tant tuer n'es-tu point las ?
 Dans une maison magnifique ,
 D'Ordre Ionique , ou bien Dorique ,
 Que j'ai dans un certain endroit ,
 Où je veux te mener tout droit ,
 Sans t'égarer , je te le jure ,
 Ni sans te faire aucune injure ,
 J'enterrai des talens d'argent ,
 Monnoiez (c'est mon contingent ,)

Avec un demi-cent de Vases
 D'or enrichi par des Topases,
 Des Amethystes, des Rubis,
 Presque tous remplis d'ambre gris.
 En outre, j'ai deux cens cinquante
 Gros, grands lingots, que je ne mente,
 En métal, en argent, en or,
 Ce qui compose mon trésor ;
 Je te le donne, foi d'Itale.

Aux dents aurois-tu bien la gale,
 Pour refuser si beau présent,
 Et à ton Jule si décent ?
 De tes Troiens la belle gloire
 Ne peut croître par ma victoire ;
 Un cœur de bouë & de limon,
 Peut-il assurer leur renom ?

Pour qui me prens tu, miserable ?

Lui repartit le venerable
 Eneas, dont tel harangueur
 Venoit de tripler la fureur.
 Crois-tu que j'aurai la foiblesse
 D'accepter ainsi ta richesse ?
 Conserve la pour tes enfans ;
 Quand ils seront devenus grands,
 Ils en feront de bons usages,
 Si ce sont des enfans bien sages.

Turnus en assommant Pallas.....
 En cet endroit, d'un grand hélas !
 Il montra le sûr interpréte
 De la douleur la plus parfaite
 Qu'il sentoit, & même du cas
 Qu'il faisoit de son cher Pallas....

Turnus le brisant comme un verre,
 Rompt tout commerce dans la guerre ;
 Et puis qu'il la fait sans quartier,
 Je veux faire même métier.

Aussi tôt suivant sa bourasque,
 D'une main il ôta son casque,
 Et de l'autre plongea soudain
 Sa baionette dans son sein.

Près de là le grand Emonide,
 De son métier Prêtre invalide
 De Diane, & du blond Phœbus,
 Conrant fornettes & rebus,
 Revêtu de sa tavayolle,
 De sa mitre & sa banderolle,
 Dans ses habits plus petillant,
 Voire même bien plus brillant,
 Que n'est le doigt d'une Bourgeoise
 Portant le saphir, la turquoise,
 En galopant de rang en rang,
 Fut étonné de voir son sang
 S'écouler par une fenêtre,
 Que lui fit des Troiens le Maître,
 Au travers de son justaucorps,
 Perçant de part en part son corps.
 A ce coup perdant la lumière,
 Il ne put voir si par derrière
 Il paroïssoit un Ennemi
 Qui ne le crut mort qu'à demi;
 Il ne vit donc pas que Sereste
 Vint le dépouiller de sa veste,
 Et de tout le brinborion
 Qu'il avoit autour du chignon,
 Pour en établir un trophée
 Au Dieu Protecteur de l'Armée
 D'Eneas & ses étendars;
 Pour couper court, c'est au Dieu Mars.
 Notre Prince échappé de Troie
 Fit un conte à la Mere l'Oie,
 Puis prit un peu de brandevin
 Pour se tenir le cœur serein.
 Ensuite en franc oiseau de proie,
 Le plus souvent vrai rabat-joye,
 Il fondit sur le brave Anxur,
 D'un vol rapide, mais trop dur,
 Puis qu'il lui coupa la main gauche;
 Main utile quand on chevauche,
 J'entens chevauche un Limosin,
 Semi-frere d'Andalousin;

Car cette main conduit la bride,
 Mene le cheval & le guide,
 En plaine, par monts, & par vaux,
 Et par-tout où vont les chevaux.
 D'Anxur il courut à Cecube,
 Allongé presque comme un tube,
 Lequel étoit fils de putain,
 Si son pere étoit ce Vulcain,
 Que Venus ombragea de sorte,
 Que tout mortel qui corne porte
 S'appelle Vulcain parmi nous.
 Ce nom me paroît assez doux:
 Cocu, Cornart, sont moins sonores,
 Et sentent moins les métaphores.
 Ce Cecube & certain Umbron,
 Tranchant du Maître Aliboron,
 Croyoient réparer le désordre,
 Mais ils avoient du fil à tordre,
 Sur-tout pour de jeunes Narquois,
 Qui malgré flèches & carquois,
 Malgré javelots, javelines,
 Eurent tous deux dans les tetines
 Coups de dards assez bien placez,
 Mais coup sur coup des mieux lancez.
 Tarquitte avec grande secousse,
 Venoit trottant à la recousse,
 Portant casque comme un Turban,
 Sur les ergots comme Artaban,
 Eut au beau milieu de la pance,
 Long de deux bons pieds d'une lance
 Que portoit le preux Eneas,
 Et le tout pour venger Pallas;
 Tirant sa lance avec furie,
 Des flancs il lui tira la vie,
 Qui fit sortant le même accord,
 Qu'on fait au moment de la mort.
 Tarquitte étoit fils légitime;
 Faune l'eut sans faire de crime,
 Et comme il habitoit les bois,
 On ne le montra point aux doigts,

Ah !

Ah ! pour le coup je m'équivoque,
 Ce n'est pas une sûre époque
 Pour la garde de son honneur.
 Par-tout femme donne son cœur ;
 Et dans la Ville & le Village,
 De cet aimable badinage.
 Le sexe se fait sûrement
 Un très-sensible amusement.
 Donc en tous lieux le mariage
 N'est pas exempt de cocuage ;
 Aussi voit-on peu de Maris
 Qui d'être époux ne soient marris.
 Faune eut donc ce Fils de Driope,
 Nimphe potagere & salope,
 Comme les Nimphe d'à present,
 Qui, quoi qu'on leur donne present,
 Sont toujours fort éguenillées,
 Mal-propres & fort dérangées.
 Eneas fut moins narratif,
 Que boucher au superlatif ;
 Cependant voyant ce Tarquitte,
 Qui de vivre paroïssoit quitte,
 Du pied le poussant rudement,
 D'une apostrophe seulement
 Il gracieusa son cadavre,
 Estanqué, livide & fort havre :
 Puisque j'ai sù dans ton poitril
 Faire sinistre soupirail,
 Pour en faire sortir, infame,
 Ton esprit, ta rage, & ton ame,
 Deformais d'un épouvantail,
 Dans les sillons pour le bétail,
 Tu serviras, & de pâture
 Aux oiseaux de mauvais augure ;
 Tels que corbeaux & cormorans.
 N'est-ce pas se moquer des gens,
 Insulter le Ciel & la Terre,
 Qu'un gardebois fasse la guerre,
 Tranche du petit General,
 Quand on ne lui fait point de mal,

Qu'on chasse loin de son domaine,
 De sa forêt, & de sa plaine ?
 Crois-tu pouvoir tout dans ces lieux,
 Pour être fils d'un de nos Dieux ?
 Va ! double excrement de nature,
 Tu n'auras point de sépulture ;
 Seras mangé des hannetons,
 Et peut-être des brochetons,
 Tout au moins des oiseaux de proyes,
 Des Poulets, Dindons, & des Oyes.
 Sur le champ, il grippa Lycas
 D'un vilain coup de coutelas,
 Qui lui fit abreuvoir à mouche,
 Auprès de l'œil qu'il avoit louche ;
 Dont il perdit raison, & sens,
 Et mourut en grinçant les dents.
 Là tout près, bien à la portée,
 Il coupa la tête d'Anthée,
 Grand Architecte d'Almanacs,
 Olibrius à trois carats.
 Là, le fils de Volcent, Carmerte,
 Blond, blanc, beau, bon, plaisant, alerte,
 L'un des plus grands Princes Latins
 Qui fût parmi les Laurentins,
 Avec Numa faisant frairie,
 Furent semer la zizanie
 Dans le Royaume de Pluton,
 Chacun par un coup d'hocqueton,
 Aflaisonné par notre Enée,
 N'épargnant rien dans la tournée.
 Enfin finale avec raison
 Virgile fait comparaison
 D'Eneas avec Briarée,
 Qui jadis causa diarrhée,
 Et fit aller à cloche pied
 Le grand Jupin sur son trépied.
 Cent bras, cent mains, cinquante bouches
 Faisoient d'étranges escarmouches,
 Avaloient terribles morceaux,
 Donnoient d'horribles chinfreniaux,

Car pour aller chercher lippées,
 Toujours en l'air cinquante épées
 Au moins, la Fable nous le dit,
 Sans nous annoncer qui le vit,
 Qui fut témoin de ces merveilles,
 Et qui lui compta ses oreilles.
 Il devoit en avoir un cent,
 Si de bras il avoit autant.
 Ainsi conclut notre Virgile.
 Eneas pour chasser sa bile,
 Dans la chaleur de ses combats,
 Se trouvoit cent mains & cent bras.
 Si l'on ne le vouloit pas croire,
 Ni s'en rapporter à l'histoire,
 Je ne sai plus qu'un seul moyen
 Pour honorer ce bon Troyen.
 S'il étoit là, ma foi j'en jure,
 Il le diroit, je vous assure,
 Et ne nous mentiroit en rien,
 Car il étoit homme de bien.

Mais voici bien autre dentrée!
 Je veux parler de l'effarée
 Des quatre beaux chevaux du char,
 Que conduisoit cet égrillard,
 Ou cet Adonis de Nymphée,
 Qu'embarassa si fort Enée,
 Qu'ils prirent tous le mors aux dents,
 Et de frayeur tous bondissans
 Fuyoient, mais fuyoient en arriere,
 En renversant sur la poussiere
 Leur postillon, ou conducteur,
 Dont il pensa mourir de peur;
 Mais l'eau de la Reine d'Hongrie:
 Pour le coup lui sauva la vie.
 Lucage, & son frere Lyger,
 D'un air dispos, d'un pas léger,
 Faisoient faire une caracole
 A deux Dânois sortant d'école,
 Trainant un mauvais tombereau.
 Quand ils virent sur le carreau

Tomber leur Allié Nimphée,
 Qu'alloit éventrer notre Enée,
 Ils coururent à son secours,
 Croyant interrompre le cours
 De si sanglante boucherie.
 Lyger en arrivant s'écrie,
 Quoi ! prétens-tu, dis Jaquemart,
 Fieffé cagot, vilain caffart,
 Portant fistule lacrimale,
 Etablir ici ta cabale,
 Malgré nous, & malgré nos dents ?
 Y croyois-tu trouver les champs
 De ta Ville des mieux brûlée,
 Et par les Grecs des mieux pillée ?
 Dis-moi donc, fendeur de nazeaux,
 Ne cherches-tu point les chevaux
 De ce fameux Roi Diomedé ?
 Tu tranche ici du Nicomedé,
 Peut-être un peu mal à propos,
 Pour ta santé, pour ton repos.
 Il faut punir ton insolence,
 Mettre une borne à l'impudence,
 Avec laquelle dans ce Camp
 Tu crois mener tambour battant
 Avec tes gueux de rapsodistes,
 Nos pisse-troids de Latinistes.
 Je dois, par Jupin notre Dieu,
 Chasser la guerre de ce lieu.
 Je veux te saigner sans lancette,
 Que ce champ serve de palette ;
 Gâter en mille endroits ton corps ;
 Mais épargner ton justaucorps,
 Pour m'en illustrer dès dimanche,
 Avec une chemise blanche.
 Un maître coup de javelot
 De ce Lyger fut le balot ;
 Ce qui troubla si fort Lucage,
 Qu'il en perdit d'abord l'usage
 De la voix, même des cinq sens,
 Fors l'un de ces deux reluisans.

Il en trébucha sur le sable :
 Un second javelot l'accable,
 Dans l'aîne il entra brusquement,
 Et quoi qu'il n'y fût qu'un moment,
 Il fit une grande ouverture,
 Par où sortit ce qui nature
 Anime quand on est vivant.
 Ce trou, la peste! étoit si grand,
 Que par-là toute sa colere
 S'en alla dans son hémisphère ;
 Je veux dire dans les Enfers,
 Où Pluton la remit aux fers.
 Ce que voyant le sage Enée,
 D'une langue moriginée
 Il apostropha ce brutal,
 Sur un vrai ton sacerdotal.
 Lyger tomba dans une ornière,
 Qui pour lui devint meurtrière,
 D'un cran abaissa son caquer,
 Lui fit embaler son paquet,
 Pour commencer le grand voyage,
 Ou l'éternel pèlerinage ;
 Mais comme il appréhendoit fort
 Ce qui peut viser à la mort,
 Les mains jointes, n'ayant point d'arme,
 On le vit les deux yeux en larmes,
 Non pas d'un air amabilis,
 Mais d'un air lacrimabilis,
 Faisant une mine piteuse,
 Et montrant une ame peureuse,
 Demander grace à son vainqueur,
 Disant du profond de son cœur :
 Prince sans pair, pieux Enée,
 Qui sous planète fortunée
 Viens ici faire les plats nets,
 Et nous priver de nos bonnets,
 Par toi même je te conjure
 De laisser jouir ma figure,
 Sans dire mot à petit bruit,
 Dix ans de mon bonnet de nuit.

Je conjure ta Reverence
 De vouloir passer sous silence,
 Que j'ai, de ma rage occupé,
 Fait fort le cheval échappé.
 Que feras-tu de ma fressure?
 Hélas ! Eneas, je te jure
 Qu'elle ne vaut rien à bouillir,
 Et bien moins encore à rôtir :
 Je serois dur comme un coquâtre,
 J'aurois moins de suc que le plâtre,
 Enfin je paroïtrois plus sec
 Qu'un Troyen rongé par un Grec.
 Pardonne moi donc cette offense,
 Pour que je fasse penitence.

En prenant le ton Prevôtal,
 Et quittant le Sacerdotal,
 Eneas d'un grand coup d'épée,
 Lui fit au cœur une croisée,
 Par où son ame avec la peur,
 S'en allèrent, non sans douleur,
 Sur le chemin de la Nacelle,
 En chantant une Kirielle
 De juremens seditieux,
 Contre les Troiens, & les Dieux.

Tout ainsi comme une tempête
 Aux roseaux fait baisser la tête,
 fait concentrer de gros vaisseaux
 A fond de cale dans les eaux ;
 Cause des Villes ruinées,
 Sait abatre des cheminées,
 Arracher arbres, arbrisseaux,
 Dans la plaine & sur les côteaux :
 De même le bon sire Enée,
 A coups de dard, ou de coignée,
 Sur les Soldats du Rutulois,
 Déjà n'ayant force ni voix,
 Exploitoit sans rodomontade,
 Ces Maîtres passez en gambade
 Les affommoit à coups de pié,
 De l'un avaloit la moitié,

De l'autre érafoit la cervelle ;
 Là jouoit de la manivelle ,
 Ici du fabre & du couteau,
 Avec l'épée hors du fourreau,
 Ou bien en main sa javeline ,
 Il entamoit ventre & poitrine,
 Dont s'ensuivoit toujours la mort ;
 Ce qui Turnus chagrinoit fort.

Tandis que par le bon Enée
 L'armée étoit si mal-menée,
 C'est celle de son Ennemi,
 Car pour la sienne , Dieu merci,
 Elle faisoit le Diabla à quatre,
 Tant elle savoit bien se battre:
 Tandis qu'ainsi l'on chamailloit,
 Les Troiens que l'on assiégeoit
 Dans le fort, leur nouvelle Troie,
 Tous d'un accord montrant leur joie,
 Voulans avoir part au gâteau,
 Ou du moins changer leur chapeau ;
 De leur côté l'ame aguerrie,
 Tranchant de la gendarmerie,
 Ascagne pour leur Commandant,
 Prince pour son âge prudent,
 Firent entre eux une sortie,
 Qui de tous points fut assortie.

Jupiter voyant dans les cieux,
 Ce qui se passoit sur les lieux,
 A Junon tint ce doux ramage :
 Ma chere moitié, dont j'enrage,
 Et ma sœur dessus le marché,
 Qui m'as si mal endimanché,
 Est-ce Venus votre Rivale,
 Qui fait que le Latin détale
 Devant ces reclus de Troyens ?
 N'ont-ils pas trouvé les moyens
 De parolizer sur l'Itale,
 Et de le bien passer en gale ?
 Ne sont-ils pas laborieux,
 Sages, vaillans, industrieux,

D'hu.

D'humeur accorte, & débonnaire ?
 A la vérité sanguinaire ;
 Mais quand on se voit malheureux,
 Et que l'on n'a ni feu, ni lieux,
 Il faut bien chercher à repaître,
 Faire le valet, ou le maître,
 Ou bien le maître & le valet,
 Comme étoit Monsieur Jodelet ;
 Enfin se faire un patrimoine,
 Soit en argent, soit en avoine,
 Se racrocher en quelque endroit
 Où l'on puisse dire à bon droit,
 J'ai travaillé pour ma fortune ;
 La chose me paroît commune.
 Qu'en pensez-vous, Dame Junon ?
 Hélas ! mon cher Poulet mignon,
 Lui répondit cette Déesse,
 Turnus en aura dans la fesse,
 Un autre droit dans le cu :
 Puisque Japin l'a résolu,
 Que peut Junon que de se taire,
 Ne pouvant pas se satisfaire ?
 Près de vous j'étois en crédit,
 Autrefois vous me l'avez dit ;
 Mais aujourd'hui, quelle vergogne !
 Au Ciel je n'ai plus de besogne,
 Et Venus l'emporté sur moi !
 J'en sai la raison, le pourquoi ;
 A tout cela point de remède.
 Ah ! s'il faut que le Latin cède
 Sa femme, son chat, & son chien,
 A ce maraudeur de Troien ;
 Et que par le sort de la guerre,
 Le Rutule fasse un par terre,
 Du moins conservez-moi Turnus,
 Afin de le rendre à Daunus :
 Il est d'origine immortelle,
 Comme ce fils de Maquerelle,
 Ce grand benêt, ce lustacru,
 Cet idiot, ce malautru,

A face plus qu'efféminée,
 Enfin ce pleureur à journée,
 Que vous protegez bel & bien,
 Et contre qui je ne puis rien.
 Oui da! j'y consens, bonne bête,
 Qui souvent a marrel en tête,
 Presque toujours mal à propos,
 Pour mon plaisir & mon repos.
 A m'écouter soyez donc prête;
 J'apointerai votre requête,
 Et je reculerai le sort
 Du Prince que vous aimez fort.
 Faites qu'il détale au plus vite,
 Qu'il s'échape & prenne la fuite,
 Et que dans un país lointain
 Il aille rafraichir son tein,
 Loin de ces échapés de Troie;
 Mais n'étendez pas la courroie,
 Sur-tout n'en demandez pas plus,
 Car je vous prépare un refus,
 Mais un refus, Dame ma mie,
 Fondé sur notre prudhommie,
 C'est-à-dire un refus tout court,
 Qui lâché n'a point de retour.
 Dès que le Maître du Tonnerre
 Lequel jamais ne se déferre,
 Eut accordé cette faveur
 A sa femme souffie-douleur,
 Elle se couvrit d'un nuage,
 S'y tint comme oiseau dans sa cage,
 Fendit l'air en quittant le Ciel,
 Le cœur tout confit dans le fiel;
 Et pour qu'on ne vît pas sa crête,
 D'un bon surtour, fait de tempête,
 Son nuage elle envelopa,
 A la fourdine decampa,
 Et vint entre les deux armées,
 Qui lui parurent des pigmées,
 Sortant de son appartement,
 En descendant du firmament.

Arrivant, la bonne Déesse
 Fit un de ces tours de finesse,
 Dont on ne peut se defier;
 A force de s'ingénier,
 Elle contrefit un Enée,
 Qu'elle forma d'une nuée,
 Et par un prodige nouveau,
 Etonnant, rare, autant que beau,
 Son armet fut à la Troienne,
 Sans doute à la grosse mordienne;
 Elle le fit braire & parler,
 Prendre du petun, renifler,
 Chanter, sauter, danser & rire,
 De son prochain beaucoup médire,
 Jouer du luth, faire des vers,
 A la vérité, de travers,
 A peu près, & quasi tout comme
 Ceux que l'on verra dans ce Tome,
 Dont le sens est estropié,
 Sans cadence, grace, ni pié.
 Tel paroît de nuit un phantôme,
 Au rapport de l'Auteur Brantôme;
 Ou tels sont tous les songes creux,
 Qu'on fait quand on ferme les yeux,
 Quand on dort, ou quand on sommeille,
 Et quand on croit tenir merveille,
 Belle femme, ou des coffres forts,
 Force bijoux, riches trésors.
 Tant y a que cette effigie,
 A Turnus dit: je te defie
 De mener à bout ton rolet,
 Et de me prêter le colet.
 Tu verras si je suis un drille,
 Qui se mouche d'une guenille,
 Et si je sai mal ferrailier,
 Batailler, comme tirailler.
 Allons, mets toi donc en posture;
 Je veux te mettre à bas la hure,
 Et t'égorger comme un gorret,
 Car je suis un coupe-jarrer,

Qui

Qui des mieux fait jouer son rôle.
 Voyez un peu le plaisant drôle!
 Turnus au lieu d'un compliment,
 Lui lança son dard rudement,
 Mais au lieu d'attraper Enée,
 Il se perdit dans la nuée,
 Dont le fantôme rit beaucoup.
 Turnus aiant manqué son coup,
 Fut aussi sot qu'une bécasse,
 Qui se trouve dans la tirasse:
 Mais il fut encor bien plus sot,
 Quand il vit partir le marmot
 Qu'il croioit le pleureur à gage,
 Et qu'il couroit vers le rivage.
 Alors ne se connoissant pas,
 Il dit en poussant un hélas!
 Il s'enfuit donc le brave Enée,
 Ce larmoiant à la journée,
 Ce visage d'enterrement
 Qui fait si bien un compliment.
 Me trouves-tu si redoutable,
 Que tu ne veilles sur le sable
 Decider par notre combat
 Qui couchera dans mon grabat?
 Veux tu quitter ta fiancée,
 Et cette future épousée,
 Qui t'apporte dans une main
 Ce qui sur l'humide terrain
 Depuis un tems considérable
 Te fait errer en miserable?
 Turnus ainsi complimentoit
 Celui qu'Eneas il croioit;
 Ne l'estimant au fond de l'ame
 Que comme un poltron, un infame,
 Qui fuyoit d'en venir aux mains
 Avec la fleur des spadassins.
 Il suit & pousse sa boutade,
 Si bien qu'il trouve dans la Rade,
 Un navire près d'un Rocher,
 Sans matelots, ni sans nocher.

C'étoit

C'étoit d'Ozinius le drille,
 Riche en porteurs de souquenille,
 Roi des Corsaires Clutiens
 Venus au secours des Troiens.
 Le fantôme du fils d'Anchise,
 Comme homme en hyver sans chemise,
 Tout tremblottant fut s'y cacher.
 Turnus grimpe & va le chercher;
 De la poupe il vole à la prouë,
 Faisant très pitoiable mouë.
 Mais pendant qu'il flairoit en vain,
 Junon rompt le cable soudain,
 Qui l'acrochoit sur le rivage;
 Puis rentrant dedans son nuage,
 Elle abandonne ce vaisseau
 Au gré des vagues & de l'eau.

D'autre côté Messire Enée
 Cherchoit, la gueule enfarinée,
 Le Roi Turnus pour le combat.
 Chemin faisant notre Beat
 Donna grands coups de la lardoire,
 Demeubla plus d'une mâchoire,
 Fêla de têtes plus d'un cent,
 Sans compter celle de Volcent;
 Fit une brèche à deux échines,
 Autant enrhuma de poitrines,
 Escarmoucha plus d'un Latin,
 Fit la barbe à plus d'un Albin.
 Mais retournons à ce Navire,
 Qu'un vent plus fort que n'est Zephire,
 Conduit par mer sans savoir où;
 Peut-être, est-ce dans le Perou.

Le fantôme, qu'il m'en souviennne,
 Avoit assez bien fait la sienne:
 Mais à quoi bon se cacher tant?
 Aussi profita-t'il du vent,
 Et se mêlant dans un nuage,
 A peu près de même plumage,
 Il quitta casque & morions,
 Ces fatras, ces brimborions

Qui

Qui l'habilloient à la gendarme,
 Toujours prêt à faire vacarme.
 Turnus errant dans le vaisseau,
 Cherche sur pont, visite bau,
 Va dans la chambre & dans la sale,
 Et descend jusqu'à fond de cale
 Pour chercher le faux Eneas,
 Qui par tout ne se trouva pas.
 Pour jurer Turnus est le maître;
 Et c'est ce qu'il fit bien paroître,
 Quand il se vit si loin du port,
 Du Phrygien & de son Fort;
 Quand il ne trouva que les armes,
 La cuirasse, & la cotte d'armes,
 Le brassalet, le gantelet
 De l'insolent Esprit folet.
 O Dieux! dit-il, & vous Déesse,
 Vous passerez pour des jean-fesses,
 Si vous protégez ces pillars,
 Ces cogne-fétus, ces fuyars,
 Enfin ces gens à triste mine.
 Qu'ai-je donc fait qui vous chagrine,
 Pour m'enlever de mes drapeaux,
 Et pour devenir mes bourreaux?
 Vous êtes Dieux, Dieux piroiables?
 Non ma foi vous êtes des Diabes,
 Mais Diabes pires que caffards,
 Et plus noirs que des Savoyards.
 Voiez un peu la belle gloire,
 De procurer ainsi victoire
 Aux restes d'un Cheval de bois,
 A des bandits, des Albigeois,
 A leur Général pleure-miche,
 Plus propre à parer une niche
 Qu'à venir gober mon gratin,
 Et m'enlever tout mon fretin.
 Où conduisez-vous ma figure,
 Digne inventeur des turelure,
 Des brin bron brac, des zons zons zons,
 Des laridene & laridons,

De

De tout le long de la riviere,
 Oh qu'il y va gay ma bergere,
 Et des Toc mon tambourinet,
 Que l'on chante sur tabouret,
 En les vendant au coin des ruës,
 Vous qui faites marcher les nuës
 Apollon le Pere du jour,
 Me reserve-t on pour un four?
 Me méne-t'on en Barbarie,
 En Macedoine, en Tartarie,
 Ou dans le Signe de cancer?
 Non, non, je suis en pleine mer,
 Eloigné de mes Latinistes,
 Des Phrygiens les aubergistes.
 Vents furieux, & vents coulis,
 Plongez moi dans le margouillis
 De quelque caverne profonde!
 Qu'irois-je faire dans le monde,
 Puis-je y paroître avec honneur,
 Si l'on me croit un Roi sans cœur?

Tandis que Turnus se lamente,
 Maudit les Dieux & se tourmente,
 Qu'il voudroit s'entr'ouvrir le corps
 Pour s'enrôler parmi les morts,
 Ce qui seroit un cas pendable,
 Et de tout point non graciable,
 Ou qu'il doit se jeter en mer,
 Pour noier le chagrin amer,
 Et qu'il se dit, mais miserable!
 La mer ne fut jamais guéable!
 Là, le poisson est le plus fort,
 On n'y peut gagner que la mort;
 Son Navire à force de voiles,
 Le vent soufflant bien dans les toiles,
 Conduit le clabauder Turnus,
 Jusque chez son Pere Daunus,
 Dans l'antique Ville d'Ardée,
 Détruite & fort degingandée.
 Ainsi la Déesse Junon
 Sut escamoter son mignon,

Et le garantir des secouffes,
 Qu'Eneas eût mis à ses trouffes.
 A peine arriva-t-elle au Ciel,
 Qu'elle envoya son Arc en Ciel
 Avertir en secret Mezence,
 Que sur lui rouloit la défense
 De l'Itale & du Rutulois,
 Qui s'en alloient tout de guingois.
 Ce Mezence aussi-tôt dédale,
 Après avoir fermé sa male,
 Donné ses bas au Ravauteur,
 Avoir pris, contre maux de cœur,
 Un demi-septier d'eau de vie ;
 Et se perchant dessus sa Pie,
 Courant au milieu des Troiens,
 Leur criant, vous êtes des chiens,
 Chiens indignes de ma furie,
 Qu'il faut mener à la voirie ;
 Cela dit, il tourna tout court,
 En frappant partout comme un sourd,
 Taillant, faisant plus de besogne,
 Que Galas n'en fit en Bourgogne,
 Et que n'en fit le Sarazin
 Dans les terres du Limozin.
 Un gros bataillon d'Etrurie,
 Suivi de sa Cavalerie,
 Chantoit déjà laridondon,
 Croiant gober ce mirmidon ;
 Mais lui plus ferme qu'une roche,
 Plus fier qu'un Juge de Basoche,
 Plus fort que ne fut un Samson,
 Et plus fûté qu'un Barbançon,
 N'ayant aux pieds que des galoches,
 Apostrophoit tant de taloches,
 Que ces braves Etruriens,
 Ces rossignols Arcadiens,
 Craignant de mordre la poussière,
 Faisoient quatre pas en arrière,
 Et n'en faisoient qu'un en avant.
 Hebrus portant le nez au vent,

Du fier Mezence eut par derriere,
 Ce que l'on appelle un clistère,
 Affommant pour le pauvre Hebrus.
 Autant en eut à jeun Palmus,
 Qui se fauvoit avec Latage:
 Ce dernier eut dans le visage,
 D'une roche un grand coup fourré,
 Dont son nez fut éclafourré.
 Laulus le seul fils de Mezence,
 Voyant Palmus en décadence,
 Fit un tour de maître fripon;
 Il lui prit plumes de chapon,
 Qu'il portoit en guise d'aigrette,
 Son baudrier, avec sa brette,
 Sa tabatiere, & son réveil,
 Même un cadran pour le soleil.
 Cependant son Pere Mezence
 D'Evante tira la substance;
 Mit à mort le jeune Mimas,
 Qui se trouva sous son Damas,
 Que Theane sa bonne Mere
 Eut d'Amique, soi disant Pere,
 A la même heure que Pâris
 Fit faire mille & mille cris
 A la deffunte Reine Hecube,
 Grande amatrice de Jujube,
 De Raifiné, de Cotignac,
 De bon brandevin de Cognac,
 D'Anis de verdun en Lorraine,
 Dont-on parloit alors à peine.
 Un Grec, mais un Grec de renom,
 Grand Hallebardier, c'est Acron,
 Au bout d'une large chauffée,
 Faisoit une ample fricassée
 D'Itales & de Laurentins,
 Et des Alliés des Latins.
 Sur son casque fait à Melinde
 Flottoit panache de cocq d'Inde,
 De couleur d'or, & d'incarnat,
 Eblouissant par son éclat.

Une écharpe de filozelle,
 Que lui donna jeune Donzelle,
 Dont il avoit conclu marché,
 Et dont il étoit entiché,
 Lui servoit alors de ceinture,
 Ce qui rehaussoit sa figure:
 Elle étoit d'un beau grisdelin,
 Pour témoigner amour sans fin.
 Sans s'attacher à la cadence,
 Acron des mieux menoit la dance,
 Quand Mezence en Tygre affamé
 Là se trouvant à point nommé,
 A coup de dague défigure
 Le Grec Acron & sa parure;
 Qui mourant un portrait baïsa,
 Sur son écharpe larmoïa,
 Ecrivit lettre à sa future,
 Lui mandant sa déconfiture,
 Regrettant d'avoir peu vécu,
 Et de ne pas mourir cocu
 De sa façon; car pour une autre,
 Il n'eût pas dit tel patenôtre,
 L'aimant du meilleur de son cœur;
 Chose rare que telle ardeur!
 Ce Mezence étoit incommode,
 Témoin certain fuyard Orode,
 Qu'il courut comme on court un fan,
 Et le fit baigner dans son sang,
 Bain qui n'est pas, pour l'ordinaire,
 Fort utile & fort salutaire:
 Dès que son ame eut déniché,
 Sur son corps Mezence juché,
 Comme un vendeur de Mitridate,
 Pour se desopiler la rate,
 Amis, dit-il, Orode est mort,
 Lui que l'on estimoit si fort
 Parmi la Nation Troyenne!
 Déjà la region moyenne
 A vû galoper son esprit.....
 Là, le soldat l'interrompt,

Sur le champ fit un feu de joye,
 En mangea salade d'anchoye,
 But pinte de bon vin d'Arbois,
 Et mit en œuvre les Hautbois.
 Après un tour de farabande,
 Chacun au combat se débande.
 Cedique égorge Alcahius,
 Rapon tronque Parthenius,
 Le riche Hydaspes en a dans l'aile,
 Par Socrator trouble-cervelle.
 Agis arrivant quant & quant,
 Par Valet le suffoquant,
 Eut dans la veine jugulaire
 Un coup qui le fit sans suaire
 Déloger de ce Camp sans bruit,
 Pour tomber dans l'affreuse nuit,
 Qui se trouve au bout de la vie.
 Salius affomme Atronie,
 Mais par Nealce, Salius
 Fut d'abord des cinq sens perclus.
 Enfin Messape, homme colere,
 Fut fouiller dans le mezentere,
 D'Ericate grand bandouiller,
 Bon soldat & bon pistollier.
 De même finit sa carriere,
 Et fut exempt d'entrer en biere,
 Clonie adroit sur un cheval,
 Du reste très grand animal.
 Ma foi si la barbe n'en suë,
 Dit Maron, de telle revnë;
 Comment, morbleu, se souvenir
 De ceux qu'on entendit honnir,
 Jurer, bisquer, pleurer, maudire?
 L'esprit humain n'y peut suffire.
 Jamais combat ne fut si long,
 Si l'on s'en raporte à Junon,
 Et même à Venus sa rivale.
 Toutes deux suivoient leur cabale
 L'encourageoient *incognito*,
 A chaque pas disoient *presto*,

Relevoient l'un, redressoient l'autre,
 Pour tous disoient la patenôte;
 Mais voyoient fort à contrecœur,
 Tant de sang & tant de rumeur.
 Junon si fort s'en formalise,
 Qu'elle en pissâ dans sa chemise,
 Puis compissa son Tapabor,
 De velours bleu galonné d'or.
 Venus qui ne fut jamais buze,
 Fut se masquer en cornemuze,
 Pour Junon mieux dépaïser;
 Puis après fut cornemuzer
 A l'oreille de son Enée,
 En lui lâchant une halenée
 De civette & d'un ambre gris,
 Inventé par le beau Paris,
 Avec art, & non pas sans peine;
 Dont il se servit pour Helene,
 La première nuit qu'il coucha
 Avec elle & qu'il l'aprocha.
 Veux-tu laisser faire Mezence,
 Qui rogne ta Troienne Engeance?
 Dit-elle avec une action
 Qui méritoit attention.
 Dans ces sillons il se promeine,
 Se servant de sa grande aleine,
 Aussi fierement qu'Orion,
 Qui ne fut rien moins qu'embrion,
 Puisqu'il fut se faire passage,
 Tant il étoit grand de corsage,
 A travers les flots de la mer;
 Il eût servi de belveder,
 Ou de beffroi, c'est chose sûre,
 Tant grande étoit son encolure.
 A ton tour vas-t'en le gourmer;
 L'atterrer, & le déplumer;
 Bref qu'il ne soit plus de Mezence;
 Que ta main farcisse sa pance
 D'un fer qui soit bien affilé,
 Et qu'il n'en soit jamais parlé.

Eneas après ce langage,
 S'aperçut du remû-menage,
 Qu'il faisoit dans un bataillon;
 Il courut à ce Grapillon,
 Plus animé que le Panthere,
 Pour contenter sa bonne Mere.
 Mezence en voyant le Troien,
 En s'écriant, tu ne tiens rien,
 D'un œil mesura son échine,
 Puis élevant sa javeline,
 Il se mit à faire des vœux,
 Qu'il assaisonna d'un, je veux
 Que les cinq cens Diables m'emportent,
 Et dans le moment me raportent,
 Les marchez sont comme on les fait;
 Si de ce dard je voi l'effet,
 Je veux aller à pied dans Rome,
 D'où méchant cheval & bon homme
 N'ont jamais fait heureux retour,
 Depuis que Phebus fait le tour
 De l'un ou de l'autre hemisphere.
 Ce Mezence après en bon Pere,
 Dit à son Fils, mon cher Lausus,
 Si je bouchonne cet intrus,
 Si je defarme ce visage,
 Ce qui doit être un bon présage,
 Sur le champ sans aucun retard,
 Foi d'officier & de foudard,
 Je fais à ta gloire un trophée
 De sa dépouille éguenillée,
 De son grand chapeau, mais pointu,
 Et de ses bas chaussés à cru,
 Qui pourroient bien sur ta roquette
 Servir de triste cassolette,
 Car depuis qu'il erre les mers,
 Son entretien va de travers.
 Aussi tôt dit, son dard s'envole,
 Fendant l'air plus vire qu'Eole,
 Et va tomber, faisant grand bruit,
 Sur son bouclier d'or enduit,

Qui

Qui du retour perça la côte
 D'Anhor, mais ce fut par la faute,
 Pourquoi se trouvoit-il si près?
 Faloit-il là faire *flores*,
 Le pimpant, le fendant, le brave?
 Croioit-il gagner une épave
 En risquant d'aller *ad patres*?
 Ce qu'il fit non *ad honores*,
 Mais réellement, dont enrage
 Le bon Troien, qui dans sa rage
 D'un dard, ou bien d'un javelot,
 Fit à Mezence faire un rot;
 Faisant un trou près sa bedaine:
 Le pauvre Diable eu eut dans l'aine.
 Son fils qui l'aimoit tendrement,
 Versa des pleurs abondamment,
 Chanta piteuse litanie,
 Sur une telle tyrannie,
 Apella le fort un faquin,
 Jupiter fut un maroquin,
 Junon fut une Perronelle,
 Venus fut une Maquerelle,
 Et Mars un pié-plat, un dourdier,
 Mais Neptune un vinaigrier,
 Des putains toutes les Déeses,
 Je crois qu'il dit même yvrognesses,
 Des flagorneurs furent les Dieux,
 Et des Lucifers les pieux.
 Mais que ne dit-il pas d'Enée,
 Et de sa valeur erronée?
 Il le traita de fagotin,
 De malheureux pleure-fans-fin,
 Dit qu'il ne valoit pas le pendre;
 Enfin à le voir, à l'entendre,
 On jugeoit de son desespoir,
 Même de son malin vouloir.
 Alors pour être quitte à quitte,
 Ce Lausus au combat s'excite,
 Prend pour un fou de brandevin,
 Endosse l'armet de Mambrin,

Court au galop à l'offensive.
 Eneas sur la deffensive,
 L'attend de pié ferme, & lui dit :
 Quoi prétens-tu, petit chianlit,
 Avec cette ardeur effrontée,
 Te mesurer avec Enée ?
 Moi la perle des Paladins,
 L'unique inventeur des gourdins,
 La terreur de tous les faux braves,
 Et l'épouvantail des Bataves.
 Mezence pendant ce discours,
 Clopinant fut chercher secours,
 Dans son Camp près de la riviere.
 Cependant une fourmilliere
 De traits tombe sur le Troïen,
 Qui toujours d'un même maintien
 Suivoit sa valeur & sa proye,
 Et les suivoit même avec joye.
 Enfin joignant Laufus de près,
 Sa fureur doubla d'un accès,
 Sur-tout quand il vit l'impudence
 De l'étourdi fils de Mezence,
 Véritable tête à l'évent,
 Qui juroit plus fort que devant
 Contre les Dieux & les Déeses,
 Contre les Parques ces traîtresses,
 Contre lui, contre les Troïens,
 Les appelant toujours des chiens :
 Dont les Parques bien enragerent,
 Et tout aussi tôt se vangerent
 En coupant le fil de ses jours.
 Ce qui fait, est fait pour toujours.
 Eneas de sa grande épée,
 Plus fier que ne fut un Pompée,
 Eventa le sac à boudin,
 De ce desespéré Blondin.
 Son habit fait en broderie
 Par sa mere toujours chérie,
 En fut arrosé de son sang ;
 Qui coulant tout le long du flanc,

Fit un ruisseau sur la poussiere,
 Qui bientôt fut une riviere.
 Son ame en grande affliction,
 Après une telle action,
 Partit en voiture un peu lente,
 Pour se trouver chez Radamante.
 Ce ne fut pas sans sanglotter,
 Sans murmurer, ni sans pester ;
 Mais à la mort point de ressources,
 C'est une coupeuse de bourses,
 Qui quand une fois elle prend,
 Ma foi, jamais elle ne rend.

Enée après un tel ouvrage,
 Qui rehaussoit son grand courage,
 Pénétré d'un peu de pitié,
 Fut moins fâché de la moitié.
 Ce qui parut dans l'apostrophe,
 Que lui fit notre Philosophe :
 Prince bien plus qu'infortuné !
 Prince maltraité, tronconné !
 Qui de mourir étois avide,
 Puis qu'à la mort à toute bride
 Tu courois par ordre du sort ;
 Que te donner après ta mort,
 Pour te faire oublier l'injure,
 Que fit ma main dans ta fressure ?
 Desormais je donne mes soins
 A tes parens dans leurs besoins ;
 Plus, je chanterai ton courage,
 C'est à quoi mon devoir m'engage :
 Bien plus, je te fais un présent,
 Sur ce pied j'en ferois un cent ;
 Je te laisse donc tes ferrailles,
 Pour mieux chommer tes funerailles ;
 La jouissance du tombeau,
 Où jadis on fera la peau
 De tes Ayeux, de tes Ancêtres,
 Tous bons spadassins, & vieux Reitres.
 Dans les Enfers console toi ;
 Si tu meurs, au moins, c'est par moi,

C'est par la main du grand Enée,
 Que tu finis ta destinée,
 Que tu remplis ton mauvais sort ;
 T'en plaindre te feroit grand tort,
 Car cette affreuse Tyfiphone,
 Qui toujours les ombres tisonne
 Avec son grand Trident de fer,
 De toi feroit du mâchefer.
 Adieu, j'ai grande impatience
 De t'envoyer là-bas Mezence,
 Le cher objet de tes regrets,
 Le reservoir de tes secrets :
 Sans t'ennuyer tu peux l'attendre,
 Dans peu je saurai te le rendre,
 Avec un paquet de ma main,
 Ecrit en rouge sur son sein.
 Ensuite vint la valetaille
 De Lausus, qui crie & piaille,
 Puis dans sa tente l'enferma,
 De crainte qu'il ne s'enthuma.
 Mezence au bord de la riviere,
 Assis sur un peu de bruyere,
 Et contre un gros arbre apuyé,
 Avoit lavé, bien effuyé,
 Sa playe avecque de l'eau pure :
 Son casque, & toute sa parure,
 Etoit sur l'herbe auprès de lui.
 Là, plein de douleur & d'ennui,
 Un Ecuyer fondant en larmes,
 Vint en criant, courons aux armes,
 Lausus est mort, il est certain
 Qu'Enée a dans son intestin
 Fouillé comme dans gibeciere :
 Venez ordonner une biere,
 Pour l'emballer avec honneur.
 Mezence en fut saisi d'horreur,
 Et se fit porter dans sa tente :
 Où voyant toute son attente
 Au croc, par ce fâcheux revers,
 Il en pleura tout de travers,

Même fit des extravagances,
 Et proféra ces insolences :
 Hélas ! . . . c'est un commencement
 D'une douleur assurément.
 Hélas ! dit-il , dans sa furie,
 C'est donc moi qui tranche ta vie,
 C'est moi qui porte dans ton sein
 Un coup qui me rend assassin !
 Je ne t'ai laissé dans ma place,
 Que pour me voir cette disgrâce
 De te perdre pour un jamais !
 Cher enfant, ce sont mes forfaits,
 Ce sont mes tours de passe-passe,
 Ces desirs de faire main basse
 Sur tant de valeureux sujets,
 Pour la plupart de vrais baudets :
 Ce sont les maux de ma patrie,
 Qu'inventa mon espieglerie,
 C'est ma lâche cupidité,
 Et ma triste infidélité,
 Qui font aujourd'hui mon martyre.
 Maraut que je suis, je respire !
 Et je puis voir encor le jour !
 Allons, peut-être qu'à mon tour,
 Je pourrai trouver bonne chance,
 Puisqu'il s'agit d'une vengeance.
 Ensuite il apelle un Trotin,
 Fait amener son guilledin,
 Orné d'une belle fontange,
 Et d'une riche housse de frange,
 Monte dessus, puis lui parla,
 Et dans son discours faufila
 Deux ou trois fines hableries,
 Ce qui veut dire menteries.
 Rhêbé, Roussin farci d'honneur,
 Qui comme moi porte un bon cœur,
 Depuis long tems, chose évidente,
 Nous n'avons qu'un même tente,
 Nous ne mangeons qu'un même pain,
 Nous ne buvons . . . je bois du vin,

Et toi de l'eau, la difference
 N'est pas grande, à ce que je pense:
 Rhêbé, reprends ta belle humeur,
 J'ai grand besoin de ta vigueur.
 Ou je dois rapporter la tête
 D'Eneas ce vrai trouble-fête,
 Ou la mienne doit y rester.
 Rhêbé, c'est à toi d'exploiter,
 Et de faire cette conquête,
 La plus belle, & la plus honnête
 Que tu puisses faire en ces lieux ;
 Et la plus agreable aux yeux
 Des Rutulois & des Itales.
 Tu seras mis dans leurs Annales,
 L'Histoire parlera de toi,
 Si jamais elle songe à moi.
 Mezence ensuite s'enharnache,
 Prend sa cuirasse & sa rondache,
 Sa main pleine de javelots,
 Puis s'en va par bonds & par sauts
 Au milieu des troupes Troiennes,
 Faisant fuir les Italiennes ;
 Il prend Eneas par l'écu,
 Et dit, allons ! à coupe-cu
 Voyons qui sera le plus brave !
 Le Troien d'un air plus que grave,
 Tope, dit-il, à qui va bien.
 O Dieux, je ne demande rien,
 Je suis au comble de ma joie,
 Si vous faites triompher Troie ;
 Si je ferre des quatre pieds
 Ces maître-ez-arts en passe piés ;
 Bref si je fais un sacrifice
 De son boudin, de sa saucisse.
 Mezence d'un air insolent
 Dans sa tête ses yeux roulant,
 Vas ! je ne crains ni Dieu, ni diable,
 Dit-il d'une voix effroiable ;
 En vain tu veux les invoquer,
 Dans ce moment tu vas bouquer,

Peut-

Peut-être demander la vie :
 Mais non, ma rage & mon envie
 Veulent aux dépens de ton sang,
 Venger mon fils jusqu'en ton flanc,
 Un javelot comme la foudre
 Parrit, & fut réduit en poudre,
 Se brisant sur le bouclier
 De notre invincible Guerrier.
 A celui-là succede un autre.
 Mais le pieux, le bon Apôtre,
 Lança son dard avec fureur,
 Qui s'envolant avec rumeur,
 Sur le test du cheval s'acharne,
 Lequel y fit une lucarne,
 Qui le fit ruer, puis tomber,
 Et sous son poids fit succomber
 Le furieux & fier Mezence.
 Eneas le pied sur sa pance,
 Lui fit dire un *mea culpa*,
 Puis après son chiflet coupa,
 D'où par le trou sortit son ame,
 En jurant Dieu comme un infame.

Fjn du Dixieme Livre.





L E

V I R G I L E
T R A V E S T I.

L I V R E O N Z I E M E.

PHébus à la blonde criniere,
 Commençoit déjà sa carrière,
 Lorsque s'éveillant en sursaut,
 Eneas du lit fit un saut,
 Prit le grand deuil, quitta pannache,
 Mit un crêpe sur sa rondache,
 En entourra son boucher,
 Et fit bronzer son Ecuier.
 Puis aiant quitté sa toilette,
 Il fut honorer le squelette
 De son defunt ami Pallas,
 Non sans pousser nombre d'hélas!
 Ensuite aux habitans célestes,
 Il fit présenter force zestes,
 Confitures dont on fait cas,
 Et dont il avoit fait amas
 Dans la Ville de Palantée,
 Ville tout des plus haut plantée:

Ce present fut fait par retour,
 Pour avoir vaincu tout le jour.
 De plus, il fit planter un chêne,
 Aux branches duquel on enchaîne:
 Les dépouilles des ennemis,
 Ce qui rassura les esprits
 De ses tristes compatriotes:
 Là, l'on attache les culottes,
 La fangle & les deux ériers
 De l'un de ces mâche-lauriers:
 Ici l'on voit pendre le casque,
 Le dard & le tambour de Basque
 D'un des plus fameux Laurentins:
 De ce côté, de deux Latins
 On voit les brillantes aigrettes,
 La Dragone & des castagnettes:
 En haut, les chaufsons de Lamus:
 Au milieu, du defunt Lausus
 On voyoit pendre la chemise,
 Avec sa houpelande grise,
 Son mouchoir, son bonnet de nuit,
 Que l'on trouva par cas fortuit,
 Son javelot, sa sarbacane,
 Son hausse-cou, sa pertuisane,
 Son buffe, & deux vieux baudriers,
 Et la forme de ses souliers:
 En bas, on voyoit de Mezence
 Deux dards brisez avec sa lance,
 Son casque orné d'ailes de cocq,
 Un carquois, six traits, & son croc,
 Sa cuirasse toute froissée,
 Même de douze trous percée,
 Son large bouclier d'airain,
 Qui tenoit encore à sa main,
 Son caleçon, sa chemisette,
 Sa belle écharpe & son aigrette,
 Sa rape à raper du tabac,
 Son baril & son avresac;
 Le tout en forme de trophée
 Que le bon & pieux Enée

Avoit

Avoit avec des étendars,
 Mis pour honorer le Dieu Mars.
 Là, voiant regner l'allégresse
 Parmi sa plus belle jeunesse,
 Même parmi ses Généraux,
 Qui regardoient tous ces lambeaux,
 Ou ces heureux fruits de la gloire,
 Que leur donnoit telle victoire;
 Il crut leur devoir un discours,
 Car il les haranguoit toujours,
 Et pour la moindre bagatelle,
 Leur disoit une Kirielle.

Mes Amis, mes Compartageans,
 Tant de mes maux & mes tourmens,
 Que de cet honneur impaiable
 De voir ici mordre le sable
 A ces superbes Laurentins,
 Ces Rutulois & ces Latins;
 Comme moi criez *vivat* Troie,
 Et donnez-vous tous à la joie.
 Le plus mauvais temps est passé;
 Et l'ennemi bien repassé.
 Voici les Armes de Mezence,
 Et de son fils, dont l'insolence
 A mérité ce triste sort.
 Ma foi, sans faire un grand effort,
 J'ai fouillé le fond de leur pance,
 Avec le fer de cette lance;
 Ils croioient nous prendre sans vert,
 Avec leurs têtes de pivert,
 De pivert, ou bien de linotte,
 Tant étoit lourde leur marotte:
 Vous avez vu que sans façon,
 En enfant de bonne maison,
 J'ai traité ce Roi, ce Barbare;
 Non que j'en fasse ici fanfare,
 Le sort ainsi l'a résolu,
 Et le grand Jupin l'a voulu.
 La mort de ce grand Capitaine
 Nous rend les maîtres de la Plaine;

Avant:

Avant d'y faire nos choux gras,
 Il faut jouër du coutelas ;
 Par la porte, ou par la fenêtré,
 Entrer en Conquérant, en Maître,
 La lance au poing bien en arrêt,
 Le dard à lancer toujours prêt,
 Dans la superbe Capitale
 De ce fameux Roi de l'Itale,
 Qui prétend nous prendre au filet,
 Et nous régaler du stiler.
 Chargeons nos armes à barbette,
 Que chacun de son escoupette
 Ote la rouille & le moisi ;
 Sans perdre de tems courons-y.
 Là, j'autorise le pillage,
 Le vol, même le brigandage,
 Et tout ce qui peut enrichir
 Gens qui savent si bien servir.
 En attendant l'heureux présage,
 Qui doit ranimer mon courage,
 Allez rendre un dernier devoir
 A ceux qui du sombre Manoir
 Ont entrepris le grand voyage,
 Pour nous établir une cage,
 Où nous pourrons en liberté
 Manger le jambon, le pâté,
 Boire du bon vin d'Italie,
 Faire la cour à Lavinie,
 Et rétablir notre Ilium,
 En élevant Lavinium.
 Pour moi je vais dans une biere,
 Faite par mon Hospitaliere,
 Emballer le corps de Pallas,
 Pour l'envoyer tout de ce pas
 Au bon homme son Pere Evandre,
 Qui de douleur pourra se pendre,
 Ou du moins gagner un transport,
 Quand il verra son seul fils mort,
 Mais mort dans le lit de la gloire,
 Aiant ébauché la victoire,

Que:

Que nous venons de remporter.
 Mais comme je dois raconter
 Par écrit cette noble histoire,
 (Qu'à grande peine on pourra croire,)
 Et l'envoyer dans ce moment,
 Je vous quitte sans compliment.
 Ce qu'il ne put dire sans braire,
 Et sans mouiller son luminaire :
 Ce fait ne paroît pas nouveau,
 Aquatique étant son cerveau.
 Notre fils d'Anchise chemine,
 Faisant toujours piteuse mine,
 A la porte où Pallas étoit,
 Et qu'Acete le vieux gardoit.
 Cet Acete Ecuyer d'Evandre,
 Ce qu'il est bon de vous apprendre,
 Même nécessaire en ce cas,
 Avoit élevé ce Pallas,
 Depuis qu'il quitta la bavette,
 Jusqu'à ce qu'il fut fait cornette ;
 Alors on le fit par honneur,
 Son Ecuyer, de Gouverneur.
 Près du deffunt, non dans la joie,
 Paroissoient les Dames de Troie,
 La larme à l'œil, ou le mouchoir,
 Pour étaler le desespoir,
 Ou pour pleurer à la fourdine,
 Du moins pour en faire la mine ;
 Car la femme en ce monde-ici,
 Pleure quand on veut, Dieu merci.
 Elles étoient échevelées,
 Faisoient des mieux les désolés ;
 Grimaces ne manquèrent pas,
 Suite ordinaire du trépas.
 On vit aussi le Domestique
 De l'infortuné fils unique,
 Autour du corps en sanglotant,
 Force prières recitant,
 En se meurtrissant la poitrine,
 De voir trébucher la cuisine.

On entendoit des cris affreux,
 Pouffez par des estomacs creux,
 Qui se répandoient dans les ruës,
 Et s'alloient perdre dans les nuës.
 Eneas prit le gouspillon,
 Pour l'arroser à sa façon,
 Et dans cette action célèbre,
 Il fit une oraison funébre,
 A peu près dans ce sens-ici,
 Que je raporte en racourci,
 Pour captiver la bienveillance
 De mon attentive audience:

Jeune Guerrier, mais mal-heureux,
 Qui n'eut jamais le cu breneux,
 (Dit-il) le cœur plein de tristesse,
 Je regrette fort ta jeunesse,
 Ta bravoure aussi, ce grand cœur,
 Que tu perds dans le lit d'honneur.
 Faut-il te voir quitter la vie,
 Quand je dois régir l'Italie,
 Commander aux Italiens,
 Les tenir tous dans mes liens,
 Les élever à la brochette,
 Et les gouverner à baguette?
 Tu devois retourner Vainqueur
 Chez Evandre, que la douleur
 Va suffoquer voyant la bierre
 Où cette Parque meurtrière,
 En tranchant le fil de tes jours,
 Vient de t'enfermer pour toujours.
 Il va dire que je l'enjole,
 Aiant juré sur ma parole
 De te renvoyer sauf & sain,
 Te ravitailler dans son sein.
 Ce coup fâcheux me desespere,
 Je plains le fils, je plains le père,
 L'un & l'autre me font pleurer:
 Mais pourquoi se desesperer?
 Tu n'es pas mort comme un infame;
 D'ailleurs je jure sur mon ame,

Que:

Que je vangerai cette mort,
 S'il plaît à Monseigneur le sort.
 J'y perds le plus au bout du compte,
 Je le dis à ma propre honte:
 Mon cher petit Ascagne & moi,
 Nous perdons tous de bonne foi.

Après ces douloureuses plaintes,
 Il prit ses armes de sang teintes,
 Les saupoudra, puis les baissa,
 Les saussa, même resassa
 Dans la bedaine ou dans la pance.
 De ce deffunt Tiran Mezence.
 Pour accompagner le Convoi,
 Mille Soldats de bon aloi,
 Charmez de revoir l'Etrurie,
 Et d'éviter telle tuerie,
 Furent commandés sur le champ,
 Parmi les plus lestes du Camp.
 Son corps fut mis dans des orties,
 Par deux Mères des Repenties,
 Crainte de putréfaction:
 Après on vint à l'onction,
 Avec du baume d'Arabie,
 Peut être de Fontarabie,
 Peut-être étoit-il du Perou,
 Ma foi je ne sai pas bien d'où.
 Pour finir la cérémonie,
 Dont Eneas souffre agonie,
 Il fit apporter deux habits,
 L'un de pourpre, l'autre de gris,
 Tous deux de belle Tiretaine,
 Que Didon avoit pris la peine
 De broder de sa belle main,
 Quand l'amour d'un trait assassin
 Lui mit dans le cœur flame ardente,
 Dont elle ne fut pas contente,
 Et dont elle se désola,
 Jusque là, qu'elle s'en brûla.
 Le triste fils de la Déesse
 A belle cuisse, à blanche fesse,

De son ami para le corps ,
 De l'un de ses deux justaucorps ,
 De la culotte , & de la veste ,
 L'assortissant de tout le reste ,
 Comme de bas & de souliers ,
 De bottes neuves , d'étriers ,
 D'un beau casque & de son aigrette ,
 D'une lance & d'une lancette ,
 D'un magnifique baudrier ,
 D'un grand sabre & d'un bouclier ,
 D'une cuirasse à cotte d'armes ,
 Enfin de toutes sortes d'armes ,
 Que lui portoient les Officiers
 D'un escadron de Cuirassiers .
 Après qu'on eut battu la marche ,
 Tout le Convoi se mit en marche ,
 Marchant en ordre à petit bruit ,
 Avec des flambeaux pour la nuit .
 Tous les Soldats fondoient en larmes ,
 Portans tous à rebours leurs armes ;
 Même Maron nous dit ici ,
 Que son cheval pleuroit aussi ,
 Cet Aton, cheval de bataille ,
 Qui dans la plaine , & la broussaille ,
 Dans les bois & dans les buissons ,
 Dans les marais , & sur les monts ,
 Dans la paix comme dans la guerre ,
 N'avoit pas son pair sur la terre .
 Trente chevaux des moins rétifs ,
 Avec cent trente-deux captifs ,
 Pris dans différentes batailles ,
 Accompagnent ces funeraillles ,
 Marchans poings liés sur le dos ,
 Deux à deux , & le reste en gros .
 Des Soldats au bout de leurs piques ,
 Portent les marques héroïques
 Des Ennemis morts de sa main ,
 Dont les noms par un Ecrivain
 Ecrits en très gros caractère ,
 Chacun selon son batistère ,

Sur leurs armes se faisoient voir.
 Douze Tambours drapés de noir,
 Quatre Trompettes, deux Tymbales,
 Portoient banderolles égales,
 Aussi bien que les Tabliers,
 Et les deux maîtres Timbaliers.
 Cette marche étoit terminée
 Par l'Envoyé de notre Enée,
 Chargé de faire un compliment,
 En haut ou bien bas Allemant.
 Six chars attelés de six Mules,
 Colorés du sang des Rutules,
 Chargés de fastueux présens,
 Utiles autant que plaisans,
 Et réjouissans à la vuë,
 Faisoient la fin de la cohue.
 Inventorions à présent,
 En quoi consiste le présent.
 Primo, l'œil du grand Poliphème,
 La quenouille & le diadème
 De la Reine Semiramis,
 La houlette du beau Pâris;
 Plus un très beau chapeau de paille,
 Avec une cotte de maille,
 Un ceinturon piqué d'argent,
 De javelots un demi-cent,
 Un grand bassin, une seringue,
 Un jeu complet de taupe & tinguë,
 De Didon le pot à pisser,
 Avec un bon Maître à danser,
 Un cheval natif de Sardagne,
 Six bâtons de Cire d'Espagne,
 Une Pagode, deux Chinois,
 Deux ou trois grands barils d'anchois,
 Deux autres de bonnes olives,
 Une femme pour les lessives,
 De la farine pour six mois,
 Et douze bons joueurs d'hautbois;
 Un grand tableau de Michel Ange,
 Qui représentoit un mélange

De toute sorte d'animaux,
 Habitans la terre ou les eaux.
 Somme totale, une chemise
 De très-belle toile de Frise,
 Six bonnets de nuit, six mouchoirs,
 Une trousse avec six rasoirs,
 Un cabaret, sa caffetiere,
 Enfin une très-belle aiguiere.
 Le tout rangé, bien emballé,
 Et par embaleur cordelé,
 Eneas suant de détresse,
 Ces mots entrecoupés adresse,
 A son ami le feu Pallas:

Hélas! jeune Guerrier, hélas!
 J'ai, je te jure, un grand déboire,
 De te voir passer l'onde noire:
 Mais j'en aurois de bien plus grands,
 Si je me trouvois des partans,
 Car j'ai peine à quitter la vie,
 Que je sai ma meilleure amie.
 Nous allons dans d'autres malheurs,
 Chercher d'autres sujets de pleurs.
 Adieu! puisse le chien Cerbere
 Devenir pour-toi moins sévère!
 Embrasse tous nos bons Troiens,
 Qui sont là-bas dans les liens.
 Sur-tout dis à mon defunt Père,
 Que j'ai soin du fils de ma Mère,
 Et qu'il ne lui manquera rien,
 Tant que je me porterai bien.
 Enfin pour le remettre en joie,
 Dis lui que je relève Troie.

A peine eut-il dit ces trois mots,
 Qu'on vit voler des javelots,
 Tirer de la mousqueterie,
 Recommencer la boucherie,
 Assaillir comme auparavant,
 Son Fort aussi-bien que son Camp;
 Ce qui le fit enfin résoudre
 De brûler aussi de la poudre,

Et

Et de se joindre à ses Soldats,
Pour les préparer aux combats.

Dans ce rems fameuse Ambassade
Vint lui présenter l'accolade
De la part du Roi des Latins,
Disons plutôt des passifins,
Plus fins qu'échappés de Gascogne,
Même que niais de Sologne;
Cette Ambassade vint au Fort,
Montrant par un ardent transport,
La paix peinte sur les visages
Des Deputés moins que sauvages.
Ils portoient des chardons benis;
Parbleu ! c'étoient des mal-apris,
Des gens qui n'avoient point de crane ?
Est-ce qu'Eneas est un âne,
Pour lui présenter des chardons ?
Voyez un peu ces Mirmidons !
Une branche d'olive, passe,
Quand l'Ambassade exige grace ;
Juste elle étoit dedans le cas :
Peut-être n'y songeoient-ils pas.
La grace étoit de leur permettre
De faire des trous , & d'y mettre
Tout ce qu'on trouveroit de corps ;
Ils vouloient enterrer les morts ;
Bon cela. C'est comme il faut dire.
En outre ils prioient de souscrire
Le Troyen, que par sa bonté,
Aucun acte d'hostilité
Ne fût fait pendant cette guerre,
A ceux qu'ils alloient mettre en terre,
Comme aux vivans faits prisonniers,
Soit Soldats, Dragons, Cavaliers.
Lui qui les appelloit ses frères,
Ses hôtes, même ses beaux-pères,
Allez je vous jure ma foi,
Que vous serez contens de moi,
Dit Eneas, je suis bon diable,
Fort doux, careffant, pitoiable,

Je mets le passé sous les pieds;
 Mais soiez tous mes alliez.
 Qu'avoit à faire l'Italie,
 D'aller donner dans la folie
 Du plus grand poltron des humains,
 Qui craignant d'en venir aux mains,
 Et de trouver mauvaise chance,
 Dédaigne de rompre une lance?
 Je veux parler de ce Turnus,
 Qui croit avec oculus bocus,
 En faisant tourner sa baguette,
 Me faire faire une courbette.
 Parbleu c'est pour ce pantalon,
 Ce vilage, ce violon,
 Que Jupin garde la victoire!
 Vous le verrez, oh vraiment voire!
 Vous le verrez donc bien toujours!
 Quand votre Roi pour son secours
 Armeroit toute l'Italie,
 Comme lui-même le publie,
 Il ne prendra jamais qu'un rat,
 Et ne sera jamais qu'un fat.
 Si chez vous j'ai porté la guerre,
 Si j'ai désolé cette terre,
 C'est par l'ordre du Dieu Jupin,
 Qui n'est rien moins qu'un Turlupin;
 Qui quand il a dans sa caboche,
 De faire marcher comme un coche
 Une grande maison sur l'eau,
 Tout obéit à son cerveau,
 Et la maison, & la rivière,
 L'un portant l'autre lui défère;
 Qui d'un si, peut faire du Ciel,
 S'il le veut, une ruche à miel,
 De cette terre une raquette,
 D'une Vestale une soubrette;
 Enfin qui peut en cet instant,
 De vous faire un moulin à vent,
 De vos épouses des harpies,
 Et de vos filles des toupies.

H

L'Am.

L'Ambassade après ce discours,
 Qu'elle ne prit pas à rebours,
 N'eut pas un petit mot à dire;
 Chacun le regarde, & le mire,
 Tant il parut plein d'onction,
 Et leur fit satisfaction.
 Le Chef enfin de l'Ambassade,
 Qui n'étoit pas le plus maussade,
 Lui fit une peroraison,
 Sans arrangement, sans façon,
 Sans figure de Rhétorique,
 Et sans ces grands mots, dont se pique
 Le savant, comme l'ignorant,
 Le pédant, comme le Régent.

Voici, je pense, la maniere

Dont ce Chef tourna sa matiere :

Grand Prince, tes fameux exploits,
 Chantés par la bouche aux cent voix,
 Bouche qui tient à deux oreilles,
 Mais bouche qui dit des merveilles,
 Quand sur-tout merveille se fait;
 Parci, par-là va son caquet,
 A la Ville & dans le Village
 Elle étourdit par son ramage,
 Et ne cesse de trompeter,
 Quand elle a lieu de caqueter:
 Tes exploits, tes hauts faits de guerre,
 Sont plus connus que le Tonnerre;
 Et nous sommes embarrassés,
 Dirai-je encor fort tracassés,
 De savoir comment nous y prendre,
 Pour te louer, & pour te rendre
 Les trois quarts de ce qui t'est dû.
 Car je n'ai jamais prétendu
 Que cette Ambassade ordinaire
 Puisse te payer le faiaire
 Que ta victoire mérita,
 Sans qu'il s'en manque un iota.
 Parlerons-nous de ta clémence,
 Et de cette noble confiance

**A faire bien, & jamais mal,
 Qui nous montre en original,
 D'un jour à venir notre Maître,
 Ou celui qui voudroit bien l'être?
 De ce pas je vas dire au Roi,
 Et j'en ferai crû sur ma foi,
 Ce que tu nous as voulu dire;
 Cela ne doit que trop suffire,
 Pour nous unir & lier tous.
 Peste ! c'est du lard dans tes choux;
 Et dans ceux de la Gent Troienne,
 Que Jupiter conduise & meine.
 Il est vrai que ce Roi Turnus
 Devroit aller faire chorus
 En quelque lointaine contrée;
 Sans venir à l'échaufourée,
 Incendier notre País,
 Faire nos filles des Laïs,
 Attirer chez nous le grabuge,
 Par un ennemi qui nous gruge.
 Dès que nous serons Alliés,
 Avec plaisir des mains, des pieds,
 Nous travaillerons aux murailles,
 Bastions, courtines, tenailles,
 Chemin de ronde, parapets,
 Demi-lunes, fossés, retraits,
 A l'angle, à la gorge, à la face,
 Dehors, même dedans la Place;
 Bref ce que nous aviserons,
 Et ce que faire nous pourrons,
 Sera fait, mais à l'amiable,
 Et moiennant rançon valable.**

**Le vieux Drance en demeura là.
 Sur le champ un grand brouhaha
 Se répandit dans l'assemblée,
 Qu'interrompit Messire Enée.
 On accorda la paix aux morts,
 Et l'on en enterra les corps;
 Ce qui dura douze journées,
 Des deux partis bien avinées.**

Dieu fait si l'on fit dans le Fort
 De nos Troiens, un grand effort,
 Pour tâcher d'établir frairie,
 Et même fonder confrairie,
 Chez ces bonnes gens, ces Albins,
 Pour la plûpart de vrais Dandins.
 L'un d'un côté fut fait compere,
 L'autre guignoit une commere;
 Celui-ci parloit de contrat,
 L'autre demandoit un grabat,
 Tant il avoit en abondance
 Farci de vin sa large pance.
 On commença par doux larcin,
 Sur la bouche, l'œil, & le sein;
 Et tout eût été dans la joye,
 Si content de la petite oye,
 On eût réglé ses mouvemens,
 Ses transports, ses déportemens.
 On ne vit que sceleratesse,
 Débordemens, tours de souplesse,
 Des Italiennes sur-tout,
 Qui les savent de bout en bout.
 L'une disoit, j'ai la migraine,
 Pour mieux courir la pretentine.
 D'autres chantoient à leurs maris,
 Ah! j'endors le petit, mon fils.
 L'on s'en donnoit à dos & ventre:
 Celui-ci sort quand l'autre rentre:
 Certains aux pieds des chênes verts,
 Faisoient voir la feuille à l'envers.
 Eneas songeant à l'utile,
 Faisoit ravitailler sa ville,
 De bled, de farine, de bois,
 De bœufs, de veaux, de lard, de pois,
 De vin, de biscuit, d'eau de vie,
 Et d'autres besoins de la vie.
 Là, l'on réparoit le pavé,
 Et d'autre part, à cu levé,
 Chacun travailloit avec zèle,
 A dérouiller son allumelle

Teinte du sang de l'ennemi.
 D'autres chantoient, la, sol, fa, mi,
 Pour témoigner l'ardente joie,
 Qu'ils avoient de voir briller Troie.
 Ici, l'on raccommode un mur;
 Là, l'on refait un contremur;
 En haut, s'assemble le Chapitre;
 En bas, l'on remplace une vitre;
 Là, l'on trace un grand ravelin;
 Ici, l'on relève un moulin,
 Et l'on prend d'une terre inculte,
 Pour l'établir sur une butte.
 Bref on voit jusqu'aux Généraux,
 Mettre la main à ces travaux;
 C'est à qui rétablira l'ordre,
 Qu'avoit causé si grand delordre.
 Tandis qu'en paix l'on respiroit,
 Et que chacun s'ameilleuroit,
 Cette vieille jalouse à gage,
 Toujours dans le grimelinage,
 S'en va sur le Mont Palatin
 Corner, mais de très grand matin,
 Dans la Ville de Palantée,
 La perte de l'ami d'Enée.
 Sans garder de formalité,
 Elle entre d'un air effronté,
 Jusque dans le Palais d'Evandre;
 Ne fait que monter & descendre,
 Vole de la cave au grenier,
 Sans avoir congé du portier.
 Elle descend dans la cuisine,
 Mise comme une gourgandine,
 Dans l'Office, dans le Cellier,
 Et dans le four du pâtissier.
 Là débitant sa marchandise,
 Elle récite la main mise
 Que Turnus à coups d'échalas,
 Avoit fait sur le beau Pallas.
 De là passant dans l'antichambre,
 Elle fait deux tours dans la chambre

De ce Monarque Arcadien,
 Et là, d'un hardi maintien,
 Elle raconte la bataille,
 En disant, Prince, tout coup vaille,
 Ton fils unique est trépassé,
Requiescat donc in pace.
 Ensuite elle va par la Ville,
 Où de mensonge elle dit mille,
 Trois contes à dormir debout,
 Puis va tomber chez Jean-fait-tout,
 Gazzettier de la jeune Troie,
 Le payer de même monnoie.
 De là, passe dans les Couvens,
 Où les petits comme les grands,
 Le Profès comme le Novice,
 Furent instruits du maléfice:
 Ce qui causa grande rumeur,
 Excita d'abord la fureur,
 Ensuite la pitié, les larmes,
 Pour la perte de tant de charmes;
 Virgile en compte bien deux cens,
 Tant en cœur, qu'esprit, & bon sens.
 On n'eut pas besoin de pleureuses,
 Ces lugubres apareilleuses;
 Tous les Arcadiens hurloient,
 Et toutes leurs femmes gueuloient.
 Le Béfroy voiant la lumiere,
 Qu'obscurcissoit grande poussiere,
 Fit un lugubre carillon,
 Qui mit tout en émotion.
 On sortit avec la banniere,
 La maitresse, & la chambriere,
 Le financier, le magistrat,
 L'apotecaire, l'avocat,
 L'usurier, la vieille punaise,
 Le belle, blanche, & fraiche fraise,
 Tout fut au devant de Pallas,
 Sentant déjà le faguenas.
 Enfin les Troiens arrivèrent,
 Qui leurs tristes sanglots mêlerent.

Avec

Avec ceux de ces habitans,
 Qui fourmilloient parmi les champs.
 Mais quelques soins que l'on pût prendre,
 On ne put empêcher Evandre
 De courir comme un insensé,
 Pour voir son fils le trépassé.
 Entouré d'une serpilliere,
 Il se jetta dessus la biere,
 Adressant ces mots au cercueil:
 Hélas! je ne suis pas en deuil,
 Mais, mon fils, ce n'est pas ma faute;
 Je ne croiois pas qu'un tel hôte
 Viendroit en si sombre appareil,
 M'annoncer si fatal réveil.
 Peste soit du reste de Troie!
 Qui met au croc toute ma joie,
 Me fait la victime du sort,
 Me porte le coup de la mort,
 Et dérange l'économie
 D'une si belle & longue vie,
 Que ne t'ai-je fait un poltron?
 Du moins gardant le decoron,
 On n'auroit pu te dire au juste,
 Si tu fus vaillant, ou robuste.
 Foin de la guerre & d'Eneas,
 Puis que je perds mon cher Pallas!
 Faloit-il pour un peu de gloire,
 Pour une aparente victoire,
 Un peu de fumée après tout,
 Que mon fils me portât le coup?
 Mais un coup sinistre, & funeste,
 Qui loin de me produire un zeste,
 Me fait quitter bien malgré moi,
 Et ma couronne, & mon emploi.
 Peste encore une fois d'Enée,
 Et de son ardeur saugrenée!
 Que ne demeueroit-il chez lui?
 Et pourquoi chercher un apui
 Aux dépens de mon fils unique,
 Qui gît dans l'affreuse boutique

Du redoutable & fier Pluton,
 Des sombres bords le factoton ?
 Ah que ta mère, mon épouse,
 Depuis long tems dans la belouse,
 A bien fait de passer devant !
 Mais moi qui suis le survivant,
 Prêt à tomber dans la bascule,
 Puis-je te voir par le Rutule
 De moi séparé pour toujours ?
 J'en verrai la fin de mes jours
 Une heure plutôt, à ma honte,
 Dont on te fera rendre compte,
 Là-bas au séjour ténébreux,
 Séjour funeste, & même affreux.
 Tu fus plus heureux en carnage
 Chez le Volsque où tu fis gagnage,
 Où tu fis nombre de mourans,
 Ou tu défis tes Concurrans ;
 Que chez l'Itale, dont j'enrage,
 Qui te met pour jamais en cage.
 Puis il laissa couler ses pleurs,
 Qui mêlés avec ses douleurs,
 Faisoient pitoyable harmonie,
 Et très-lugubre simphonie,
 Puis qu'en parlant il sanglottoit,
 Si fort qu'on crut qu'il radotoit ;
 Ce qui redoubla les allarmes.
 Après la chute de ses larmes,
 Il adressa sa triste voix,
 Qu'on interrompit maintes fois,
 Au Chef de ce Convoi funébre,
 Convoi magnifique & célèbre.
 Allez ! lui dit-il, & volez !
 A votre Eneas étalez
 Ce que telle déconfiture
 Coûte de maux à ma nature !
 Pourvu qu'il puisse après Lausus,
 Abattre l'orgueil de Turnus,
 Le desarmer de sa rapiere,
 Bref le priver la lumiere,

Evandre sera satisfait ;
 C'est le comble de mon souhait.
 Ensuite il entra dans la Ville,
 En conduisant d'un pas débile,
 La pompe jusques au tombeau,
 Où devoit reposer la peau
 De feu son fils, dont l'encolure
 Sembloit encore être en nature.
 On attacha dans les caveaux,
 De sa gloire tous les lambeaux.
 Puis on fit la triple décharge,
 En quoi le soldat parut large.
 Ainsi fut le guerrier Pallas,
 Mis en chemin d'aller là-bas,
 Faire sa cour à Proserpine,
 Comme parent de Melluzine.
 Quand tout cela fut achevé,
 L'escorte reprit le pavé,
 C'est à dire se mit en marche,
 Sans faire une fausse démarche.

Or tandis qu'elle revenoit,
 Que vers le Camp elle marchoit,
 On vit Tarcon, & notre Enée,
 Donner leurs soins cette journée,
 A faire brûler tous les corps
 De ceux qui furent trouvés morts.
 De grands buchers sur les rivages,
 Ornés de fleurs & de feuillages,
 Furent élevés le matin :
 Autant en faisoit le Latin.
 Là, l'on mit les corps, & les armes,
 Les cuirasses, les cottes d'armes,
 Les dards, les flèches, & les faux,
 Les chars, charettes, tombereaux :
 Tout fut de la ceremonie.
 On voyoit chaque colonie
 Faire trois tours autour des feux,
 Marchant d'un pas lent deux à deux.
 Autant en fit l'infanterie,
 Et même la cavalerie.

Puis on éventra des cochons,
 Des bœufs, des veaux, & des moutons,
 Dont on fit très grand sacrifice,
 Afin que Pluton fût propice
 A ces malheureux de Troiens,
 Partis pour les Elisiens.
 Le Laurentin, & le Rutule,
 Tous, dans un Conciliabule,
 Ordonnèrent que les Autels
 Fumeroient pour les Immortels.
 Si bien qu'on ne vit que grillades
 De boudins gras, de carbonades,
 Pour les grands Sacrificateurs,
 Leurs Prêtres & leurs Serviteurs,
 Ce qui causa grande fumée
 Autour de l'une & l'autre armée ;
 Et de part & d'autre des feux,
 Pour calciner ces malheureux,
 Qui dans cette grande journée,
 Si glorieuse pour Enée,
 Avoient aux dépens de leur sang,
 Mis les Troiens de but en blanc,
 Dans la paille jusques au ventre.
 Là, se trouvant dedans son centre,
 Et ne songeant qu'à s'agrandir,
 Eneas laissa refroidir
 Trois jours entiers les tristes restes
 De ces holocaustes funestes,
 Pour pouvoir après leur malheur,
 Leur faire de l'urne l'honneur.
 Bref, la quatrième journée,
 Notre pieux & sage Enée,
 D'un air sauvage & refrogné,
 Et dans son crêpe embeguiné,
 Vint devotieusement prendre,
 Et ramasser toute la cendre,
 Que l'on mit dans des pots vernis,
 Des peaux de boucs, & de rouffis,
 Et partout où l'on en put mettre ;
 Puis après on fut la remettre ,

A l'hôtel de Ville en dépos,
 Avec deux ou trois grands sacs d'os;
 Qui n'avoient pu faire poussière,
 Attendant l'honneur de la biere,
 Ou d'un célèbre enterrement,
 Qui se devoit précisément
 Faire après la fin de la guerre,
 Dans l'endroit où l'on prendroit terre.
 De son côté le Prince Albin,
 Prince tranquille, mais peu fin,
 Faisant en grande compagnie,
 Une égale cérémonie,
 Fut assailli de tous côtez,
 Par vingt ou trente Deputez
 Des plus affligés des Itales,
 Qui maquignonnoient des cabales
 Contre la guerre & ses abus,
 Et contre l'himen de Turnus.
 Là, les belles-filles, les frères,
 Les orphelins, & les beaux-pères,
 Fondans en pleurs crioient la paix,
 Menaçant d'aller au Palais,
 Casser les portes, les vitrages,
 Abattre murs, & galandages,
 Brûler l'étable, & les mulets,
 Même égorger tous les valets.
 Un entre autres de conséquence,
 Faisant très fiere contenance,
 Dit qu'il faloit que ce Turnus,
 Ce Roitelet, ce nez obtus,
 Vint chercher dans un tête à tête,
 De mettre fin à la tempête
 Qui s'élevoit dans le pais;
 Dont les habitans ébahis,
 Chagrins de voir telle phalange
 Venir chez eux faire vendange,
 Vouloient s'allier aux Troiens,
 Et qu'ils en savoient les moiens.
 Drance arrivé de l'Ambassade
 D'un grand point rehaussa l'aubade,

Parla contre le Rutulois,
 Et pour la Paix tout à la fois.
 La Populace le seconde,
 Contre Turnus murmure & gronde,
 Et sur l'étiquette du sac,
 Veut d'abord piller son bissac,
 Le chasser comme un misérable,
 Qui les ronge & qui les accable.
 La Reine sur un ton plus doux,
 Eut beau dire. à quoi songez-vous?
 Gardez vous si peu de memoire
 De mon cousin & de sa gloire?
 Quoi deux galeux & trois ronds,
 Fraichement de ce monde exclus,
 Vous font si-tôt tourner casaque,
 Et renvoyer chez le Cosaque
 Un Prince qui dans votre ennui,
 Fut votre bras droit, votre apui?
 Allez, vous êtes des Jocrisses,
 De miserables éctevisses,
 Qui retrogradez en bon-sens;
 Vous turlupinez vous des gens?
 Pendant si fâcheux intermede,
 Les Envoyés à Diomedé:
 Arriverent *incognito*,
 Et s'en allerent *subito*.
 Trouver le Roi, joindre la Reine.
 Après salut, ou droit d'aubeine,
 Tel qu'on le doit faire à son Roi,
 Venule sur son quant à soi,
 Fit ce discours tout d'une pièce,
 Qui n'augmenta pas l'allégresse,
 Dans les cœurs & dans les esprits.
 Ma foi, dit-il, nous sommes frits;
 Ce pisse-froid de Diomedé,
 A faire plaisir toujours tiède,
 Avec son air emmistoufflé,
 Sur votre lettre a reniflé.
 Peu s'en est falu d'avanture
 Qu'il n'ait poussé plus loin l'injure,

Car il auroit craché dessus,
 A l'épaisseur près d'un écus,
 Si je n'eus retiré la lettre,
 Que je vendis de lui remettre.
 La peste! il n'est pas indigent,
 Il a méprisé votre argent,
 En me disant, crois moi, détale,
 Je connois l'argent de l'Itale;
 En gambade, en contorsion,
 En fausse, & feinte affection,
 En coups fourrés, en embrassades,
 En amitiés, puis en ruades,
 Toujours par cinquante, ou par cent,
 Ton bon Maître paye comptant.
 Je veux bien le payer de même,
 Je m'en fais un plaisir extrême:
 Mais de lui donner des Soldats,
 Pour faire danser entrechats
 A cette Nation Troienne,
 Que plutôt Soldat je devienne.
 Assez, & même trop long-tems,
 J'ai galvaudé ces pauvres gens;
 Avec eux n'ayant plus de guerre,
 Je ne cherche plus qu'à leur plaire,
 Qu'à nous entretenir amis,
 N'en voulant point pour ennemis.
 Sur ce rapport le Roi rumine;
 En ruminant sa vieille échine,
 Sujette à grande pâmoison,
 De fièvre eut un cruel frisson;
 Ensuite il tombe en défaillance:
 Mais avec un peu d'assistance,
 Prompt secours, & bon brandevin,
 On vit renaitre tout soudain
 Son lard déjà sentant le rance,
 Et ranimer sa corpulence.
 D'abord conseil fut assemblé,
 Sur la place, au Marché du blé,
 Au Palais n'étant point de salle
 Si grande qu'étoit cette halle.

Là, les Mylords, les Courtisans,
 Les gros dos, & les semigrands,
 Les Bourgemestres, les Notables,
 Les Nobles, & les gens taillables,
 Les hauts, & les bas Officiers,
 Les Prêtres & les Marguilliers,
 Aiant voix délibératives,
 Parurent avec les archives,
 Pour y voir quel fut le fracas,
 Qui se fit en tel embaras.
 Chaque Membre y trouva sa place,
 Qu'il occupa de bonne grace.
 Le Roi se mit tout au milieu
 Sur un fauteuil de satin bleu,
 Dans lequel étant à son aise,
 Il dit tout haut, que l'on se taise !
 Et vous Venule, racontez :
 Les indignes déloiautez,
 Et les mépris de Diomede,
 Que de mon chef je dépossède.
 Seigneur, (après Salamalec)
 Voulez vous que je parle Grec,
 Albin, Hébreu, Troien, Rutale,
 Lui dit l'Ambassadeur Venule ?
 Je sai sur le bout de mes doigts,
 Toutes ces langues à la fois.
 Parlez Latin, dit le Monarque,
 Afin que des mieux l'on remarque
 En quel état nous nous trouvons,
 Et ce que faire nous pouvons :
 Au fait, & point de préambule.
 J'y consens, répondit Venule.
 Or sus, le Prince Etolien
 Méprise fort l'Italien ;
 Quand on le feroit Roi de Perse,
 Il ne veut point lier commerce,
 Ne veut pas prêter ses Soldats,
 Ni pour nous purger ses Etats :
 Dit que nous meritons la corde,
 Pour avoir reçu la discorde,

Et chassé de chez nous la Paix,
 Dont nous pairons tous les faux fraix ;
 Que ceux qui desolèrent Troie,
 Du malheur ont été la proie ;
Verbi gratia Menelas,
 Que fit-il, ou ne fit-il pas ?
 Près des colonnes de Protée,
 Sa flotte se vit arrêtée.
 Ulysse vit le mont Etna,
 Chez ses Cyclopes sejourner,
 A cause d'une maladie,
 Qu'il gagna dans la Lombardie.
 Pyrrus fit le Juif errant,
 Tandis que plus d'un Conquérant
 Vouloit souiller son Epousée,
 Et la maison d'Idomenée,
 Dont le triste renversement
 Arriva par un très grand vent.
 Que penser du Roi de Mycenes,
 Dont la femme fit des fredaines ;
 Qui débarquant dans son Palais,
 Gros, gras, dispos, gaillard, & frais,
 De la main cruelle & barbare
 De sa Moitié, chose peu rare,
 Fut brutalement poignardé,
 Et mort, encor vilipendé ?
 Voyez l'Amant de Clitemnestre,
 Qui profitant de son semestre,
 Avec le secours du poison,
 Fit culbuter Agamemnon.
 Les Locriens dans la Libye,
 N'ont-ils pas gueusé pour leur vie ?
 Et moi les Dieux m'ont-ils permis
 De retrouver tous mes amis,
 De voir encor ma chère femme,
 L'objet d'une constante flame,
 Et d'une ardente passion ?
 Ai-je aussi vu ma Calidon ?
 Cette Ville toute charmante,
 Comme le clinquant transparente,

Belle dedans, belle dehors,
 Où n'hâbita jamais Recors;
 Ni de Grapignan de finance;
 Ville faite pour l'abondance,
 Pour les plaisirs & les amours;
 Ville qui produit toujours
 Nombre de charmantes Donzelles,
 Toutes fringantes, toutes belles,
 Toutes employant bien le tems;
 Attendant la chute des ans;
 Ville sans caffarts, sans devotes,
 Où les femmes, quoique vieillotes,
 Ne mettent pas leur charité
 De médire de leur beauté,
 Ne connoissant la jalousie,
 Que sur le pied d'une ennemie.
 Hélas! je me vois poursuivi
 Par des spectres-jusques ici;
 Et mes gens par métamorphose,
 Ont à présent la bouche close:
 Ce sont d'infortunés oiseaux,
 Qui volent le long des ruisseaux,
 Et font retentir le rivage,
 De leur très discordant rimage.
 Voilà, Monsieur l'Ambassadeur,
 Ajoûta-t-il, tout le bonheur,
 Qui vous attend vous & les vôtres;
 Prenez exemple sur les nôtres,
 Et ne m'excitez pas en vain,
 Je vous le dis d'un esprit sain.
 Faites-vous votre destinée,
 Allez offrir au bon Enée
 Ces présens de votre bon Roi;
 Je les refuse tous, ma foi.
 C'est, vous le savez, à l'ouvrage,
 Et non pas à l'apprentissage,
 Que l'on connoît un ouvrier.
 A moi vous devez vous fier:
 Ce n'est pas un homme en détrempe;
 C'est un héros de bonne trempe,

Fort habile en l'art du fleurer ;
 Non pas un Chevalier Miler , *
 Qui de la langue fait merveilles ,
 A qui l'on tire les oreilles
 Quand il en vient au dégainé ,
 Tant il ressemble son ainé.
 C'est le héros de la gourmade ,
 Devant qui vous ferez cacade ;
 Il nous l'a fait faire avant vous.
 Allez ! croiez-moi , filez-doux.
 Voilà , dit l'Envoyé Venule ,
 Le discours , mais sans préambule ,
 De ce Prince sur son fumier ,
 De son tems le moins tracassier.

A peine eut-il rendu ce compte ,
 Qu'on se regarda , non sans honte ,
 Sans regret , même sans chagrin ,
 De voir par-tout fatal destin ,
 Malgré les soins , & la dépençe
 De la Latine Révérence.
 Chaque Membre sans dire mot ,
 Comme le Roi parut fort sot.
 Un murmure après le silence ,
 Fut ce qui ranima la dance ;
 Le Roi rapella son bon-sens ,
 Et kirielisa ses gens ,
 Après toutefois le dédale ,
 D'une longue oraison mentale ,
 Qu'il adressa de tout son cœur ,
 A Jupin le porte-bonheur ,
 Pour qu'infusion lui fût faite ,
 De la grace entière & parfaite ,
 De prendre en cette occasion ,
 Valable résolution.
 N'est-il pas bien tems ! je vous prie ,
 Dit-il à cette compagnie ,
 De s'assembler pour réfléchir ,
 Et pour ne faire que blanchir ,

EN

* Bourgeois de Province , grand fanfaron ,
 aussi-bien que son Frere.

En faisant de l'eau toute claire
 Sur la plus importante affaire,
 Qui puisse nous avoiser?
 Le moien de patrociner,
 Quand l'ennemi nous tient aux chausses;
 Quand parmi nous des pièces fausses,
 Ou traîtres peuvent se trouver,
 Ce qui peut fort bien arriver?
 Pour moi-je ne puis plus me taire,
 Tant je suis las de cette guerre,
 Qui ne peut rien nous apporter
 Que de nous faire maltraiter,
 Que de voir manger notre crème,
 Et nos ennemis boire à même
 Nos excellens tonneaux de vin,
 A nos filles donner farcin,
 A nos jeunes gens la poussée,
 A vous très maigre fricassée,
 A moi douleur de bout en bout,
 Puis que j'ai la peine de tout.
 Or à qui, mais sans complaisance,
 Avez-vous affaire, je pense?
 Feste! c'est à des semidieux,
 Qui de se battre sont-joyeux,
 Qui ne cherchent que plaie & bosse,
 Et qui regardent un colosse,
 Comme un nain ou comme un fêtu;
 Enfin qui sont armés à cru.
 Je croi pour moi voir un orage,
 Faire chez nous la male-rage,
 Quand je vois ces braves Troiens,
 Ces redoutables Phrygiens,
 Régir la montagne, & la plaine,
 De nos biens farcir leur bedaine,
 Faire de nos pauvres calins,
 Comme des choux de leurs jardins.
 Savez-vous quelque prompt remede?
 Car vous voyez que Diomedé
 Refuse tout plat son secours,
 Que nous allons tous à rebours,

Que bien-tôt va finir la trêve,
 Dont sur mon honneur j'en endève,
 Puisque nous touchons au moment
 D'un étonnant accablement.
 Ce qui plus l'ame me chifonne,
 Je ne puis m'en prendre à personne;
 Vous avez fait votre devoir,
 Mis en œuvre votre pouvoir,
 Deffendu vos biens & vos vies,
 Sauvé l'honneur de vos Silvies;
 Je veux le croire, & je le croi,
 Voulez-vous que j'en jure moi ?
 Mais il me vient une pensée,
 Qui me paroît bonne & sensée,
 Redoublez votre attention,
 Et suivez mon intention.
 Au delà, près des bords du Tibre,
 Une campagne belle & libre,
 Au couchant des Sicaniens,
 Que cultivent Arunciens,
 Où leur bétail cherche à repaître,
 Pourroit aujourd'hui trouver maître,
 Une montagne de sapin,
 Que protège le Dieu Jupin,
 Embellit fort cette contrée.
 Offrons le tout à maître Enée,
 Faisons alliance avec lui;
 Qu'il bâtisse là son étui:
 Et puis qu'il faut parler & dire,
 Qu'il partage avec nous l'Empire;
 Qu'il y fasse Ville & Châteaux,
 Pour y loger tous ses vassaux,
 S'il en a tant la fantaisie,
 Ou s'il avoit la frénésie
 D'aller en quelque autre Pais,
 (Dont je serois fort ébahis,)
 Faisons-leur bâtir une escadre,
 Si votre bon-sens au mien cadre.
 Enfin, pour couper au plus court,
 Mon avis est que dès ce jour,

(Ce n'est pas une gasconade,)
 On compose belle Ambassade,
 De cent des plus grands de ma Cour,
 Qu'ils soient jeunes, & faits au tour,
 Poudrés, nimpnés, sur leur beau lustre,
 Sur-tout du sang le plus illustre :
 Cette Ambassade portera
 Présens, qu'elle lui donnera ;
 Portant en main rameau d'olive,
 Afin que bonne paix s'ensuive :
 Car du symbole de la paix,
 L'Olivier fait tous les fraix ;
 Le laurier n'est que pour la gloire,
 Acquisse par une victoire.
 Or, voilà mes intentions ;
 Ecoutez quels seront les dons,
 Que je destine au bon Enée :
 Ma grande & grasse haquenée,
 De l'ivoire & des talens dor,
 Que je prendrai dans mon trésor ;
 Un gros couffin, ma belle chaise,
 Pour qu'il soit assis à son aise ;
 Une robe de velours verd,
 Bonne pour le froid dans l'hyver ;
 Un grand manteau doublé d'hermine,
 Brodé de couleur argentine ;
 Un Sceptre, & mon bandeau Roial,
 Avec le Cérémonial,
 Ou le centre de la folie
 Des Cours de toute l'Italie :
 Cela sera pour Eneas.
 Pour son fils, ne l'oublions pas,
 Deux ou trois caisses de dragées,
 Autant de vestes orangées,
 Une écharpe à frange d'argent,
 Plus une dose d'entregent.
 Orsus, bannissons la tristesse,
 Soudons l'Etat dans sa foiblesse,
 Dévouons-nous à son secours,
 Et machinons nous de beaux jours.

Après

Après cette longue tirade,
 Drance donnant dans l'enfilade,
 Ne parla qu'à bâtons rompus,
 Contre son Ennemi Turnus.
 Drance savoit bien son affaire,
 D'humeur étoit atrabilaire,
 Poltron, mais au superlatif,
 Plus hardi gesticulatif;
 De bon conseil, fort en cabale,
 Sur-tout dans cette Capitale,
 A cause de sa parenté,
 Dont tout le lustre, & la beauté
 Venoit du côté de sa mère,
 Obscure étant celle du père.
 Ce Drance parla le premier,
 Et remit au Calendrier
 Grec, ou Latin, que nous importe,
 Turnus plus petit qu'un cloporte.
 Seigneur, dit-il au Roi Latin,
 Voulez-vous pour ce Carabin,
 Pour ce fier Alcide en détrempe,
 Qui sort du combat & décampe,
 Comme le plus vil galopin,
 Qu'on prenne notre saint crépin?
 Qu'on nous fasse & qu'on nous refasse?
 Qu'on nous réduise à la besace?
 Qu'on nous mette les osselets?
 Qu'on nous fourage nos poulets?
 Enfin qu'on fasse à Lavinie,
 Quelque affommante vilenie,
 Ou bien quelque incongruité,
 Indigne de sa qualité;
 Qu'on couvre son front d'un outrage,
 En lui volant son pucelage?
 Non, non, je connois votre cœur,
 Il fut toujours confit d'honneur,
 Et ne suivit que la justice.
 Pour nous rendre Jupin propice,
 Qui se déclare le soutien
 De cet honnête homme Troien,

Qui

Qui seul conduit sa destinée
 Dans ce País, cette contrée;
 Embalez avec ces présens,
 Que vous devez dans peu de tems
 Envoyer au pieux Enée,
 Embalez, dis-je, une épousée,
 Pour ce Prince si généreux,
 Que les Dieux veulent rendre heureux.
 Faites donc partir Lavinie,
 D'une brillante Cour suivie,
 Conduite par Ambassadeur,
 Qui fasse à nos Latins honneur.
 Ne donnez plus dans la folie
 Du Héros de la zizanie,
 De Turnus qui nous fit armer:
 Il est facile à desarmer,
 Eneas suffit & de reste;
 C'est ce que sa valeur atteste.
 Par-là, cimentez le repos,
 Que vous devez à nos travaux.
 Que peut vous produire un tel Gendre,
 Que de voir votre Ville en cendre,
 Les Troiens *abhoc & abhac*,
 Faire du Palais un micmac,
 Brider cheval, & seller mule?
 Laissez lui dorer la pilule,
 Vous verrez qu'il l'avalera,
 Et qu'il en faudra venir là,
 Avant que la semaine passe.
 Or je vous demande la grace,
 De faire à votre volonté,
 Bonne alliance & bon traité.
 Que s'il vouloit mordre à la grape,
 Et voir comme le Troien frape,
 Qu'il aille droit à son Rival,
 Paier intérêt, principal,
 Des biens qu'il nous a fait répandre;
 Ou qu'il aille se faire pendre,
 Ce poltron, ce godelureau,
 Qui vient faire ici l'hobereau.

TURNUS

Turnus fut enflammé de rage,
 A ces mots dits à son visage;
 Il en tressauta de fureur,
 Et tira du fond de son cœur,
 Tout sur le champ cette risposte,
 Qu'il ne lui prêta pas à poste:
 Tu fus toujours grand discoureur,
 Drance, au bruit de l'avant-coureur
 D'un combat ou d'une bataille;
 C'est le lot de la Maraudaille,
 Qui comme toi vit sans honneur,
 Et de son ombre a toujours peur.
 Dans le Conseil ton éloquence
 Brille avec beaucoup d'affluence;
 Quand on y traite d'une paix,
 Pour-lors tu ne taris jamais;
 Mais tu parois la gueule morte,
 Dès que l'on frape à notre porte,
 Ou qu'Eneas sur ses rempars
 Nous répond à bons coups de dards.
 N'aurois-tu pas besoin de Fées,
 Pour nous étaler les trophées,
 Erigés à la noble ardeur
 Qu'a manifesté ta valeur?
 Vas! Patelin, tu n'es qu'un fiacre,
 Qu'un grommeleux, qu'un vilain poacre;
 Qui n'est brave qu'en sots discours,
 Qu'en arrogance & qu'en détours.
 D'un air pincé de chattemite,
 Tu m'imputes honteuse fuite?
 Lâche, j'atteste Bitias,
 Les vaillant Pandare, & Pallas,
 Le Tibre enflé du grand carnage
 Que ma main fit sur son rivage.
 Vas demander quel fut l'effort
 De ma bravoure dans leur fort!
 Vas, malheureuse chanterelle,
 Vas t'en jouer de la prunelle
 Chez l'Arcadien, le Troien,
 Le Mantouan, l'Etrurien,

Et compte combien d'escarcelles
 Ont laissé là leurs perronelles,
 Par les coups qu'a porté mon bras,
 Dans les horreurs de nos combats.
 Point de salut dans cette guerre;
 A ton sens on doit perdre terre,
 Même courir le guille-doux,
 Jusque chez les Topinamboux!
 Ne crois-tu pas qu'Achille tremble,
 Qu'Eneas le va mettre à l'amble,
 Qu'il va seller, brider le Grec,
 Et que d'un seul coup de son bec,
 Il va dompter Latine engeance?
 Sommes-nous rentrés en enfance?
 Sommes-nous devenus perclus?
 Mais Drance, ne te trouble plus!
 Vas, je veux te laisser, infame,
 Jouir encor de ta belle ame,
 La laisser animer ton cœur,
 Paitri de fange, & de tiédeur.
 Maintenant je viens à vous, Sire,
 Et je répons à votre dire,
 Comme à ce galimatias,
 Qui nous met tous entre deux as.
 La crainte dans votre cervelle,
 Vous fait déjà voir l'allumelle
 Des fabres de ces francs trigauds,
 Fouiller le fond de nos boiaux.
 Eh bien, si le Roi Diomedé,
 Et l'Etolien, & le Mede,
 Vont avec nous tous à rebours,
 Et nous refusent leurs secours,
 Nous aurons la fiere Camille,
 Elle seule en vaut plus de mille,
 Le fortuné Tolumnius,
 Messape, & moi le Roi Turnus,
 Tous de grands casseurs de raquettes,
 Point fantarons, mais bons Athletés,
 Qui vous meneront les Troiens,
 Comme les loups menent les chiens.

que

Que si cette indigne mazette,
 Cet Eneas, en main la brette,
 Veut s'escrimer dans un combat,
 Que ne parla-t-il donc le fat ?
 Ne savez-vous pas que ma vie
 A vos intérêts est unie,
 Pour un toujours, pour un jamais,
 En guerre, comme dans la paix ?
 Pendant que ce parleur à gage
 De Drance repoussoit l'outrage,
 S'amusoit à baguenauder,
 Qu'il leur en donnoit à garder,
 Parlant avec rodomontade ;
 Un Député d'une bourgade,
 Qu'incendioit notre Eneas,
 Vint au Palais doublant le pas ;
 Et dit qu'à la desesperade,
 On avoit fait carabinade,
 A l'aproche du Camp Troien,
 Ce que voulut un Citoyen :
 Mais qu'Eneas par la grillade
 Avoit fait passer la bourgade ;
 Qu'il marchoit au travers des bleds,
 Des autres graines & des prés,
 Ce qui détruisoit la pâture,
 Aussi bien que leur nourriture.
 Second Conseil fut assemblé
 De gens moins vifs fut affublé,
 Tandis que chacun en tumulte
 Mettoit en œuvre catapulte,
 Pour bien régaler l'ennemi,
 Qui n'étoit rien moins qu'endormi.
 L'Ecolier, & l'Academiste,
 Le fainéant, & le Legiste,
 Le petit Maître, & son valet,
 De peur de garder le mulet,
 Et de ne pouvoir trouver place,
 S'étoient saisis d'une terrasse.
 Leurs parens pleuroient largement,
 Et crioient par redoublement

Qu'on n'avoit pas besoin de guerre,
 Que la paix étoit nécessaire;
 Les mères embrassoient leurs fils,
 Disant, tout va de pis en pis,
 A tous venans faisoient la nique,
 Imitans de près la musique
 D'un Cigne qui se sent mourir;
 Toutes ne pouvant s'aguerrir,
 Souffrant au delà de nature,
 Du départ de leur géniture.
 Turnus au milieu du Conseil,
 Etincelant comme un soleil,
 Dit partant, cette gasconade:
 Je vais préparer la civade
 A mon Rival, à ses Troiens,
 Tandis que cherchant les moiens
 De faire avec eux alliance,
 Vous tomberez en décadence.
 Il sortit comme un furieux,
 Jurant & blasphémant des mieux,
 Et trouvant sous sa main Voluse,
 Qui nettoioit son arquebuse,
 Il l'envoya tout de ce pas,
 Chercher ces avaleurs de bras,
 Qui chargeant toujourns à cartouche,
 Sont dangereux à l'escarmouche,
 Mais fiers comme des Ecoissois,
 Tant-ils ont grand air-sous le bois.
 C'étoit le Volſque & le Rutule,
 Gens adonnés à la crapule,
 Beaux Soldats, mais mauvais guerriers,
 Bons poltrons, meilleurs cazaniers.
 Coras, son frère, avec Messape,
 Contrefaisant le chien qui jape,
 Toujourns chantans même refrain,
 Dans la plaine marchant bon train,
 Alongeoient leur Cavalerie,
 Et doubloient leur Infanterie,
 Tandis que Turnus occupoit
 Les tours, & les fortifioit;

Faisant le tour de la muraille,
 Avec un gros de dragonaille,
 Dont il farcissoit les recoins,
 Pour s'en servir dans les besoins.
 Le Roi sortit de l'assemblée,
 L'ame en desarrois, & troublée,
 Regrettant d'avoir aux Troiens
 Refusé droits de Citoyens.
 Enfin toute la populace
 Vole, va, vient, court, & tracasse;
 Les uns dépavent leur quartier,
 D'autres occupoient l'armurier,
 Les Béats faisoient des neuvaines,
 Et les vieillards tendoient les chaines.
 On voioit dans les carrefours
 Battre incessamment les tambours,
 Sur Timbales rouler baguettes,
 Fifre jouer, sonner Trompettes,
 Befroi tocfiner carillon,
 Laquais, cocher, & chambrillon,
 Portiers, Enfans, Femmes & Filles,
 Petites & grandes familles,
 Lords du pais, & gens obscurs.
 Courir comme au feu sur les murs,
 Armez de frondes, & de pierres,
 D'huile dans de larges chaudières,
 De ruiles, carreaux, & platras,
 De cendres, & de mort aux rats.
 La Reine même accompagnée
 D'une foule assez mal menée,
 Fut dans le Temple de Pallas,
 Portant corbeille sous son bras
 Pleine d'excellentes pastilles,
 Pour en encenser les guenilles
 De la Déesse des beaux Arts,
 Des Décroteurs, des Savoyards,
 Gagne-petits, porte-boutiques,
 Et des autres Arts mécaniques;
 Pour l'encenser, point d'encensoir,
 La Reine prit le pot au noir,

Tant son ame étoit chifonnée,
 Et par la crainte lutinée.
 Ensuite elle encensa l'autel
 D'un air qui n'eut rien du mortel,
 Ce qui noircissant la Déesse,
 N'augmenta pas peu la détresse
 De la foule qui la suivoit.
 Près d'elle Lavinie étoit,
 Qui fit une grande risée
 De voir la Déesse bronzée.
 Dont sa bonne maman pleura,
 Et de son estomac tira
 Cette harangue entrecoupée :
 Puissante Pallas occupée
 A nous garantir de tout mal,
 Je quitte mon Palais Roial,
 Pour venir à la dérobée
 Te prier d'arrêter Enée,
 De lui briser son espadon,
 Son carquois, & son esponton,
 Son javelot, sa javeline,
 Son dard, avec sa carabine,
 Plûtôt que de le voir entrer
 Dans Albe nous enchevêtrer
 De sa figure effeminée,
 Et presque en tout tems embrenée.

De son côté l'ardent Turnus,
 Sortant du temple de Janus,
 Parut devant la populace,
 Armé de sa belle cuirasse,
 En forme d'écaille d'airain,
 Aiant un visage seréin,
 Treffillant déjà de courage
 Comme un jeune cheval sauvage,
 Courant de la ville au château,
 Monté sur un vrai mornandeau.
 Les Volsques conduits par Camille
 Arrivèrent près de la Ville,
 Où cette belle fille entra,
 Et devant Turnus se montra,

Tenant

Tenant très fiere contenance,
Portant en sa main bonne lance,
Sabre au côté, carquois au cou,
Montant beau cheval sans licou.
Je viens, dit elle, avec ma troupe,
Dîner chez toi, vite la soupe,
Puis après nous en découdrons,
Ou plutôt nous nous effairons
Contre cette leste Canaille,
Qui vient droit à cette muraille :
Avec mes gens tout de ce pas,
Je veux ranger ces scelerats,
Et montrer au bon-homme Enée
Ce que peut fille garçonée;
Je veux attaquer les Troiens,
Et même les Etruriens,
Leur donner à tous sur la gueule,
Ma Troupe suffit toute seule.
Pour vous avec vos fantassins,
Vos Rutulois, vos Spadassins,
Gardez les murs de cette Ville,
Ailleurs je me croi plus utile.
J'ai plus d'une once de valeur,
Peur-être un peu moins de pudeur ;
Mais elle n'est pas nécessaire,
Dans le desordre de la guerre.
C'est assez croquer le marmor,
De vin faites venir un pot,
Et sans faire tant de grimace
Faites moi remplir une tasse;
Et bûvons vite à qui de nous,
Fera ce jour les plus beaux coups.
J'en vais faire un, je vous assure,
Lui dit Turnus, baissant la hure,
Dont les Itales parleront,
Et que les Latins chanteront
A gorge amplement déployée;
Tant ma valeur bien employée
Fera des siennes cette fois,
Avec mes braves Rutulois.

Ce bigot me croit une buse,
 S'il croit pouvoir mener sa ruse
 Au gré de son intention ;
 Ma foi je vais gager que non,
 Aiant découvert par moi-même
 De ce Rival le stratagème,
 Qui voudroit me damer le pion,
 Avec son triste escosion.
 Voici, Damoiselle ma Mie,
 De son dessein l'anatomie.
 L'analise seroit mieux dit,
 Nous dira quelque bel Esprit ;
 Mais de cela je me brimbale,
 Si l'expression est égale.
 Vous faurez donc qu'un Espion,
 Entier à ma devotion,
 Ce grand dessein m'a fait connoître.
 Il s'en mordra les doigts le Traître !
 L'écervelé, le gros goulu !
 Qui croit sans peine urlu brelu,
 Nous vergetter notre Etamine.
 Il faut avoir une autre mine,
 En savoir même un peu plus long,
 Et mieux jouer de l'espadaon.
 Sa plus belle cavalerie
 Doit avancer dans la prairie,
 Pour marauder dans les hameaux,
 Et mettre nos bourgs en lambeaux ;
 Tandis qu'avec toute l'armée,
 D'illusions bien empaumée,
 Cet Eneas marche au travers
 Des monts, pour gagner le revers
 De la ville, & pour nous surprendre.
 Oh ! jugez s'il fait bien s'y prendre,
 Et si savant dans le métier .
 Je laisserai ce sibustier
 Nous aporter le chat en poche,
 Sans lui dresser quelque anicroche.
 Je sai là-bas un chemin creux
 Bien ombragé, marécageux,

Où je vais établir mon poste
 Pour être prêt à la risposte.
 Pour vous, joli petit trognon,
 Mieux couverte que n'est l'ognon,
 Qui venez, comme une Amazone,
 Commander vous-même en personne
 Une centaine de galeux,
 Animez du feu de vos yeux;
 Qui portez dans votre valise
 Grand courage & blanche chemise;
 Venez partager le danger,
 Que nous trouverons à venger
 Le Roi d'Albe, & le Roi Rutule.
 Mais n'allez pas ferrer la mule,
 Vous battre chiquet à chiquet,
 Ni nous ménager un torquet.
 Joignez vos cavaliers aux nôtres;
 Messape en conduit assez d'autres
 Pour nous soutenir au besoin.
 Sur-tout de nos gens aiez soin;
 Faites leur dire comme aux vôtres,
 Soir & matin leurs patenôtres;
 Et prenez bien garde sur-tout
 De vous mettre à la gueule au loup.
 Talonnez de près la brigade
 De ces gens faits pour la saccade;
 Enfin repassez ces Troiens,
 Et ces grelus de Tyrreniens.
 Pour moi prenant cette vallée
 J'en vais dire une ratelée,
 Embusqué dans ces bois touffus,
 Où j'en ferai plus d'un perclus
 De l'odorat, ou bien de l'ouie,
 Parmi cette race éblouie
 De quelque succès clandestin,
 Que leur accorda le Destin,
 Quand cette troupe bazanée
 Fut par ce Godenot d'Enée
 Conduite du mont Palatin
 Au débarqué chez le Latin.

Turnus, & la belle Camille,
 Chacun de son côté fit gille:
 Mais tandis que gille ils faisoient,
 Et que les partis agissoient,
 Diane apella cette Nimphe,
 De sa suite le Paranimphe,
 La petite mignonne Opis,
 Portant à son doigt beau Lapis,
 Et lui tint ce triste langage:
 Ma chere aimable Opis, j'enrage!
 Camille marche à l'ennemi,
 J'en pleurerois presque à demi,
 Tant cette bravade me gêne;
 Si jamais elle en a dâns l'aine,
 Ma belle enfant, ah! c'en est fait,
 Il faudra pleurer tout à fait.
 Mais connois-tu cette Camille?
 De sa Mere elle fut la fille;
 Car son Pere est fort incertain,
 Parmi le Volsque & le Latin.
 Cependant un certain Metabe,
 Maître Tiran, faux Astrolabe,
 La reconnut, fut son apui;
 C'est assez la mode aujourd'hui.
 Tel a garçon, & belle fille,
 Qui comme un sot, un imbécille,
 Croit en être le putatif,
 Quand il n'est que nominatif.
 Ce Tiran sortit de Priverne,
 Menacé d'essuyer la berne,
 Portant sa fille sur son cou,
 Traversant, comme eût fait un fou,
 Son Ennemi qui l'environne,
 Et qui dit, qu'il la paîra bonne,
 Si jamais il a le dessus,
 Ce qu'il voudroit pour des écus;
 Peut être en donneroit-il trente,
 Pour lui voir danser la courante.
 Par des hauts, des bas, & des bois,
 Il passe, & Camille à la fois,

Jusque

Jusque sur le fleuve Amazéne,
 Qui pour-lors inondoit la plaine
 Par un cruel débordement ;
 Ce qui retarda d'un moment
 Une chose fort singulière :
 C'est le moien & la manière,
 Dont le Tiran fit passer l'eau
 A si joli friand-morceau.
 Qui dira que c'est hablerie,
 N'aura qu'à lire, & je l'en prie,
 Notre scrupuleux de Maron,
 Qui pour le vrai tint toujours bon,
 Ne dit jamais de gasconnade ;
 Aussi fut-il sans rebufade,
 Reçu dans le sacré Vallon,
 Par notre bon Maître Apollon.
 Il prit sa grande javeline,
 L'attacha le long de l'échine
 De cet innocent Rejetton,
 Puis il la lança tout d'un bond
 Avec vigueur sur l'autre rive.
 Fasse les Dieux que je te suive,
 Dit-il en soupirant bien fort !
 Après cela faisant effort,
 Pénétré de peur & de rage
 Lui-même se jette à la nage,
 Et nagea si bel & si beau,
 Que sans aide il traversa l'eau.
 Dès qu'il fut à l'autre rivage,
 Il se décrassa le visage,
 M'offrit de bon cœur sur le champ,
 Cette Camille encore enfant,
 Qu'il détacha de la machine
 Qui lui conserva son échine.
 Puis il fit sécher ses habits
 De gros de Tours, ou de tabis,
 Ensuite il fut dans la Coline,
 Où trouvant bête chevaline,
 Sa Camille en suçà le lait,
 Jusque dans un âge un peu fait.

Dès-lors qu'elle lui parut grande,
 Il me réitera l'offrande
 De cette charmante Dondon,
 L'aprit à porter l'espadaon,
 De peaux de Tigre fit sa robe,
 Du fort d'un bois sa garde-robe,
 Sa nourriture de pain sec;
 Et pour lui rafraîchir le bec,
 Un peu d'eau de claire fontaine,
 Quelques gouttes de vin d'aubeine,
 Qu'il attrapoit dans les hameaux,
 En courant par monts & par vaux.
 Tous les jours allant à la chasse
 De la pantaine, ou la tirasse,
 De la fronde, ou bien de l'épieux,
 Il l'instruisit, on ne peut mieux,
 A cette sorte d'exercice;
 Tantôt elle tuoit genice,
 Tantôt un merle, un écureuil,
 Un herisson, jeune chevreuil,
 Un cailleteau, grasse becasse,
 Une sarcelle, une limace:
 Toujours quelque chose apportoit,
 Que Metabe sacrifioit
 D'abord à mon honneur & gloire,
 Dont j'ai gardé bonne mémoire.
 Voilà, ma chere fille Opis,
 Quelle est cette Griselidis,
 Peut-être l'unique Pucelle
 Qui soit de Rome à la Rochelle.
 Son Destin la presse si fort,
 Que je crains beaucoup pour sa mort.
 Prends ce carquois, & cette flèche,
 Mets deux mouches à ta calèche,
 Mais de ces fiers & gros bourdons,
 Du suc des fleurs les vrais larrons,
 Enfin de celles dont la graisse
 Te paroitra la plus épaisse;
 Et les fais voler promptement
 Au milieu de ses armement;

Où dans l'endroit où l'on travaille
 A des mieux mener la bataille.
 Et là, quiconque blessera
 Camille, ou du mal lui fera,
 Soit un Troien, soit un Itale,
 Opis, qu'on me le passe en galle;
 Sur le champ qu'on lui lance un trait,
 Pour me vanger de ce forfait.
 Sur-tout dans un épais nuage,
 Cache ton petit équipage.
 Si-tôt que Diane eût parlé,
 Et qu'Opis eût dégringolé,
 On entendit un tripotage,
 Aprochant d'un remûmenage,
 Dans les airs, même aux environs
 Qui fit chevrotter les poltrons.

Cependant la Cavalerie
 Des Troiens & de l'Etrurie,
 Sous leurs Chefs faisant de grands cris
 Comme des Rominagrobis,
 Avançoit droit à la muraille,
 Faisant résonner la clinquaille,
 Croiant faire chez le Latin,
 Bonne trouvaille & bon butin.
 Messape, & la belle Camille,
 Embusqués tout près de la Ville,
 Détachèrent les deux Coras,
 Qui comme deux vrais Quinolas,
 Se tenant sur la deffensive,
 Furent au trot, criant *qui vive?*
 Pour de réponse, au Diable zot
 Si l'on leur répondit un mot.
 D'abord marcha la javeline,
 Le javelot, la carabine,
 Le dard, le trait, le mousqueton,
 La catapulte, & l'hoqueton,
 La hallebarde, aussi la fronde
 Mère nourrice de la sonde,
 Je veux dire du Chirurgien,
 Et de son attirail de chien.

Dans l'air on voyoit une grêle
 De flèches tombant pêle-mêle,
 Qui fêlerent quelques cerveaux,
 Défigurèrent les muzeaux
 Des combattans de part & d'autre,
 Qui se battoient en bon Apôtre.
 Tyrhene du parti Troien,
 A la tête du Tyrrhenien,
 Attaqua le brun Acontée,
 Qui se trouvoit à sa portée;
 Il entama son fier cheval
 Un peu plus haut que le poitrail;
 Ce qui lui fit faire un parterre
 A sa durée un peu contraire:
 L'un & l'autre mourut du coup;
 Car le maître, du contre-coup
 Qu'il prit en tombant dans la tête,
 Dans le moment baissa la crête.
 Les Latins lâcherent le pié,
 Le Troien fit le contrepieé,
 Les talonnant d'une dégainé,
 Qui ne leur fit pas peu de peine.
 Asylas frappant tout de bon,
 Fit à dépêche-compagnon,
 Et le fer au cul dans la porte
 Les conduisit, non de main morte.
 Quand l'Itale reprenant cœur,
 Fit volte face par honneur,
 De sa manœuvre l'ame émuë,
 S'élançant à bride abattuë
 Sur Asylas, & ses Troiens,
 Qui reprirent le trot des chiens.
 Le Toscan d'une ardeur guerrière
 Du Rutule prit le derrière,
 Et le reconduisit deux fois
 En lui chargeant le dos de bois.
 Telle paroît l'onde écumante,
 Dans le milieu d'une tourmente:
 Un flot par l'autre est repoussé,
 Le même après est enfoncé.

Ce fut à la troisième charge,
 Que la fureur se vit au large,
 Chaque parti s'entremêla,
 S'étant mêlé se régala
 De mille coups, non d'étrivière,
 Mais d'une lame meurtrière,
 Dont rouloient grands ruisseaux de sang,
 Sur le sable, & dans chaque rang
 De soldats formant la bataille;
 Où malgré chemise de maille,
 Beaucoup y finirent leur sort,
 Voulant se montrer le plus fort.
 De loin le vaillant Orsiloque,
 Sur son casque portant breloque,
 A Remule lance un grand trait,
 Croiant l'assommer tout à fait:
 Mais il en fit un cure-oreille.
 A sa jument la nompareille,
 Qui de douleur en écuma,
 S'en éleva, s'en gendarma,
 Puis sous elle comme une gaufre,
 Son Maître Remule elle encoffre.
 Catille abazourdit Iolas.
 De tous côtez, en haut, en bas,
 On ne voit que du sang répandre;
 Gagner des coups, & puis les rendre.
 Camille en prêta plus de cent,
 Par-tout cette fille pourfend,
 Perce avec dard, tranche avec hache,
 Ouvre le ventre, abat ganache.
 S'il faut quelquefois reculer,
 Elle le fait sans sourciller,
 En lançant toujours par derrière,
 Quelque apostrophe mortifère;
 Puis profitant d'un contre-tems,
 Elle revient sans perdre tems,
 Gouspiller à la débandade,
 Ceux qui de bon, ou par bravade,
 Viennent l'appeller au combat.
 Près d'elle avec beaucoup d'éclat.

Les Nymphes Tarpeie, Larine,
 Et Tulla portant javeline,
 Toutes du bon pais Latin,
 D'un air déterminé, mutin,
 Aux Phrygiens donnoient la chasse;
 Comme on vit jadis dans la Thrace,
 Sur les rives du Thermodon
 Combattre le gros bataillon
 De ces vaillantes Amazones,
 Dignes de porter des Couronnes,
 J'entens couronnes de Laurier,
 Pour avoir tranché du Guerrier.
 Ah! qui pourroit, belle Camille,
 Avoir l'esprit assez fertile,
 Pour pleinement litaniser
 Ce qui peut immortaliser
 Votre valeur & votre gloire,
 Mériteroit une bajoire.
 Comment nommer tous ces vaincus?
 Vint-cus! me dira-t-on, Vint-cus!
 Ce sont ma foi quarante fesses,
 Qui ne seront plus des traîtresses,
 Et qui seront sans fonction
 Se trouvant dans l'inaction.
 Les nommer, c'est la mer à boire;
 Je laisse aux filles de Mémoire,
 D'en tracer un recit diffus.
 Comptons pour un Eumenius,
 Qui par devant eut son estafe,
 Fut enterré sans Epitaphe,
 Et fut là bas comme un marmot
 Chez Pluton faire l'idiot.
 Joignons à celui-là Pagase,
 Que sous son cheval elle écrase,
 Aussi-bien que le fier Lyris
 Qu'elle entr'ouvrit sans bistouris.
 Harpalice, Amaïtre, & Térée,
 Furent mis en galimafrée.
 Chaque coup occit un Troien,
 Ou mit à mort Tyrhenien.

Témoin le beau chasseur Ornite,
 De Tyr & la fleur & l'élite,
 Le parfait Atrape-minon,
 Montant Barbe de grand renom,
 Quoi que léger assez fantasque,
 Portant tête de loup pour casque,
 Sur l'épaule peau de taureau,
 En sa main dard d'un arbrisseau,
 Au poing une belle rondache,
 Couverte d'une peau de vache.
 Cet Ornite fut repouffé,
 Réellement contumacé
 Tout au beau milieu de sa troupe,
 Tant elle avoit le vent en poupe.
 Voyant son escadron épars,
 Elle lui mit cinq ou six dards
 Dans le poitral tout d'une tire,
 En lui chantant cette satire :
 Pensois-tu donc, Tyrrhenien,
 Aboyer comme fait un chien,
 Qui broussaille quelque veille haze ?
 Vas ! tu n'es jarni qu'un franc Aze !
 Une fille a su te dompter,
 Va, chez Minos, le raconter
 Aux Manes de tes Pere & Mere ;
 L'honneur de mordre la poussiere
 De la main d'un jeune Tendron,
 Doit fatisfaire un fanfaron,
 Ne lui laisser aucun scrupule
 De se voir pris dans la bascule
 Qui conduit au fameux Bateau
 Qui jour & nuit fait passer l'eau
 A tous ceux qui sont las de vivre ;
 Point d'ennui ; dans peu je te livre
 Pour voyager bon compagnon !
 Ce ne fut point du Galbanon,
 Car Orsiloque & certain Bute
 Firent dans l'instant la culbute,
 Et prirent le même sentier,
 Qu'Ornite avoit pris le premier.

Bref, elle les mit dans la nasse,
 Leur disant, morbleu, je m'en casse:
 Puis de sa hache sépara
 Ces deux Troiens par-ci, par-là,
 Et quoi qu'elle eût coupé leur trame,
 Des mieux elle chanta leur game.
 Là le belliqueux fils d'Annus
 Que protégeoit Dame Venus,
 Courant par-tout à tire d'aile,
 Vison vizu de la Donzelle
 Se trouva par cas fortuit.
 D'aïse son cœur en fit du bruit;
 Ou du moins palpita de sorte,
 Que sa troupe s'en déconforte.
 Il habitoit sur l'Apennin,
 Y vendoit des peaux de conin,
 Quoi qu'il fût Lord de Ligurie,
 Et sa Mère de l'eau de vie.
 Son Père basset & courtaut
 Etoit, dit-on, un franc trigaud,
 Fort savant en l'art de magie,
 Ce qu'on nomme trigauderie.
 Fuir le combat seroit affront
 Très deshonorant pour son front,
 Etant harcelé par Camille,
 Qui du Volſque étoit le mobile,
 L'arc boutant, même le bras droit,
 Tant le trognon étoit adroit
 A savoir bien prendre sa bisque,
 Pour leur éviter tout le risque.
 Annus s'avisâ de ce tour:
 Quand elle eut sur lui tourné court,
 Et qu'ils se virent en présence,
 Il lui dit avec insolence,
 Et même avec témérité,
 Ces mots dictez par la fierté:
 Trouves-tu donc si belle gloire
 A nous disputer la victoire,
 Sur ton cheval qui fend les airs?
 Mets pied à terre; ou d'un revers.

Je vais t'ébranler la mâchoire!
 Descens! car pour d'échappatoire,
 Tu n'as pas le tems d'en chercher.
 Il faut tous deux nous accrocher,
 Et disputer pour la maitrise,
 Sans feinte & sans papelardise.
 Elle descendit aussi tôt,
 De son cheval ne fit qu'un saut,
 Prit son bouclier, son épée,
 Et courut comme une échappée
 Avec vigueur sur son rival;
 Qui tournant tout court son cheval,
 Donna des deux prenant la fuite,
 Galopant d'un pas un peu vite,
 Mais ce fut inutilement;
 Elle l'atteint dans le moment,
 De son Barbe saisit la bride,
 En lui disant, traître! perfide!
 Plus trigaud que n'est farfader,
 Avec moi tu fais le ginguet?
 Tu m'injurie & te goberge?
 Oh! parbleu, tu n'auras d'auberge
 que celle du Subdélégué
 De Pluton déjà fatigué
 De recevoir toutes les Ombres,
 Qui partent pour les rives sombres,
 Avec passeport de ma main,
 Bien écrit sur leur parchemin.
 Après ces mots, à coups de sabre
 Le pauvre Diable elle délabre;
 Puis reprit son air jovial
 Et remonta sur son cheval,
 D'un air délibéré, tranquille.
 Ainsi se démenoit Camille,
 Quand Jupin du plus haut des Cieux
 Vit ce grabuge de ses yeux,
 Aiant sur son nez ses lunettes.
 Sans perdre le tems en sornettes,
 Il rassura le grand Tarcon
 En lui parlant de la façon,

(Il faut que ce soit à l'oreille.)
 Est-ce ainsi que tu fais merveille,
 Que tu fais rassûrer tes gens ?
 Quoi Camille peut à vint ans,
 Dans tes soldats semer la crainte,
 Quand tu te trouve à boire pinte ?
 N'as-tu pas plus d'empressement
 D'écarter l'assoupissement
 Qui te rend inhabile à boire ?
 Mais quand il faut vivre de gloire,
 Aller affronter les combats,
 Tarcon ne se réveille pas !
 Il se laisse aller, fait la canne,
 Perd la tête & la tramontane,
 Et ne paroît fier, vigoureux,
 Que dans les plaisirs & les jeux
 Du puissant Dieu de la Barique !
 Vas, cours, aux Latins fais la nique !
 Range-moi cet escosion,
 Fais lui faire exhibition,
 Et n'abandonne plus ta gloire,
 Qu'après une entière victoire !
 A ces mots le brave Tarcon
 Part plus vite que le faucon,
 Et va tomber droit sur Venule,
 Qu'il prend sans autre préambule,
 Le desarçonne & devant lui
 Faisant servir l'arçon d'apui,
 L'enleve & l'arrache à la vue
 De Messape & de sa cohue ;
 Comme l'aigle enleve un dragon,
 Pour suivre de tout point Maron,
 Et l'acrochant avec ses serres,
 Le becte & lui fait des ulcères :
 Quoi qu'il sisse ou fasse des cris,
 Qu'il se tortille en mille plis,
 L'aigle se sauve avec sa proie ;
 Ainsi Tarcon fuit avec joye,
 Portant Venule à ses arçons,
 Coupant toujours quelques tronçons

Sur son corps ou sur son visage ;
 Ce qui rassura le courage,
 Sur-tout chez les Tyrrhéniens,
 Qui joignant les Etruriens
 Vont s'acharner à l'improviste
 Sur cet escadron Latiniste.
 On se remêla de nouveau,
 Et l'on fit agir le couteau,
 Le tranchelard, & la serpette,
 Et la cognée, & l'estoupette.
 Aronce alors fut le premier
 Qui se résolut d'essayer
 S'il pourroit enclouer Camille.
 Il n'étoit pas trop mal-habile,
 Même passoit pour vieux routier,
 Tant il savoit bien son métier.
 Le dard en main la fine mouche,
 D'un air d'une sainte Nitouche,
 Suit Camille & gagne son coup.
 Cette Amazone étoit à tout,
 Faisant à la desesperade,
 Aux Troiens bonne estafilade.
 On la voyoit de rang en rang,
 Faire une effusion de sang,
 Causer maintes hémorragies,
 Dont les terres étoient rougies,
 Faire briller son coutelas
 Aux dépens de nombre de bras,
 Faire voler nombre de têtes,
 Abattre de brillantes crêtes,
 Houffiner force Phrygiens,
 Et bouchonner Etruriens.
 Un certain Drille de Corée
 Avec chevelure dorée,
 Prêtre de la Mere des Dieux,
 Devinant ce que ses deux yeux
 Lui faisoient voir dans l'occurrence,
 Faisoit terrible décadence,
 Chez le Volsque & le Rutulois.
 Il étoit armé d'un carquois,

Plein de grands traits faits à Cortine,
 D'un arc traversant son échine,
 Souple à la main, réhaussé d'or.
 Ses habits valaient un trésor ;
 Ils étoient de Pourpre étrangere,
 Brodé de la main d'un Ibere,
 Tirant sur la blancheur des Lis ;
 Sa veste ondoioit par les plis ;
 Il portoit au lieu de ceinture,
 Brillante écharpe de dorure,
 Casque bronzé, plumes de Pan :
 Sur-tout grand faiseur de cancan :
 Il montoit cheval d'Italie,
 Qui passoit pour être amphibie,
 Harnaché de lames d'argent,
 Portant un peu la tête au vent.
 Il fut ainsi vu de Camille,
 Qui pour la grippe en valoit mille.
 Elle le poursuivoit alors,
 Pour lui voler son justaucorps,
 Et s'enfonçant fort dans l'armée
 Elle suivoit de près Corée,
 Afin de le défrusquiner.
 Comme elle alloit le trepigner,
 Aronce étant en embuscade,
 Lui porta funeste estocade,
 En adressant ainsi ses vœux
 Au falot de l'homme, & des Dieux :
 Dieu de la Lyre, & de la Harpe,
 Fais qu'au lieu d'aller en écharpe,
 Mon trait tout droit perce le sein
 De ce Trognon franc assassin.
 Concluons à present ce pacte,
 Grand Protecteur du mont Soracte,
 Toi qui d'un culte singulier,
 Fus toujourns en particulier,
 Si bien chommé de ma famille ;
 Fais que j'atterre cette fille,
 Qui camifade mon parti,
 Dont le courage est ralenti.

Je ne veux point de sa dépouille,
 Que mange la crasse & la rouille;
 Ce sera pour moi trop d'honneur,
 Si je puis embrocher son cœur,
 Ou chasser d'ici cette peste.
 Au surplus je cède le reste
 De la gloire à qui la voudra,
 Que tout aille comme il pourra.
 Je puis après aller en poste,
 Chez moi, crainte de la risposte.
 Vous le pouvez, Etre Divin,
 Père des mouches & du Vin.
 Phebus partagea sa harangue,
 Et lui dit en Latine langue:
 Occis Camille, j'y consens;
 Mais pour remporter tes cinq sens
 Sains & saufs jusque dans ta Ville,
 Ma foi quand je t'en saurois mille,
 Les mille resteront ici.
 Crois moi! n'en ai point de souci.
 Le cœur content, Messire Aronce,
 Après cette courte réponse,
 Qu'il entendit d'un air abstrait,
 Sur son arc ajusta son trait,
 Puis le bandant jusqu'à l'échine,
 Lâche le coup dans la poitrine
 De ce jeune Soldat fendu;
 Dont il seroit tout étendu
 Tombé du coup sur la poussière,
 Mais on la soutint par derriere.
 Aronce gagna le Taillis,
 Tandis qu'on s'arrêtoit aux cris
 De ses Compagnes éperduës,
 Qui pénétroient jusques aux nuës.
 La peste soit du chamaillis!
 J'en extravague, & j'en pâlis!
 Disoit Tulla dans sa colere:
 Helas! que nous dira son Pere?
 Il va sur nous se goberger....
 Mais où pourroit-il heberger,

L'assassin de si belle fille ?

Qu'il se montre donc, qu'on l'étrille !

Mon cœur en fait déjà flic flac.

Allons ! Volsques, faites un trac !

Cherchez ce Dépendeur d'andouille,

Que jusqu'en sa tente on farfouille,

Qu'on perce dans le fort des bois ;

Qu'on le fasse somner trois fois,

A la tête de son Armée ;

Morbleu ! je suis tant animée,

Que si ce traître se montrait,

Dans le moment il passeroit

Par l'étuvée, ou la grillade,

La croc au sel, ou la salade.

Ainsi parloit cette Tulla,

Que sa douleur arrêta là.

Cependant Aronce s'échape,

De peur d'attraper son étape,

Comme un Loup, ou bien un Taureau,

Qui vient d'éventrer Pastoureau,

Va se cacher dans les Collines,

Cherche les bois, ou les ravines,

Serre sa queue & gagne au pié,

Crainte d'être justicié ;

Aronce ainsi d'un pas agile,

Va reprendre son chef de file,

S'y tient & conserve son rang,

Pour ne pas payer sur le champ

Si déloyale camizade,

Dont le Troyen faisoit gambade,

Battoit des mains, crioit vivat

Notre Aronce & notre Bêat.

Cependant la belle Camille

Voyant que tout son sang défile,

Et qu'on ne sauroit l'arrêter,

Malgré ce qu'on put apporter

De soins pour arrêter sa course,

Et pour lui servir de ressource ;

Voyant ses yeux sans mouvement

Attachés sur le firmament,

Bien près de perdre la lumière,
 Qu'enfin elle tire à la biere,
 Prenant son tems, mais Sonica,
 Sa seule confidente Acca
 Elle apostropha de la sorte:
 Ma chere Acca toujours acorte,
 Fermez-moi la bouche & les yeux,
 Et me recommandez aux Dieux,
 Quand mon corps ne sera que glace,
 Et que j'aurai fait volte face
 A mes amis, à mes Parens,
 Que je connois pour bonnes gens.
 Jusqu'à présent j'ai pû combattre;
 Mais ce trait qui vient de m'abattre,
 Et me prendre en flagrant delit,
 Me fait sortir à petit bruit,
 Par une mort un peu subite,
 De cette funeste guérite,
 Où ce morfondu de Destin
 Renferme le peuple Latin.
 Je sens comme une cornemuse
 Dans mon gozier, ou je m'abuse,
 Qui me fait sur un vilain ton
 Voir l'avant-coureur de Pluton.
 Il faut sans suite & sans bagage
 Partir pour le sombre Rivage.
 Ma chere Acca, ma foi tant-pis,
 J'aproche fort du margouillis,
 Ou des rives de l'onde noire.
 N'aurois-tu pas un coup à boire
 Pour un peu rassurer mon cœur,
 Qui palpite déjà de peur
 D'entreprendre si grand voyage?
 Sur mon honneur, si je n'enrage
 D'être forcée à le quitter,
 Ce cœur qui fut se délecter
 Aux depens de Troienne engeance.
 Tu ne ferois pas mal, je pense,
 D'en aller avertir Turnus,
 Qui de ma mort sera perclus,

De plus du tiers de sa figure ;
 Qui , peut-être , en perdra sa hure.
 Car pour le bon-sens , il est hoc ,
 Qu'il est depuis longtemps au croc.
 Mais dis lui qu'il prenne ma place,
 Que tous nos gens l'on contumace,
 Que les Rutules, les Latins,
 Dans peu n'auront pas des patins.
 Adieu pour jamais, ma fidele:
 Si je puis t'envoyer nouvelle
 De ce qui se fait chez Pluton,
 Ou de ce que dit Aleæton,
 Tu le sauras, ma tourterelle.
 Alors de sa jeune escarcelle
 Sortit son ame en grand delit,
 Qui fit sortant un petit bruit,
 Fort aprochant du doux murmure
 De petite chute d'eau pure.
 Ainsi Camille trepassa.

La Bataille recommença,
 Mais avec plus grande furie,
 Chacun visant à la tuerie.
 D'Evandre les chevaux-legers,
 Soutenus par des Cuirassiers,
 Secondez des troupes Troiennes,
 Des Legions Etruriennes,
 Des Pyrgiens, des Mantouans,
 Des Tirrheniens, & des Toscans,
 Marchent serrez droit aux Itales,
 Pour leur lâcher des decretales,
 Les rabrouer sur leur paillier,
 Les enterrer dans leur fumier,
 Et les suivant jusqu'en leur ville,
 Les envoyer après Camille.
 Opis aiant vu le trepas,
 qui du Roi faisoit l'embaras,
 Dont ses sujets perdoient le crane,
 Se souvint alors de Diane.
 Soupissant trois fois de douleur,
 Elle dit ces mots de bon cœur:

Ah!

Ah ! Nimphe si belle & si blanche !
 Vous en tenez donc dans la hanche !
 Quoi pour avoir escarmouché,
 Peut-être de trop près mouché
 Quelques Chefs des Troupes d'Enée,
 Vous en ferez donc malmenée,
 Vous en perdrez tous ces attraits,
 Cet embonpoint, & ce rein frais,
 Qui font les plaisirs de Diane ?
 L'on vous mettra dans une manne,
 Pour aller boire à sa santé
 Un peu d'eau du fleuve Léthé,
 Afin de perdre la mémoire
 De l'immortelle & belle gloire
 Qu'a mérité votre valeur.
 Parbleu ! j'aurai bien du malheur,
 Du guignon, ou de la disgrâce,
 Si Jupin ne me fait la grace
 De me venger à plein collier,
 De ce Drôle d'aventurier.
 Si l'assassin n'en a dans l'aile
 D'une manière assez cruelle,
 Je dis nargue de tous les Dieux
 Et demain je quitte les cieux,
 Pour me venger de cet outrage,
 Dussai-je perdre un pucelage :
 La fille en a toujours trop d'un,
 L'avoir est un fait peu commun ;
 Il faut faire comme les autres.
 Disons de bonnes Patenôtres,
 Four que l'infame Meurtrier
 Qui brusquement vient de souiller
 Sa main du sang de cette fille,
 Périr aux yeux de sa famille.
 Mais chut ! j'aperçois le gaillard
 Qui s'est écarté par hazard ;
 Il va trouver de la besogne,
 Ou je veux être une carogne.
 Près de là dans un verd côteau
 Etoit de Dercene un tombeau,

Du Laurentin l'un des Monarques,
 Ce que l'on reconnut aux marques
 Qui d'Épithés lui servoient,
 Et dans le caveau paroissoient.
 Du premier vol cette Déesse
 Sur ce tombeau posa la fesse,
 Guettant Aronce qu'elle vit,
 A qui tout d'abord elle dit,
 Viens vers Opis ! approche, infame !
 Qui viens d'une si belle trame
 De couper pour jamais le fil !
 Si tu vois jamais ton chenil,
 Je veux reprendre chair humaine,
 Et de mourir être en la peine.
 Camille périt sous tes coups,
 Mais ton sort n'en est pas plus doux :
 Vas barbotter dans la poussière,
 Traître ! de la même manière,
 Que cette fille barbotta,
 Quand ta fureur la culbuta.
 A ces mots prenant une flèche,
 Dans l'instant elle la dépêche
 Tout au travers de ses boiaux ;
 Ce qui de ses esprits vitaux
 Dérangea toute l'harmonie,
 Déconcerta l'économie,
 Bref le mit au rang des défunts,
 Le séquestra des importuns,
 Dont l'affluence dans ce monde
 Est grande, & dans tous lieux abonde.
 Après ce coup dédale Opis,
 Pour se rendre dans son taudis,
 Toujours dans la même voiture
 Et reprenant la même allure.
 De Camille les cavaliers
 Priront la fuite les premiers ;
 Le reste fut dans le désordre,
 Et ne put se remettre en ordre.
 L'ardent Atinas consterné,
 Le gros des troupes mutiné,

Tous se débandent vers la ville,
 Et laissent le Troien tranquille
 Faire montre de sa valeur.
 On ne voit par-tout que fureur,
 Que desespoir, & que carnage,
 Que morts, que clameurs, & que rage.
 La poussiere sur les sillons
 Vole à gros & noirs tourbillons,
 Puis va s'engouffrer dans la ville,
 Où l'on pleure & l'on plaint Camille.
 Tous ceux qui bordoient les remparts
 Voiant venir tous leurs fuiards,
 Faisoient des cris pleins d'épouvante.
 Rien ne prouve mieux la tourmente
 Qu'Eole fait en pleine mer,
 Sur-tout au milieu de l'hyver,
 Que ce qui se vit dans la plaine.
 Les Latins à perte d'haleine
 Gagnent les portes pour entrer,
 Et pour un peu se calfeutrer,
 Contre la colere & la rage
 Des Troiens faisant grand ravage
 Dans leurs timides escadrons,
 Alors composez de poltrons.
 Mais zeste, point de complaisance,
 On les laisse là sans deffense,
 Crainte qu'on a que le Troien
 N'entre par le même moien.
 Les femmes jettent des murailles,
 Brandons ardents, rouges ferrailles,
 Cendres en feu, pieces de bois,
 Huile bouillante & force poix:
 L'on entend bien qu'elle est fondue,
 Au moins faudroit il être grue,
 Pour ne pas se l'imaginer.
 Mais on a beau se démener,
 Les vaillans Réchapez de Troie
 Parmi les feux cherchent leur proie,
 Foncent par tout avec vigueur,
 Et par-tout vont semant la peur.

Turnus en reçoit la nouvelle,
 Par la Messagere fidelle
 De Camille, la triste Acca.
 D'abord il entonne un grand ah,
 Ah! j'en aurai raison, j'en jure,
 Ou qu'on me mette à bas la hure;
 Courons servir mon Allié!
 Détalez donc, vous gens de pié,
 Et laissez là votre embuscade,
 Aux Latins l'on donne faccade;
 Allons! volons! sans barguigner,
 Voions s'ils oseront guigner
 Turnus-secondé du Rutule.
 Ne craignez pas cette crapule!
 Vous les rangerez, je le dis,
 Et je veux, si je m'en-dédis,
 Qu'à vos yeux la peste me tuë.
 Allons, soldats, qu'on s'évertuë!
 Turnus aussi-tôt décampa,
 Et tout au plus court il coupa,
 Pour aller secourir l'Itale,
 Pour lors dans un triste Dédale,
 Morts, ou mourans, pris, ou perdus,
 De leurs membres d'aucuns perclus,
 Et tout en gros passez en gale.

Mais pendant que Turnus détale,
 Quitte l'embuscade & s'en va,
 Le pieux Eneas entra
 Dans les buissons & la ravine,
 Gagna les fonds, puis la colline,
 Se rendit maître des hauteurs,
 Sans perdre que deux Maraudeurs,
 Qui broussillant pour faire bafre,
 Attrapèrent une balafre,
 Qui les assomma tous les deux,
 Dans le plus fort du chemin creux.
 D'un air hardi marchoit Enée
 Pour investir, cette journée,
 La Ville du Roi des Latins,
 A la barbe des Laurentins,

De Turnus & de sa séquelle
 Qui s'en alloit toute en javelle,
 Et que Tarcon menoit des mieux,
 Giter ou girent leurs aieux.
 Tout en gemit, les fils, les pères,
 Les cousines, tantes & mères.
 Eneas, & l'ardent Turnus,
 De fort loin s'étant aperçus
 Marchant en ordre de Bataille,
 Sans bagage, ni valetaille,
 A vaincre tous deux animés,
 Sur le champ se feroient gourmés,
 Si la nuit n'eût tendu ses toiles,
 Tiré ses rideaux, & ses voiles,
 Ce qui leurs delirs arrêta,
 Et pour un tems les detraça.
 Ma foi tandis que dans sa tente,
 Chacun au gré de son attente,
 Va prêter ses yeux au sommeil
 Jusques au retour du soleil,
 Il faut pour renforcer nature,
 Que je prenne un peu de pâture,
 Et que je boive quatre coups.
 Autant, Lecteur, en feriez vous,
 S'il vous en prenoit une envie.
 Morbleu, des besoins de la vie
 Je ne puis non plus me passer,
 Que femme de pot à pisser.

Fin de l'onzième Livre.



L E

V I R G I L E
T R A V E S T I

E N V E R S

B U R L E S Q U E S .

 L I V R E D O U Z I E M E

E T D E R N I E R .

S I T U R N U S reposa la nuit
 Doucement sans faire de bruit ,
 Ou s'il eut la puce à l'oreille
 Du tintamarre de la veille ;
 C'est ce que je ne sai pas bien :
 Quand je dirois je n'en sai rien ,
 Ce seroit la vérité pure.
 Au surplus je ferois gageure ,
 Que dans son lit plus d'une fois
 Turnus a rongé ses dix doigts ;
 Que son bonnet a dans sa tête
 Connu qu'il n'étoit pas en fête ,

E s

Et que l'on trouva son grabat
 Le matin en terrible état.
 La preuve en est claire & certaine,
 Si l'on veut bien prendre la peine
 D'examiner en racourci
 Quel fut son dévorant souci,
 Quand il vit les Troupes d'Enée
 Pendant le cours de la journée
 Galvauder Rutule & Latin,
 Plus mal qu'on ne fait un Trotin
 Qui manque de faire un message
 Nécessaire pour le ménage:
 Alors la main comme le pié
 Fait un Trotin estropié.
 Aussi tandis qu'Enée en raille,
 Qu'il s'approche de la muraille,
 Et qu'il profite de la nuit
 Pour s'en rendre maître sans bruit,
 Ce qui suit le gain des batailles;
 Turnus bisque dans ses entrailles,
 Et cherche de nouveaux moiens
 Pour surmonter des Phrygiens
 Et la valeur, & la fortune.
 Pardi! la chose est peu commune:
 Être brave, & de plus heureux,
 Est moins des hommes, que des dieux.
 Le Latin donc mis en compotte,
 Dans son cerveau dérangé trotte;
 Les Peuples en sont consternez,
 Et tous les soldats mutinez.
 Comme il est cause du desordre,
 On le charge d'établir l'ordre.
 Que faire en cette extrémité?
 Se pendre, c'est déloiauté;
 Se noier, ce seroit folie:
 S'enfuir, c'est quitter Lavinie,
 Et la céder à son Vainqueur,
 Ce qui redoubla sa fureur,
 D'une once au moins, je vous assure;
 Pour peu qu'on le veuille, j'en jure;

24 LE VIRGILE

Mais non, j'ai tort, ne jurons pas,
Les sermens sont pour d'autres cas.
Tel est un Lion de l'Afrique,
Qui sent qu'un javelot le pique:
Son sang qui coule, & sa douleur,
Augmentent si fort sa fureur,
Q'on le voit frémissant de rage
Ne respirer que le carnage.
Turnus ainsi tout furieux
Frappé des pieds, roule ses yeux,
Jure un grand mort... pousse une plainte,
Montre sa rage, & puis sa crainte,
Rompt la dentelle d'un coler,
Donne un soufflet à son valet,
Renverse sa chocolatiere,
Nomme putain sa chambriere,
Fait un soleil à son miroir,
Sans s'étonner, sans s'émouvoir;
Puis à grands pas il se promène
Par tout où son chagrin le meine;
Ne parle pas, parle en courroux,
Tantôt reprend un air plus doux:
Enfin dans son inquiétude,
Il ne trouve point d'attitude
Qui convienne à son desespoir,
Tant il lui paroît triste & noir.
Dans cet état il se présente
Au Roi Latin plein d'épouvante;
Lui parlant le cœur ulcéré
Et par ses soucis déchiré.
Comme il voulut ouvrir la bouche,
Un bourdon, une grosse mouche
Entra dans son vaste gosier,
Et détourna ce vieux routier
Un moment d'étaler sa rage;
Ce qui, pour un mauvais présage,
Fut pris par le bon Roi Latin,
Déconcerté, fort incertain.
Seigneur, lui dit ce Taciturne,
Ce digne frère de Juturne,

Qui peut empêcher Eneas,
 Le Roi des poltrons, des Bèts,
 De mettre à bout son entreprise?
 Faut-il le servir à sa guise?
 A genoux mendier la paix?
 La ratifier pour jamais?
 Aux Troiens servir de victime,
 Afin d'acquérir votre estime?
 J'y consens; & veux de ce pas,
 Pour eux me livrer au trepas.
 Faites venir cette genice;
 Faisons ce fatal sacrifice;
 Je soupire après le moment
 Qui doit précéder le serment
 Qui va ferrer votre alliance.
 S'il fait danser, eh bien! qu'il danse!
 Il en aura, mais tout son saou,
 Même de quoi charger son cou.
 Allez, donnez-vous patience;
 Vous me verrez mettre en deffense,
 Oui, je vous répons de sa mort,
 Fût-il cent mille fois plus fort.
 Que je vais de bons coups d'épée
 Farcir cette rare Poupée!
 Ce fugitif, ce pleure-pain
 Qui semble nous prêcher la faim.
 S'il n'est pas ce soir à la table
 De Pluton, je veux que le Diable
 Me fasse souper avec lui,
 Sans me sortir de mon étui.
 J'y vais de cu comme de tête.
 Oh qu'il va trouver bonne fête,
 S'il n'a point de peur ce transi,
 Cet efféminé, ce moisi!
 Que si Jupiter veut qu'il rogne
 A moi Tarnus de la besogne,
 Qu'il soit le réveille-matin
 Du Rutule & du Laurentin;
 Qu'il me débauche Lavinie;
 S'il faut qu'il m'arrache la vie;

Alors, Seigneur, nous ferons deux,
 Et nous jouons au plus heureux :
 Non pas au jeu de croix & pile,
 Le jeu que demande ce gille,
 Ou bien celui de pair ou non ;
 Mais c'est au jeu de l'espadaon,
 A coups de dards, de javelines,
 Aux dépens de nos deux échine.
 Que si par un heureux destin,
 Il peut fouiller mon intestin,
 Et de sa lame meurtrière
 Me faire perdre la lumière,
 Je cède comme le moins fort
 Aux ordres des Dieux, & du Sort.

Cette Oraison si pathétique
 Rendit le Roi mélancholique.
 En effet, il en sourcilla,
 Et deux fois sa tête en branla.
 Après une petite extase,
 Il répondit avec emphase :
 Seigneur, autant vous êtes preux,
 Actif, vigilant, courageux ;
 Autant je dois moi qui vous parle,
 Et qui quand je le veux déparle,
 Mettre de l'eau dedans mon vin,
 Et toujours tenir bride en main,
 Pour m'épargner du moins la crainte
 De trouver du vuide en ma pinte.
 C'est vous répondre en bon Latin
 Que je veux garder mon Fretin,
 Et prendre ma bisque assez juste
 Pour me conserver votre buste.
 Ne possédez-vous pas l'Etat
 De votre Père, un très grand fat,
 Reverence parler, beau Sire ?
 Pourquoi cherchez-vous donc à frire
 Votre lard rance à mes dépens ?
 N'est-ce pas vous moquer des gens ?
 Nous prendre pour des cochignes,
 Et nous faire passer pour grues ?

Vous

Vous pouvez vous apanier
 Avec filles à marier,
 Où vous voudrez, si bon vous semble;
 Pour moi vous allez trop bien l'amble,
 Et je marche trop lentement
 Pour vous, Turnus, assurément.
 J'ai de l'argent, des pierreries,
 Des cassines, des métairies,
 Nombre de bons, & gras troupeaux,
 Des meubles neufs, de beaux tableaux,
 Des troupes, mais très délabrées
 Par vos chiennes d'échaufourées;
 Avec cela l'on pourroit bien
 Vous établir pour votre bien,
 Parmi les Princesses Latines,
 Comme parmi les Laurentines;
 J'en connois plus d'une à louer,
 Vous pouvez les amadouër:
 Mais renoncez à Lavinie.
 C'est à moi grande vilenie,
 Je la connois trop, à mon dam:
 Même l'exemple de Priam
 Devoit un peu me faire sage,
 Et mieux user de mon lignage.
 Qui ne sait que Jupin, les Dieux,
 Et les habitans de ces lieux,
 Ne veulent pas votre assemblage?
 Cependant, Turnus, je m'engage
 A vous servir d'affection;
 Je cède à la tentation
 De vous voir quelque jour mon gendre.
 Ma femme au vrai vouloit vous prendre;
 A cause de la parenté,
 Du sang, & de l'affinité,
 Qui vous unit à sa famille,
 Elle vous desinoit ma fille:
 Mais moi je n'y consentois pas,
 Eneas avoit plus d'apas,
 Me paroïssoit plus débonnaire,
 Et faisoit bien mieux mon affaire.

Pour vous je rompis le traité
 Qu'il m'offrit par civilité,
 Et contre lui je pris les armes.
 Voiez quelles sont mes allarmes;
 Vous qui causez tous mes malheurs,
 Qui bien loin d'en verser des pleurs
 M'étourdissiez de vos bravades,
 Comme de vos rodomontades;
 Qui fuiez lorsque l'on vous suit,
 Et qui faites beaucoup de bruit,
 Mais en effet fort peu d'ouvrage;
 Vous en dirai-je davantage?
 On nous a refacé deux fois,
 Voilà notre ville aux abois,
 Moi bien près de ma dernière heure;
 Et vous voulez que je demeure
 Constamment dans votre parti?
 Foi de Roi, vous aurez menti.
 Car ou je quitte la partie,
 Ou vous quitterez Lavinie.
 Faites mieux, recueillez les voix;
 Que penseroient vos Rutulois,
 Et que me diroient mes Itales?
 C'est pour-lors que les Saturnales
 Iroient le galop, non le trot,
 Si l'on me voioit, comme un sot,
 Mettre au hazard votre bedaine
 De boudins & d'andouilles pleine,
 Vous qui voulez de ma Maison
 Epoufer le seul rejetton.
 Par la ventre saint gris j'en jure,
 Je garderai votre figure
 De malencontre, & d'accident,
 Contre Enée & son ascendant.
 Aiez pitié de votre tête;
 Doit-il payer la folle enchere
 Des caprices d'un étourdi,
 Qui va se perdre tout brandi?
 A laver la tête d'un âne
 Le sage perd la tramontane;

Aussi le Roi trouva-t-il bien,
 Qu'avec lui l'on ne gaignoit rien.
 Soit intérêt, ou bien tendresse,
 Tournus poussa loin la foiblesse;
 Car dès qu'il vit jour à parler,
 Il commença par houspiller
 Le Roi sur sa crainte panique.
 Craignez donc pour votre boutique,
 Lui dit-il d'un air insolent;
 Mais paroissez plus indolent
 Pour Turnus, je vous en conjure;
 Ou vous me ferez une injure,
 Très difficile à pardonner.
 Turnus seroit fou de donner
 Dans votre sens fort invalide;
 Non non, je veux un autre Guide,
 Et malgré les Dieux & le sort,
 Ou mettre mon Rival à mort,
 Ce qui n'est pas si difficile;
 Ou que le traître me mutile,
 Et me donne en proie aux corbeaux;
 Nous connoissons de tels travaux,
 Avec un pareil adversaire;
 Je le sai trop loin de la Mère,
 Pour qu'il puisse nous échaper.
 Par ma foi je vais l'écharper,
 Et le semer par la broussaille,
 Pour qu'il nourrisse la volaille
 Qui fend les airs, & perche aux bois,
 Même mourroit sans mes exploits.
 Je perirois! à d'autres, Sire!
 Parbleu! vous ne savez que dire,
 Ou pour nous vous avez bien peur.
 Adieu, vous me verrez vainqueur,
 Avant que ce grand jour se passe:
 Je croi que sans me faire grace,
 Vous me pouvez attendre, moi.
 Croiez m'en donc de bonne foi,
 Dans peu je reprendrai ma place:
 Qu'on mette le vin à la glace,

Pour que je puisse à mon retour ,
Boire rasade à mon amour ;
Vous voyez que c'est Lavinie ,
Pour qui j'avanture ma vie.

La femme du bon Roi Latin
Quitta son lit dès le matin ,
Ce jour , pour voir la destinée
Du combat du pieux Enée ,
Avec son cher parent Turnus ;
Car elle tenoit à aunos ,
Mais en ligne collaterale.
Turnus se trouvant dans la Salle ,
La Reine sur lui larmaia ,
Puis son éloquence emploia ,
Pour lui faire quitter la brette.
Elle lui dit donc en cachette :
Je te conjure par mes pleurs ,
Par mes sanglots , par mes douleurs ,
Par mon sang , & par ma vieillesse ,
Par ton amour , par ta maitresse ,
Par ma couronne & mon bandeau ,
Par ce magnifique tombeau
Où tes Aïeux réduits en cendre
S'ennuient à force d'attendre
Que l'on me descende auprès d'eux ,
Pour y pouvoir couvrir mes œufs ;
Par la colique qui me presse ,
Par mon cœur que tu mets en presse ,
Par Amatte femme du Roi ,
Enfin par toi , par lui , par moi ,
De ne plus chercher à combattre
Un Ennemi qui fait abattre
La poussiere d'un justaucorps ,
Et qui pourroit parmi les morts
Faire passer mon esperance.
Peste il entend la manigance ,
Et me paroît plus fort que toi.
Du moins , mon cher , tremble pour moi ,
Qui n'ai pas une once de vie ,
Qui de douleur par trop saisie

Pourrois

Pourrois bien te laisser ici,
 Sans sépulture, à la merci
 De cette race Phrygienne.
 Que faudroit-il que je devienne,
 Si l'on t'alloit de part en part
 Percer par un coup de hazard ?
 Non, je ne pourrois te survivre,
 Et j'aimerois bien mieux te suivre,
 Que de voir un jour mon enfant
 Devenir le lot d'un pédant,
 D'un baladin, d'un Escogrife,
 D'un batteur d'estade & d'antife,
 D'un franc amateur de pois gris,
 Enfin du Roi des Etourdis.
 Je chéris trop ma Lavinie,
 Pour souffrir si grande avanie.
 Elle épouserait un Troien ?
 Non, jamais il n'en sera rien.
 Cette fille suivoit la Reine,
 Ne levant ses beaux yeux qu'à peine ;
 Sur son tein parut incarnat,
 Qui lui donnoit nouvel éclat ;
 Ce qui mit en rut le compère.
 Alors transporté de colére,
 D'ardeur, d'amour, & cætera,
 Ces mots tout haut il digéra :
 Eh ! de grace arrêtez vos larmes !
 Pourquoi tant de fausses alarmes ?
 Tout net, vous me portez malheur,
 De me témoigner tant de peur.
 Oui, je prends à mauvais augure
 Votre larmoiante figure.
 Je veux disputer le Tendron,
 Dût-il m'en coûter mon chaudron,
 Ma cuirasse avec ma rapiere.
 Vous allez passer pour ratiere,
 Si l'on vous voit pleurer ainsi.
 Je ne vous dis pas grand merci,
 Car d'une lame meurtriere
 L'un de nous doit sur la poussiere

Laissez

Laisser le moule du pourpoint;
 Je vous le dis, & ne crains point
 Que le destin me soit contraire,
 Si bien je ferai mon affaire.
 Adieu, ma Reine, & vous mon cœur,
 Rencognez donc votre douleur,
 Je vais finir vos doleances;
 Comptez fort sur ces assurances.

Après il sort & trouve Idmon,
 Bon levrier, bon compagnon;
 Il lui dit, vas-t-en chez Enée,
 Dans son champ fais une tournée;
 Dis lui que dès qu'il sera jour,
 Je lui ferai faire un beau tour;
 Et que nonobstant sa bravoure,
 Je veux avec mon tireboure,
 Lui tirer l'ame de son corps,
 Sans lui percer son justaucorps.
 Que ses soldats posent les armes,
 Autant en feront nos gens d'armes,
 Ils verront si ce sera lui,
 Qui sera vainqueur aujourd'hui.
 Il faut enfin finir la guerre,
 De Troiens purger cette terre,
 Et que ce soit au champ de Mars,
 A l'ombre de nos Etendars,
 Où j'épouserai Lavinie,
 Avec grande cérémonie.

A peine eut-il dit tout cela,
 Que ses chevaux on lui sella,
 Ce que l'on fit en sa présence.
 On leur mouilla les crins d'essence,
 Puis on les meubla d'un harnois,
 Noir, lizeré d'un beau chamois.
 Ensuite il prit sa cotte d'armes,
 Son beau corset, ses belles armes,
 Son sabre jadis si vanté,
 Qui par Vulcain fut présenté
 Au vieux Daunus toujours bon Père,
 Que mal à propos vitupéré.

Ce méchant fils, ce fier à bras,
 Ce fanfaron à six carats.
 Puis il prit en main une lance
 D'une magnifique apparence,
 Laquelle venoit de bon lieu.
 En la prenant par le milieu,
 Il dit, belle lance ma mie,
 Tu me paroîtrois si jolie,
 Si tu voulois pour le présent
 Me défaire d'un faux plaisant,
 D'un forestier plein de lui-même,
 Qui croit avec sa mise blême
 Me faire garder le mulet,
 Me mettre au bout de mon rolet,
 Enfin m'enlever Lavinie.
 Vange-moi de cette avanie,
 Toi qui servis si bien Actor,
 Quoi qu'il ne fût qu'un gros butor.
 Fais donc que je terrasse Enée,
 Que sa mince & longue échinée
 Succombe dans ce chamaillis,
 Et reste dans le margouillis.
 Après ces mots le Roi Rutule
 Tonne, menace & gesticule,
 Va ranimer les courtisans,
 Et rassûrer les habitans.
 Ses yeux étinceloient de rage,
 Elle enflammoit tout son visage,
 Il en étoit tout coloré:
 Puis montant sur un char doré,
 Il va d'une ardeur affamée
 Rendre visite à son Armée.
 Comme un Taureau dans sa fureur,
 Montre sa force & sa vigueur,
 Quand il se voit prêt à combattre;
 Ainsi faisoit le Diable à quatre
 Enée au milieu de son Camp,
 Se préparant d'entrer au champ,
 Pour y moissonner de la gloire,
 Déjà tout fier de la victoire.

Il met les armes de Venus,
 Joieux d'apprendre que Turnus
 Veut bien mettre au croc cette guerre,
 Et laisser en repos la terre
 Où regne ce bon Roi Latin.
 Alors il fait voir du Destin
 Les decrets & les ordonnances,
 Et pour calmer les doleances
 De son cher petit Iulus,
 Il lui donna cinq carolus.
 Ensuite il nomma des Otages,
 Destinez pour servir de gages
 De la parole qu'il donnoit
 Touchant la paix qu'on demandoit.
 Le lendemain, la belle Aurore
 Venoit-elle à peine d'éclorre,
 Que le Rutule en liberté,
 Et le Troien de son côté
 Mesurent le champ de Bataille,
 Sous les remparts, près la muraille
 De la ville où la Cour étoit,
 Et où d'aïse chacun chantoit.
 Là l'on dressa, le cœur en joie,
 Des autels pour les Dieux de Troie,
 Comme pour les Dieux des Latins,
 Des Rutules, des Laurentins.
 Les foiers pour les sacrifices
 Furent faits sous d'heureux auspices.
 Des Troïens en Robe de lin,
 Couronnez de pampre & de thin,
 Portoient de bonne eau dans des cruches,
 D'autres portoient en main des buches,
 Ceux-ci portoient brandons de feu,
 Ceux-là se dilatoient un peu
 En jouant à la Climufette,
 Aux Oselets, à la Buchette,
 Faisans ronfler le flageolet,
 Imitans le rossignolet.
 Les habitans sortent en foule,
 Dans le Camp tenant pied à boule,

En attendant que le Roi vînt,
 Et que sa parole il leur tint.
 Là l'on voyoit les deux armées
 De la paix toutes deux charmées,
 Mais tous armés de pied en cap,
 Pour n'être pas échec & mat.
 Les Généraux tous brillans d'aïse
 Couroient les rangs, ne vous déplaise,
 Habillez tous d'or & d'azur,
 Portans corsets d'un clair obscur,
 Rubans tombans sur l'omoplate,
 Belles aigrettes d'écarlate,
 Brodequins des mieux figurés,
 Et des sabres bien récurés,
 Montans chevaux à cabriole,
 Tout frais émoulus de l'école,
 Bonne rondache dans le bras,
 Bonne lance & bon coutelas,
 Des boucliers de filigrane,
 Casques dorez couvrant leur crane ;
 Enfin finale ils étoient bien,
 Puis qu'à tous il ne manquoit rien.
 Ils avoient tous la barbe faite,
 Et mis des couleurs de toilette,
 Rabats blancs, & de beaux poignets ;
 Mais armés comme Lansquenets,
 Pour faire honneur à cette fête,
 Qui devoit conserver leur tête.
 Mnesthée & le fier Attilas,
 Plus drus que ne sont Quinolas,
 Voltigeoient au travers des files,
 En gens experts, hardis, habiles,
 Redressant les Tyrrhèniens,
 Les alignans sur les Troïens.
 D'autre côté parut Messape,
 Emmistouffé comme un Satrape,
 Allant par-ci, trotant par-là,
 Marchant toujours cahin, caha.
 Les femmes, même la canaille,
 Etoient épars sur la muraille,

Sur la tour, la porte & les toits.
 Là les vieillards montraient aux doigts
 Leurs fils, leurs petits-fils, leurs gendres,
 La plupart tous de vrais esclandres,
 Encor tous fatigués des coups
 Dont les Troiens chargé leurs cous.
 Leur avoient prêté d'abondance
 Avec très grande irrévérence.

Dans ce tems-là Dame Junon,
 Véritable atrape-minon,
 Quittant les Cieux vint sans compagne
 Sur la crête d'une montagne,
 Qu'aujourd'hui l'on apelle Alban.
 Là, debout, sans chaise, ny banc,
 Elle voit le champ de Bataille,
 Où brilloit des plus la clinquaille,
 Presque au pied du Palais Latin,
 Comme pour morguer le Destin;
 Même son vieux lance-tonnerre,
 Qui vouloit finir cette guerre.
 Du doigt elle apella la soeur
 De ce Turnus grand giboyeur;
 Lui dit ce que l'on peut aprendre,
 Si l'on veut lire un recit tendre,
 Que vous verrez ici complet,
 Bien dodu, solide, & replet.
 Auparavant d'entrer en danse,
 Quelqu'un pourroit, (je me le pense)
 Demander quelle est cette soeur;
 Ah morbleu! je le sai par cœur,
 Et vous le saurez tout à l'heure,
 Curieux, ou que je demeure
 Court en si beau, si grand chemin;
 Je reprendrai mon train demain.
 Jurne est son nom de famille,
 Et comme elle étoit encor fille,
 Jupiter en fit l'amoureux,
 Et poussa vivement ses vœux:
 Il les poussa si loin, je pense,
 Qu'il en vint à la complaisance.

De lui donner dans son Cabat,
 Deux leçons du Noviciat
 De ce qu'on appelle hyménée;
 Dont la belle d'une journée,
 Fit à la fois deux embrions,
 Qui sont de vaillans champions.
 Le bon Jupin pour recompense,
 Lui fit don d'une Présidence,
 Car il en eut ma foi la fleur.
 De fille de Roi, c'est honneur,
 Qui vaut une éclatante Aubeine;
 La charge en valut bien la peine,
 Puisque Juturne présida
 Sur les Etangs du Mont Ida,
 Sur les Ruisseaux, sur les Rivieres,
 Sur les Fontaines des Bruières,
 Comme sur celles des Jardins
 Des Monarques & Citadins.
 Voilà de Juturne l'histoire.

Mais je reviens à mon grimoire.
 Chere Nimphe, lui dit Junon,
 Qui portez si friand trognon,
 Dont je ne fus jamais jalouse,
 Quoi qu'un jour sur une pelouse,
 Je t'ai pris en flagrant délit,
 Comme tu t'en servois de lit,
 Sans t'en paroître courroucée,
 Puisque c'est moi qui t'ai placée
 Au dessus des Nimphe des eaux;
 De Turnus je plains les travaux:
 Il doit tôt finir sa carrière,
 Je voi la Parque meurtriere,
 Tenant dans sa main ses ciseaux,
 Pour terminer des jours si beaux.
 Par ma foi ce n'est pas ma faute,
 Si cette fois ton frere saute;
 Je ne puis rien sur le Destin,
 Ni sur l'esprit de mon lupin.
 Ces fichus Dieux opiniâtres,
 Incomplaisans, acariâtres,

M'ont

M'ont cent fois refusé tout net
Et m'ont donné ce camouflet,
Sans seulement me faire excuse.
Vas t'en mettre en œuvre la ruse;
Pour lui, fais ce qu'il se pourra,
Et ce que bon te semblera.
Sommes-nous donc sans espérance,
Et dans nos maux sans allégeance?
Souvent après de longs malheurs,
On voit régner de grands bonheurs.
Junon se tut. D'abord les larmes
Firent éclipser tous les charmes
Qu'avoit Juturne en son minois;
Puis sur son sein deux ou trois fois
Elle se donne des taloches,
Cherche à Junon des anicroches,
Lui dit que la Reine des Cieux
Peut autant que celle des Gueux:
Qu'elle devrait mourir de honte,
De ne paroître pas plus prompte
A servir son frère Turnus,
Contre sa rivale Venus.
Puis d'eau tomboit une riviere,
Des endroits par où la lumiere
A tous les mortels se fait voir.
Elle en mouilla tout son mouchoir,
Sa robe, même sa chemise;
Ce que Junon nomme sottise,
Ne voulant pas dire vapeurs.
Ce n'est pas là le tems des pleurs,
Lui dit-elle d'un air sévère,
Tant elle parut en colére
De cet apostrophant discours.
Si tu veux conserver les jours
De ton Turnus, tu le peux faire:
Vas t'en renouveler la guerre,
Et briser leur traité de paix.
Mais qu'on ne m'en parle jamais!
Adieu: Junon te le conseille.
Juturne avoit prêté l'oreille

A cet agréable récit ;
 Aussi quitta-t'elle sans bruit
 Et la montagne, & la colline.
 Cependant la Roiale échine,
 Maître & Monarque des Latins,
 Peuples rusez & fort mutins,
 Suivi d'une Cour à l'antique,
 Des Nobles & gens de Boutique,
 Marchoit d'un pas grave aux autels,
 Pour des Juremens solemnels.
 Le bon Monarque pour son âge,
 Marchoit en très leste équipage,
 Trainé par quatre grands chevaux,
 Jettant du feu par les nazeaux,
 Tant leur ardeur étoit extrême ;
 On lui voioit un Diadème,
 A douze fleurons, tout pareil
 Au Diadème du Soleil,
 Qu'on disoit être son grand-père,
 Et le mari de sa grand mère,
 Ou son Père étoit un bâtard ;
 Car Phebus est un égrillard,
 Un picoreur, un maître drille,
 Un effleuré de jeune fille,
 Qui dans cet aimable métier
 Ne leur donnoit point de quartier.
 Par deux chevaux plus blancs que neige,
 Mais bons écoliers de manège,
 Le fier Turnus étoit tiré
 Dans un grand Char par-tout doré.
 Affectant une ardeur mutine,
 Il agitoit sa javeline
 Pour intimider le Troïen.
 N'étoit ce pas là le moien,
 De faire peur au bon Enée ?
 Lui qui d'une seule halenée,
 Auroit mis bas ce Turlupin,
 Sous le bon plaisir de Jupin,
 S'entend, car pardy dans ce monde,
 Où le proverbe en foule abonde,

On dit qu'il faut à tout Seigneur
 Rendre le devoir & l'honneur:
 Or comme il est des Dieux le Maître,
 Ergo des humains il doit l'être:
 Raisonnement qui va son train,
 Et, selon moi, court, & certain.
 D'autre côté parut Enée
 Avec sa Troupe combinée,
 Armé de la main de Vulcain,
 Aiant un air doux & serein.
 Tout près de lui étoit Ascagne,
 Monté sur échapé d'Espagne,
 Qui comme Eneas quelque jour
 Doit cimenter Rome à son tour.
 Un grand Prêtre à blanche tunique,
 Montant sur fringante Bourique,
 Portant en tête un capuchon,
 Traînoit d'une main un cochon,
 De l'autre brebis non tonduë,
 Grasse à larder, jeune & doduë,
 Fille d'un mouton de Beauvais,
 Qu'Eneas conduisoit exprès,
 Pour ce plantureux sacrifice,
 Avec une blanche genice:
 Mais ce qui fait mon embaras,
 C'est que Maron ne nous dit pas
 Comment il conduisoit la bride.
 Bête quinteuse veut un guide,
 Car ce seroit passer pour fou,
 Que la lui laisser sur le cou.
 Droit aux autels le Prêtre avance,
 Descendant avec nonchalance
 De sa monture à juste prix.
 Dès qu'on le vit on fit des cris,
 Pour le coup de réjouissance,
 Mais on en fit en abondance.
 Sur la victime il fit des vœux,
 Puis il alluma tous les feux.
 Alors le devot Sire Enée,
 Tenant sa lame dégainée

Debout

Debout reposant sur l'autel,
 D'un air qui n'a rien de mortel,
 Pas même la moindre aparence,
 D'une mâle & fiere assurance
 Apostrophe ainsi tous les Dieux,
 Levant devotement les yeux,
 Regardant la voûte azurée:
 Ce n'est pas une paix plâtrée,
 Soleil errant & vagabond,
 Qui marche par saut & par bond;
 Mais une paix consolidée,
 Que le Latin m'a caimandée,
 Et que j'accorde à son besoin
 Gratis. Soleil, sois donc témoin,
 Des sermens que je veux bien faire.
 Vous, Jupiter Lance-tonnerre,
 Et vous, implacable Junon,
 Qui de vos jours n'avez dit non
 Quand il s'est agi de me nuire,
 De m'abîmer & me détruire.
 Vous le Dieu du soudrille, ô Mars,
 Qui veillez sur nos Etendars,
 Qui du Grivois gardez la pance,
 Qui lui procurez l'abondance,
 Et qui toujours du Maraudeur
 Avez protégé la valeur.
 Dieux des Ruiffeaux, Dieux des Rivieres,
 Dieux des forêts, Dieux des bruières,
 Enfin, vous grands, & petits Dieux,
 Qui toujours perchez dans les Cieux:
 Je veux que si Dame victoire,
 Peut être, à force de trop boire,
 Se trouve assez peu de raison,
 Pour vouloir que comme un Oïson,
 Turnus devant vous me canarde,
 M'entrefessonne & me nazarde,
 Enfin qu'il se trouve vainqueur
 De moi, jurant sur mon honneur,
 (C'est jurer sans beaucoup de risque)
 Qu'en ce pais frasque ni frisque

Ne restera de mes Troiens ;
 Qu'ils partiront avec leurs biens
 Pour se retirer près d'Evandre ;
 Qu'Iulus ne pourra prétendre
 De régir le Bandeau Roial,
 Et sans faire le déloial,
 Il tirera d'ici ses chausses,
 Chausses pleines de pièces fausses,
 Tant qu'à present c'est vérité ;
 Plus, avec la Latinité
 Signera paix des mieux conçue,
 Et par mes gens des mieux cousue.
 Que si pour remplir mon espoir
 Je reste maître du pressoir,
 Et que Turnus en ait dans l'aile,
 Je veux par une loi nouvelle
 Etablir la fraternité,
 Et sans supériorité
 Faire entre nous bourse commune.
 Plus, que chacun dans sa tribune,
 C'est à dire son tribunal,
 Juge le bien comme le mal ;
 Que le Troien & que l'Itale
 Seront en tout, fors de la gale,
 Uns & communs dorénavant,
 Et vivront comme auparavant,
 Indépendamment l'un de l'autre.
 J'aurai soin de la patenôte,
 Et de faire ériger nos Dieux
 Dans tous les Temples de ces lieux,
 Pour que mes Troiens, ces nicaises,
 Les fumant les fassent bien aises,
 Et farcissent bien leurs autels
 De mets propres aux Immortels :
 Quoi que jamais les Dieux n'en tâtent ;
 Mais leurs grands Prêtres s'en empâtent,
 Donnant à leurs Clercs le restant,
 Gens d'un apetit dévorant.
 Tandis que Latin mon beau-père,
 Aura soin que l'Etat prospère,

Fera la barbe à ses voisins,
 Encavera des plus fins vins,
 Fera marcher lochet, pioche,
 Veillera sur le tourne-broche,
 Sur la cuisine & le ragoût,
 Et se chargera du bon goût,
 Fera lessiver ma chemise,
 Serrer du bois contre la bise,
 Enfin tant dedans que dehors,
 Il aura le soin de nos corps;
 De son côté race Troienne,
 Passablement Comédienne,
 Commencera dès aujourd'hui,
 A me bâtir un bon étui,
 Qu'elle entourera d'une Ville,
 Exempte à jamais d'Ustencile,
 Qu'on nommera Lavinium.
 Ce n'est ma foi pas un Dictum;
 C'est un serment que Sire Enée
 Fait aux depens de l'échinée
 Que vous autres Dieux, bonnes gens,
 Conservez depuis quarante ans,
 Contre la mauvaise influence
 Des lieux où gît ma Révérence;
 Ou bien contre l'air empesté
 Qui pourroit troubler ma santé.
 Dès qu'il eut dit sa ratelée,
 Prenant la parole à volée,
 Le bon vieillard Roi des Latins,
 Sur ses pieds, en levant ses mains,
 Dit, je vous jure, ô Sire Enée,
 Par la Mer, & la belle Astrée,
 Par la Lune, & par le Soleil
 Que je révére à mon réveil,
 Par les deux enfans de Latone,
 Par le Protecteur de l'Autonne,
 Par les deux faces de Janus,
 Par le gros, gras, & grand Turnus;
 Plus, par cette énorme puissance
 De cette vile & noire engeance,

Qui préside dans les Enfers,
 Et qui met les méchans aux fers;
 Par Junon cette rabroueuse,
 Par ta Mère la racrocheute,
 Par ma Couronne & mon Bandeau,
 Par mon Etat & mon Serdeau;
 Par ma brillante Lavinie,
 Plus aimable qu'Iphigénie,
 Plus transparente que cristal,
 Plus éclatante qu'un fanal,
 Plus tendre qu'une Tourterelle,
 Qui chante comme Philomelle,
 Qui fait jouer du Clavessin,
 Qui conduit des mieux un tocsin,
 Bref, qui fait la fable & l'histoire,
 Rire, chanter, danser, & boire;
 Enfin, par le grand Dieu Jupin,
 Qui de pouvoir a plus d'un brin,
 Qui signe à bons coups de tonnerre,
 Tous les Traitez qu'on fait sur Terre;
 Je jure donc par tout cela.....
 Je ferois mieux d'en rester là,
 Comme de ne point passer outre.
 Non, dussai-je contre une poutre
 Me casser la jambe & le bras,
 Là je n'en demeurerai pas.
 Je jure donc paix, alliance,
 A si pieuse Révérence,
 Et je la jure tout de bon,
 Sans mettre de restriction:
 Souhaitant qu'elle ait bonne chance,
 Mettant au pis toute puissance
 De m'insinuer le dessein
 De troubler l'eau de mon voisin,
 Comme le lait de ma nourrice,
 Par aucun malin artifice;
 Quand cette puissance une fois
 Feroit tout aller de guingois,
 Sur la terre, & dans la nature,
 Dût-elle encor par aventure,

Confondre le Ciel & l'Enfer,
 Mêler la Terre avec la Mer,
 En donnant jour aux Cataractes ;
 Dût-elle changer les Epactes,
 Faire de mon sceptre un fiffet,
 Enfin, comme un Esprit folet,
 Faire chez moi le batelage,
 Et par-tout du remu-ménage.

Ainsi chacun par des sermens,
 Accompagnez de juremens,
 Juroit la paix, & l'alliance,
 Sans qu'il parût de discordance.
 On égorge alors dans les feux,
 Le cochon en faisant des vœux ;
 Qui portant grains de pourriture
 Fut trouvé de mauvais augure.
 Pendant que cela se passoit,
 Chez le Rutule on devisoit
 Sur la triste & morne figure
 De leur Roi grand outre mesure,
 Qui pendant le tems des sermens,
 Baïssoit toujours ses yeux ardens.
 D'une marche dégingandée,
 Par le Troïen vilipendée,
 On le vit marcher à l'autel ;
 Chacun crut voir Pantagruel,
 Tant ce prodigieux Colosse
 Dans cet instant leur parut rosse.
 De s'affliger il eut raison ;
 On le bridait comme un oïson,
 On lui ravissoit sa maîtresse,
 L'unique objet de sa tendresse,
 Sans que ce malheureux garçon
 En eût le moindre échantillon,
 Je veux dire la courte joie,
 Qui chez nous est la petite oie.
 Le Rutulois en murmura,
 Et le Parygien s'en carra.
 Ce que voyant Dame Juturne,
 Prête à servir son frère Turne,

Elle vint tomber dans le Camp,
 Et prit la forme, au même instant,
 D'autres diroient la ressemblance,
 Peut-être aussi la remembrance,
 De Carmerte homme de valeur,
 Grand en naissance, comme en cœur ;
 Et de rang en rang la Donzelle
 Fut rochiner le boutefelle,
 Ou par un discours factieux,
 Leur jetta de la poudre aux yeux.
 Oh Rutulois ! mourez de honte,
 Si vous souffrez qu'on nous affronte,
 Et si vous exposez Turnus
 Aux coups de ce fils de Venus.
 Etes-vous donc las de vous battre ?
 Et faut-il que je voie abattre
 Votre Roi pour nous sauver tous ?
 Aux ennemis tâtons le poul ;
 Et voions ce qu'ils ont dans l'ame.
 Déjà dans la ville on nous blâme,
 On nous accuse de tiédeur ;
 Soldats, avez-vous donc du cœur ?
 Parbleu c'est en cette rencontre,
 Où chacun doit en faire montre.
 Aiguifons nos sabres, nos faux,
 Il nous faut jouer des couteaux,
 Et qu'il soit dit que le Rutule
 N'eut jamais au talon la mule,
 Quand il falut tout hazarder
 Pour son ennemi nazarder,
 Pour se soustraire à sa puissance,
 Et pour faire tourner la chance.
 Nous sommes de plus deux contre un ;
 Donnons dessus ! ils sont à jeun,
 Et n'auront force ni courage.
 Je vous répons de l'avantage,
 Si vous ne perdez point de tems.
 Ce discours sur les jeunes gens,
 Et sur les troupes Laurentines,
 Aussi bien que sur les Latines,

Leur fit dire *videbimus*,
 Après petit *gaudeamus* ;
 Au vent mettre d'abord flamberge,
 Dont la Juturne se goberge.
 Puis les voyant fort ébranlez,
 Fort drus & fort recoquillez,
 Petillans d'en aller découdre,
 Se déterminer, se résoudre,
 A leurs brettes donner le fil,
 En un mot, aller de droit fil ;
 Elle leur fit voir un présage,
 D'un Aigle privé dans sa cage,
 Qui, sortant, vit nombre d'oiseaux
 Seulement habitant les eaux.
 Sans parler, sans faire aucun signe,
 L'Aigle s'élança sur un Cigne,
 Et dans ses serres l'enleva,
 Faisant en l'air grand brouhaha.
 Dans l'instant on vit tous les autres
 Crier, on enleve un des nôtres !
 Ce qui réveillant leur courroux,
 S'ameutans ils suivirent tous,
 En forme d'un épais nuage,
 Ce Picoreur sorti de cage.
 Il fut mené si vivement,
 Que l'Aigle n'eut que le moment
 De lâcher sa prise & sa proie.
 Ce présage apporta la joie,
 A bon augure il fut reçu,
 Comme avec plaisir il fut vu.
 Tolumnius en grand volume,
 Qui de son art beaucoup présume,
 Adroit au jeu du corbillon,
 Prêt à demander qui met-on ?
 Devinant, non choses futures,
 Fort, mais très fort sur les injures,
 A parler s'offrit le premier,
 Et se mit d'abord à crier :
 Tremblez, Troiens, à ce présage !
 Soldats, allons en garouage !

Les Dieux se déclarent pour nous,
 Il nous faut vaincre ou mourir tous.
 Qu'aucun ne fasse ici la bête !
 Je vais me mettre à votre tête,
 Où je ferai voir du païs
 Aux Phrygiens fort ébahis
 De voir si grand patelinage :
 Je ne donne pour tout potage,
 A ces échapez de brandons,
 Que des ronces, que des chardons
 A pâturer toute leur vie ;
 Si dans ce jour ma bonne amie
 La Victoire ne me fait voir
 Courir vers le sombre manoir
 Tous les Troiens de compagnie ;
 Que moi Devin j'excommunie
 De toute mon autorité,
 Parce que leur Chef a traité
 D'une alliance que je casse,
 Comme faite par ame basse,
 Et contraire au bien des Latins,
 Des Rutules, des Laurentins ;
 Choquant la majesté suprême,
 Extorquée avec stratagême,
 De notre Roi mourant de peur,
 Et trop vieux pour avoir du cœur ;
 Sans autre façon je la casse,
 Et je la remets dans la nasse.
 Serrez donc bien vos bataillons !
 Et comme de noirs tourbillons
 Engouffrez-vous dans leur Armée,
 Où la terreur est imprimée :
 Leur Chefs en ont l'air tout transi,
 Et pour tout dire en racourci,
 Leurs soldats sont tous des pagnottes,
 Des rodemonts, des frottes-bottes,
 Plus propres à panser mulets,
 Qu'à venir manger nos poulets.
 Combattez pour votre deffense !
 Faites comme moi, je commence !

Là dessus ce mauvais falot
 Lança si fort un javelot,
 Que l'air en retentit sur l'heure.
 Il se trouva qu'à la malheure,
 Neuf jeunes gens Arcadiens,
 Venus au secours des Troiens,
 Tous enfans d'un certain Gilippe,
 Et d'une certaine Guenippe,
 Sage pourtant, si l'on en croit
 Virgile, qui ne la connoit
 Que pour être une Etrurienne;
 Bref cette troupe Arcadienne
 S'entretenoit tout en un tas,
 Quand ce coup vint faire fracas
 Dans le ventre d'un des neuf frères,
 Ce qui troubla tous leurs confrères,
 Tant les Troiens, qu'Etruriens,
 Que Mantouans, que Pyrgiens.
 Les huit autres prirent les armes,
 Firent au camp de grands vacarmes,
 Et commencerent en fureur,
 Un choc qui fut l'avantcoureur
 D'une très sanglante bataille;
 Où chacun des partis travaille
 A se mettre au dessus du vent,
 Afin de gagner le montant,
 Et de mettre la décadence
 Parmi la noble pétulance
 D'un Ennemi qui donne bien,
 Et qui marque ne craindre rien.
 Morbleu! Ce n'est plus raillerie,
 On recommence la tuerie,
 Même on renverse les Autels,
 Au grand mépris des Immortels.
 Le Roi Latin court à la ville,
 Honnêtement pourvu de bile,
 De voir son Alliance au croc,
 Et lui chassé comme un escroc:
 Tandis que le fougueux Messape
 De tous côtez renverse & frape,

Avec grande déloiauté,
 Esperant rompre le Traité,
 Et par-là remplir son attente.
 Il court, s'agite, & se tourmente,
 Ne fait par-tout aucun quartier,
 Ce dont il fit toujours métier.
 Là, trouvant le Monarque Aulete,
 Bon Soldat, vigoureux Athlete,
 Avec les ornemens Roiaux,
 Assez bien munis de Joiaux,
 D'un javelot il le traverse,
 Le fit tomber à la renverse,
 Droit sur le débris de l'autel;
 Dont il trepassa sans appel,
 Sans pousser murmure ni plainte,
 Ni témoigner aucune crainte
 De se voir réduit à son tour,
 D'aller dans si sombre séjour.
 Messape après lui chante pouille,
 Pendant qu'un autre le dépouille.
 Corinée un tizon en main,
 Que sur l'autel allant son train
 Il avoit pris dans la mêlée,
 Au brave Ebusé fit frillée :
 Comme il lui portoit un grand coup,
 Il le grilla de bout en bout.
 Podalyre avoit pris à tâche,
 Quoique naturellement lâche,
 D'atterrer le Pasteur Alfus;
 Mais par un trop juste refus
 Alfus d'une ardeur intrépide
 Tout court sur lui tournant la bride,
 D'un coup de revers à propos
 Lui déplaça cinq ou six os,
 Et lui démeubla la mâchoire,
 Dont Podalyre eut grand déboire:
 Car il tomba dans le sommeil
 Qui n'est suivi d'aucun réveil.
 Eneas l'ame fort émuë
 Par les-rangs touroit tête nuë,

Levant les mains, criant bien fort,
 Par la jarni-bleu ! par la mort !
 Eh quelle est donc votre folie ?
 Dites-moi, mes gens, je vous prie ?
 Ne viens je pas dans ce moment,
 De faire à vos yeux le serment
 De notre Traité d'alliance,
 Avec cette Latine Engeance ?
 Les Articles sont arrêtez,
 Et pourquoi rompre nos Traitez ?
 Quoi donc ! pour une bagatelle
 Vous recommencez la querelle ?
 Un homme de plus ou de moins,
 N'est pas ce qui fera mes soins.
 Parbleu ! c'est à moi de combattre,
 Puisque Turnus veut bien se battre,
 Sans vous hazarder aujourd'hui ;
 Je vous répons d'eux, & de lui.
 Disant ces mots, flèche rapide,
 Dont on n'a jamais su le guide,
 Ni le bras qui l'avoit lâché,
 Ce dont Eneas fut fâché,
 Vint interrompre sa harangue,
 Imposer silence à sa langue,
 Aporter des douleurs au trot :
 C'est bien fait, car il parloit trop.
 Le Beat du coup fit la moue,
 Ce qu'il fit en enfant la joue.
 De plus il en grinça les dents,
 Même querella tous ses gens,
 Jetta son beau casque par terre,
 Maudissant si fatale guerre,
 Fit des ha, des hi, des ho ho,
 Et debout resta tout dego.
 Ses gens troublez de sa grimace,
 L'auroient laissé dessus la place,
 Si son jeune fils Iulus
 N'eût promis ses cinq carolus
 A cette indigne valetaille,
 Qui ne meritoit pas la maille :

Tout aussi-tôt on l'emporta,
Et sur son lit on le jeta,
Jurant contre sa destinée.

L'ardent Turnus voiant Enée
Quitter le camp & s'en aller,
Ne songea plus qu'à batailler.
Il pousse avec grande vitesse,
Son char où lui parut la presse;
Le fait voler sur les sillons
Et passer sur les bataillons.
D'abord il assomme, il écrase,
Fait aux Troiens mordre la vase;
De morts, ou mourans fait un tas,
Et porte par-tout le fracas.
Aux uns il prend la javeline,
Et la leur darde dans l'échine.
Il court au brave Stelenus
Qu'il joint à Tamire & Iolus.
Puis il s'en va forcer Eumedé,
Devant qui tout plie & tout cede,
De se mesurer avec lui:
Il lui fit bien-tôt son étui.
Dès qu'il le vit sur la poussière,
De son sang faire une rivière,
Il lui dit, Troien, te voilà,
Selon mon compte, assez bien là.
Mesure donc notre Italie
L'unique objet de ta folie,
Plantes y des navets, des choux,
Et même des Topinamboux;
Est ce ainsi pour un homme habile,
Que tu veux fonder une ville?
Ton calcul est fort incertain,
Puis que dans l'affreux souterrain
Je viens d'emboiter ta figure,
Pour un toujours, je t'en assure.
De là, passent au blond Darès,
Qui bisquoit contre les Larès,
De ce qu'il voioit que sa troupe
Aux Ennemis monroit la croupe,

Il le mit d'un revers de main
 Dans le sentier du souterrain.
 Butte, Sybaris, & Clorée
 Lui servirent tous de curée;
 Malgré valeur, falut partir,
 Et pour un jamais s'amortir.
 Mais de loin voyant Therfiloques,
 Qui de Latins tronquoit breloques,
 D'un dard lancé dans sa fureur,
 Il fut arrêter son ardeur.

Il surprit en passant Timette,
 Et lui dénoua l'éguillette,
 D'un coup qui de son intestin
 Fit sortir très puant butin.
 Enfin l'intrépide Phegée,
 Voiant sa brigade affligée,
 Même au point de se débander,
 Sans paroître s'intimider,
 S'arrêta près de la charette
 De ce dénoueur d'éguillette;
 Voulant détourner ses chevaux,
 Ecumans de leurs fiers travaux:
 Mais étant surpris de la rouë,
 Il fut renversé dans la bouë,
 Où Turnus le décapita,
 Et son tronc après insulta.

Tandis que Turnus se demene,
 Et que si mal Troiens il mene,
 Voions ce qu'ils font dans leur Camp;
 Même pénétrons quant & quant
 Qu'est devenu le brave Enée,
 Qu'Ascagne & le fier Mnesthée
 Ont emporté couvert de sang,
 Reposer sur son lit de camp.
 Près de lui son intime Achate,
 Voudroit tirer de l'omoplate
 Le fer qui cause sa douleur,
 Et des Troiens tout le malheur.
 Japis savant en médecine,
 Architecte en Thérébentine,

En rubarbe, en casse, en sené,
 Voiant Eneas forcené,
 Grincer les dents, faire grimace,
 Lui jeter au nez sa cuirasse,
 Remplir sa tente de gachis,
 Et se fâcher contre son fils;
 Voiant cela quitte sa robe,
 La pose dans sa garderobe,
 Puis visite en vrai médecin,
 Je pourrois dire en assassin,
 L'endroit qui suscitoit la rage
 De si renommé Personnage;
 Puis avec des pinces de fer,
 Ebranle & veut tirer le fer
 De cette flèche infortunée,
 Qui fait pester le bon Enée.
 Mais rien n'y fit le médecin;
 Il prit du baume avec du vin,
 Et fit onguent miton-mitaine,
 Dont il frotta ribon ribaine,
 En médecin de Lucifer,
 L's où gitoit ce fichu fer.
 Eneas d'un cris effroiable,
 Donna le médecin au Diable,
 Sur-tout quand il fut que Turnus
 Au camp Troien comme un intrus,
 Donnoit de terribles gourmandes,
 Et faisoit gloire des saccades
 Qu'il ajustoit aux Phrygiens,
 Aux Toscans, aux Arcadiens,
 Enfin à toute son Armée,
 Aux échecs point acoutumée.
 Venus souffrant de voir son fils
 Prêt à perdre tous ses esprits,
 S'en va le desespoir dans l'ame
 Vite lui ceuillir du dictame,
 Toujours courant bredi, breda,
 Sur la crête du mont Ida.
 Cette racine est barbelée,
 Et porte fleur rouge engrélée,

A même goût que chicotin,
 Et sert d'onguent au chevrotin,
 Quand il a la moindre blessure.
 Elle la met dans de l'eau pure,
 Avec herbes de bonne odeur,
 Dont elle fit une liqueur,
 Qu'elle aporte dans un nuage,
 Pour mieux dérober son voiage;
 Japis la prit & la goûta,
 Puis l'endroit doucement frotta;
 Ce qui du sang finit la course,
 Et de ces maux calma la source.
 Le fer en tomba sur le champ,
 Ce qui rétablit dans le Camp
 Et la valeur & l'allegresse.
 Japis le cœur tout en liesse
 S'écria, Troiens, marchez donc.
 Au Diable l'un qui lui dit non,
 Tant une guérison si prompte
 Avoit au loin mis toute honte.
 Allez, reprit-il, au combat;
 Ce n'est pas moi (quoi que moins fat
 Que ce maître gourmet d'urine)
 Qui viens de relever l'échine
 De notre bon Sire Eneas;
 Qui, peut-être, eût passé le pas,
 Sans ce secours, je vous assure:
 Un Dieu, sans doute, a fait la cure,
 Et notre Maître est réservé
 Pour commander à cu levé,
 Après le Roi sur les Itales.
 Ce Japis dans les intervalles
 En dit autant à tous venans:
 Ce qui parut de très bon sens.
 Mais notre impatient d'Enée,
 Qui méditoit cette journée
 De conduire sa boule au but,
 Leur fit signe que l'on se tût,
 De peur de lui rompre la tête.
 En suite il prit son arbalète.

Mit sa cuirasse & ses brassars,
 Ses brodequins & ses cuissars,
 Tous brillans d'or, ou de dorure:
 Puis embrassant sa géniture,
 Il lui fit exhortation,
 Avec grande componction,
 Avec vigueur & d'un ton mâle,
 Aiant quitté sa couleur pâle,
 Et même son air de pleureur,
 Pour faire à son Iule honneur.
 Veux-tu, dit-il, passer pour sage?
 Avec l'honneur fais compéragé,
 Ne quitte jamais la vertu,
 Ou pour un vrai cogne-fêtu.
 Tu t'établiras dans le monde,
 Où déjà chacun daube & fronde
 Celui qui content de son bien,
 Pour son propre honneur ne fit rien;
 Ce qui de la Zone torride
 Se voit à la Zone frigide.
 Tu n'as qu'à te mouler sur moi,
 Et me suivre de bonne foi,
 Sans t'en aller à l'égarée
 Donner dans quelque échaufourée.
 Sereste doit mener tes pas;
 Mon fils, ne me quitte donc pas!
 Je te ferai cette journée
 Assommer plus d'une araignée.
 Je me sens déjà le bras lourd,
 Et je vais fraper comme un sourd.
 Crois moi, taille, & frape de même,
 Pour pousser ta gloire à l'extrême;
 Et par notre témérité
 Mettons-nous tous en sûreté.
 Sur-tout il faut agir de tête:
 Sous Sereste, vas prendre en crête,
 Ces Envieux de ma valeur;
 Fonce par-tout avec fureur;
 Et ne regarde pas derriere,
 Si quelque lame meurtriere

Vient terminer tout à la fois
 Ta vie & tes naiffans exploits.
 Il faut qu'en flanc le preux *Mnesthée*,
 Suivi de l'intrepide *Anthée*,
 Fasse danser le *Laurentin*,
 Et dégringoler le *Latin*.
 Pour moi j'en veux au *Roi Rutule*,
 Qui va tranchant la *clavicule*
 A nos valeureux *Citoyens*,
 Comme à nos fiers *Etruriens*.
 En attendant avec *Achate*,
 Je vais mettre en œuvre ma patte
 Au corps de réserve, où je croi
 Que je ferai parler de moi.
 Allons, marchons, mon cher *Afcagne*;
 Pour ce bon pays de *Cocagne*
 Chamailons de tout notre cœur;
 Mais fais voir qu'un jour ta valeur,
 Sous une *Etoile fortunée*
 Egalera celle d'*Enée*,
 Et celle de ton oncle *Hector*,
 Dont les hauts faits en lettres d'or
 Feront un jour de notre histoire
 Tout l'honneur & toute la gloire.
 Chacun après se dispersa,
 Et vivement bouleversa
 Du *Roi Latin* la maraudaille.
 Ce fut alors que la bataille
 Parut dans toute sa fureur.
Turnus étoit sur une hauteur,
 Examinant en homme habile,
 L'ennemi qui d'un pas agile,
 Venoit l'attaquer par trois corps.
 Le repentir parut alors
 Dans le cœur de *Latine* engeance,
 D'avoir détourné l'alliance,
 Qu'elle avoit depuis si long-tems
 Vû pour son bonheur en suspens.
 Les cœurs furent glacés de crainte,
 Et ressentoient déjà l'atteinte

Qu'alloit

Qu'alloit leur porter à foison
 Si gros & si noir caveçon.
 Cette marche étonna Juturne,
 Craignant de voir entrer dans l'Urne
 Ce frere qu'elle chériffoit,
 Dont si grand cas elle faisoit.
 Elle courut toute éperdue
 Toujours se cachant dans sa nue,
 Et galopant après Turnus,
 Dont elle s'étoit fait l'Argus.
 Dans ce tems les troupes de Troie,
 Au bruit d'une éclatante joie,
 Débouchèrent de trois côtez;
 Ou bien des deux extrêmitéz,
 Et du centre de forte ligne.
 Déjà chaque troupe trepigne,
 Les chevaux même en trepignoient;
 Mais les Latins en rechignoient.
 Dabord Ozyris par Thymbrée
 Eut sa carcasse balafrée.
 Gias étourdit Epulon,
 En lui lâchant d'un tortillon
 Avec vigueur sur sa caboche,
 Dont cette petite Bamboche
 Cracha sa cervelle & ses dents.
 Achate fouilla les dedans
 Du malheureux, mais brave Usente,
 En lui faisant mortelle fente
 Dans un lieu qui ne se dit pas,
 Parce qu'il est placé trop bas.
 Dans son coin le rude Mnesthée
 Faisoit de morts une chartée;
 Il écorna Archétius,
 Déginganda Tolumnius,
 Qui venoit de rompre la trêve:
 Pour sa peine il mordit la grève,
 Disant, Latins, tout est perdu,
 Vous n'avez qu'à tourner le cu
 Devant si fatal adversaire;
 Je ne vis jamais tel Corsaire;

Il ne se sert que d'un tricot
 Pour assommer sans dire mot.
 Après ces mots vint la déroute
 Du Latin qui fit banqueroute
 A la gloire comme à l'honneur,
 Tant cette chute leur fit peur.
 Tout fuit de nouveau vers la ville,
 Tout fut suivi d'un vol utile
 Aux Troiens qui les poursuivoient,
 Et qui de trop près les suivoient,
 Pour ne pas jouer de la lance
 En si notable décadence.
 Jamais ne fut tel embarras,
 Tel chamaillis, & tel fracas;
 J'en frémis encor quand j'y pense.
 Eneas en cette occurrence,
 Portant en son cœur un calus,
 S'attachoit à chercher Turnus.
 Mais la belliqueuse Juturne,
 Quittant Monsieur le vent Vulturne,
 Qui conduisoit par-tout ses pas,
 Prit le justaucorps & les bas,
 La casaque avec la parure,
 Le bonnet garni de dorure,
 Le corps, le visage & la voix
 Du Cocher de ce fin matois,
 Que l'on nommoit, je croi, Metice;
 Et par ce prudent artifice
 Elle eut la conduite du Char
 Que gouvernoit ce Jaquemar,
 Et sur lequel étoit son frere.
 Ainsi devenant sa cochere
 Elle voltigeoit sur les flancs,
 Passoit fort loin des Combattans,
 Sur-tout de l'intrépide Enée,
 Qui dans sa rage forcenée,
 Auroit pû sans beaucoup d'effort,
 Finir la guerre par sa mort.
 Aintî comme on voit l'hirondelle,
 A ses petits toujours fidelle,

Voler

Voler par-ci, voler par-là,
 Prendre deçà, comme delà,
 De quoi leur servir de pâture;
 Ainsi voltigeoit la voiture
 De Turnus au loin des Troiens :
 Croyant leur barrer les moyens
 De pouvoir l'aborder en face,
 Juturne faisoit volte face,
 D'un air content, doux & serein,
 Ce qui se voyoit sur son tein.
 D'autre côté le fils d'Anchise
 Ne le trouvant pas à sa guise,
 Quoi qu'il se présentât par tout,
 Bisquoit de ne pas faire à tout
 Sur si monstrueuse figure ;
 Lui gardant bonne fourbissure,
 En cas d'acroc, ou d'action.
 Mais cette noble intention
 N'étoit pas celle de Juturne,
 Qui déroboit son frere Turne
 Au ressentiment d'Eneas,
 Quand il lui tomboit sur les bras.
 Dans ce tems le fougueux Messape,
 Toujours machinant quelque attrape,
 Crut, s'il atterroit le Pieux,
 Que le combat iroit des mieux
 Pour sa Rutuloise canaille ;
 Qui se sauvant par la broussaille,
 Donnoit le tems aux Phrygiens
 De lui préparer des liens.
 Sur ce, lui lança Javeline :
 Mais Eneas courbant l'échine,
 Para le coup adroitement.
 Ce fut dans ce fatal moment
 Qu'on le vit comme une Furie,
 Crier, comme un furieux crie,
 Point de quartier, nous les tenons,
 Mes Citoyens, tambourinons !
 Je vous répons de la victoire,
 Et de chacun deux coups à boire.

Puis il attesta Jupiter ;
 Ensuite il mit son sabre à l'air,
 Lâcha la bride à sa colere,
 Prit sa lance la mortifere,
 Fit grand carnage & grand butin,
 Chez le Rutule & le Latin,
 Sans distinction de personne.
 La peste ! il la leur bailla bonne.
 Quel Dieu fera pour moi des vers,
 Ou de fil droit , ou de travers ?
 Nous dit Maron avec emphase,
 Comme s'il sortoit d'une extase.
 Oui, quel Dieu me fera des vers,
 A l'endroit ou bien à l'envers,
 Avec les points, & les mesures,
 Les pieds, les pouces, les césures,
 Qui nous aprennent nom par nom,
 Ceux du commun, & de renom,
 Que Turnus & Messire Enée
 Assommerent cette journée ?
 Quoi ! les Dieux auroient ils voulu
 Que ces deux furieux goulus
 Se fissent si cruelle guerre,
 Au lieu d'être en repos sur terre,
 Et d'établir entr'eux la paix,
 A deux de jeu de tous les fraix,
 Par une alliance éternelle ?
 Pardi vous me la contez belle !
 Si Jupin ne l'avoit voulu,
 Et dans son Conseil résolu,
 Eneas seroit dans sa Troie,
 Et le Rutulois hors de proie.
 Ainsi concluons hardiment
 Qu'ainsi le veut l'Altitonant.
 Cependant dans sa frénésie,
 Le fils D'Anchise fit tuerie,
 Il accrocha le fort ucron,
 Par le milieu du pâturon,
 Dont il fit drôle pirouette,
 Tournant comme une girouette ;

Puis

Puis au centre des Rutulois,
 Fut en zig zag & de guingois,
 Renifler sur un peu de paille
 Son esprit, qui de la marmaille
 Etoit un hardi rejetton :
 En trepassant il fit un ton,
 Tenant du cri d'oiseau nocturne,
 Qui fit éternuer juturne,
 De Turnus gronder les boyaux,
 Et cabrer ses deux fiers courtaux.
 Talus, Tanaïs, & Céthége,
 Servirent tout trois de cortége
 A cet infortuné Sucron,
 Pour passer la barque à Caron.
 Onyte fils de Peridie,
 Mourut de même maladie ;
 Et l'illustre Prince Murran,
 Eut d'Eneas un vilain cran,
 Qui fit rejaillir sa cervelle,
 Sur le trousséquin de sa selle,
 Dont il tomba sous ses chevaux,
 Qui firent les Provinciaux,
 Foulant aux pieds Monsieur leur Maître,
 Ne voulant pas le reconnoître ;
 Mais ce Prince en passant le pas,
 Leur dit, vous êtes des ingrats !
 Cupente après reçut sa dose,
 Faisant laide méramorphose,
 Puis que le Troien tout d'abord,
 D'homme vivant en fit un mort.
 Enfin de sa fine allumelle,
 Par-tout il emportoit rouelle,
 Ce qui mit le Latin à sac.
 Turnus ailleurs faisoit un trac,
 Dans lequel Amicle & Diore
 Firent une fin peu sonore :
 Tous deux furent decapitez,
 Et leurs têtes aux deux côtez
 De l'avant-train de sa charette,
 Pour servir de noble étiquette

Aux Phrygiens de sa valeur.
 Il fut de là porter malheur
 A quatre freres de Lycie,
 Tous quatre y perdirent la vie.
 Il éreinta le fort Hylus ;
 Epaula Menette de plus ;
 Et retourna la camifole
 Du riche & redoutable Eole,
 Qu'Achille, ni même les Grecs,
 Ne purent voir dans les échecs,
 Que souffrit la brûlante Troie,
 Quand des Grecs elle fut la proie.
 Comme on voit marcher un Torrent,
 Entraînant avec son courant,
 Tout ce qui se trouve en la route ;
 De même on vit grande déroute,
 Chez le Rutule, & le Troien,
 Le Laurentin, l'Arcadien,
 Par nos deux Heros, en gourmandes,
 En croquignoles, en cassades,
 Turnus & le fier Eneas,
 Qui d'affommer n'étoient point las.
 On ne vit jamais de bataille,
 Où de part & d'autre on ferraille
 Avec tant de brutalité.
 On ne voit qu'animosité,
 Qu'estropiez, que gens sans têtes,
 Sans jambes, bras, casques, ni crêtes,
 Que Quinze-vingts, que balafrez,
 Que tronquez, que défigurez.
 Alors, le pieux fils d'Anchise
 Méditoit funeste entreprise
 Pour le Trône du Roi Latin,
 Dans lequel il veut sans gradin,
 Monter pour y régir l'Itale ;
 Aux dents, c'est n'avoir pas la galle.
 Comme il cherchoit l'ardent Turnus,
 Il fut inspiré de Venus,
 De marcher tout droit à la ville.
 En effet la trouvant tranquille,

Jouissant

Jouissant d'un calme profond,
 Sur elle à l'improviste il fond;
 Mais avant appellant Sereſte,
 Aſcagne, Mneſthée, & Sergeſte,
 Il leur ouvrit d'abord ſon cœur,
 Les conduiſit ſur une hauteur,
 D'où ce Chef leur fit voir ſes vues,
 Et les plus ſures avenues,
 Pour déloger de ſon Palais,
 Le Roi Latin à peu de frais.
 Pour les animer notre Enée,
 D'une langue bien affinée,
 D'où couloient le ſucré & le miel,
 Dans un diſcours pétri du fiel
 Qu'il avoit contre cette engeance,
 Leur étala ſon éloquence:
 Or ſuivez tous, mais promptement,
 Mes ordres, & voici comment,
 Dit Eneas d'une énergie,
 Qui de l'effet fut tôt ſuivie.
 Avant que de battre le fer,
 Je vous répons de Jupiter:
 Agiſſez donc ſur ma parole,
 Elle n'eſt rien moins que frivole,
 Puisque je veux dès aujourd'hui,
 Me coucher dans le lit d'autrui,
 M'emparer de la léche-frite,
 Du poilon, & de la marmite
 Du Roi de la Latinité,
 Dans ſa Capitale ou Cité,
 Où mes loix ſeront aprouvées,
 Où je lui taille des corvées;
 Par-tout & la flame, & le ſang,
 Sans garder meſures ni rang,
 Joueront leur jeu d'une dégaine,
 Qui du Latin fera la peine.
 Dans ſon Palais à mon gogo,
 Je vais m'heberger tout de go.
 Vous autres faites dans la ville
 Election de domicile,

Cherchez-vous le meilleur coin,
 Vous n'en n'aurez que trop besoin;
 Comme de faire un peu ripaille,
 Après le gain de la bataille:
 Après laquelle toutefois,
 Je dois joindre le Rutulois,
 L'abattre, si je puis le faire;
 Et de ce cruel adversaire
 Me délivrer pour un jamais,
 Afin de jouir de la paix.
 Cependant marchez à la ville,
 Elle me paroît le mobile
 Des entreprises de Turnus:
 Allez la brûler rasibus;
 Et prenant en main torche ardente,
 Sur leurs maisons faites descente;
 Ou faites leur garder la foi
 De leur traité fait avec moi.
 Je veux que mon cher fils Iule
 Avec vous trois s'immatricule,
 Tandis que je vais au palais,
 Vous faire bouillir des œufs frais,
 Ordonner qu'on mette à la broche,
 Qu'on fasse cuire une brioche,
 Qu'on mette au four un bon pâté,
 Et qu'on vous prépare du Thé,
 Pour vous remettre des fatigues,
 Que vous causeront les intrigues
 De ces malheureux passésins,
 Les Rutulois & les Latins.

Ces mots dits, les Troupes Troiennes
 Se joignant aux Etruriennes,
 Chacun l'échelle d'une main,
 Vers les murs la dresse soudain;
 Monte à l'assaut, y fait merveille,
 Sans se faire tirer l'oreille.
 Les uns vers les portes couroient,
 Tuant ceux qui s'y rencontroient,
 Très bien couverts de leur rondache,
 Faisoient agir des mieux la hache,

Pouffant à force de leviers ,
 Les lourds & les bryans beliers :
 D'autres atroupez pêle-mêle ,
 Lançoient dans la ville une grêle
 De javelots, pour contenir
 Ceux qu'on voioit aller, venir ,
 Afin d'éviter la main mise
 D'une ville d'affaut surprise:
 Tandis qu'Enée au premiet rang
 Attaquoit cette ville en flanc ,
 Attestant les Dieux qu'on le force
 De brûler encore une amorce,
 Puisque c'est la seconde fois,
 Que le Prince des Rutulois
 Rompt le traité d'une alliance ,
 Qui faisoit naître l'espérance
 Aux deux partis de voir la paix,
 Les accouplant pour tout jamais.
 Cependant on pressa la Ville,
 Et déjà l'on voit plus de mille
 Des habitans hors de combat.
 Déjà le Troien bon soldat,
 Brule maison, court au pillage,
 Met à la mode le veuvage,
 Gagne places, & carrefours,
 Les caves, cuisines & fours,
 Se rend maitre de la boutique,
 De la femme, & de la Bourique,
 Met à quartier carosse & char;
 Enfin plus fier qu'un Hospodar,
 De la Ville il fait feu de joie,
 Comme les Grecs firent à Troie.
 Les notables des habitans
 En conseils perdoient tout leur temps;
 Les uns vouloient ouvrir leurs portes
 D'abord aux Troiennes cohortes;
 D'autres vouloient sur leurs rempars,
 Deffendre encor leurs boulevars;
 Tant y a que l'on vit desordre,
 Auquel on ne put mettre d'ordre.

Le Roi se montrant sur le mur,
 Crioit, Latins, il est bien dur
 De voir une telle bagarel
 Puis il entonna par Becare,
 Par Bemol, ou par Fut fa,
 Par Gresol, par Ami la,
 Lamentations Jérémiques,
 Chagrins, soucis, combats tragiques,
 Plaintes & douleurs à foison,
 Ce qui ne fut pas guérison.
 La Reine vit d'abord Enée,
 Suivi du brave Ilionée,
 Se rendre maître des rempars,
 Et passer sur tous les hazards
 Qui suivent le sort de la guerre.
 Elle en jetta son Sceptre à terre,
 Sur-tout ne voyant point Turnus
 Donner la chasse à cet intrus.
 A gorge aux trois quarts déployée,
 Venez donc, je suis dévoyée,
 Dit-elle, mon Turnus est mort !
 Quoi ! lui que je croiois si fort,
 Si vigoureux, & si robuste !
 Ah maudit sort ! destin injuste !
 Vous m'enlevez mon Echalas !
 Hélas ! mon cher cousin, hélas !
 Quelle infortune pour Amate !
 Encor si d'une Cazemate,
 Je pouvois me faire un tombeau,
 Pendant que ce godelureau
 Vient si près nous tondre la laine,
 J'aurois de moitié moins de peine !
 Moi qui cause tous nos malheurs,
 Ces tintamares, & nos pleurs,
 Qui suis la source criminelle,
 De ce qu'on nous met en javelle.
 Alors foiblirent ses esprits ;
 Elle déchire ses habits,
 Brûle son tignon, sa fontange,
 Se plâtre le muzeau de fange,

Parle d'Éneïs, de Turnus,
 En termes obscurs, & diffus,
 Casse son miroir de toilette,
 Sonne brusquement sa sonnette,
 Apelle femmes, & valets,
 Qui pour le coup furent muets,
 Cherche le puits & la citerne,
 Pour s'y jeter craignant la berne;
 Fait marchant force ricochets,
 Et prend trois ou quatre lacets,
 Dont elle bâtit une corde,
 Qui sertit après tel exorde,
 A cette Reine d'instrument
 Pour se livrer au monument.
 Enfin, pour mieux me faire entendre,
 Cette Reine aima mieux se pendre,
 Et s'étrangler tout à la fois,
 Que de survivre au Rutulois.
 Un peu trop tard vint Lavinie,
 Qui voyant telle ignominie,
 S'en prend d'abord à ses cheveux,
 Fait mille cris infructueux,
 Dit des Troiens la male rage,
 Met les ongles dans son visage,
 Et sa cornette en un tapon,
 Vole sans jupe, & sans jupon,
 Il vaut bien mieux dire en chemise,
 Sans craindre le froid ni la bise,
 Chercher valets & marmitons,
 Femmes de chambre, chambrillons,
 Trouve les Dames de sa suite,
 Qu'elle fit marcher au plus vite,
 Voir Amate qui pendilloit.
 Chacun près d'elle piailloit,
 Et faisoit étrange Musique.
 Aussi tôt une peur panique
 Se répandit chez le Bourgeois:
 Les un pleuroient en tapinois,
 Les autres hurloient par la ville.
 Le Roi, d'un pas foible & débile,

Du sort de la Reine alarmé,
 Couroit les murs tout enflamé :
 Si grande fut sa frénésie,
 Que la tremblante Bourgeoisie
 Vouloit sans aucunes raisons,
 Le mettre aux petites maisons.
 On le vit se salir de boue,
 Se déchirer, faire la moue,
 Semer par loques son manteau,
 Fouler à ses pieds son bandeau,
 Prendre son sabre à la poignée,
 Faire bâter sa haquenée,
 S'asseoir après comme un marmot,
 Etre un instant sans dire mot ;
 Ensuite reprenant sa rage
 Se mettre en sang tout le visage,
 Semeurtrir le sein, & les flancs,
 Arracher ses beaux cheveux blancs,
 Enfin se condamner lui-même
 A faire vingt ans de carême,
 Pour avoir rompu pour jamais
 Les Traités d'Hymen, & de Paix.

Cependant la belle Juturne
 Loin du combat promenoit Turne,
 Qui pénétré des cris confus,
 Qui venoient par flus & reflux,
 Du côté des murs de la Ville,
 Un moment fut comme immobile,
 Prêtant l'oreille à si grand bruit.
 Hélas ! où serois-je réduit ?
 Dit il en frappant sa poitrine :
 Que ferai je de mon échine,
 Si mon ami le Roi Latin
 Alloit perdre tout son fretin,
 Aussi bien que ma Lavinie ?
 Ce seroit grande vilenie,
 Si j'allois manquer ce Tendron ;
 Moi qui fais tant le fanfaron.
 A ces mots il hausse la bride,
 Arrêtant l'ardeur intrepide

270 LE VIRGILE
 Des deux Courriers traînant son char ,
 Alte là ! de par Jupin , car
 Je ne puis sans mourir de honte ,
 Souffrir qu'ainsi le Troien dompte
 Mes Alliés les bons Latins,
 Mes Rutulois, mes Laurentins.
 Alors la Déesse Juturne
 Lui dit, à quoi songez-vous, Turne ?
 Suivez-moi ! je fais les moiens
 De vous livrer tous les Troiens.
 Près d'ici j'ai fait une atrape
 Qu'on appelle une chausse-trape,
 Dans laquelle votre Eneas
 Va se trouver entre deux As.
 A la ville montrez la croupe,
 Et suivez avec votre troupe,
 Juturne votre bonne sœur,
 Qui veut vous tirer du malheur
 Qui vous attend, si tête à tête
 Vous prétendez faire conquête.
 Moi ! que j'évite le combat,
 Dit-il, me prends-tu pour un fat ?
 Mauvaise sœur je t'ai connue,
 Quand tu vins à la boulevue,
 Par un coup de témérité
 Mettre à néant notre traité.
 Quel Dieu ? mais non, quelle Déesse
 A nos grands travaux s'intéresse ?
 N'as-tu fait un si grand effort
 Que pour venir pleurer ma mort ?
 Mais Madame la mijaurée
 Qui tranche ici de la sucrée,
 Et qui me faites les yeux doux,
 A ce qui se fait pensez-vous ?
 Vous êtes-vous donc enivrée ?
 Que fais-je dans cette contrée ?
 Puis-je me flater d'échaper,
 Si le Troien peut occuper
 Du Roi Latin la Capitale,
 Et donner le tour à l'Itale ?

N'ai-

N'ai-je pas vu mourir Murran,
 Sous les coups de ce fier Tyran ?
 Aussi-bien que l'ardent Usente,
 Qui du fort a suivi la pente ?
 Je souffrirois donc qu'à mes yeux,
 Eneas désole ces lieux ?
 Non, je veux à bons coups de lance,
 Repousser du fanfaron Drance
 Les reproches, qu'en plein Conseil
 M'a fait ce poltron sans pareil.
 Quoi ! tu voudrois que cette Terre
 Vit Turnus éviter la guerre,
 S'enfuir devant ses Ennemis,
 Et comme un ver, une fourmis,
 Se cacher devant cet Enée,
 Lui qui veut de mon hyménée
 Effrontément rompre le cours ?
 Si chers ne me sont pas mes jours,
 Pour n'oser mettre à l'avanture
 Ma triste & piteuse figure.
 Dieu des Enfers ! oh vous Pluton,
 Venez ! mais non pas à tâton,
 Protéger le malheureux Turne,
 Que le grand Jupin dans une Urne,
 Veut entasser en racourci,
 Ce qui me met en grand souci.

Ces mots furent lâchez à peine
 Que Sagés galopant en plaine,
 Et traversant les Ennemis,
 Vint lui rendre compte des cris,
 Que l'on entendoit dans la Ville.
 Prince, courez, soyez habile,
 Lui dit-il, tout est à veau l'eau !
 Allez faire le pied de veau
 A cette face efféminée,
 A ce cassart, ce bel Enée,
 Qui déjà s'est mis sous le dais
 De notre Roi dans son Palais,
 Pour qu'il épargne de l'Itale
 Le Monarque & la Capitale.

Les bourgeois, ces lâches oïsons,
 Ont abandonné leurs maisons :
 Déjà le feu sort des fenêtres,
 Sans qu'il paroisse que nos Reîtres
 Veillent dans cette extrémité,
 S'exposer pour notre Cité.
 Le Roi sur le choix de son gendre
 Chancelle, & ne fait plus qui prendre.
 Pour la Reine, vous croiant mort,
 Ella a déjà brusqué son fort ;
 Puisque sans corde, ni ficelle,
 Elle a pendu son escarcelle.
 Messape & le seul Attnas,
 Si non recrus, du moins bien las,
 Soutiennent d'une ardeur étrange,
 De vos ennemis la phalange ;
 Tandis qu'allant par-ci, par-là,
 Turnus se moque de cela.
 Descendez de votre charette,
 Et faites-vous voir un Athlete
 Brave Soldat, bon allié,
 Digne de l'aimable moitié
 Pour qui vous soutenez la guerre.
 Que faites vous sur cette terre ?
 Je n'y vois point nos ennemis :
 Seroit-ce contre des fourmis,
 Que vous cherchiez à combattre ?
 Allons morbleu ! allons nous battre !
 Montez sur ce cheval de main,
 Il est sûr, & va très bon train.

Ce discours assez ironique
 A Turnus fit faire la nique ;
 Il en pâlit, si c'est de peur,
 C'est ce que ne dit pas l'Auteur,
 De plus je n'en sçais rien, j'en jure ;
 Mais branlant assez fort la hure,
 Sur terre il attacha ses yeux,
 Déjà troubles & furieux,
 Pleins d'emportement & de honte,
 De voir une chute si prompte ;

Saisi d'une ardente fureur,
 L'on voyoit palpiter son cœur,
 Dont l'impétueuse foiblesse
 Ne montrait que trop sa tendresse.
 Son visage six fois changea,
 Et sa raison se déranger,
 Tant cette affreuse rêverie
 Avoit excité sa furie.
 D'un pas peu sûr & chancelant
 Il circule, les bras branlant,
 Entre ses dents dit des paroles,
 Qu'on peut nommer des fariboles;
 Attaque l'eau, l'air & le feu;
 Entre cuir & chair peste un peu;
 Maudit par-fois sa propre terre;
 Se donne au Diable avec la guerre;
 Et tout à coup portant aux Cieux
 Ses regards toujours furieux,
 Il semble de son effarée
 Accuser la voute éthérée.
 Enfin reprenant ses esprits,
 Sa raison & son coloris,
 Il tourne ses yeux pleins de rage
 Sur la ville où se fait carnage,
 Et vit sortir comme d'un four,
 Du plancher d'une grosse Tour,
 Torrent de flammes ondoyantes,
 Portant étincelles brillantes
 Jusqu'au faite du firmament.
 Turnus s'écrie en ce moment,
 Laisse-moi, cœur infortunée,
 Suivre ma triste Destinée!
 Il faut lutter contre le sort
 Et chercher mon arrêt de mort.
 Je suis las de vivre en infame,
 Partons ! je me sens tout de flame,
 Puisqu'il faut en venir aux mains,
 Pour plaire à nos Dieux inhumains.
 Vas ! je te laisse ma brouette,
 Mon char, si tu veux, ma charette.

C'est trop suspendre ma fureur,
 Il faut calmer cette rumeur,
 Jouer des poings, faire conquête,
 Vendre des plus chers notre tête ;
 Montrer que loin d'être poltron,
 Je sai parer mon large front
 De lauriers passez en couronne.
 Oui, de ma lenteur je frissonne !
 Et j'en ai même , chere sœur,
 Dans l'ame une si grande horreur,
 Qu'elle m'accable, & m'assassine.
 D'abord il prend sa javeline,
 Court au galop sur l'Ennemi,
 Qu'il n'étrilla pas à demi ;
 Laisant sa sœur fort affligée,
 Et de son dessein outragée.
 Il entre dans des Bataillons,
 Qu'il disperse sur les sillons.
 Comme un Roc qui d'une montagne
 Se sépare, & dans la campagne
 Entraîne tout en son chemin ;
 Ainsi Turnus le dard en main,
 Pénétré d'horreur & de rage,
 Renverse tout sur son passage,
 Abreuve la terre de sang ;
 Vers la ville de rang en rang,
 En traversant toute la plaine,
 Court & vole à perte d'haleine.
 Alors il élève sa voix,
 Et s'écrie , ô vous Rutulois !
 Et vous Troiens, quittez les armes !
 Je viens pour finir vos alarmes.
 Qu'il paroisse ce Rodomont !
 Ce fugitif ! ce vagabond !
 Qu'il vienne éprouver sa ferraille ,
 Avec moi dans une bataille,
 Il faut consommer le Traité
 Dont ce pissesfroid s'est flatté,
 Et qu'un de nous deux sur la place,
 Laisse de sa lourde cuirasse

Le moule, pour avoir la paix,
 Et pour qu'elle dure à jamais.
 Au moins pour ce qui me regarde,
 Car si je meurs je n'aurai garde
 De venir troubler le repos,
 Que la perte de mes gros os
 Doit, en finissant cette guerre,
 Faire regner sur cette terre.

Aussi-tôt on fut à grands pas,
 Avertir le bon Eneas,
 Que Turnus en vouloit découder,
 Sans perdre tems à se résoudre,
 Il prit ses armes, les baissa,
 Sur tout sa brette il caressa ;
 Ensuite ce pieux Enée
 Recommanda sa destinée
 A sa bonne Mere Venus ;
 Et pour joindre l'ardent Turnus,
 De lui-même il quitte la ville,
 Puis dans le Camp, d'un pas agile,
 Il va tâter le Rutulois,
 Des armes, comme de la voix.
 Les deux partis sont aux écoutes,
 Même le Roi, malgré ses gouttes,
 Voulut se rendre spectateur,
 Pour mieux s'assurer du Vainqueur.
 Les Dames de Cour, les bourgeoises,
 Les coquettes, fines matoises,
 Venoient, courant de tous côtez,
 Pour voir ce miroir de fiertez,
 Cet Ennemi, ce personnage
 Par-tout chanté pour le plus sage,
 Même le plus religieux,
 Qui fût sous la cale des cieux.
 Nos Champions dans cette Lice,
 Loin de marcher en écrevisse,
 Entrerent tous deux fièrement,
 En se regardant brusquement,
 Du coin de l'œil par la visière ;
 Portant en leur main la rapiere,

Sans révérence, ni salut,
 Chacun en tête même but.
 Ils commencent cruelle guerre.
 Plus d'une fois frémit la terre,
 Des coups affreux qu'ils se portoient.
 Pièces d'armes par-tout voloient,
 Tant des casques, que des aigrettes,
 Si rudement tranchoient leurs brettes.
 Figurez-vous deux fiers Taureaux,
 Jettant le feu par les nazeaux,
 Disputans tous deux une vache :
 Ainsi du sabre, ou de la hache,
 Nos deux Combattans animez
 Tenoient leurs partis alarmez.
 Jupiter du Ciel empirée
 Tenoit balance équilibrée,
 Dans laquelle étoient les destins
 De ces deux maîtres Diablotins,
 Qui se disputoient pour la gloire
 De si magnifique victoire ;
 Laisant à décider le sort
 Sur lequel panchera la mort.
 Alors faisant une gambade,
 Turnus voulut donner cassade
 A son rival bien sur ses pieds,
 Pour réjouir ses Alliés.
 Mais il ne fit qu'une entamure,
 A deux bons pieds dessous la hure
 Du vigoureux Sire Eneas,
 De la pointe d'un échalas.
 Les Troiens crièrent alarmes,
 Vouloient se servir de leurs armes,
 Autant en firent les Latins,
 Les Rutules, les Laurentins.
 Cependant de cette équipée
 Turnus vit casser son épée,
 Dont sa bravoure le laissa,
 Et de peur son sang se glaça.
 Dans ce moment il prit la fuite,
 Eneas se mit à sa suite,

Et d'un pas certain & leger,
 Cherche un coin pour le ramager.
 Comme un Limier en pleine chasse,
 Au cerf effraïé donne chasse,
 Le suit en plaine & dans les bois;
 Le gueulant toujours de la voix;
 Enée ainsi sur le Rutule,
 Qui toujours fait, ou bien recule,
 Fond en homme qui veut punir
 Qui sa gloire a voulu ternir.
 Turnus s'enfuiant par courbette,
 A ses gens demandoit sa brette,
 Qu'il avoit, comme un Jaquemar,
 Laisseé partant dessus son char,
 Ayant pris celle de Metisse,
 Ce qu'il ne fit pas par malice.
 Mais point de brette, & point de gens:
 Dont il perdit presque le sens.
 Là près, un olivier sauvage:
 Avoit naguere fait ombrage,
 A Faune il étoit consacré
 Et du matelot révééré,
 Lequel échapé d'un naufrage,
 Venoit là lui rendre un hommage
 Par des danses, & par des jeux,
 Par des présens, & par des vœux.
 Le Troien, qui rien ne néglige,
 En avoit fait sauter la tige,
 Pour mieux voir le Latin de front.
 Ce n'étoit plus qu'un mauvais tronc,
 Dans lequel avoit par méprise
 Le venerable fils d'Anchise
 Lancé son dard, croyant bien fort
 Du coup mettre Turnus à mort.
 Eneas se courbe & s'empresse,
 Pour tirer son dard de la presse,
 Afin de le mieux ajuster,
 Et par-là de tarabuster
 Ce Turnus si fier à la course;
 Qui pressé fit pour sa ressource,

Au Dieu Faune cette Oraison,
 Qui fut alors fort de saison:
 O toi, Divinité puissante,
 Ecoute ma voix languissante,
 Je demande de tout mon cœur
 Qu'un jour tu sois mon protecteur;
 Mais ai je l'esprit en écharpe?
 Suis-je brochet, ou suis-je carpe?
 J'ai besoin dans cette action,
 De ta douce protection.
 Et toi belle & charmante plante,
 Dont la feuille est toujours brillante,
 Cher Olivier mis à néant
 Par ce Troien, ce fainéant,
 Qui, comme un foudroiant tonnerre,
 Pour s'amuser te mit par terre;
 Par le respect que j'ai pour toi,
 Retiens ce dard, fais-le pour moi:
 Car si ce garnement d'Enée
 Y met sa patte fortunée,
 Cher Olivier, adieu ma peau,
 De ce dard je vais au tombeau.
 Sa priere fut exaucée,
 Dont Turnus en rit en pensée.
 Mais tandis que notre Eneas
 Se donnoit beaucoup de tracas,
 Pour obliger cette racine
 De lui rendre sa javeline;
 Juturne sous l'air & l'habit
 De Metisse, comme on l'a dit,
 A son frere donne en cachette,
 Comme il fuyoit nouvelle brette:
 Dont Venus beaucoup s'indigna,
 Et même à part soi rechigna
 De voir une telle licence.
 Dans son nuage elle s'avance
 D'un air pincé, mais égrillard,
 Et du tronc atrachant le dard,
 A la bonne ou male aventure,
 Elle en arna sa geniture,

Qui se voyant le dard en main,
 Poursuivit cet Ultramontain,
 Qui lui faisoit si grand ombrage,
 Avec vigueur, avec courage.
 Enfin, pour finir leur débat,
 Ils recommencent le combat.

Pendant cet effraiant spectacle,
 Jupiter de son tabernacle,
 Avisa Madame Junon,
 Sur un rivage en rang d'ognon,
 Pour observer cette bataille,
 Où des mieux chacun se chamaille.
 Laisant là son ton souverain,
 Il l'aborda d'un air serein ;
 Et lui dit, petite poulette,
 Avec votre mine doucette,
 Que guignez vous dans ce réduit ?
 Minuteriez-vous quelque bruit
 Pour mon paisible domestique,
 Selon votre bonne pratique ?
 Ou contre le desir des Dieux,
 Venez-vous encor en ces lieux
 Troubler notre confrere Enée ?
 Car vous savez sa destinée ;
 Et qu'il doit un jour parmi nous,
 Etre agrégé pour son air doux.
 Machinez-vous quelque bagare,
 Ou quelque nouveau tintamare ?
 Faloit-il qu'un Dieu comme lui,
 Dont je me déclare l'apui,
 Fût blessé par le mortel Turne ?
 Faloit-il que votre Juturne,
 Qui d'honneur n'eut jamais un grain,
 Rendit à ce Prince forain
 Une si tranchante allumelle ?
 Puisque sans nous, que pourroit-elle ?
 Que pourroit-elle, cette sœur,
 Sans votre infructueuse ardeur ?
 Pour le passé, je vous dispasse,
 Et des à present je m'en casse :

Mais,

Mais, s'il vous plaît, pour l'avenir,
 Junon, il faut vous conténir.
 Vous avez par mer & par terre,
 A cet Eneas fait la guerre,
 En tout traversé ses projets,
 Fait périr ses meilleurs sujets,
 Parceque Pâris, ce bon homme,
 Ne vous donna point une pomme :
 Belle raison, pleine de sens,
 Pour tourmenter ainsi les gens !
 Et leur donner, comme par grace,
 De pais en pais la chasse !
 C'en est assez, retirez-vous ;
 Et croyez-moi, filez plus doux :
 Par vos soins la Maison Royale
 De son ami Roi de l'Italie
 A des nôces mêle des pleurs,
 Et se confit dans les douleurs.
 Eh ! fy ! pourquoi ce tripotage ?
 Que peut vous valoir votre rage,
 Qu'à vous attirer mon couroux ?
 Encore un coup, filez plus doux !
 Votre conduite me chifonne,
 Entendez-vous bien, ma mignonne ?
 C'est votre mignon qui le veut,
 Qui l'ordonne, & même qui peut
 Se vanger de votre constance
 A passer sur mon ordonnance.
 Ces mots lâchez d'un air hautain,
 Firent un effet si certain,
 Qu'on en vit Junon plus soumise
 Touchant le sort du fils d'Anchise.
 Seigneur, dit-elle à Jupiter,
 Quoi que Turnus me soit fort cher,
 A son destin je l'abandonne ;
 Sans cela j'irois en personne,
 Semer la crainte & la terreur
 Dans les barailions du Vainqueur.
 Il est vrai qu'abandonnant Turne,
 J'approuvai que sa sœur Juturne

Fit tout ce qu'un autre auroit fait,
 Pour lui conserver son paquet ;
 Fors d'en venir à force ouverte,
 Causer aux Troiens quelque perte,
 Comme au Pieux que vous aimez,
 Et qu'en effet vous estimez.
 Mais comme elle a passé mes ordres,
 Je consens à tous les desordres.
 Allez , j'abandonne Turnus,
 Mon cher, je n'y retourne plus.
 J'en jure parbleu par la source
 Du Stix, en serment ma ressource ;
 Même celle de tous les Dieux,
 Comme moi , jurans à vos yeux.
 Maintenant j'abhorre la guerre,
 Et ne demande sur la terre,
 S'il vous plaît, mon cher Libertin,
 Qu'une grace pour le Latin,
 Sans violer la destinée
 De ce futur Confrere Enée.
 Je voudrois bien pour tout jamais,
 Quand vous accorderez la paix
 Aux Phrygiens comme à l'Itale,
 Et que d'une main liberale
 Vous ferez un don au Pieux,
 Du grand air , & des deux beaux yeux
 De son infante Lavinie,
 Je voudrois donc que l'Italie,
 De votre gré garde son nom,
 Ses coutumes, & son jargon,
 Ses habits, sa même parure,
 Ses agrémens, sa bigarrure ;
 Que jamais les Italiens
 Ne soient apellés des Troiens ;
 Qu'enfin pour me remettre en joie,
 Puisque les Grecs ont brûlé Troie,
 Ce nom soit comme trepassé,
 Et du livre des noms cassé.
 Daignez, mon Mignon, y souscrire.
 Jupiter se mit à sourire,

Et pour la sortir de ce lieu
 Il dit ; Quoi ! la fille d'un Dieu,
 La sœur & la femme d'un autre,
 Une Déesse à patenôtre,
 Et pour tout dire, une Junon,
 Aura les soins d'une guenon ?
 Se mettra toujours en colere,
 Malgré son époux, & son frere ?
 Allez ! calmez votre fureur,
 Si vous voulez être mon cœur,
 Mon amour, ma vie, & mon ame,
 Ma bonne sœur, ma chere femme.
 Je vous répons que vos Latins,
 Presque tous vrais George-Dandins,
 Feront leurs discours, leur harangue,
 Dans tous les tems, en même langue.
 Qu'Italiens sera leur nom,
 Et Romains un jour leur surnom.
 Qu'ils auront de grosses marmites,
 Passeront pour grands hypocrites,
 Pour charlatans, pour bâteleurs,
 Pour gens mondains, hardis parleurs,
 Et savans en l'art de medire.
 Qu'ils établiront leur empire,
 Aux dépens de tous Potentats,
 Qu'il envahiront leurs Etats,
 Les dénicheront de leurs villes,
 sous quelques prétextes utiles
 A leurs desseins ambitieux.
 Qu'ils seront des plus pointilleux,
 Et pour la moindre bagatelle
 A leurs voisins feront querelle.
 Que ces Troiens si méprisez
 Par leurs filles seront prisez,
 Et qu'ils en feront leur Epouse,
 Dussiez vous en être jalouse.
 Tout bien compré, bien rabattu,
 Ils pratiqueront la vertu,
 Eleveront de fameux temples,
 Y donneront de bons exemples,

Feroit

Feront leur cour aux Immortels ,
 En faisant fumer leurs autels.
 Après cela, foyez contente ;
 Et montrez-vous reconnoiffante.
 Ce discours plut fort à Junon,
 Qui sur le champ, fans dire non,
 Même fans faire la sucrée,
 Reprit de la voûte azurée
 Brusquement le plus court chemin,
 Abandonnant le parchemin
 De son bon ami le Roi Turne,
 Pour être embalé dans une urne.

Le grand Jupin, après cela,
 Ne pouvant en demeurer là,
 Médite à part dans sa caboche,
 Contre Turnus quelque anicroche,
 Pour alarmer son foible cœur,
 Et le plonger dans le malheur.
 Deux Pestes, ou bien deux Furies,
 De la nuit toutes deux sorties,
 N'ayant que Megere pour sœur,
 Servoient à porter la frayeur,
 Quand de quelque accident funeste,
 Comme la mort, la faim, la peste,
 Jupiter vouloit affliger
 Ceux dont il vouloit se vanger.
 Et faire servir de victimes,
 Pour les punir de tous leurs crimes.
 Sur son trône étoit leur séjour,
 Et servoient ce Dieu tour à tour.
 Dans le moment, il en dépêche
 Une plus vite qu'une flèche,
 Qui prenant forme des oiseaux
 Habitans toujourns les tombeaux,
 Ne chantans que dans les ténébres,
 Et n'allans qu'aux pompes funébres,
 Fut, d'un vol rapide & bruyant,
 Sans chercher aucun faux-fuyant,
 Passer devant le gros visage
 De ce Turnus faisant la rage.
 Même en passant, & repassant,

Elle

Elle frappa toujours hurlant,
 Son bouclier du bout de l'aile,
 Ce qui sur sa lourde escarcelle
 Répandit engourdissement
 Qui l'effraya dans le moment.
 Que devint la belle Juturne,
 A l'aspect de son frere Turne,
 Qui demeuré sans mouvement
 Visoit à son trébuchement ;
 Surtout connoissant sa furie ?
 La Déesse aussi-tôt s'écrie,
 Helas ! où chercher du secours,
 Turnus, pour conserver tes jours ?
 Par quel salutaire artifice,
 Eviteras tu la malice
 D'un monstre qui me fait horreur,
 Et qui sert de porte-malheur
 Au grand Jupin dans l'Empirée ?
 Vois-tu sa plume bigarée,
 Son bec de cornet à bouquin,
 Son col fait en villebrequin,
 Ses yeux d'où distille une colle,
 Plus à craindre que la vérole ;
 Ses cris lugubres, ténébreux,
 Ses ongles crochus, longs, affreux,
 Enfin, cette horrible figure,
 Digne par sa propre nature
 D'épouvanter tout l'univers,
 De mettre les Mortels aux fers,
 Et de semer par-tout la rage ?
 Regarde donc cet assemblage,
 Mon cher Turnus, regarde bien,
 Ce maudit signal ne vaut rien.
 Il vise à ta déconfiture,
 A la perte de ta fressure,
 De ton bandeau, de ton frusquin,
 Du moule de ton caziquin.
 O toi Jupin lance-tonnerre,
 Qui vins me débaucher sur terre,
 Me ravir cette belle fleur,

Qui fut longtems de bonne odeur,
 Et qui flâteroit comme baume,
 Si tu n'eus quitté ton Royaume
 Pour m'enlever cet ornement,
 De l'honneur le seul truchement:
 Est-ce donc là la récompense
 De ma fatale complaisance?
 Croiois-tu faire mon bonheur,
 Pour avoir été mon vainqueur,
 De m'ériger en immortelle?
 Jupin, si ta croyance est telle,
 Tu te trompes fort lourdement,
 Et t'équivoque assurément.
 Si je dispoisois de ma vie,
 Du moins au gré de mon envie,
 Je la donnerois pour Turnus,
 Malgré le Pieux & Venus.
 Adieu, je sens que je m'accable:
 Sans toi, rien ne m'est agréable,
 Mon cher frère; il faut nous quitter,
 Mais il le faut sans disputer;
 Ainsi le veut la destinée
 De ce fils de Putain d'Enée,
 Qui doit dans peu régner ici,
 Sans chagrin, sans aucun souci.
 Telles furent les tristes plaintes,
 Et les douloureuses empreintes
 De l'aquatique Dèité;
 Qui couvrant sa Divinité
 D'un voile couleur d'esperance,
 Quitte son frère, & puis s'élançe
 Et se plonge au milieu des eaux,
 Pour y noyer tous ses travaux.
 Aussi-tôt le superbe Enée,
 Voulant forcer la destinée
 A se manifester pour lui,
 Se sentant d'ailleurs bon apui,
 Et voyant Turnus immobile,
 Tout prêt encore à faire gile,
 Il lui dit, d'un air de fierté,

Non

Non pas sans incivilité:

A quoi penses-tu, dis-moi, Prince,
 Dont la valeur paroît si mince,
 Après l'avoir pris sur le ton
 Du plus redouté fanfaron?
 Voudrois tu prendre encor la fuite,
 Et t'échaper pour être quitte
 Des coups que je dois de ma main,
 Apostropher jusqu'en ton sein?
 Mets donc ta valeur en usage!
 Il faut en faire ici parage,
 Puisque dans cette occasion,
 Tout consiste dans l'action,
 Et non dans ta coyonnerie.
 Mets en œuvre ton industrie!
 Ou pour t'élever jusqu'aux Cieux
 En te plaçant parmi les Dieux,
 Ou pour te cacher dans la terre,
 A l'abri du sort de la guerre;
 Dont, pauvre petit Roitelet,
 Tu vas devenir le jouët.
 Tu ne seras pas si terrible,
 Lui dit Turnus, assez sensible
 A ce discours plein de fierté;
 C'est pousser loin ta vanité
 Que de croire que ta menace
 M'épouvante seule, & me glace.
 Ce sont Jupiter & les Dieux,
 Qui me font pâlir à tes yeux.
 Après ces mots, le Roi Rutule,
 Sans faire plus grand préambule,
 Aperçut à son côté droit
 Un Rocher qui dans cet endroit
 Servoit depuis long-tems de borne.
 Alors d'un air pensif & morne,
 Il se saisit de ce Rocher,
 Croyant pour le moins d'ébrancher
 Le venerable & sage Enée.
 Mais la puissante Destinée
 En ordonna tout autrement;

Car il perdit dans ce moment
 Ce qu'il pouvoit avoir de force ;
 Ce qui fut une triste entorse ,
 Pour le Monarque Rutulois ,
 Qui perdant l'esprit & la voix ,
 Tomba dans une défaillance ,
 Trop funeste à son espérance ;
 Puisque dans ce pressant besoin ,
 Le Rocher ne put aller loin.
 Souvent l'homme voit dans un long
 Son ame, que le souci ronge ,
 Faire en vain efforts sur efforts ,
 Mettre en œuvre tous ses ressorts ,
 Quand se trouvant en défaillance ,
 Elle croit perdre l'espérance
 De rapeller la vive ardeur
 De sa force, & de sa vigueur :
 Pour lors elle est comme immobile ,
 Et sa voix, tremblante & débile.
 Ainsi ce miserable oiseau ,
 Cet avant-coureur du tombeau ,
 Avoit assoupi le courage
 Du fier Turnus, qui dans sa rage ,
 Regarde la ville & le Camp ,
 S'arrête au beau milieu du champ ,
 Le cœur troublé, l'ame interdite ,
 Ne sachant s'il doit dans la fuite
 Chercher un salut incertain ;
 Ou s'il doit, le sabre à la main ,
 Charger son cruel adversaire.
 Mais Eneas plus téméraire ,
 Voyant Turnus sans mouvement ,
 Darda dans le même moment
 Son implacable javeline ,
 Tout au travers de son échine ;
 Qui fit en l'air un siffement ,
 Qui mit le Camp en mouvement ,
 Renversa son Rival par terre
 Et finit cette longue guerre.
 Le Roi Turnus humilié ,

D'un air tout reconcilié,
 Sur son Vainqueur portant la vue,
 Lui dit ces mots, la tête nue:
 Mon pleureur de contemporain,
 Eneas, donne moi la main,
 Soyons amis, je te pardonne;
 Mais épargne un peu ma personne,
 Ne me fais pas comme à Murrain,
 Sous la gorge un si vilain cran:
 Ou bien comme au bon drille Ufente,
 Dans la pance une large fente.
 Ce seroit offenser les Dieux,
 Si tu m'affommois à leurs yeux,
 Moi qui me trouve sans défense
 Sous la main de ta Révérence.
 Ne vas pas couronner mon front
 D'un si malencontreux affront,
 Et rapelle ta conscience
 Avant de faire telle offense.
 Eh bien! j'ai mérité la mort,
 Parce que je suis le moins fort:
 Je t'en fais une confiance,
 Te voilà Maître de ma pance,
 Tu peux l'ouvrir si tu le veux:
 Serois tu si peu généreux,
 Toi que je reconnois pour maître,
 De m'aller éventrer en traître?
 Rens cet inutile Turnus
 A la vieilleffe de Daunus!
 Je te promets, foi d'honnête homme,
 Que je ne pense plus à Rome,
 A l'Itale, à l'Italien,
 Et que je les laisse au Troyen.
 Que je sois mort, ou bien en vie,
 Je ne saurois te faire envie.
 Rens moi vivant, ou rends moi mort,
 Pour toi ce n'est pas grand effort.
 Parce que Jupin t'est propice,
 A present en titre d'office
 Te voilà vainqueur des Latins,

Des Rutulois , des Laurentins,
 Bientôt maître de Lavinie,
 Par conséquent de l'Italie,
 Que te faudroit-il donc de plus ?
 Occir le malheureux Turnus,
 L'envoyer sur les rives sombres,
 Le promener avec les ombres !
 Non. J'en atteste tous les dieux,
 J'aime mieux jouir dans ces lieux
 Du bien de voir ton hyménée
 Couronner dans cette journée
 Tes fiers & pénibles travaux,
 Et finir pour jamais les maux
 De tous tes échapés de Troie,
 Et qui Dieu donne bonne joie ;
 Que d'aller dans le souterrain,
 Où jamais l'on ne boit de vin,
 Où jamais l'on ne mange soupe,
 Où chagrins sont toujours en croupe.
 Oh ! ne fais donc pas le méchant,
 L'emporté, ni le turbulent ;
 Ne me refuse pas la vie,
 Puisque c'est toute mon envie.
 Après ce discours ennuyeux,
 Éneas attacha ses yeux
 Sur ce Rival hors de défense ;
 Dans son cœur déjà la clémence
 Commençoit à parler pour lui ;
 Quand parcourant dans son ennui,
 Cette colossale figure,
 Il aperçut par aventure
 Le baudrier de feu Pallas,
 Dont Turnus après son trépas
 Se para pour marquer la gloire,
 Qu'il tiroit de cette victoire.
 Ce triste objet frapa son cœur,
 Capella toute sa douleur,
 Et réveilla son fier courage.
 Alors n'écoutant que sa rage,
 Quoi ! dit-il, tu méchaperas ?

N

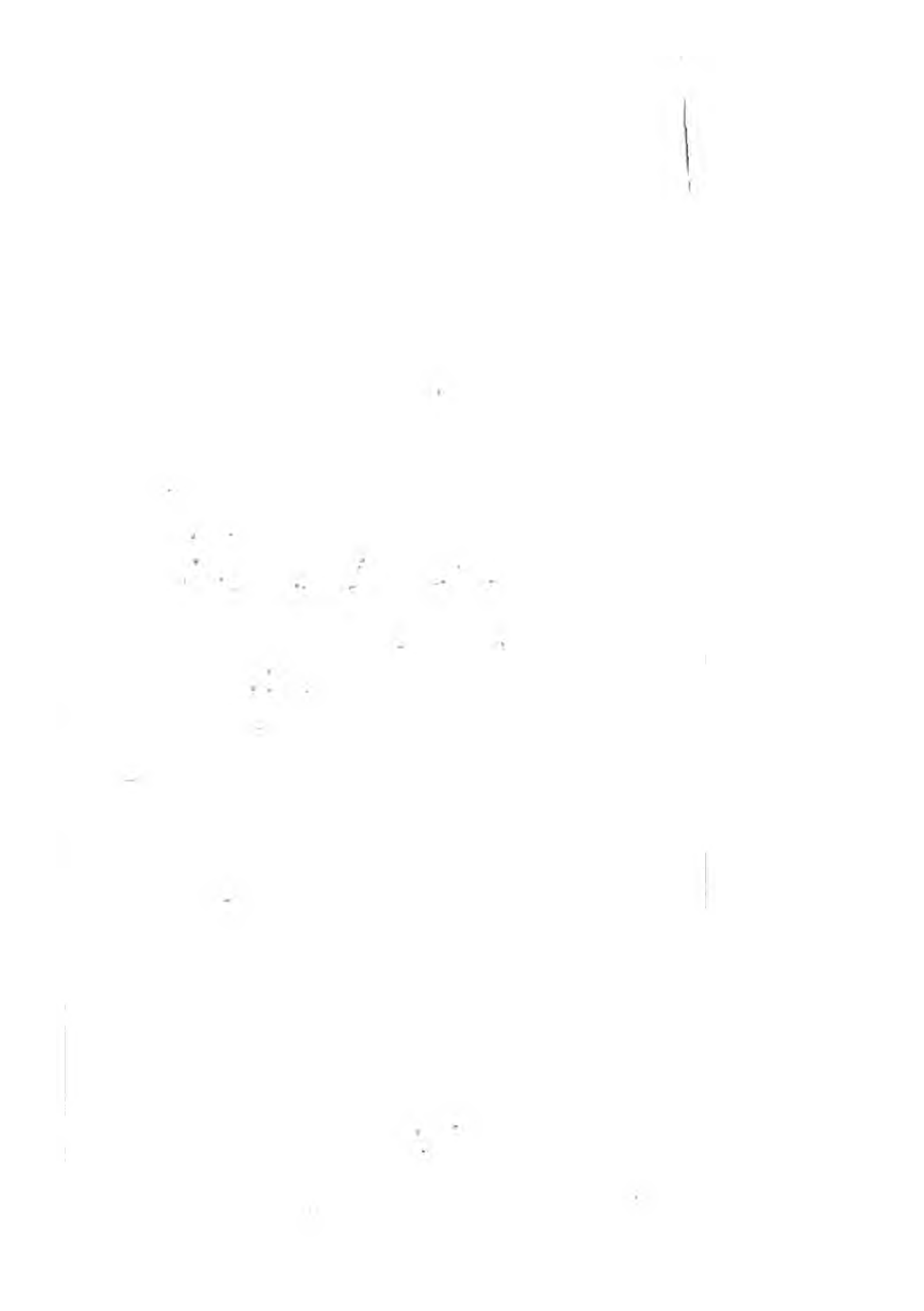
Toi

D'un air tout reconilié,
 Sur son Vainqueur portant la vue,
 Lui dit ces mots, la tête nue:
 Mon pleureur de contemporain,
 Eneas, donne moi la main,
 Soyons amis, je te pardonne;
 Mais épargne un peu ma personne,
 Ne me fais pas comme à Murrain,
 Sous la gorge un si vilain cran:
 Ou bien comme au bon drille Ufente
 Dans la pance une large fente.
 Ce seroit offenser les Dieux,
 Si tu m'affommois à leurs yeux,
 Moi qui me trouve sans défense
 Sous la main de ta Révérence.
 Ne vas pas couronner mon front
 D'un si malencontreux affront,
 Et rapelle ta conscience
 Avant de faire telle offense.
 Eh bien! j'ai mérité la mort,
 Parce que je suis le moins fort:
 Je t'en fais une confiance,
 Te voilà Maître de ma pance,
 Tu peux l'ouvrir si tu le veux:
 Serois tu si peu généreux,
 Toi que je reconnois pour maître,
 De m'aller éventrer en traître?
 Rens cet inutile Turnus
 A la vieillesse de Daunus!
 Je te promets, foi d'honnête homme,
 Que je ne serai plus à Rome,
 A l'Italien,
 Et que je m'en irai au Troyen.
 Que tu me fasses ou bien en vie,
 Je ne fais que faire envie.
 Ou rends-moi la mort,
 Et pas grand mal t'est fait.
 De

Toi qui m'as privé de Pallas?
 Et dont l'injuste barbarie,
 En l'arrachant de cette vie,
 L'a dépouillé de ses bijoux?
 Qu'auroient fait de plus des filous?
 Tu fais donc jouer de la harpe,
 Puisque je vois sa belle écharpe,
 Son casque de lames d'acier,
 Et son éclatant baudrier,
 Te servir encor de trophée
 D'avoir vaincu l'ami d'Enée.
 Pallas, mon cher ami Pallas,
 Je t'immole cet échelas.
 A tes manes je puis sans crime
 Offrir cette illustre victime;
 Puisse-t-elle te faire honneur,
 Calmer d'Evandre la douleur,
 Donner la paix à cette Terre,
 Et pour jamais finir la guerre!
 A ces mots l'ardent Eneas,
 Faisant briller son coutelas,
 Lui fit avec irrévérence,
 Un grand trou dans sa vaste pance;
 Par où son ame ayant pris vent
 Elle s'envola dans l'instant,
 Et dans une nuit éternelle
 Laissa sa hideuse escarcelle.
 Ainsi mourut ce fanfaron,
 Ainsi finit Monsieur Maron.

Fin du douzième & dernier Livre.

SECONDE SUITE
DU
VIRGILE
TRAVESTI.





A SON ALTESSE
 MADAME
 LA DUCHESSE
 DE
 BOUILLON.



ADAME,

*Les caresses & le bon accueil, que
 VOTRE ALTESSE a accoutumé de
 faire aux Muses ont fait croire à la
 mienne qu'elle en seroit bien reçue, en
 lui dédiant la Suite du Virgile Travesti,
 qu'elle n'a faite que pour lui plaire. Si*

N 3

elle

elle étoit assez malheureuse pour être trompée dans l'envie qu'elle a eue de contribuer à son divertissement, & que ses Vers n'eussent pas assez d'agrément pour tirer de temps en temps un petit souris d'une bouche mille fois plus belle que celle de la Mere des Ris, elle renonceroit pour jamais au métier d'Apollon, & elle jetteroît sa Flute contre terre, & la briseroit sous ses pieds. Mais, MADAME, elle espere que ses sons pourront toucher agréablement les oreilles de VOTRE ALTESSE, & que quoiqu'ils soient infiniment au-dessous d'un mérite comme le sien, Elle aura la complaisance de les vouloir ouïr, & de s'en divertir, comme on fait quelquefois d'une simple Chanson de Village. Si elle peut avoir ce bonheur, & que vous daigniez l'écouter favorablement, il lui semble qu'elle pourra s'élever au-dessus de ce qu'elle est presentement, que cela lui inspirera de plus nobles pensées, & qu'au lieu d'un instrument commun comme celui qu'elle touche, elle sera capable de pincer les cordes d'un Luth, pour chanter passablement les Charmes & les divines Qualitez d'une des plus ravissantes Princesses du Monde, dont elle a voulu faire le portrait au commencement de son Livre, où je pense que VOTRE ALTESSE trouvera autant de difference de ce qu'elle y verra, à ce qu'elle est, qu'il y en a de la nuit
 au

au jour, & qu'à peine y pourra-t-elle remarquer le moindre de ces traits admirables qui la feroient distinguer avantageusement entre les Graces, quand chacune d'elles en auroit autant que toutes les trois ensemble. Oui, MADAME, si vous lui faites honneur, elle s'ose flatter à ce point là, & elle croit qu'elle aura assez d'haleine pour emboucher une Trompette, & faire entendre ses Airs par tous les coins & recoins de la Terre, à la Gloire du Grand PRINCE à qui le Ciel vous a si heureusement jointe, & des illustres Heros de sa Maison & de la Vôtre. Mais en quels lieux les plus reculez ne loue-t-on pas les vertus de ce grand & magnanime Prince? où la Renommée ne publie-t-elle pas les faits heroïques des BOUILLONS, qui font trembler l'Empire, l'Espagne, & les dix-sept Provinces? où n'est-il point parlé de l'invincible TURENNE, que Mr. Scarron appelloit le Bouclier & l'Epée de l'Etat? Et si, des Heros de la guerre, nous passons à ceux de la paix de l'Eglise, qui en est la Mere, que ne dit-on point des Cardinaux de cette grande Maison, & particulièrement de celui d'aujourd'hui, si vertueux, si savant, & si brillant de lumieres, que la Pourpre qui le couvre est ce qui éclate le moins en lui? En quelle Partie du Monde la Maison Patricienne des MANCINIS n'est-elle pas connue?

Ne sait-on pas que quand Rome vint à tomber du faite de sa grandeur, & qu'elle fut prise & pillée par Alaric, les glorieux Ancêtres de VOTRE ALTESSE étoient dès-lors les premières Familles de cette Maîtresse de l'Univers ? Ne sait-on pas qu'ensuite cette puissante Maison se partagea en divers endroits d'Italie ? Qu'il y en eut qui se retirèrent à Naples, & que Marco Mancini, Marquis d'Agliastro, étoit du nombre de ceux qui ont entré dans le Parlement de Sicile : que d'autres jusqu'au nombre de six ont été Princes de la florissante République de Florence, dont le dernier étoit Bardo Mancini, qu'elle choisit pour être son Reformateur dans un temps où sa ruine étoit manifeste : Que Gènes est moins superbe de la magnificence de ses Palais que de la gloire de l'illustre Frere de VOTRE ALTESSE Monseigneur le Duc de NEVERS, qu'elle reconnoit entre ses Nobles ; & que Venise est bien aise de l'avoir au rang de ses Patrices ? Enfin, qui ignore les hautes Alliances des Mancinis avec les plus grandes Maisons de France & d'Italie ; & qui n'a pas oui parler des Actions généreuses de tant de Braves de cette Famille, & entre autres de Laurent Mancini, qui commanda les Troupes Venitiennes, & qui par sa valeur rendit tant de services à la France, sous le Regne de Louis XII. Et pour remonter à celui dont VOTRE
A L.

ALTESSE descend, & dont Elle porte le nom si celebre, de ce grand & recommandable LUCI, qui après une sanglante Bataille, où il perdit la main gauche, fut appelé MANCINI, nom qui marquant sa perte, marque en même temps sa gloire, qu'il fait passer à tous ses Descendans? Ainsi, MADAME, seroit en vain que ma Muse voudroit chanter tant de Heros aussi connus que le Soleil, & qui font si bien eux mêmes leur Panegyrique à toute la Terre par tout ce que l'on voit éclater en eux, que rien ne pouvant l'égaler, on ne sauroit mieux les honorer que par un silence respectueux, que va garder.

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE

Le très-humble & très-obéissant Serviteur, L.

N 1

AU



AU LECTEUR.

Lecteur, ou Gloſeur; (car c'eſt preſ-
 que tout un , n'y ayant guere de
 Lecteurs qui ne gloſent ſur les Ouvra-
 ges d'autrui , & qui n'en diſent leurs
 ſentimens , bons ou mauvais) je m'é-
 tois d'abord propoſé de mettre une Pré-
 face à la tête de mon Livre , pour lui
 ſervir de Bouclier contre les traits de la
 Critique : & ſachant bien que tu pour-
 rois dire qu'après l'incomparable Monſr.
 SCARRON, dont le ſtyle ne peut être
 que mal imité , c'eſt une folie à moi
 d'avoir entrepris la Suite de ſon Virgi-
 le, & ençore une autre , de la mettre
 au jour dans un temps où le Burleſque
 eſt décrié par un célèbre Satyrique qui
 le renvoye aux Plaiſans du Pont-neuf;
 je m'étois diſpoſé à prévenir ton juge-
 ment par mille belles raiſons vraies ou
 vraiſemblables. Je voulois même juſti-
 fier ma maniere d'écrire , qui te pourra
 ſembler un peu trop ſerieuſe en beau-
 coup d'endroits pour le deſſein que j'ai
 eû , & te dire qu'à toujours badiner on
 laſſe & ſe rend à charge : qu'à vouloir
 ſans ceſſe faire le plaiſant , on devient
 à la fin mauvais plaiſant : qu'il fait bon,
 pour

pour me servir des termes de ce fameux Satyrique.

*Sans cesse, en écrivant, varier ses discours,
Passer du grave au doux, du plaisant
au severe ;*

& que l'égalité & l'uniformité du style seroit quelque chose d'aussi ennuyeux, que ces grandes Plaines de Beauvais ou de Champagne, où il n'y a ni côteaux, ni vallées, ni bocages, ni maisons, qui les rendent agréables par leur aimable diversité. Mais cela m'auroit donné trop de peine, à moi qui ne l'aime pas tant, & qui ai bien d'autres choses à faire : & puis je croi m'en devoir tenir à l'opinion d'un des plus beaux Esprits de notre temps, qui ne tient point pour les Préfaces, & qui ne conseille presque à personne d'en faire pour ses propres Ouvrages, quelque fleuries & quelque pompeuses qu'elles soient. Car ou elles sont fanfaronnes, ou elles sont soumises : & en l'un ou en l'autre cas, c'est, dit-il, ou vouloir arracher l'approbation des gens, ou la leur demander la larme à l'œil. C'est ce qui me fait appréhender de m'être encore trop expliqué sur mon Livre, n'en voulant rien dire du tout. En effet, ce que nous faisons est louable, ou merite d'être blâmé : S'il est digne de louanges, les Gens d'esprit nous feront justice ; & s'il est blâmable, pensons-nous à force de mauvaises rai-

sons en faire des Sots , les convaincre de ce qui n'est pas , & leur faire croire, en cherchant à captiver leur bienveillance, que le noir est blanc , & qu'il est jour en plein minuit ? non certes :

Le noir est toujours noir , & la nuit toujours nuit.

Ainsi , Lecteur , je te laisse à juger de mon Ouvrage , sans le vouloir louer ni défendre ; & si tu me critiques mal-à-propos , je m'en consolerais par l'exemple de tant d'autres , que l'on n'a pas épargné , quoique plus habiles incomparablement que moi. C'est un fort commun à la plupart de ceux qui font des Vers , & il en est si peu qui s'en fauvent , que je ne me mettrai guere en peine de ce que tu pourras dire des miens , qui n'en vaudront ni pis ni mieux , & qui seront toujours tels qu'ils sont , soit que tu les blâmes , ou que tu les approuves. Voilà , Lecteur , ce que le Libraire m'a demandé pour remplir son Cahier , à quoi j'ai jugé à propos d'ajouter , pour l'intelligence de mon Ouvrage , le Sujet du Poëme , & particulièrement des deux Livres contenus en ce Volume , avec quelques Remarques sur divers endroits , où ta curiosité pourroit être en peine , & sur plusieurs noms , qui ne seroient pas entendus de beaucoup de personnes , & qui pourroient embarasser leurs esprits.

SUJET



SUJET DU POEME.

ENée, après la prise de Troie, s'étant embarqué au Port d'Antandre avec ses Dieux Pénates & ceux qui voulaient être les Compagnons de sa fortune, après avoir erré plusieurs années sur les Mers par les traverses & les orages que lui suscita Junon, ennemie de sa grande Destinée, arriva enfin en cette Partie d'Italie, appelée Latium, où selon les Oracles il devoit commencer à fonder l'Empire de l'Univers. Le Roi Latin, qui regnoit pour lors en cette Contrée, & à qui l'Oracle du Dieu Faune son Pere avoit prédit la grandeur future de sa Maison, s'il prenoit pour Gendre un Prince étranger, outre la permission qu'il lui accorda de bâtir une Ville dans son Etat, lui offrit encore en mariage la Princesse Lavinie, sa Fille unique: mais comme elle étoit fiancée à Turne, Roi de Rutulie, que la Reine sa Mere préferoit à Enée, tant parce qu'il étoit son Neveu, que parce que c'étoit un Prince du Pays; cela fut cause d'une grande guerre entre les Larins & les Troiens, laquelle ne se termina enfin que par un Combat singulier, qui se fit entre ces deux illustres Rivaux, dont l'un qui étoit Turne

demeura sur la place. Voilà le sujet du Poëme en general, & voici ce que contiennent particulièrement les deux Livres qui composent ce Volume. Pendant qu'Enée étoit allé chercher du secours au Mont Palatin, & dans la Toscane, Junon, ravie de son absence, désirant que Turne profitât d'une occasion si favorable à ses armes, l'excita à marcher en diligence contre les Troiens qui attendoient dans leur Ville le retour de leur Roi. Ce qu'il executa incontinent: mais l'entreprise qu'il fit contre eux lui ayant mal réussi, il crut faire mieux en mettant le feu à leurs Vaisseaux, qui en furent tous sauvés par Cybele, & changés en Nymphes de la Mer. Ce Miracle qui le devoit rebuter produisit un effet tout contraire; car s'étant persuadé par-là que Jupiter abandonnoit le parti de ses Ennemis, & que leur Flotte n'étoit ainsi métamorphosée que pour leur ôter le moyen de fuir quand ils se verroient battus, il se résolut d'assiéger leur Place; & pour cet effet, ayant disposé ses Troupes, deux jeunes Troiens, nommés Nise & Euryale, dès la première nuit du Siège, furent envoyés vers Enée, pour lui donner avis de l'état des choses & faire avancer son retour; & comme, en passant par le Camp des Assiegeans, ils les trouverent ensevelis dans le vin dont ils avoient fait débauche,

ils.

ils y firent un carnage horrible qui dura jusqu'aux approches du jour : après quoi, continuant leur voyage, ils furent malheureusement rencontrés par un Parti Ennemi, qui tua en eux les deux plus genereux Amis du Monde. Ensuite il fut donné un rude Assaut à la Ville, où après grande perte de part & d'autre, Turne s'étant glissé parmi les Assiégés qui y rentroient en foule, on le battit & le pressa à tel point, que pour se sauver il fut contraint de se jeter, tout armé qu'il étoit, dans le Tybre, d'où il fut assez heureux pour se pouvoir retirer dans son Camp. Cependant Jupiter qui voyoit au Ciel une grande partialité entre les Dieux, dont les uns tenoient pour Junon, qui protegeoit Turne, & les autres pour Venus qui soutenoit son fils Enée, desirant les mettre tous d'accord, les fit assembler dans la Chambre de son Conseil, où après avoir ouï ces deux Déeses & s'être inutilement employé pour leur accommodement, afin de ne fâcher ni l'une ni l'autre, il se déclara neutre, & laissa tout à la conduite du Destin. L'Armée de Turne pendant cela continuoit à presser les Assiégés, quand ils virent revenir Enée à leur secours, avec une Flotte considerable, qui obligea le Roi de Rutulie à lever le Siege pour s'opposer à son débarquement. Le Combat qui se donna en cette occasion fut grand & opiniâtre ;

niâtre ; & ce fut dans ce Combat que le Prince Pallas , se battant contre Turne , perdit la vie , qui coûta cher aux Ennemis d'Enée , qui en immola un grand nombre aux Manes de ce genereux Ami. Les effets terribles d'une valeur si extraordinaire , & la sortie des Assiegez qui vinrent joindre leur Roi sous la conduite du Prince Ascagne son fils , émûrent tellement Junon , & la mirent si fort en peine pour Turne , que pour le tirer du danger où elle le voyoit , elle lui fit poursuivre l'Ombre d'Enée jusques dans un de ses Vaisseaux , qui prit aussi-tôt le large , & gagnant la Ville d'Ardée , qui étoit la Capitale de son Royaume , le déroba de cette sorte à la valeur de son Rival. Cependant par l'inspiration de Jupiter , qui se vouloit venger de l'impie Mezence , qui avoit déjà perdu le Sceptre de la Toscane par ses horribles cruautés , ce Prince ayant pris la place du Roi de Rutulie , fut attaqué par Enée , & blessé d'un coup de lance , qui le fit retirer du Combat , à la faveur du bouclier dont son fils le couvroit contre les coups de son Ennemi , ce qui obligea Enée à le tuer , malgré toute l'envie qu'il avoit de l'épargner. Ce la toucha tellement Mezence , qu'enragé de cette perte il monta incontinent à cheval pour aller contre Enée , qui de la même épée dont il avoit tué le fils , vengea enfin le Ciel de toutes les impietez du Pere , & la Toscane de ses execrables barbaries.



LA SUITE
DU
VIRGILE
TRAVESTI.
A SON ALTESSE
MADAME LA DUCHESSE
DE BOUILLON.

JE prens la Flute dont Scarron
 Feu, mon bon Ami, m'a fait don,
 Pour chanter la Suite grotesque
 De son Eneïde Burlesque,
 Dont l'impiteuse & male Mort,
 Tranchant cruellement son sort,
 N'a pas voulu qu'il nous fit rire.
 O Laide! qu'on doit bien maudire,
 Laide aux ossemens décharnez,
 Aux grands yeux creux, au nez sans nez,
 Que

Que je te hais & te déteste,
 D'avoir fait un coup si funeste!
 Encor si ta sanglante faux
 Avoit mis cent Poëtereaux,
 Et moi le premier, à la bierre,
 Tu serois une Meurtriere
 Bien avouée, & l'on iroit
 (Ou du moins cela se devoit)
 Aux Innocens, où ta figure
 Fait peur à toute la Nature,
 Te baiser mille fois les mains
 D'avoir délivré les Humains
 De ces Grenouilles d'Aonie,
 Dont la malheureuse harmonie
 Demande les bords d'Acheron.
 Mais de nous avoir pris Scarron,
 Scarron, le desir de la France,
 Sa gloire & sa réjouissance;
 Qui soit qu'il fit parler Japhet,
 Filipin, ou bien Jodelet,
 Soit qu'il chantât ces grands corps d'hommes,
 Vingt fois plus grands que nous ne sommes,
 Les aventures d'Enéas
 Et de sa Didon les hélas,
 Faisoit oublier tout martyre,
 Et pisser à force de rire:
 Nous l'avoir, dis-je, fait mourir,
 Ha! je ne le puis bien souffrir.
 Messieurs de la Troupe infernale,
 Salmonée, Ixion, Tantale,
 Qui des Dieux sentiez le courroux,
 Tandis qu'il étoit parmi nous,
 Que vous avez d'aïse à cette heure.
 Que là bas il fait sa demeure,
 Où ses Chançons & ses bons-mots
 Font cesser les plus cruels maux,
 Et changer les plus grands supplices
 En de merveilleuses délices,
 Les cris en chants, les pleurs en ris,
 Bref, l'Enfer en un Paradis!

Et

Et pour vous , Fils d'Iphimédie,
 N'est-ce pas une Comédie
 De l'entendre conter vos faits,
 Et comment vous futes défaits,
 Vous & tous les fils de la Terre,
 Quand aux Dieux vous fites la guerre:
 Et du sujet de vos douleurs,
 Ne tirez-vous pas des douceurs
 Qui passent de beaucoup les peines
 Que vous enduriez dans vos gênes?
 Dieux, vangeurs des crimes commis
 Par les Méchans vos Ennemis,
 Si vous voulez que l'exercice
 De votre terrible justice
 Se fasse sur ces Criminels,
 Dignes des tourmens éternels,
 Et que rien donc ne les suspende,
 Que ce divin homme on nous rende,
 Cet incomparable Enchanteur,
 Ce cher Orféus de mon cœur;
 Et que l'entreprise je quitte
 De faire d'un Oeuvre la Suite
 Que lui seul pouvoit bien finir.
 Mais il ne sauroit revenir,
 Et pour retourner en ce Monde
 Rien du Styx ne repasse l'onde,
 Tant inexorable est Pluton!
 Qui de mille coups de bâton
 Et d'autant de coups d'étrivière,
 Qu'à donner l'on ne tarde guere
 Quand il lui plaît, feroit charger
 De cette Eau le vieux Passager,
 Si la moindre Ame trépassée
 En avoit été repassée.
 Laissons-le donc vivre là bas,
 Y prendre & donner mille ébats,
 Faire des personnes damnées
 Comme autant de Prédestinées,
 Charmer le Tyran de l'Enfer,
 De rire le faire ébouffer

Par quelque facétieux conte,
 Sans des pensions tenir compte,
 Comme il faisoit étant mortel ;
 Car dans ce Monde il n'est rien tel :
 Se moquer de sa dure Chaise,
 S'asseoir sur des fleurs à son aise,
 Incagner les mauvais Parens,
 Ses douleurs d'oreille & de dents,
 N'en sentir jamais de puantes,
 Qu'on ne trouve que trop fréquentes ;
 Enfin être heureux à jamais,
 A si charmante Epouse près,
 Qui pourtant pas trop ne l'ennuie,
 Sachant qu'elle est en cette vie
 Auprès d'une Divinité,
 Qui, l'honorant d'une bonté
 Egale à sa beauté parfaite,
 Peut la rendre aussi satisfaite
 Que si des Champs Elysiens
 Elle étoit au milieu des biens.
 Laissons-le, dis-je, en l'autre Monde,
 D'une vie en bonheur féconde
 Donner & goûter les plaisirs ;
 Et puisque vains sont mes desirs
 Pour son retour, du grand Poëme,
 Qu'il disoit qu'à sa face blême
 On avoit raison de douter
 S'il pourroit bien s'en acquitter
 Avant que la Mort, qui tout mine,
 Livrât son corps à la vermine,
 Essayons de donner la fin.
 Mais pour un si hardi dessein,
 J'ai grand besoin que l'on m'assiste
 Et chasse de moi l'humeur triste.
 Vous donc, qui l'inspiriez si bien,
 Belles du Mont Pierien,
 Mais vous sur-tout, gaye Thalie,
 Dont la maniere est si jolie,
 Apprenez-moi de ces bons-mots
 Que l'on dit en commun propos,

Et me donnez, je vous en prie,
 Tant soit peu de plaifanterie,
 Un style aisé, coulant & doux,
 Et qui soit agréable à tous,
 Principalement à la Dame
 Pour qui le Dieu des Vers m'enflâme.

NI E C E de ce grand Cardinal
 Qui fit trembler l'Écurial,
 Et qui soutint par sa prudence
 Le Trône chancelant de France,
 Quand la Fronde claquoit si fort,
 Et qu'on crioit Vive Beaufort :
 Qui pendant tout ce grand Orage,
 Cent fois prêt à faire naufrage,
 Malgré les vents plus irrités,
 Par Dame Discorde excités,
 Sut si bien gouverner la Barque
 De notre admirable Monarque,
 Qu'enfin, maître de leur effort,
 Il la conduisit à bon port,
 Et sauva la Personne Auguste
 Du grand Hoir de Louis le Juste ;
 C'est-à-dire, qu'il conserva
 Ce que la Terre eut, ce qu'elle a,
 Et ce qu'elle aura de plus rare,
 Si le Ciel, qui n'est pas avare
 Des faveurs qu'il répand sans fin
 Dessus Monseigneur le Dauphin,
 N'en fait, ce que chacun espere,
 Un Prince aussi grand que son Pere :
 Du noble Sang des MANCINIS
 PRINCESSE aux traits infinis,
 Et l'Amitié d'ANNE d'Autriche,
 A qui, comme un Faon à sa Biche,
 Vous fûtes chere, dès le jour
 Que vous parûtes à la Cour
 Ainsi qu'une petite Aurore ;
 Car vous étiez jeunette encore
 Lors que vous vintes l'embellir,
 Et par votre éclat affoiblir

Les éblouissantes prunelles
 De mille Déeses mortelles ,
 Sur lesquelles vous l'emportez
 Par la splendeur de vos clartez,
 Comme un Diamant, par exemple,
 Sur les joyaux qu'on vend au Temple,
 Ou la Lune sur tant de feux
 Qu'on voit la nuit briller aux Cieux.
 De BOUILLON Divine DUCHESSE,
 C'est pour divertir VOTRE ALTESSE,
 Ou du moins y veux-je tâcher,
 Que le Dieu qui me fait mâcher
 De ces feuilles, dont il couronne
 Tous les jours la Maison BOUILLONNE,
 Le grand TURENNE & ses NEVEUX,
 Dont la gloire vole en tous lieux,
 D'une ardeur nouvelle m'anime
 A vous donner rime sur rime,
 Et vous raconter les Combats
 Du pieux Messire Enéas,
 Ou du pieux Messire Enée ;
 Car si ma Muse étoit bornée
 A ce point, qu'elle ne pût pas
 Dire, au lieu d'Enée, Enéas,
 On verroit bien tôt la folette
 Quitter son métier de Poëte,
 Et dire à Phébus: tien, reprends
 Ton Chalumeau que je te rends:
 J'aimerois mieux, n'étant pas fille,
 Sous un Martinet être Drille,
 Qu'un mot me fit si fort la loi:
 Donne à quelqu'autre mon emploi,
 A quelqu'autre, qui, quelque chose
 Que sa veine lente compose,
 Passe un jour à ronger ses doigts,
 Pour arranger deux mots ou trois,
 Comme . . ., mais st, point de querelle,
 La paix avec chacun est belle,
 Et qui ne songe point à nous

Doit

Doit être à couvert de nos coups.
 Ecoutez donc, Divine ALTESSE,
 De qui le plaisir m'intéresse,
 Les Vers que je vais ajuster
 Sur mon instrument à fluter.
 Si par-là j'ai l'heur de vous plaire,
 Je jure le jour qui m'éclaire,
 J'entens le jour de vos beaux yeux,
 Plus luisans que l'Astre des Cieux,
 Que j'aurai l'âme plus contente
 Qu'avec dix mille écus de rente,
 Quoique dix mille écus à moi
 Me satisfissent comme un Roi;
 Et si quelque Fat me critique,
 A ce Fat je ferai la nique :
 Car tel aujourd'hui reprend tout,
 Et ne trouve rien à son goût
 Que ce qu'il fait ; mais que m'importe
 Que son sens au mien se rapporte,
 Pourvu que les Vers que j'écris
 Plaisent au plus beau des Esprits,
 A vous DUCHESSE aussi parfaite
 Qu'aucune que le Ciel ait faite,
 Et dont l'âme comme le corps
 Brille de ses plus purs trésors ?
 O Dieu ! qui pourroit bien décrire
 Ce que chacun en vous admire !
 Ces perçantes vivacités
 Et tant & tant d'autres beautés,
 Où ma pauvre petite Muse
 Se confesse courte & camuse ;
 Et pour dignement les vanter
 Sur quel Luth les peut-on chanter ?
 De Menage même la Lyre
 Y pourroit à peine suffire,
 Encore que de tous côtés
 Ses doux sons soient tant écoutés.
 Je veux donc m'en taire, & ma bouche
 Dans le Bouis troué que je touche

312

Ne va plus desormais souffler
Que pour ce qu'il peut éгалer.
Mufette, ma plus douce Amie,
Accordes y ta Chalemie,
Et joignons ensemble nos fons.
Es-tu prête ? ça commençons.



LA



II. SUITE
 DU
VIRGILE
 TRAVESTI.



LIVRE IX.

Pendant que le grand fils d'Anchise,
 Qui ne prétend pas lâcher prise,
 Demande secours au Toscan,
 Et que des armes de Vulcan,
 Que sa bonne Maman lui donne
 Pour couvrir sa noble personne,
 Il est tellement enchanté,
 Qu'il ne l'a jamais tant été :
 Dame Junon qui le deteste,
 Et qui le hait comme la peste,
 Le voyant des siens écarté,

O

Le

314 II. SUITE DU VIRGILE

Le cœur d'aïse tout transporté,
 Fait la folle, rit, saute, & danse;
 Et croyant bien qu'en son absence
 Les Troyens seroient malheureux,
 Si Turne alloit fondre sur eux;
 Dans ce desir dont elle brûle,
 Pour parler au Prince Rutule,
 Elle fait descendre ici bas
 La fille de Monsieur Thaumás,
 Son Ambassadrice ordinaire,
 Dans le Bosquet de son grand pere
 Turne alors révoit aux moyens
 D'exterminer tous les Troyens;
 Et de vaincre se faisant fête,
 Se couronnoit déjà la tête
 De tous les lauriers qu'il voyoit.
 Quelques-uns pensent qu'il oyoit,
 Assis sur la molle verdure,
 Le chant des oiseaux comme Augure;
 Et d'autres qu'il sacrifioit
 A Pilonne. Quoi qu'il en soit,
 Quand de la fille de Saturne
 L'Ambassade fut devant Turne,
 Incontinent Sa Majesté
 Se leva par civilité,
 Et la Déesse dit ces choses
 De sa belle bouche de roses:
 Ce que le plus hardi des Dieux
 N'eût osé promettre à tes vœux,
 Aujourd'hui, Turne, cela même
 Te vient comme Mars en Carême.
 Car Enéas ayant quitté
 Les siens, sa Flotte & sa Cité,
 S'en est allé, pour se défendre,
 Chercher du secours chez Evandre,
 Et non satisfait de cela,
 Il s'est acheminé de là
 Jusques au fond de l'Hetrumie,
 Qui s'arme pour sa Seigneurie.
 Etre là, n'est pas être ici;

La chose se passant ainsi,
 Sans mettre l'affaire en balance,
 Il faut user de son absence.
 Vite donc, le harnois au dos;
 Vite, ton Char & tes chevaux;
 Et dès à présent, comme un foudre,
 Va mettre tout son camp en poudre.

Cela dit, d'un air animé,
 La Couriere au dos emplumé
 Retourne aux Cieux à tire d'aile,
 Et laisse un grand Arc après elle
 De mille couleurs diapré,
 Ou, si vous voulez, bigarré
 Comme un tafetas de la Chine;
 Ce qui mieux que sa bonne mine
 La fit connoître au Jouvencel,
 Qui levant les deux mains au Ciel,
 Lâcha ces paroles dorées:
 Honneur des voûtes azurées,
 Belle Iris, quelle Déité,
 Pour m'apprendre sa volonté,
 En ces bas lieux t'a fait descendre?
 Quelle clarté me vient surprendre?
 Je vois tous les Cieux s'entr'ouvrir,
 Je vois les étoiles courir,
 Les éclairs me frappent la vûë,
 Et j'entends gronder dans la nuë.
 Qui que tu sois des Déitez,
 J'obéis à tes volontez,
 Et dans l'espoir de la conquête,
 Cuirasse au dos & pot en tête,
 Je suis d'un cœur passionné
 L'Augure qui m'en est donné.

Ayant parlé de cette sorte,
 Turne incontinent se transporte
 Où la Naiade d'un ruisseau
 Rouloit le cristal de son eau,
 Dont il but la valeur d'un verre;
 Puis mettant les genoux à terre,
 Il fit mainte demande aux Dieux

Leur promettant moutons & bœufs,
Boucs, béliers, taureaux & genisses,
S'ils étoient à ses vœux propices.

Or si l'on demandoit ici,
Pourquoi Turne buvoit ainsi;
Pour plaie au Lecteur debonnaire,
Je répons que le Commentaire,
Que je repere mot pour mot,
Dit qu'au tems du Roi Guillemot
Et de la Reine Marguerite,
Pout prier avecque mérite
Et ne se voir pas rebuté
Manque d'assez de pureré,
L'on souloit avant la prière
Avaler du jus de l'éguière.
Mais laissant là cette boisson,
Pour la canne & pour le poisson,
Ou pour quelque pucelle noire,
Je vais poursuivre mon Histoire.

Déjà vers le camp des Troyens
Turne faisoit marcher les siens,
Avec tant de magnificence
Que j'en suis ravi quand j'y pense;
Car ce n'étoient que gens parez
De grands juste-au-corps chamarrez,
Que gens montez à l'avantage,
Et tous en très bel équipage.
Messape dont mille Ecuyers
Ne seroient que les Ecoliers,
De l'Avant-garde eut la conduite.
Le superbe Turnus ensuite,
Ainsi qu'un Saint George monté
Sur un grand Thrace racheté,
Qui relevoit encor sa taille,
Glaive en main, regloit la Bataille.
Puis les fils du Royal Pasteur,
Garçons de conduite & de cœur,
Et qui mieux que d'une houlette
Savoient l'usage de la brette,
Alloient sous l'acier d'or luisant

L'Arrière-garde conduisant.

Comme on voit le Fleuve du Gange

Au gravier de couleur d'orange,

Ou le Nil au flot limoneux,

Je vous laisse à choisir des deux,

Quand des campagnes inondées

Par ses cavernes débondées

Il retire toutes ses eaux,

Et va coulant dans ses canaux:

Tels sont les Latins, ce me semble,

Maintenant qu'ils marchent ensemble,

Ramassés de diverses parts,

Sous la loi de leurs étendarts.

Cependant un gros de poussière

Frappe les Troyens en visière.

Lors Caique ouvrant le gosier,

D'une Tour se met à crier;

La malle- peste que de poudre!

C'est ici qu'il en faut découdre,

Aux armes, qu'on se tienne prêt,

Voici l'ennemi qui paroît.

Soudain avec un bruit étrange

Chacun sous les armes se range,

Et l'on accourt de toutes parts

Aux Portes, aux Tours, aux remparts;

Car Enéas, un franc Turenne,

Pour être un sage Capitaine,

Et sur tous perfectionné,

En partant avoit ordonné,

Tant que durerait son voyage,

Qu'on se piquât moins de courage,

Et qu'on ne fût pas si badaut,

L'ennemi venant à l'assaut,

Que de hazarder la partie

Par une imprudente sortie;

Mais que l'on se tint à couvert,

De crainte d'être pris sans vert.

De sorte que quoique la rage

Des Troyens enfle le courage,

Et quoique la honte à tous coups,

318 II. SUITE DU VIRGILE

D'un qu'est ce qu'on dira de vous?

Les sollicite & les anime

A montrer leur cœur magnanime;

Toutefois il faut obéir,

Et se bien garder de sortir.

Ainsi rengainans leur audace,

Ils se tiennent clos dans la Place,

Et tous en état de tenir,

Attendent l'ennemi venir.

Cependant Turne le bravache

Avec vingt Cadets qu'il détache,

Les plus vaillans & les plus fiers

Qui fussent dans ses Cavaliers,

Coëffé d'un casque, où l'or éclate,

Et flotte une plume incarnate,

Talonne son grand Thracien,

Et se fait voir en moins de rien

Proche du Camp des Enéades.

Pour lors, dit il, chers camarades,

Dont nul en cœur n'est le dernier,

Qui de vous sera le premier,

En donnant sur les Dardanides,

A seconder mes homicides?

Puis, pour la guerre dénoncer,

Se mettant un dard à lancer,

En voilà, dit il, l'ouverture;

Et pique à l'instant sa monture,

Suivi de ses braves Cadets

Qui brayoient comme des baudets.

Ensuite ils firent cent passades,

A la barbe des Enéades,

Pour les attirer en plein champ:

Mais pour tout cela de leur Camp

Les Troyens sages ne bougèrent;

Dont Turne & les siens s'étonnerent,

Car ils ne s'imaginoient pas

Que pour peu qu'ils fussent soldats,

Ils dûssent souffrir la bravade

D'un si petite Brigade.

Puisqu'ils n'osent montrer leurs nez,

Les

Les lâches, les efféminez,
 Dit lors Turne, jurant en Diantre,
 Il faut que dans ce Poulcier j'entre.
 Puis il tourne & va comme un fou,
 Cherchant passage aux endroits, où
 Des remparts la face terrible,
 Rendoit la place inaccessible.
 Comme quand un Loup affamé
 Autour d'un troupeau renfermé
 Va rodant, & ne peut rien prendre;
 Sous leurs meres se font entendre,
 Maints agneaux qui ne craignent pas
 Que son ventre en fasse un repas:
 Lui, que la malle faim tourmente,
 Croque en son cœur l'ouaille absente,
 Et la loreté du Troupeau
 Fait qu'il crève dedans sa peau.
 Ne plus ne moins le Roi Rutule,
 Dans l'extrême ardeur qui le brûle
 De pouvoir joindre les Troyens
 Et de les battre comme chiens,
 Regardant les murs de leur Ville,
 Enrage en l'excès de sa bile.
 Mais voyant qu'il n'entreroit pas,
 Et que c'étoit perdre ses pas,
 Après s'être bien mis en peine,
 Comment il pourroit dans la plaine
 Tirer l'Ennemi de son Fort,
 Il court comme un éclair au Port,
 Et pour faire un grand feu de joye
 De la pauvre Flotte de Troye,
 Du feu, du feu, dit-il aux siens
 Triomphans déjà des Troyens.
 Puis d'une façon violente,
 Il empoigne une torche ardente:
 Et tous les Braves à l'instant
 A son exemple en font autant:
 Chacun lance des feux horribles,
 Et des pins gras & combustibles:
 Les épouvantables fallors,

320 II. SUITE DU VIRGILE

Parmi la fumée aux noirs flots,
Jettent jusqu'aux voûtes brillantes
Leurs étincelles pétillantes.
Dites moi, Muses, qui des Dieux
Sauva les Troyens de ces feux;
Car quoi que vieille en soit l'histoire,
Elle n'en est pas moins notoire,
Et le tems n'a point effacé
Ce caractère du passé.
Quand pour voguer dessus Neptune,
Et chercher sa bonne fortune,
Enéas sa Flotte bâtit,
Au pié du mont Ida, l'on dit
Qu'au grand Dieu que le Ciel révere,
Madame Cybelle sa mere
S'adressa de cette façon:
Mon fils, que petit enfanton,
J'ai par ma tendresse de mere
Sauvé des dents de votre pere,
Lequel croyant vous avaler
D'un caillou pensa s'étrangler,
Ce qui me fit pâmer de rire;
Puisque le souverain Empire
Vous est venu par ma pitié,
Accordez à mon amitié,
Qui pour vous fut toujours si grande;
La chose que je vous demande.
Vous savez qu'au Mont Phrygien,
J'avois un Bois fort ancien
Rempli de hauts Pins & d'Erables,
Au plus grand jour impénétrables,
Où mes Prêtres tambourinans
Et comme fous se démenans
Me présentoient leurs Sacrifices.
De ce Bois, qui fut mes délices,
J'ai fait don au jeune Enéas,
Prince de qui je fais grand cas,
Pour faire des Vaisseaux construire.
Mais cent choses leur pouvant nuire,
Et voyant pour eux dans les Mers.

Mille

Mille & mille gouffres ouverts,
 Leur salut plein d'incertitude
 Me donne tant d'inquiétude,
 Que j'en suis, je ne sai comment.
 Tirez-moi donc de ce tourment,
 Et faites qu'en leur navigage
 Je puisse sauver du naufrage,
 Malgré les vents & les rochers,
 Ces Vaisseaux qui me sont très-chers.
 En un mot autant comme en mille,
 Qu'il ne leur soit pas inutile
 D'être venus du Mont Sacré,
 Où mon saint-nom est reveré.
 A cela, celui qui préside
 Au mouvement juste & rapide
 Des étoiles du Firmament,
 Répondit fort civilement,
 Madame... Il est vrai, je suis telle,
 Et grand' Dame, interrompt Cybelle:
 Mais si vous voulez m'obliger,
 Usez d'un mot qui m'est plus cher,
 Et qu'à tous titres je préfère,
 Dites-moi franchement ma mere,
 Comme moi mon fils je vous dis.
 O mais, Madame... Et mais, mon fils,
 Ce nom n'est-il pas honorable?
 Il l'est, même à tous préférable:
 Mais les gens de condition
 L'ont, dit-il, en aversion.
 Et moi, répond elle, plus sage,
 Je le veux remettre en usage:
 Bien des gens de condition
 Sont fous par trop d'ambition,
 Et sans songer qu'ils ne sont qu'hommes,
 Croient être ce que nous sommes.
 Eh bien puisque vous le voulez,
 Ma mere, les tems écoutez
 N'ont point, dit-il, de ma mémoire
 Oté que ma vie & ma gloire
 Sont des faveurs que je vous doi,

322 II. SUITE DU VIRGILE

Que sans vous c'étoit fait de moi,
 Et que mon pere impitoyable
 Eût trouvé ma chair fort mangeable,
 Quand d'Abadir le gros caillou
 Il pensa s'étoquer le cou.
 Mais encore que je demeure
 Votre obligé tant que je meure,
 C'est-à dire à l'éternité;
 Si les destins ont arrêté
 Que toute la Flotte, ou partie,
 Soit par les ondes engloutie,
 Ma chere mere, regardez
 Ce que c'est que vous demandez.
 Des Nefs faites de mains mortelles
 Peuvent elles être éternelles,
 Et puis je faire qu'Enéas
 Soit sûr de ce qui ne l'est pas?
 Qu'il soit constant dans l'inconstance?
 Qui des Dieux a cette puissance?
 Mais qui des Dieux est Jupiter?
 Dit Cybelle pour le flatter.
 Mais aussi par la destinée
 Quelle puissance n'est bornée?
 Lui repliqua Monsieur son fils;
 Non, quoique tout me soit soumis,
 Quoique le bruit de mon tonnerre
 Fasse trembler toute la terre,
 Et que d'un clin d'œil seulement
 J'ébranle tout le Firmament,
 Avecque mon pouvoir suprême,
 Je ne saurois, moi qui vous aime,
 C'est tout vous dire, infiniment,
 Vous satisfaire entièrement:
 Mais en foi de Dieu que je jure,
 Tenez pour une chose sûre,
 Et si je vous manque de foi,
 Dites pis que pendre de moi,
 Que dedans le Port d'Aufonie
 Leur navigation finie,
 Celles qui des rochers affreux,

Celles

Celles qui des bancs dangereux
 Et des tourmentes furieuses
 Auront été victorieuses,
 J'en ferai, pour l'amour de vous,
 Autant de Nymphes aux yeux doux,
 Qui fendront les plaines liquides,
 Comme les belles Néréides.

Là, pour confirmer son serment,
 Il jura le Styx hautement,
 Et faisant un signe de tête,
 Du fondement jusques au faite,
 Par la crainte qui l'ébranla,
 Tout le Palais des Cieux croula.

Voici donc enfin la journée
 Promise à la Flotte d'Enée,
 Journée où le grand Jupiter
 Devoit sa parole acquiter,
 Lorsque l'Épouse de Saturne,
 Voyant l'entreprise de Turne,
 Et qu'il falloit de ses flambeaux
 Garantir les sacrez vaisseaux,
 Au milieu d'une grosse nuë
 En un instant fut aperçüe
 Toute brillante de rayons
 Dans un char à quatre Lions.
 Ses Corybantes autour d'elle,
 Les uns jouans de la Vielle,
 Et les autres du Violon,
 Ceux-ci battans poite & poilon,
 Bassin, chaudron & lechefrite,
 Et ceux-là couvercle à marmite,
 Pendant qu'à ces diables d'accords
 Le reste remuoit le corps.
 Ensuite une voix tonnante,
 Sortant de la nuë éclatante,
 Fit par-tout entendre ces mots:
 Troyens, demeurez en repos,
 Et me laissez seule défendre
 Vos Nefs que l'on veut mettre en cendre;
 De vous elles n'ont pas bas besoin,

324 II. SUITE DU VIRGILE

Long-tems y a que j'en prens soin ,
 Et leur défense m'est si chere,
 Que quoi que Turne puisse faire,
 Il brûlera l'eau de la Mer ,
 Plûtôt que de les enflâmer.
 Et pour preuve, allez, Nefs sacrées,
 Allez librés & démarées ,
 Et foyez , au lieu de Vaisseaux ,
 Nymphes du Royaume des Eaux ,
 Car ainsi le veut & l'ordonne
 La fille du grand Protogone ,
 Et la grandé Mere des Dieux.
 A ces termes imperieux
 Leurs gros cables elles casserent ,
 Et comme Dauphins se plongerent
 Dedans l'Empire poissonneux :
 Puis, ô prodige merveilleux !
 Ces Nefs dessus les Eaux-marines
 Revinrent en Nymphes poupines.
 Aux Rutules bien étonnez.
 Lors nos gens font un pié-de nez ,
 Par nos gens, j'entens ceux de Troye :
 Messape même s'en effroye :
 Ses montures en desarroï
 Ainsi que lui prennent l'effroi ;
 Et le Tybre arrêtant sa course
 Remonte en bruyant vers sa source ,
 Badaut qu'il est d'en-reculer ,
 Plûtôt que de les accoler.
 Pour Turné, ce fut autre chose :
 Il vit cette métamorphose ,
 De même façon à peu près
 Qu'un tour de Gille - le - niais ,
 Qui dans le milieu d'une place
 Feroit rire la populace ,
 Excepté qu'il n'en rioit pas ,
 Voyant des siens le cœur à bas ,
 Qu'il releva par ce langage :
 Courage , Compagnons, courage ,
 Ces prodiges si merveilleux

Ne sont pour nous qu'avantageux,
 Et quoique les Troyens s'en flattent,
 C'est pour leur perte qu'ils éclatent.
 Voyez-vous pas que Jupiter,
 Sous couleur de les assister,
 Cesse de leur être propice:
 Et nous rend un très bon office;
 Puisque transformant leurs Vaisseaux
 En ces Demoiselles des Eaux,
 Il empêche que par la fuite
 Ce Peuple pagnote n'évite
 Nos feux, nos glaives & nos traits,
 Dont il maudira les effets?
 Mais pour vaincre ces cœurs de femmer
 Il ne faut traits, glaives, ni flâmes;
 Par leurs Navires qu'ils n'ont plus
 Je les tiens déjà tous viancus.
 Car que diable peuvent-ils faire?
 Les Mers, leur asyle ordinaire,
 Ne sont plus en leur liberté:
 Sur terre d'un autre côté
 Nos armes ont trop de puissance:
 Et s'ils fondent leur esperance
 Sur les Oracles de leurs Dieux,
 Par ma foi je me moque d'eux.
 La destinée est accomplie,
 Qui les flattant de l'Italie
 Leur promettoit de mettre un jour
 Le pié dans ses champs de Labour:
 Mais ce sera leur malencontre;
 Car j'ai mon Destin à l'encontre,
 Qui me promet l'extinction
 De cette infame nation,
 Qui vient après des fiançailles
 Enchérir sur nos épousailles.
 Vraiment elle a bonne raison,
 Et je serois un frane oyson,
 Si je quittois à son Enée:
 L'épouse qui m'est destinée,
 Le prix de ma fidelle amour:

226 I I. SUITE DU VIRGILE

C'est pour lui que chauffé le four !
 Ma Lavinie est par trop belle,
 Pour souffrir qu'il jouisse d'elle ;
 Et si de Madame Hélena ,
 Que Paris de Sparte emmena ,
 Le rapt contre les Dardanides
 Arma les généreux Atrides ,
 Turne n'aura pas moins de cœur
 Pour vanger avecque rigueur
 Celui de sa chere Maîtresse ,
 Qui vaut bien la belle de Grèce.
 Mais ils sont assez malheureux
 (Dira quelqu'un parlant pour eux)
 D'avoir enduré tant de peine,
 Et d'avoir été pour Hélene
 Accommodés tout de rôti :
 Ils n'ont pas à demi pâti ,
 Puisqu'encore ils sont si peu sages
 Que de troubler les mariages ,
 Eux qui devroient avoir appris ,
 Par ce qu'a fait leur beau Paris ,
 A ne songer jamais à femme,
 Loin d'en vouloir à qui m'enflame :
 Mais à ce coup ils l'apprendront ,
 Les pauvres hébétés qu'ils sont ,
 De se mettre dans la cervelle
 Qu'ils sont plus forts que la Rochelle ,
 A cause des méchans remparts ,
 Qui les ceignent de toutes parts.
 N'ont ils pas bien vû l'infortune
 De leurs murs bâtis par Neptune ,
 Qui n'ont pû , quoique très époïs ,
 Se garantir des feux Gregeois ?
 Mais qui de vous , Enfans sans crainte ,
 S'apprête à fausser cette enceinte ,
 Et porteur de mille trépas
 Marcher fierement sur mes pas ?
 Pour battre des Troyens la Ville ,
 Je n'ai pas besoin , comme Achille
 D'armure faite de la main

D'un

D'un Forgeron tel que Vulcain,
 Ni des vaisseaux des Argolides
 Qui couvroient les plaines liquides :
 Non ; & sans faire le Gascon ,
 Quand les Toscans avec Tarchon ,
 Et toutes les forces d'Evandre
 Seroient ici pour les défendre,
 Qu'ils ne craignent pas que jamais
 La nuit leur cache mes hauts faits,
 Et qu'en renard je les attaque
 Comme le madré Roi d'Ithaque,
 Qui s'étant glissé par un trou,
 Jusque dans la Citadelle, où
 Etoit le fatal Simulacre,
 De tous les Gardes fit massacre,
 Et prit ce gage précieux,
 Qui leur étoit tombé des Cieux :
 Ni que pour prendre leurs murailles,
 Dedans les obscures entrailles
 D'un grand vilain Cheval de bois
 Je m'aïlle mettre en tapinois.
 Non, non, j'ai l'ame plus hardie,
 Et veux qu'un horrible incendie
 Entourant le Camp des Troyens,
 Aux feux du jour joigne les siens.
 Qu'ils ne pensent pas avoir noise
 Encore avec la Gent Gregeoise,
 Que le fils du Roi Priamus
 Amusa des neuf ans & plus.
 Ils verront dans peu que nous sommes,
 Sans blâmer les Grecs, d'autres hommes,
 Et que ceux de ce pais-ci
 Ne sont pas des gens de Lagni.
 Maintenant, comme la journée
 Tantôt sa course bornée,
 Puisque tout a si bien été,
 Enfants, le cœur plein de gaité,
 Allez boire à la santé nôtre,
 Sans que cela nuise à la vôtre ;
 Et quand vous aurez fait les veaux,

328. II. SUITE DU VIRGILE

Songez à jouer des coûteaux.

Cependant par l'ordre de Turne ,
 De crainte d'attaque nocturne ,
 Messape à chaque porte met
 Quantité de foldats au guet ,
 Et fait faire autour de la Ville
 Des feux jusques à plus de mille.
 De plus, entre les Rutulois,
 Pour garder les murs, il fait choix
 De quatorze fiers Capitaines,
 Qui suivis d'autant de centaines
 De jeunes Cadets tout dorez,
 Et de plumes de coq parez,
 Vont tour à tour en sentinelle;
 Puis couchez sur l'herbe nouvelle,
 Boivent comme des Templiers,
 Au grand plaisir des Vivandiers.
 Les feux par-tout chassent les ombres;
 Et cependant des heures sombres
 La Garde passe en divers jeux
 Les momens par trop ennuyeux.
 Dieu fait comme à la moindre perte
 La bouche au blasphème est ouverte;
 Car qui dit soldat & joueur,
 Dit souvent grand blasphémateur.
 Les Troyens du haut de leur place
 Qui découvrent ce qui se passe
 Se voyans pris comme en un bled,
 Se tiennent toute nuit sur pied,
 Avec traits, dards & haliebardes:
 Aux Portes redoublent les Gardes;
 Et pour passer aux Bastions
 Abattent vîtement les Ponts.
 Dans un péril si manifeste,
 Mnestéus & l'actif Sereste,
 Choisis par Messire Enéas,
 Pour durant qu'il n'y seroit pas
 Regir l'imprudente jeunesse,
 Et regler tout par leur sagesse ,
 Vont & viennent de tous côtez,

Pour

Pour avancer les moins hâtez,
 Relever l'audace abbatuë,
 Et faire que l'on s'évertuë.
 Ce ne sont autour des Remparts,
 Et dessus les forts Boulevars,
 Aux Portes & dans les Tournelles
 Que vigilantes Sentinelles,
 Qui, selon qu'il plait au biller,
 Partagent les dangers du guet.
 Ici l'on va voir une histoire
 Digne d'éternelle mémoire.
 Histoire pleine d'amitié,
 Qui touche si fort de pitié,
 Que si ce n'étoit que la honte
 L'effet de ma douleur surmonte,
 Plus d'un mouchoir je mouillerois
 Des larmes que je verserois.

Nise surnommé l'Hyrtacide,
 Garçon vaillant comme un Alcide,
 Que Madame sa mere Ida,
 Laquelle à pié, comme à dada,
 Etoit du Lude une Comtesse,
 Pour être grande Chasseresse,
 Au Prince Enée avoit donné;
 Tireur si perfectionné,
 Que quand il alloit à la chasse,
 Voyoit-il perdrix ou bécasse,
 C'étoit autant pour son souper.
 Aussi dès qu'il put l'arc courber,
 N'ayant encor que la bavette,
 Il falloit que d'une sagette
 Il abbatit son déjeuner,
 Sinon on le faisoit jeûner.
 Ce Garçon, dis-je, qui sa sorte
 Avoit peu, gardoit une porte,
 Avec la fleur de ses amis,
 Euryale, dit le Beau fils,
 Qui sembloit avecque ses charmes
 Un Cupidon dessous les armes;
 Car on tient qu'il étoit si beau,

Qu'il

330 II. SUITE DU VIRGILE

Qu'il n'étoit point de Damoiseau
 A la suite du fils d'Anchise
 A qui fille fût plus acquise,
 Et qui ne l'eût mieux aimé nu
 Qu'un autre avec grand revenu ;
 Et que jamais Guerrier de Troye,
 N'émut davantage à la joye
 Le joli sexe féminin,
 Que cet admirable Blondin,
 De qui l'incomparable trogne
 En Savonettes de Bologne
 N'avoit point encor dépenlé,
 Un poil à peine ayant percé
 Sa peau, dont la blancheur extrême
 L'emportoit sur l'Hermine même.
 Ils s'aimoient si fort, ces Cadets,
 Qu'ils ne se séparoient jamais.
 Et pour lors encor de fortune
 Leur faction étoit commune,
 Ou, comme j'ai déjà dit d'eux ;
 Même porte ils gardoient tous deux ;
 Quand par une noble boutade
 Nise dit à son Camarade :
 Je ne sçai qui diable me met
 Tant de chaleur dessous l'armet,
 Si c'est le grand Dieu de la Thrace,
 Ou s'il est vrai que l'on se fasse
 Un Dieu de sa cupidité ;
 Quoi qu'il en soit, je suis tenté
 De signaler ma vaillantise
 Par quelque fameuse entreprise ;
 Et le repos où je me voi
 N'est pas bien d'accord avec moi,
 Qui sens mon humeur martiale.
 Regarde un peu, cher Euryale,
 L'assurance de l'ennemi :
 Ses feux ne luisent qu'à demi :
 La plupart ivres comme soutes
 Sont endormis parmi les coupes,
 Et dans leur Camp de bout en bout
 Le silence regne par-tout.

Mais

Mais, ô cher Camarade, écoute
 Ce que pouvoit faire je doute,
 Et que toutefois sans méchef
 J'ai résolu de mettre à chef.
 Chacun pour le retour d'Enée,
 Montre une ame passionnée,
 Et l'on est dans la volonté
 D'envoyer vers Sa Majesté.
 Si d'un fait de telle importance
 L'on te promet la récompense,
 (Car je n'en pretens que pour toi,
 L'honneur étant assez pour moi)
 Je pense à la Ville d'Evandre
 Par ce terre me pouvoit rendre.
 Euryale de gloire épris,
 A ce discours fut fort surpris,
 Et dans son extrême surprise;
 Quoi donc tu me fuis, ô cher Nise!
 Dit-il, quand il est question
 De faire une belle action?
 Et tu veux vers le Roi de Troye
 Que je souffre que l'on t'envoie
 Parmi maint glorieux hazard,
 Sans qu'à tes dangers j'aye part?
 Vraiment, dès ma plus tendre enfance,
 Celui dont je tiens ma naissance
 Ofelte le Maître Guerrier
 M'a bien mieux appris son métier,
 Non pas comme un Maître en fait d'Armes,
 En Salle, mais dans les allarmes,
 Et la terreur que les Gregeois
 Donnoient à nos pauvres Bourgeois:
 Et depuis que du grand Enée
 Je suis la grande Destinée,
 Par-tout où nous avons été
 Je puis dire sans vanité
 Que j'ai payé de ma personne.
 La mort n'est pas ce qui m'étonne,
 Et j'irois cent fois la chercher
 Dans l'honneur où tu veux marcher.

332 II. SUITE DU VIRGILE

Nise repartit : que j'abîme ,
 Si pour toi je manque d'estime ,
 Et si je croi que sous les Cieux
 Il en soit un plus valûreux .
 Tu m'as donné maint témoignage
 De la grandeur de ton courage ,
 Et je n'en puis assurément ,
 Penser qu'avantageusement :
 Mais l'amitié que je te porte ,
 Qui ne sauroit être plus forte ,
 Veut que je m'expose sans toi ,
 Aux grands périls que je prévoi ;
 Et s'il y faut perdre la vie ,
 Que tu restes c'est mon envie :
 L'aimable Printems de tes jours
 Mérite bien un plus long cours ,
 Et ce seroit très grand dommage
 Que tu mourusses à ton âge .
 Encor pour moi , si quelque dard
 Me perce le ventre , hazard ;
 Pourvû que mon corps sur la place ,
 Du loup , de l'oiseau qui croasse ,
 Et du vautour ne reste pas
 Le triste & malheureux repas ;
 Mais que plutôt quelque ame pie ,
 Comme le bon homme Tobie ,
 Du combat l'ayant emporté ,
 Ou de quelque argent racheté ,
 Dans un Cimetiere l'enterre ,
 De peur qu'autour du Stix je n'erre
 Cent ans , comme ceux dont les corps
 Sont privez de l'honneur des morts ;
 Ou si quelque mesaventure
 Me frustre de la sépulture ,
 Au moins qu'on me dresse un tombeau ,
 Et là qu'avec du vin , de l'eau ,
 Et tout ce que pour l'ordinaire
 On employe en un mortuaire ,
 L'on fasse , comme sur mes os ,
 Sacrifice pour mon repos .

Camarade, je te supplie
 Par cette amitié qui nous lie,
 Que par ton trépas rigoureux
 Je ne sois pas si malheureux
 Que de causer douleur amère
 A M dame ta bonne mère,
 Qui pour toi pleine de souci
 T'a toujours suivi jusqu'ici,
 Ayant toute seule entre mille
 D'Alceste négligé la ville,
 Où nos Dames & nos vieillards
 Sont à couvert de tous hazards.
 Encore un coup, cher Camarade,
 (Dit-il, avec une embrassade)
 Songe à ta mère qui mourroit
 Du même coup qui te tueroit.

A cette belle Rhétorique
 Le bel Euryale réplique:
 Tout ce discours ne sert de rien,
 Au contraire, si j'entens bien
 Le François, il me persuade,
 Par ce terme de Camarade,
 Que je te dois accompagner;
 Marchons donc sans tant barguigner.
 Aussi-tôt la garde il réveille,
 Qui soudain secouant l'oreille
 A son tour entre en faction.
 Ainsi, quittans leur fonction,
 Ces deux pairs d'Amour & d'Hercule
 Vont trouver le Dauphin Iule.
 Celui qui charme les travaux
 Par la vertu de ses pavots,
 Le sommeil regnoit sur la terre:
 Lors on tenoit Conseil de guerre
 Chez le Prince, où les Officiers,
 Et quelques jeunes Chevaliers
 Dont on connoissoit la prudence,
 L'un s'appuyant dessus sa lance,
 L'autre sur sa pique au long bois,
 Le bras passé dans le pavois,

334 II. SUITE DU VIRGILE

Dessus les affaires presentes ,
 Qui n'étoient pas des plus plaisantes ,
 Déliberoient ce qu'ils feroient ,
 Et quelles gens ils enverroient
 Pardevers le grand fils d'Anchise.
 Dans ce temps Euryale & Nise
 Vinrent ensemble d'action
 Demander la permission
 D'entrer dans la Royale tente ,
 Pour parler de chose importante ,
 Qu'on seroit ravi de sçavoir.
 Aussi-tôt pour les recevoir ,
 Iule, qui brûloit d'apprendre
 Ce qu'ils désiroient faire entendre ,
 Courut se présenter à l'huis ;
 Et quand ils furent introduits ,
 Après une humble réverence ,
 L'Hyrtacide avec la licence
 Du jeune Prince, dit ces mots :
 Mon Prince, & vous braves Héros ,
 Quoique nous soyons dans un âge
 Ou rarement l'homme est bien sage ,
 Nous nous promettons toutefois
 Que vous nous donnerez vos voix
 Après que de notre venuë
 La cause vous sera connuë.
 Les Rutules comme sabots
 Sont endormis parmi les pots ,
 Ayant mis pinte sur chopine :
 Auprès de la porte Marine ,
 Où le chemin se fend en deux ,
 Nous sçavons un lieu merveilleux ,
 Pour surprendre ce peuple yvrogne ,
 Et lui railler de la besogne.
 Ses feux par-tout interrompus
 De lumiere n'ont presque plus ,
 Et d'une yvrognerie infigne
 Leur fumée est un très-grand signe.
 Donc si le Conseil trouve bon
 Qu'on use de l'occasion ,

Avant

Avant qu'il soit la matinée,
 En cas qu'on ne revoie Enée,
 Comme un victorieux guerrier,
 Le chef entouré de laurier,
 Sanglant, & chargé de dépouilles,
 Nous voulons qu'on nous chante pouilles.
 Pour le chemin, ne craignez pas
 Que nous le quittions d'un seul pas;
 Avant que nous eussions la guerre,
 Nous avons rodé cette Terre
 A chasser, tant & tant de fois,
 Par les monts, les prez & les bois,
 Que d'ici jusqu'à Pallantée
 Il n'est descente, ni montée,
 Route, faux-fuyant, ni sentier,
 Où nous nous puissions fourvoyer,
 Et nous avons de la Riviere
 La connoissance toute entiere.

Là le vieil & sage Alethès,
 Voyant le cœur de ces Cadets,
 Transporté d'un excès de joie:
 Dieux! s'écria t'il, qui de Troie
 Êtes toujours les défenseurs,
 Encor que parfois nos malheurs
 Soient des coups de votre colere,
 Toutefois, ô grands Dieux! j'inferre
 De cette générosité,
 Que vous n'avez pas arrêté
 D'exterminer les Dardanides.
 Le cœur gros, & les yeux humides,
 Se disant le bon Jean-des-tems,
 Avecque ses bras tremblotans,
 Les deux jeunes Cadets accolle;
 Puis leur adressant la parole;
 Quels prix, dit-il, se figurer
 Pour vous pouvoir rémunérer,
 Eunes Guerriers, dont les mérites
 Ont à mon avis sans limites?
 Mais la Terre en ayant trop peu,
 Attendez-les en premier lieu.

336 II. SUITE DU VIRGILE

Des Dieux , & de votre vaillance,
Qui porte en soi sa récompense.
Ensuite , & bien-tôt , notre Roi
Vous guerdonnera , sur ma foi ;
Et Monseigneur son fils Ascagne,
Que toute la joye accompagne
Quand il peut faire un petit bien ,
Si-tôt qu'il aura le moyen
D'obliger les gens davantage,
Comme il est tout plein de courage
Et tout à fait reconnoissant,
Pour un bien vous en fera cent,
Et sans cesse par bons offices
Sçaura payer vos grands services.
Mais sans attendre ce temps-là,
Moi qui me meurs sans mon papa,
Interrompit le jeune Iule,
Nise le parangon d'Hercule,
Au nom des Dieux de nos maisons
Sauvez des Argives tisons,
D'Assaraque dont la mémoire
Est si précieuse en l'Histoire,
Et de l'éternelle Vesta,
Pars, je te conjure , & t'en va
Avec ton ami , que j'estime
Ainsi que toi si magnanime ,
Qu'en vous deux seulement je mets
Tout le bien que j'aurai jamais,
Afin que bien-tôt je revoie
L'objet unique de ma joye.
Je te donnerai deux godets
Qui ne sont que d'argile , mais
Que l'on prise pour leur ouvrage
Dix bons Louis & davantage :
Aussi , quand on prit Arisba ,
Plurent-ils tant à mon papa,
Qu'ils s'en fit le propriétaire:
Comme à lui te puissent-ils plaire !
Avec cela , tu peux encor
T'assurer de deux talens d'or

Et de deux puissantes marmites,
 Près desquelles seroient petites
 Celles même des Cordeliers,
 Où cuiroient des bœufs tous entiers :
 Outre un gobelet à l'antique
 D'une merveilleuse fabrique,
 Que je tiens à titre de don
 De la munifique Didon.
 Mais si jamais de cette Terre
 Nous pouvons le Sceptre conquérir,
 Tu sçais quel grand Courrier Turne a,
 Et sous quelles armes il va ;
 Je te promets, quand du pillage
 Il faudra faire le partage,
 De te faire mettre à quartier
 Non seulement ce grand Courrier,
 Mais encor son rouge panache,
 Et son éclatante rondache.
 Mon papa de plus te fera
 Un don qui te réjouira ;
 Sçavoir de douze Damoiselles
 Des plus jeunes & des plus belles,
 Et de Captifs en quantité,
 A qui rien ne doit être ôté
 De leur équipage de guerre,
 Avecque tout ce que de terre
 Possède le Prince Latin,
 Qui nous est un bien tout certain.
 Quant à toi, gentil Euryale,
 Que d'âge, ou peu s'en faut, j'égalé,
 Je veux que tu sois mon Mignon
 Et mon fidele compagnon,
 Quelque part où mon sort m'appelle :
 Sans toi de la gloire immortelle
 Je renonce au prix désormais,
 Et soit en guerre, soit en paix,
 Je veux en toutes mes affaires
 Prendre tes avis salutaires.
 Votre Altesse me rend confus,
 Qui répondit Euryalus :

R

Mais

Mais puisqu'à ce comble de gloire,
 Que j'aurois de la peine à croire
 Si je ne l'apprenois de vous,
 Me voyant si fort au dessous,
 Votre extrême bonté m'éleve,
 Je veux que la peste me creve
 S'il m'arrive une seule fois
 D'oublier ce que je vous dois,
 Et si je fais rien de contraire
 A ce qu'aujourd'hui j'ose faire.
 Voilà tout, ô grand fils de Roi!
 Ce qu'on peut promettre de foi;
 Car que la bizarre Fortune
 Soit contraire ou bien opportune,
 Qui du monde en peut garantir?
 Mais, Prince, avant que de partir,
 Un intérêt d'amour me presse
 De demander à votre Altesse
 Une grace qu'assûrément
 Elle m'octroira librement.
 Vous sçavez que ma bonne mere,
 Qui de Priam votre grand pere
 Tire sa noble extraction,
 Par un excès d'affection,
 Loin de son fils ne pouvant vivre,
 A passé les mers pour me suivre,
 En dépit des vents & rochers
 Terribles aux meilleurs Nochers.
 Partant une si bonne mere
 Me doit être extrêmement chere;
 Mais comme je pars sans la voir,
 Sans lui dire adieu ni bon soir,
 Ne pouvant entendre ses plaintes
 Sans souffrir de rudes atteintes,
 Qui nous feroient tous deux mourir,
 Seigneur, veuillez la secourir,
 Et soyez durant mon absence
 Son réconfort & sa défense.
 Je me promets cette faveur
 D'un Prince si rempli de cœur,

Et comblé de cette espérance,
 Ou plutôt de cette assurance,
 Je suis capable d'affronter
 Tout ce qu'on pourroit redouter.
 A ces mots qui les cœurs touchèrent
 Messieurs les Troyens larmoyèrent,
 Mais sur tous Iulus le beau
 Pleura, ce dit-on, comme un veau,
 Voyant l'image toute claire
 De la piété de son Pere;
 Puis il lui dit; sois assuré
 Que jamais je ne l'oublierai,
 Qu'elle me sera toujours chere
 A l'égal de ma propre mere,
 Et qu'on ne pourra que de nom
 En faire la distinction.
 Mere qui tel fils a sçû faire,
 N'est pas d'un mérite ordinaire,
 Et je ne puis trop l'honorer,
 La chérir & considérer,
 Quelle que soit ton aventure;
 Aussi, cher Cadet, je te jure
 Par la tête d'un chou cabus,
 Serment qui n'est pas de bibus,
 Mais dont mon papa d'ordinaire
 Se sert pour se faire mieux croire,
 Que les grands prix & les bienfaits
 Que je destine à tes hauts faits,
 Si ton entreprise est heureuse
 Autant comme elle est genereuse,
 Sont tout autant de biens acquis
 A la mere au défaut du fils,
 Et que toute ta parentelle
 Y prendra sa part après elle.
 Il dit ces mots tout éploré;
 Puis prenant son glaive doré
 Au fourreau façonné d'yvoire,
 Chef-d'œuvre, à ce que dit l'Histoire,
 Du grand Fourbisseur Lycaon,
 Au beau Cadet il en fait don.

340 II. SUITE DU VIRGILE

Mnestée à l'Hyrtacide donne
 Du fier mari d'une Lionne
 La peau, dont la griffe & les dents
 Faisoient peur aux petits enfans :
 Alérthe ne fait moins l'honnête,
 Car à son armure de tête
 Qui d'or n'avoit pour un denier,
 Il change son riche cimier.
 Mille baïsemains s'ensuivirent,
 Après quoi nos Braves partirent,
 Une multitude après eux
 Des principaux, jeunes & vieux,
 Qui des vœux que pour eux ils firent,
 Jusqu'aux portes les étourdirent ;
 Pendant que le bel Iulus
 De plusieurs avis superflus,
 Et qu'il eût autant valu taire,
 Les chargeoit pour Monsieur son pere ;
 Car leur grand cœur les décevant,
 Autant en emporta le vent.

Sortis qu'ils furent, ils passèrent
 Les fosses & de là gagnèrent
 Le maudit camp des Ennemis,
 Qu'ils trouvèrent tous endormis
 Du vin qui brouilloit leurs caboches,
 Qui çà, qui là, parmi les coches,
 Parmi les harnois des chevaux,
 Les armes, les plats & les pots.
 Alors le bouillant Hyrtacide,
 Qui ne respiroït qu'homicide,
 Dit tout bas à son compagnon :
 Euryale, c'est tout de bon
 Qu'il faut agir en vaillans hommes
 Et montrer ici qui nous sommes.
 L'occasion ne peut jamais
 Plus favoriser nos souhaits ;
 Donc, sans attendre davantage,
 Voici le chemin au carnage,
 Où je vai marcher : quant à toi,
 Prends garde en venant après moi.

Que par derrière on ne nous charge :
 Je vai te faire un chemin large
 Par les coups dont j'assenerai
 Tous ceux que je rencontrerai.
 Cela dit, il tire sa brette,
 Dont il perce le fier Rhamnète,
 Qui sur un beau lit ouvragé
 Ronfloit comme un gros porc baugé,
 Ne respirant qu'avecque peine,
 Tant il avoit la pansé pleine.
 Ce Rhamnète étoit, ce dit-on,
 De Royale condition,
 Se piquoit d'être bon Augure,
 Et disoit la bonne aventure,
 Qualité qui beaucoup plaisoit
 Au Roi Turne, auquel il faisoit
 Des prédictions d'importance
 Aussi vaines que sa science,
 Avec laquelle il ne put pas
 Eviter le coup du trépas.
 Proche de-là le fils d'Hyrtaque
 Trois valets de Rhémus attaque,
 Son Cocher & son Ecuyer,
 Auxquels il coupe le gosier.
 Furieux il s'adresse ensuite
 A leur maître qu'il décapite,
 Et laisse le corps sanglotant
 Draps, lit & terre ensanglantant,
 Pour aller égorger Lamire,
 Lamus & Serran le beau sire,
 Qui n'en pouvant plus de sommeil,
 Ne venoit que de clore l'œil,
 Son humeur en cette nuitée
 Au jeu s'étant trouvé portée :
 Heureux le pauvre trépassé,
 Si jusqu'au jour il eût massé !
 Comme un Lion plein de furie,
 Entrant dans une bergerie,
 Mange & déchire les brebis
 Qui de peur retiennent leurs cris :

342 II. SUITE DU VIRGILE

Nise dans le Camp fait de même,
 Poussé d'une fureur extrême.
 Euryale son cher second
 Ne fait pas moins le furibond :
 Il frappe, il assomme & ravage
 Tout ce qu'il trouve à son passage,
 Et sans compter plusieurs soldats
 Que l'histoire ne nomme pas,
 Il perce les tripes de Fade
 D'un grand vilain coup d'estocade,
 Et celles du brave Abaris,
 Et d'Hebéze au sommeil surpris ;
 Pendant que Rhéte le regarde
 Dans une posture couarde,
 Accroupi derrière un grand pot,
 De crainte n'osant dire mot :
 Mais l'appercevant il le larde
 De son glaive jusqu'à la garde,
 Comme pour le coup esquiver
 Le poltron se vouloit lever.
 De ce grand coup qui le transperce
 Soudain il tombe à la renverse,
 Et rend le vin avec le sang
 Par l'ouverture de son flanc.
 Le beau-fils toujours en furie
 Continuoit sa boucherie,
 Et de Messape l'Ecuyer
 S'alloit fourrer dans le quartier,
 Où des derniers feux de l'armée
 Il ne voyoit plus que fumée
 S'exhaler des tisons mourans,
 Et plusieurs chevaux pâturans ;
 Lorsque l'Hyrtacide plus sage,
 Lui trouvant par trop de courage,
 Lui dit en peu de mots ; holà,
 Cher ami, demeurons-en là,
 Car le jour ennemi s'avance
 Qui va tout mettre en évidence :
 Nous devons être satisfaits
 Des meurtres que nous avons faits,

Puisque

Puisque libre nous est la voye
 Pour aller où l'on nous envoie.
 Ils laissent là pour mieux marcher
 Cent choses qu'on vendoit bien cher,
 Et qu'ils seroient ravis de prendre,
 Tapis de Turquie & de Flandre,
 Vases d'argent & coutelas
 Des meilleurs Maîtres de Damas:
 Toutefois du Prince Rhamnète
 Le Beau-fils pria la toilette,
 Prit ses bagues & ses joyaux,
 Et mit en paquet sur son dos
 Une belle housse brodée
 De riches campanes bordée,
 Avec un boudrier d'or rempli,
 Que Remule de Tivoli
 Reçut autrefois de Cédique
 Comme un présent très-magnifique,
 Dont Rhamnète fut l'héritier,
 Après un combat meurtrier
 Que donna le peuple Rutule
 Contre le neveu de Rémule,
 A qui prêt de perdre le jour,
 Pour lui témoigner son amour,
 Par un testament olographe,
 Signé Rémule avec paraphe,
 Ce bon Seigneur l'avoit laissé;
 Et voilà comme il a passé
 Jusqu'à Rhamnète, & de Rhamnète
 A son beau plieur de toilette:
 Lequel non content prit encor
 De Messape le Casque d'or
 Orné d'une superbe crête,
 Duquel ayant armé sa tête,
 Nos deux Braves, sans plus tarder,
 Ne songent plus qu'à s'évader,
 Et loin du Camp en diligence
 S'en vont cherchant leur assurance.

Pendant cela maints Cavaliers
 Se targuans tous de bons boucliers,

Devant leur légion plus lente
 Furent envoyez de Laurente
 Jusques au nombre de trois cens.
 Sous la conduite de Volscens,
 Pour porter au Prince d'Ardée
 Quelque réponse demandée,
 Et du Camp ils étoient fort près,
 Lorsqu'à l'éclat des sombres rais
 Du flambeau nocturne qui frappe
 Le maudit casque de Messape,
 Le pauvre Euryale déçû
 Avec son cher est apperçû.
 Encor s'il eût mis une cape
 Dessus ce casque de Messape,
 Puisqu'il eut tant ce casque à cœur,
 Ce chien de casque de malheur!
 Mais fut-ce la faute du casque,
 Voudra dire quelque fantafque,
 Pour ainsi contre lui pester?
 Non, je ne le puis contester :
 Mais cher Repreneur, que t'importe :
 Contre quoi ma verve s'emporte,
 Pourvû qu'on ne te dise mot?
 Laisse moi donc pester, grand sot,
 Contre ce casque que j'abhorre,
 Non contre un garçon que j'honore,
 Et dont toujourns j'honorerai
 Les manes tant que je vivrai.
 Donc Diable de Casque funeste,
 Casque que je hai comme peste,
 Morion d'or pire que fer,
 Porte-guignon venu d'Enfer,
 Triste & détestable dépouille
 Eusses-tu toujourns eû la rouille!
 Et celui qui de son marteau
 Te fit si luisant & si beau,
 Eût-il eû la fièvre quarraine
 Quand de te faire il prit la peine!
 Mais retournons à nos deux Gars.
 A peine ces jeunes gaillards

Sont apperçûs tournans à gauche
 Par cette troupe qui chevauche,
 Que Volscens, qui se doutoit bien
 Qu'ils n'étoient pas illec pour rien,
 Du front de sa Cavalerie
 D'une voix tonnante leur crie,
 Qui vive, mort-bien? qui va là?
 Eux, loin de repondre à cela,
 Aussi-tôt d'une jambe agile
 Vers la Forêt de faire gile,
 Et de chercher leur sauveté
 A l'aide de l'obscurité;
 Et les Cavaliers crians tuë,
 De courre après bride abattuë:
 Mais dedans l'épaisseur du bois
 S'étrâns glissez en tapinois,
 Madame la Cavalerie
 Se trouva courte en sa tuerie;
 Si bien que pour les attraper
 Sans qu'ils se pûssent échapper,
 A toutes les routes connuës,
 Aux sorties, aux avenuës,
 Volscens met en garde ses gens
 Comme des Argus vigilans.
 Par la quantité de ses chênes,
 De ses buissons & de ses frênes,
 Le Bois étoit horrible à voir,
 Tant par-tout il y faisoit noir;
 Et parmi ses ronces picquantes
 Et ses épines trop fréquentes,
 Euryale eut peine à trouver
 Un sentier par où se sauver.
 Son cher butin & la nuit sombre
 Des rameaux qui redoubloit l'ombre,
 L'embarraisoient étrangement,
 Et je ne doute nullement
 Que d'un arbre faisant rencontre
 Son nez n'ait par-fois donné contre.
 Pût à Dieu qu'un casse-nazeau
 Eût été de ce jouvenceau

346 II. SUITE DU VIRGILE

L'avanture la plus funeste !
 Mais voyons le pire qui reste.
 Pendant que le pauvre garçon
 Entre maint épineux buisson,
 Bien empêché de son pillage,
 Tâche de se faire passage,
 Et que la peur de s'égarer
 Le fait par-fois desespérer,
 Nise des Ennemis s'évade
 Sans songer à son camarade :
 Mais comme il se fut arrêté
 Afin de voir de quel côté
 Le pauvre garçon pouvoit être,
 N'en pouvant rien du tout connoître ;
 En quel endroit t'ai-je perdu,
 Mon cher, dit-il tout éperdu ?
 Et pour retrouver ce que j'aime
 Cent & cent fois plus que moi-même,
 Où dois-je aller & n'aller pas ?
 Alors retournant sur ses pas
 Et disant, mon pauvre Euryale !
 Il rentre dans l'affreux Dédale
 Des sentiers qu'il avoit tenus
 Dans ces bois au jour inconnus ;
 Et lorsque plein d'inquiétude
 Il erre en cette solitude
 Où regnoit un profond repos,
 Il oit rententir les Echos
 Du bruit de la Cavalerie.
 Mais ce fut bien la Diablerie
 Alors que quelque tems après
 Un cri pénétrant les Forêts
 Parvint aux oreilles de Nise,
 Lequel incontinent avise
 Euryale son cher ami
 Enveloppé de l'Ennemi,
 Qui l'accablant de son grand nombre
 Dans ce lieu frauduleux & sombre,
 Du Brave rendroit la vertu
 Aussi foiblette qu'un fêtu ;

Car quoi qu'il fit pour se défendre,
 A la force il se fallut rendre.
 Mais le voyant en cet état,
 Que fait Nise? est-il assez fat
 Pour se jeter dans la mêlée?
 Il eût bien eû l'ame troublée,
 Pourtant il fut cent fois tenté,
 Mais c'eût été témérité,
 D'aller à grands coups d'estocade
 Pour délivrer son camarade,
 Ou du moins, ne le pouvant pas,
 De périr par un beau trépas.
 Que fait donc le pauvre Hyrtacide?
 Il prend vite un dard homicide,
 Et le bras prêt à le lancer
 D'une vigueur à tout percer,
 Des nuits regardant la Courrière,
 Il lui fit ainsi sa prière :
 Reine des bois, Flambeau des nuits,
 Qui vois le tourment où je suis,
 Déesse ma seule espérance,
 Accorde moi ton assistance ;
 Et si jamais sur tes Autels
 Mon pere Hyrraque, des mortels
 Le plus zélé pour ton service,
 Me vouant à ton exercice,
 T'a rien présenté qui t'ait plû :
 Si moi-même d'un Ours velu,
 D'un Lion, ou d'une autre bête
 J'ai cent fois à ton sacré faite
 Appendu la sanglante peau ;
 Pour sauver ce cher jouvenceau,
 Fais, ô ma Déesse très-bonne,
 Que la troupe qui l'environne
 Se dissipe par la valeur
 De ton passionné Chasseur,
 Et conduis mes coups, je te prie.
 Cela dit, avecque furie
 Il élance son dard en l'air,
 Que de roideur il fait siffler.

348 II. SUITE DU VIRGILE

Cette arme d'un tel bras poussée
 Frapant Sulmon est fracassée,
 Et du rude mea-culpa
 De cette arme qui l'attrapa,
 Et qui pénétrant sa poitrine
 Lui fit un grand jour à l'échine,
 Le pauvre Sulmon en tournant
 Tombe par terre incontinent,
 De sang jettant une riviere
 Tant par devant que par derriere,
 Et pousse en tirant à sa fin
 Maint hoquet du creux de son sein.
 A ce grand coup que Nise darde,
 Un chacun se tourne & regarde;
 Et lui, levant le bras bien haut,
 En redarde un autre aussi-tôt,
 Qui vite comme la tempête
 Vint frapper Tagus à la tête,
 Laisant dans ses temples le dard
 Qui les perçoit de part en part.
 Volscens qui voit cette turie
 Fait le démon dans sa furie,
 Cherche en vain l'auteur de ces coups,
 Que le Bois cache à son courroux,
 Et ne scachant à qui s'en prendre;
 Tu le payeras, fit-il entendre,
 Et ton sang me fera raison
 Du sang de Tagus & Sulmon.
 En disant ces mots, il dégaine
 De l'air d'un homme qui forcène;
 Et comme dessus le Beau-fils
 Il couroit, Nise tout surpris
 Et presque fou de le voir faire
 Se met incontinent à braire,
 Et quittant son buisson époïs;
 Sur moi plutôt, ô Rutulois,
 Sur moi, dit-il, tournez vos armes,
 Non sur ce garçon plein de charmes
 Qui ne peut mais de mes péchés.
 Je suis celui que vous cherchez,

Tuez.

Tuez - moi, je vous le pardonne,
 Mais épargnez cette personne
 Qui de ma fraude n'a rien sçû,
 Qui n'a rien osé, ni rien pû,
 Et dont (j'en atteste ces voiles
 Et tout ce qu'on y voit d'étoiles)
 Le seul crime est d'avoir été
 Envers moi d'amour trop porté.
 L'effet d'une amitié si rare
 Ne put toucher ce cœur barbare,
 Qui plus insensible qu'un roc
 Pousse un grand vilain coup d'estoc.
 De ce rude coup qui l'enferme
 Le pauvre Euryale par terre,
 En disant, mon cher Nise adieu,
 Recommanda son ame à Dieu;
 Et pendant que sur sa peau blanche
 Son sang à gros bouillons s'épanche,
 Sa tête s'abbat de langueur,
 Ainsi qu'une mourante fleur
 De sa racine séparée
 Par le soc qui l'a rencontrée,
 Ou comme un pavot, si l'on veut,
 Qui baisse le col quand il pleut,
 Cedant au faix insupportable
 Des eaux dont la chute l'accable.
 Alors pour vanger son ami,
 Nise au travers de l'Ennemi
 D'un transport furieux se jette;
 Et sans qu'autre chose l'arrête,
 Volscens l'objet de son courroux
 Est l'unique but de ses coups,
 C'est le seul auquel il s'adresse,
 Le seul qu'il poursuit & qu'il presse;
 Et quoi qu'à l'entour de Volscens
 Mains Cavaliers se ramassans
 Du très - emporté fils d'Hyrtaque
 Repoussent vivement l'attaque,
 Toutefois ce jeune Héros
 Se bat si bien contre ce gros,

350 II. SUITE DU VIRGILE

Et de son glaive si bien joué
 En lui faisant faire la rouë,
 Qu'il passe jusqu'au Rutulois,
 Et tout mourant lui clôt la voix
 D'un furieux coup dans la bouche,
 Qui roide par terre le couche.
 Lors de l'agréable trépas
 Du Tigre par lui mis à bas
 L'ame pleinement satisfaite,
 Tout percé de coups il se jette
 Sur le corps de son cher ami
 Que la Mort avoit endormi,
 Et l'embrassant, d'un pareil somme
 Là s'endort le pauvre jeune homme.
 Beau Couple d'Amis, si mes vers
 Ont quelque estime en l'Univers,
 Votre mort quoique rigoureuse
 Vous doit être une vie heureuse;
 Et par-tout l'on vous vantera
 Tant que le Monde durera;
 Tant que le Royaume de France
 Sera soumis à la puissance
 De cette éclatante Maison
 Dont mon Prince porte le nom;
 Et que son magnifique Louvre,
 Qui dedans & dehors découvre
 La grandeur de sa Majesté,
 Sera par ses fils habité.

Ensuite de cette victoire,
 Les Rutules, ce dit l'Histoire,
 Pillèrent ces deux pauvres morts,
 Et de Volscens prenant le corps
 Les larmes aux yeux l'emporterent
 Au Camp, où grand deuil ils trouverent,
 A cause de Rhamnète occis,
 Et peut être plus de vingt-six
 Qui restent au bout de ma plume,
 Tels que les Sieurs Serran & Nume,
 Dont le massacre surprenant
 A peine est vû, qu'incontinent,

A cette nouvelle semée,
 De tous les quartiers de l'Armée
 Il se fait un concours nombreux
 Pour voir ces pauvres malheureux,
 Qui percez de coups de rapières
 Faisoient de sanglantes rivières,
 Dont les tristes flots écumans
 Etoient encore tout fumans.
 Là les dépouilles recouvrées,
 D'un chacun sont considérées;
 Et tous reconnoissent entre eux
 Le morion malencontreux
 De l'Ecuyer fils de Neptune,
 Trop luisant aux rais de la Lune,
 La housse & le baudrier de prix
 Que le beau Troyen avoit pris
 Sur Rhamnete à la grosse mague:
 Mais au diable si l'on vit bague,
 Ni le moindre petit joyau;
 Car de ce pauvre Jouvenceau
 Quiconque fourra ses mains croches
 Dans les bourses & les poches,
 Se garda bien d'en montrer rien;
 Et je trouve qu'il fit fort bien.

Déjà l'Aurore matinale
 Quittant sa couche nuptiale
 Commencoit à dorer les monts
 Du feu de ses premiers rayons;
 Et son beau visage de roses
 Découvroit déjà toutes choses,
 Par l'infusion des clartez
 Qu'il répandoit de tous côtez:
 Alors pour assaillir la ville
 Des Phrygiens le seul asyle,
 Le Roi Turne armé jusqu'aux dents
 Fait mettre en armes tous ses gens,
 Qui sous leurs diverses bannieres
 De s'assembler ne tardent gueres,
 Au choc vivement excitez
 Par maints bruits exprès inventez,

352 II. SUITE DU VIRGILE

Dont les Chefs piquent leur courage;
Et pour l'allumer davantage,
Avec d'épouvantables cris,
De l'Hyrtacide & du Beau-fils
Ils suivent les têtes passées
Au bout de deux piques dressées,
Qu'ils font porter au devant d'eux :
Spectacle étonnant & hideux !
De Turne ainsi marchoit l'Armée
Contre les Troyens animée,
Lesquels pour se tenir plus sûrs
Du côté gauche de leurs murs,
(Car de l'autre, à cause du Tybre,
L'accès n'en étoit pas trop libre)
Aux Latins s'approchans contre eux
Opposent le Soldat nombreux,
Tant dans les fossez qu'aux tournelles,
De l'élevation desquelles
Ils voyoient avecque pitié
De ces deux miroirs d'amitié,
Qui n'eurent jamais leurs semblables,
Les faces trop reconnoissables,
Quoique d'un sang noir & caillé
Leur pauvre nez fût tout souillé.
Cependant Dame Renommée
Par toute la ville allarmée
Se répandant en un moment,
Tant elle vole prestement,
Comme elle ne sauroit se taire,
Va faire savoir à la mere
Du malheureux Euryalus
Que d'enfant elle n'avoit plus,
Et qu'au bout d'une javeline
Sa face faisoit grise mine
Avec celle de son ami,
A la tête de l'Ennemi.
Cette triste nouvelle ouïe,
La pauvre mere évanouie
Laisant choir navette & fuzeau
Tombe roide sur le quarré ;

Et

Et lors qu'à force de pinçades ,
 Remede propre à tels malades ,
 A coups d'épingle dans le cu ,
 Le vinaigre étant sans vertu ,
 L'on eut fait revenir la Dame ,
 Qui sembloit avoir rendu l'ame ,
 Et qu'elle eut repris ses esprits ,
 La voilà dès l'instant aux cris ,
 Et portant ses ongles de rage
 Sur son sein & sur son visage ,
 De coups de poing pochant ses yeux ,
 Et s'arrachant tous les cheveux ,
 Elle s'en va comme une folle
 Aux murs , ou plutôt elle y vole ,
 Et passe sans peur du trépas
 Au travers de tous les Soldats ;
 Puis voyant du haut de la Place
 De son fils la sanglante face ,
 Non sans quelque difficulté ,
 Car elle avoit l'œil tout gâté ,
 Et quasi s'étoit éborgnée
 A force de s'être coignée ,
 Elle éclate de la façon :
 Est-ce toi , mon pauvre garçon ,
 Qui sers de spectacle tragique
 A la pointe de cette pique ?
 Est-ce ainsi que tu devois tant
 De mon corps foible & tremblotant
 Soutenir un jour la vieillesse ,
 La préserver de la tristesse ,
 Et me faire malgré ses maux
 Vivre dans un parfait repos ?
 Cruel ! comment as-tu pû faire
 Pour me laisser là solitaire ?
 Et pourquoi t'exposant aux coups ,
 T'en allant à la gueule aux Loups ,
 D'un triste adieu ta pauvre mere
 N'a-r'elle pû se satisfaire ,
 Te sauter mille fois au cou ,
 Et baiser son fils tout son saou !

Hélas

354 II. SUITE DU VIRGILE.

Hélas ! comme je me figure ,
 Faut-il que tu sois la pâture
 Chez ce maudit peuple Latin
 Du premier Vautour ou Mâtin ;
 Et qu'il ne me soit pas loisible
 Pour mon mal d'autant plus sensible,
 De mettre à la porte ton corps
 Comme font les meres des morts,
 De clore tes sombres prunelles,
 De laver tes playes mortelles,
 Et de t'ensevelir enfin.
 Dans un de ces beaux draps de lin
 A quoi jour & nuit sans relâche
 Je travaillois comme à la tâche,
 Dans l'espoir vainement conçu
 De me voir bien-tôt une bru ?
 Fils à qui je ne puis survivre !
 Où faut-il aller pour te suivre ?
 Où trouver tes membres épars ?
 Euryale mon pauvre gars,
 Est-ce là de ton corps aimable
 Ce qu'à ta mere inconsolable
 Tu viens rapporter en ce jour ?
 Est-ce là ce que mon amour,
 Dont pour toi j'étois affollée,
 M'a fait suivre en écervelée
 Tant par terre que sur les mers,
 Sans craindre ni maux ni dangers ?
 Rutules , pour les misérables
 Si vous n'êtes impitoyables,
 Percez d'une grêle de traits
 Mon sein que je vous offre exprès,
 Percez-moi, dis-je, la premiere,
 Pour mettre fin à ma misere.
 Ou toi, puissant Prince des Dieux,
 Lance sur mon chef odieux
 Par pitié foudre dessus foudre,
 Et m'abîme aux Enfers en poudre,
 Puisque je ne puis autrement
 Finir ma vie & mon tourment.

Chacun

Chacun attentif à sa plainte
 Eut l'ame de tristesse atteinte ;
 Et par un excès de douleur,
 Oublioit presque sa valeur ;
 Car jamais en un deuil extrême
 Personne ne braila de même :
 Mais comme à l'aspect de son fils,
 C'étoit toujours de pis en pis
 Et que l'horreur de son visage
 Irritoit son mal davantage ,
 Actor & le fort Idéus ,
 Par l'avis d'Ilionéus
 Et d'Iule dont les paupieres
 Se fondoient en larmes ameres ,
 L'un par dessous bras la prenant ,
 L'autre par les pieds la tenant ,
 Ainsi qu'un corps saint l'enleverent ,
 Et dans son logis la porterent .
 Cependant voilà qu'on entend
 La trompette au son éclatant ,
 Les tambours font un bruit terrible ,
 Et cette symphonie horrible
 Jointe aux hurlemens des Soldats ,
 Dont le gosier ne se feint pas ,
 Fait qu'au loin les Cieux retentissent
 Comme des Taureaux qui mugissent .
 Au même tems les Privernois
 A la faveur de leurs Pavois
 S'assemblent en guise de caillies ,
 Pendant que du haut des murailles
 Certains traits étoient contre eux lancés ,
 Viennent pour combler les fossés ,
 Et pour ébouler la terrasse
 Qui regnoit autour de la Place :
 Les autres aux lieux moins défendus
 Se jettent comme Enfans perdus ,
 Pour la prendre par escalade .
 Mais répondant à leur bravade ,
 Les Troyens d'un bras vigoureux
 Ne cessent de tirer sur eux

Lances

356 II. SUITE DU VIRGILE

Lances, dards & flèches mortelles,
 Et du faite de leurs échelles
 A coups de cros bien assenés
 Leur faire en bas donner du nez.
 Même ils rouloient de la muraille
 Grais, cailloux & pierres de taille,
 Pour faire jour à ces boucliers,
 Sous qui des Regimens entiers
 De leurs murs faisoient les approches.
 Mais nonobstant pierres & roches
 Dont ils soustiennent le grand poids,
 Les forts & braves Privernois
 Demeurent sous leur couverture
 Résolus à toute aventure,
 Et croiroient avoir le cœur bas
 S'ils s'étoient retirés d'un pas.
 A la fin pourtant ils succombent
 Sous l'effort des pierres qui tombent,
 Mais sur-tout d'un énorme roc,
 Qui leur donne un si rude choc,
 Qu'en brisant toute leur Tortuë,
 C'est pitié de voir ce qu'il tuë.
 Après ce grand accablement,
 De guerroyer aveuglément
 Si fort aux dépens de leur vie,
 Les Rutules n'ont plus d'envie:
 Mais croyans mieux à découvert
 Prendre les assiegés sans vert,
 Pleins d'une noble hardiesse
 Ils décochent sur eux sans cesse,
 Et tâchent à grands coups de dards,
 De les chasser de leurs remparts.
 D'autre côté l'affreux Mezence
 Jurant mort, tête, à toute outrance,
 Branloit un Pin prodigieux,
 Et lançoit d'effroyables feux;
 Pendant qu'à couper la terrasse,
 Ou bien à grimper à la Place,
 Messape le grand Chevaucheur
 Occupoit ses soins & son cœur.

Princesse de la double croupe,
Calliope & toute ta troupe,
Ici de grace inspire moi ;
Car j'en ai besoin sur ma foi :
Dis moi bien le Combat horrible
Où Turne fit tant le terrible,
Combien la valeur de son bras
Envoya de monde là-bas,
Ceux qu'on tua, ceux qui tuerent :
Et des choses qui se passèrent
En ces guerres que bien savez,
Belles, rien ne me réservez.

Une vaste Tour dans la nuë
S'élevoit à perte de vüë,
Qui par le moyen de ses Ponts,
Joignoit les prochains Bastions.
Cette Tour de superbe face
Défendoit puissamment la Place,
Si bien que pour la mettre à bas
Les Latins ne s'épargnoient pas,
Non plus que pour la bien défendre
Les Troyens, qui pour têtes fendre
Précipitoient du haut en bas
Bûches, grais, moilons & plâtras,
Qui causoient d'étranges bislètres ;
Et sans cesse de leurs fenêtres
Mille dards de roideur lancés
Faisoient des morts ou des blessés.
Entre ceux qui de feux s'armerent,
Et qui de flambeaux l'attaquerent,
Brûlant de la voir en brasier,
Le fier Turne tout le premier
Jette en l'air une torche ardente,
Dont la flamme âpre & dévorante
S'attachant à la pauvre Tour,
Lui joue en bref un mauvais tour ;
Car à la faveur de Zephire
S'accroissant & devenant pire,
Les planchers en sont bien tôt pris,
Et dans les pôteaux mi-pourris

Elle

358 II. SUITE DU VIRGILE

Elle trouve une telle amorce,
Qu'inutilement on s'efforce
D'appaier son courroux vainqueur.
Lors les Troyens troublez de peur,
De chercher la porte au plus vite:
Mais n'ayant pu prendre la fuite
Le passage étant tout en feu,
Comme ils s'empressoient vers le lieu
Où cette peste courroucée
Ne s'étoit pas encor poussée,
Soudain avec un grand fracas
Voici la pauvre Tour à bas,
Dont la ruine épouvantable
Fait un massacre pitoyable
Des Troyens retenus dedans
En dépit d'eux & de leurs dents,
Lesquels viennent comme elle à terre
Percés de leurs outils de guerre,
Et réduits aux derniers abois
Sous de grosses pieces de bois.
Tous de cette sorte creverent,
Excepté deux qui se sauverent
Comme fils de putain heureux;
Et je croi qu'ils l'étoient tous deux,
Quoi que Virgile ne nous conte
Que du seul Helenor la honte,
Si c'est honte, ou pour dire mieux,
S'il est gueres plus glorieux
Que d'être né de quelque Belle
Et d'un Monarque amoureux d'elle;
Car cet Hélenor étoit fils
D'un Prince, auquel étoit soumis
Le Royaume de Méonie;
Et la charmante Lycimnie,
Une Esclave à la vérité,
Mais dont la divine beauté
Rendoit bien plus esclaves qu'elle
Ceux qu'éblouissoit sa prunelle,
Etoit celle qui l'enfanta,
Qui le nourrit & l'alaitta;

Et quand loin de la Cour du Prince,
Dedans le coin d'une Province,
Elle l'eut enfin élevé,
Ne voulant pas qu'il fût privé
Du noble exercice des Braves
Que l'on défendoit aux Esclaves,
Et voyant le peuple Troyen
En guerre contre l'Argien,
Digne mere! pour le défendre
Elle lui fit les armes prendre;
Et celles qu'il avoit pour lors
Que la Tour épargna son corps,
N'étoient qu'une simple flamberge,
Qui peut-être étoit encor Vierge,
Et le petit bouclier tout nud,
Tel qu'avant que d'être connu
Par quelque action révélée
Qui méritât d'être gravée,
Ou de passer par le pinceau,
En portoit chaque jouvenceau.
Mais, dira-t'on, quel étoit l'autre?
Patience, cher Lecteur nôtre,
Quand d'Helenor j'aurai tout dit,
Je vous en ferai le récit
Et vous conterai son histoire;
Car l'ainé va devant. Mais voire,
Par quelle raison si long-tems
Tenir les esprits en suspens?
(Me voudra venir ici dire
Un Pedant qui dans la Satire
Croira valoir mieux que Boileau)
Maron fut-il de Mirebeau,
Ou bien de Vaux? & puisqu'il nomme,
Lui qu'on tient pour un si grand homme,
Lycus ensuite d'Helenor,
Pourquoi prendre ainsi votre effor?
Beau Censeur, vous me faites grace
De vous expliquer en ma place,
Et le Lecteur vous saura gré
De m'avoir ainsi censuré.

Mais

360 II. SUITE DU VIRGILE

Mais revenons: Quand de sa chute,
 De son étonnante culbute
 Notre Helenor se fut remis,
 Et que par un gros d'Ennemis
 Il vit serrer sa Seigneurie,
 Lors comme une bête en furie,
 Qu'environnent de toutes parts
 Force Veneurs armés de dards,
 Contre le coup qui la menace,
 Se jette au milieu de la chasse,
 Et la mort présente à ses yeux
 Saute par dessus les épieux:
 Ainsi, d'un courage invincible,
 Voyant sa défaite infaillible,
 Ce fier garçon, malgré les traits,
 Donne aux bataillons plus épais.
 Pour son Cadet courant plus vite,
 Il se veut sauver à la fuite,
 Et passe à travers l'Ennemi,
 D'un pied qui loin d'être endormi,
 Détalloit comme la tempête:
 Déjà même il tenoit le faite
 De la muraille, où s'élançant
 On eût dit d'un Cerf bondissant,
 Et crioit, la main, Camarades;
 Quand Turne à grands coups de lançades,
 Et de son pié pareillement
 L'ayant poursuivi prestement,
 Penses-tu, dit-il, des mains nôtres
 T'échapper ainsi que des autres?
 En disant ces mots il le prend
 Par les jambes, & le serrant
 De telle force il le tiraille,
 Qu'il l'arrache avec la muraille:
 Semblable à l'oiseau de Jupin,
 Lors qu'attrapant Cygne ou Lapin,
 Maron dit Lièvre, mais qu'importe?
 Roide vers les Cieux il l'emporte;
 Ou bien encore au Loup glouton
 Qui ravit un pauvre Mouton,

Quelque Agnelet, dont la mere
 l'a perdu se desespere,
 et ses tristes bēlemens
 ain l'apelle à tous momens.
 vite une horrible huée
 vant dedans la nuée,
 aut redouble quant & quant,
 edans le fossé beant
 vaillantes Troupes Latines
 inent jeter maintes fascines:
 itres qui veulent tout brûler,
 cent mille tisons en l'air,
 sur la nouvelle Pergame
 t choir un déluge de flamme.
 n grand Roc Ilionéus
 : demeurer Lucetius
 cque les brandons qu'il porte,
 l'écrase au pié de la porte:
 er dardant Emathion
 couche là tout de son long:
 las abbat Chorinée:
 la main du brave Cenée
 tygius tombe, & Turnus
 n vange dessus Cenéus:
 née ayant perdu la vie,
 tuë encore Itis, Clonie,
 oxippe, Ida, Sagaris,
 Promure, tous gens sans prix,
 ais sur tous Ida qu'on renomme,
 sur avoir en très-galant homme
 ontre les flèches & les dards
 iru sur le haut des remparts.
 nsuite dans le noir Averne
 epys fait descendre Priverne,
 ui sentant son flanc effleuré
 un coup par Themillas tiré,
 l'ame si fort éperdué
 u'en criant, ah! ce coup me tuë,
 abandonne son pavois
 our y porter vite les doigts;

Q

Si

362 II. SUITE DU VIRGILE

Si bien que par son imprudence
 Capys qui le voit sans défense
 Lui décoche un trait si certain,
 Qu'il lui vient droit percer la main
 Qui couvroit sa playe, & lui passe
 Flanc & poulmon, dont il trépasse.
 Le beau fils du Seigneur Arcens,
 De Sicile un des plus puissans,
 Envoyé par Monsieur son pere
 Du Bosquet où Mars on revere,
 Près des rives de Simethis,
 Et des Autels, où sont sortis
 Ces Jumeaux, chez qui le parjure
 Passe pour une telle injure
 Qu'ils traitent Jansenistement
 Quiconque fausse son serment;
 Ce garçon, dis-je, plein de charmes,
 Brillant sous la pourpre & les armes,
 Combattoit hardi comme un Mars
 Pour la défense des remparts.
 Mezence qui le considere,
 Prend sa fronde, & lui faisant faire
 Trois tours, le malheureux frondeur
 Le fronde avec tant de roideur,
 Qu'il lui fend le chef d'une hale,
 Et sur la poussiere l'étale.
 On dit qu'Ascagne, dont les traits
 Dans les camps & dans les forêts
 N'avoient mis que bêtes par terre,
 S'en servoit pour-lors à la guerre,
 Et que du premier qu'il tira
 Le fort Numan il atterra,
 Lequel se surnommoit Remule,
 Et depuis peu du Roi Rurule
 Avoit eû la joye & l'honneur
 D'épouser la petite sœur,
 Princesse tout-à-fait mignarde.
 Celui-ci devant l'avant-garde,
 Le cœur bouffi de vanité
 De sa nouvelle affinité,

Faisoit

Faitoit aux Troyens cent bravades,
 Et cent sottes rodomontades:
 O Phrygiens ! pris par deux fois,
 Leur crioit-il à haute voix,
 Si de l'honneur vous faisiez compte,
 Ne creveriez-vous pas de honte
 De vous voir encore assiégés,
 Et de crainte d'être chargés
 De vous tenir dans des murailles?
 O les grands donneurs de batailles!
 Les rudes porteurs de trépas!
 Les épouvantables Soldats,
 Pour vouloir conquérir des femmes
 A coups de flèches & de lames!
 Pauvres gens, qui vous promettez
 De nous voir par vous bien frottez !
 Quel Dieu, mais non, quelle folie
 Vous a conduits en Italie?
 Car pour ne vous y tromper pas,
 On voit ici d'autres Soldats
 Que le Roi d'Argos & Mycene,
 Que l'Epoux de la belle Helene,
 Et qu'Ulysse le grand trompeur.
 Nos ruses sont notre grand cœur ;
 Dès l'enfance on nous accoutume,
 Non pas à dormir sur la plume
 Et vivre délicatement ;
 On nous traite tout autrement ;
 Car dès qu'un garçon vient au monde
 On le plonge aussi-tôt dans l'onde,
 Et durant ses plus tendres ans
 On l'endurcit aux froids cuisans,
 Parmi les neiges & les glaces :
 Ensuite on l'exerce à cent chasses,
 Par champs, par bois, par monts, par vaux ;
 On lui fait monter des chevaux ;
 Et son passe-temps est d'apprendre
 Comment il faut un arc détendre,
 Dans sa jeunesse, où le labour
 L'occupe tout le long du jour,

Il renverse la terre,
 Il sappe des murs à la guerre.
 Tous nos jours s'usent dans le fer,
 Qui nous fait par-tout triompher;
 Et même dans le labourage
 Nous mettons la lance en usage,
 Qui sert d'aiguillon à nos bœufs
 Quand d'aller ils sont paresseux.
 Enfin la foiblesse de l'âge
 N'affoiblit point notre courage,
 Et nous portons à soixante ans
 L'armet comme de jeunes gens,
 Toujours prêts à chercher la gloire,
 Toujours ardens pour la victoire
 Et cherchant à faire butin;
 Et voilà quel est le Latin.
 Chez vous il n'en est pas de même,
 La paresse est tout ce qu'on aime,
 Les lits molets, les vêtemens
 Pleins d'inutiles ornemens,
 La mître superbe à la tête
 Qui pare souvent une bête,
 Les bals, la musique, & le jeu,
 Enfin, bonne chere & grand feu.
 O Phrygiennes que vous êtes!
 (Car vivant ainsi que vous faites,
 C'est, Dieu me damne, s'abuser
 Que de vous masculiniser)
 Allez sur vos monts de Cybelle,
 Où la volupté vous appelle,
 Prendre tous vos lâches ébats;
 Et mettant là les armes bas,
 Laissez-les porter à des hommes,
 Et des hommes tels que nous sommes.

Ascagne enrageant de douleur
 Des mépris de ce grand hab'eur,
 Met une flèche meurtriere
 Sur son arc qu'il tend de colere,
 Et tout prêt à lâcher la main
 Fait cette priere à Jupin:

Jupin tout-puissant, favorise
Ma grande & première entreprise !
Moi-même, ô Roi des immortels,
M'approchant de tes saints Autels,
Je t'irai faire mes offrandes
D'un cœur comme tu le demandes,
Et bien-tôt je t'immolerai
Un taureau blanc, au front doré,
Non encor grand comme son père,
Mais de la taille de sa mère,
Qui déjà fier & menaçant
Commence à jouer du croissant,
Et faire voler la poussière.
Jupiter oyant sa prière,
D'un endroit du Ciel azuré,
Et de tout nuage épuré,
A main gauche incontinent tonne :
L'arc d'Alcagne en même-temps sonne,
Et le trait mortel qui s'enfuit,
En faisant un horrible bruit,
Les temples de Remule enferme,
Et le jette roide par terre.
Va-t'en, grand Diable de hableur,
Faire à cette heure le railleur,
Dit galamment le Prince Iule ;
C'est ainsi qu'à la Gent Rutule
Les Phrygiens par deux fois pris
Se montrent dignes de mépris,
Et que d'un trait qui tête enfonce
A l'algarade ils font réponse.
Ces mots prononcés fierement
Avec grand applaudissement,
Furent suivis par ceux de Troye
Et de sauts & de cris de joye ;
Et tous, d'un coup si glorieux,
Benirent mille fois les Cieux.
Pour-lors de la Céleste Plage
Phébus, assis sur un nuage,
Regardoit les Ausoniens,
Et le Camp des Dardaniens,

366 II. SUITE DU VIRGILE

Et bien aise de la victoire
D'Ascagne, si digne de gloire :
Courage, lui dit-il, Cadet,
Pousse-moi toujours ton bidet,
Et que toujours puisse s'accroître
La vertu que tu fais paroître ;
C'est ainsi qu'on gagne les Cieux,
Jeune Héros issu des Dieux,
Et dont la divine semence
A des Dieux doit donner naissance.
A bon droit promet le Destin
Qu'il sortira quelque matin
Un Auguste de ta brayette,
Doué d'une grandeur parfaite,
Qui, le front chargé de lauriers
Par mille & mille exploits guerriers,
Avecque des ferrures fortes
De Janus fermera les portes,
Et malgré les Brouillons pervers
Pacifiera tout l'Univers ;
Bref, pour bien dire ton mérite,
Troye étoit pour toi petite.
Cela dit, il se laisse aller
Vers Ascagne, en parfumant l'air,
Et proche de lui se déguise
En un vieux serviteur d'Anchise,
Qui s'appelloit Bute, & qui fut,
Tant que ce bon Prince vécut,
Son Ecuyer, son Secrétaire,
Son Maître d'Hôtel ordinaire,
Son Huissier, son Rase-menton,
Bref, son fidelle Factoton ;
Et la charge lui fut donnée
Du depuis par Messire Enée,
D'accompagner Monsieur son fils,
Qui pouvoit croire ses avis.
Donc à ce vieillard venerable
Apollon alloit tout semblable,
Ayant même teint, mêmes yeux,
Même parler, mêmes cheveux,

Même

le geste, même stature,
 mes habits, & même armure;
 voyant le jeune Troyen
 si chaud au combat pour son bien;
 vos desirs, brave Eneïde,
 enez, lui dit-il, la bride,
 erez ce noble courroux;
 de grace contentez-vous
 voir mis Remule par terre
 sans aucun accident de guerre.
 grand Phébus, n'en doutez pas,
 bonne part à son trépas,
 vous tenez de lui la gloire
 cette première victoire,
 tant il n'a garde, étant pour vous
 fort porté, d'être jaloux,
 car qu'elle soit comparable
 ce Triomphe mémorable,
 si d'honneur jadis le combla,
 lors que tout jeune il accabla
 affreux Python de ses sagettes.
 au reste, songez qui vous êtes,
 si vous retirez promptement,
 si vous croyez mon sentiment;
 car un trait ne connoît personne,
 et sans distinction il donne
 essus le plus grand Potentat
 comme sur le moindre Soldat.
 à-dessus un dard vient qui frise
 le poil du petit-fils d'Anchise;
 et sans achever son discours
 incontinent le Dieu des jours,
 quittant sa figure chenuë,
 s'évanouit dedans la nuë.
 Au bruit que par son mouvement
 son carquois fit en ce moment,
 C'est le grand Phébus, s'entredirent
 Les Princes Troyens qui l'ouïrent,
 Que béni soit son sacré nom!
 si bien que par cette raison

368 II. SUITE DU VIRGILE

Les désirs d'Ascagne ils retinrent,
Et de lui sa retraite obtinrent,
Dont le trop ardent Jouvenceau
Croit de bon cœur dans sa peau.
Après cela les Dardanides
Avecque des cœurs intrepides
Redonnent dessus les Latins,
Qu'ils abboyent comme mâtins,
Et font si furieuse guerre
Qu'en moins de rien toute la terre
Se couvre de traits & de dards,
Qu'ils font voler de toutes parts.
Lors s'éleve un combat très-rude,
Et lors des coups la multitude
Fait retentir d'un bruit aigu
Le bonnet d'acier & l'écu:
Semblable à cette grosse pluye,
Qui veut que tout le monde fuye,
Quand les tempêtueux Chevreaux
Battent la terre de leurs eaux;
Ou bien à ces prompts guilées
Qu'on voit de grêle entremêlées
Choir précipitamment des Cieux,
Lors que les Autans pluvieux
Viennent à crever les nuages,
Au grand malheur des jardinages;
Mais au plaisir des Vitriers,
Et de tous les nobles Verriers.
Pandare, & Pitias son frere,
Enfans d'Alcanor & d'Hiere,
Qui sur Ide, en un Bois sacré,
Où Jupiter est adoré,
D'une Hyenne le lait sucerent,
Et depuis si bien profiterent,
Qu'après d'eux le Geant Nembrot
N'eût passé que pour un Nabort,
Las de voir leur porte fermée,
L'ouvrent toute grande à l'Armée,
A laquelle ils font cent défis;
Puis ces grands Corps d'orgueil bouffis

Se tiennent au-dedans en garde,
 Armez chacun d'une hallebarde,
 Et de leurs fronts audacieux
 Portans les plumarts jusqu'aux Cieux;
 Semblables à deux puissans frênes,
 Ou selon Virgile à deux chênes,
 Qui le long du Fleuve Atiso,
 De la Livence, ou bien du Pô,
 Dans la region des tempêtes
 Portent leurs verdoyantes têtes,
 Qu'au moindre mouvement de l'air
 On voit arrogamment branler.
 A l'ouverture de la porte
 Des Ennemis mainte cohorte
 Vient pour se jeter dans le Fort,
 Le croyant emporter d'abord:
 Mais telle fut la resistance,
 Que nonobstant leur violence,
 Les sieurs Equicole & Quercens,
 Comme Soleils resplendissans
 Sous le fer doré qui les pare,
 Le brave Hemon, & le prompt Tmare,
 Sont bien-tôt, & tous leurs Soldats,
 Mis en fuite, ou bien au trepas.
 Alors la querelle s'irrite,
 L'un & l'autre parti s'excite,
 Et les Phrygiens ramassés
 Se sentent du courage assez,
 Pour oser bien un contre quatre
 En rase campagne combattre.
 Turne, qui pendant tout cela
 Faisoit rage assez loin de là,
 Par deux Cavaliers qu'on envoie,
 Est averti que ceux de Troye
 Comme des Démons se barroient,
 Et qu'assez hardis ils étoient
 Pour faire bravade aux cohortes,
 Jusques à leur ouvrir les portes,
 Où l'on voyoit deux Rodomonts,
 Egaux en grandeur à des Monts.

370 II. SUITE DU VIRGILE

Aussi-tôt la nouvelle apprise,
 Il quitte là son entreprise,
 Et jettant le feu par les yeux
 Le Rutule tout furieux
 Court à la porte où ces grands Diables
 Se rendoient si fort redoutables,
 Et d'un fort dard de cornoullier
 Frappe Antifate le premier,
 Qui par trop de chaleur guerriere,
 Laisant ses compagnons derriere,
 Marchoit quelque cent pas devant.
 Du cornoullier qui fend le vent,
 Le pauvre Bâtard de Lycie,
 (Car il ne faut pas que j'oublie
 Que son pere étoit, ce dit-on,
 Le Noble & Royal Sarpedon,
 Et sa mere une Demoiselle
 De Thebes, extrêmement belle)
 Donc de ce cornoullier ou dard,
 Le très-infortuné Bâtard,
 Percé jusques au fond du ventre,
 Tombe, & sortant comme d'un antre
 De son pauvre estomac ouvert,
 Son sang à gros bouillons se perd.
 Turne après de sa main vaillante
 Abbat Merops, puis Erymante,
 Puis Afidne, & puis Bitias,
 Ce démesuré Fierabras,
 De qui les yeux & le courage
 Ne montroient que flâme & que rage ;
 Mais pour mettre un tel homme à bas,
 D'un simple dard il n'use pas,
 Car aux dards il faisoit la nique ;
 Prenant donc une Falarique,
 Il l'élançe si rudement,
 Qu'en bruyant effroyablement
 Ce malheureux foudre de guerre
 S'en vient frapper comme un tonnerre
 Cet épouvantable garçon,
 Qui nonobstant son écusson

Fait pour incagner la tûrie
 De deux gros cuirs de Barbarie,
 Et son corcelet d'or bruni
 D'une double écaille muni,
 Tombe roide mort sur la place
 Qui tremble & gémit sous la masse,
 Comme quand un vaste pilier
 Dont l'onde a miné le mortier
 Et qui ne peut plus tenir tête
 Au rude effort de la tempête,
 Au port de Bayes vient à choir :
 Alors on voit les Mers mouvoit,
 Les sables s'élevent sur l'onde,
 Et toute la Prochyte gronde
 Avec Inarime, où, dit-on,
 Git le rebelle & fier Typhon.
 Ici le Démon du carnage
 Des Latins accrut le courage,
 Et donna par même moyen
 L'épouvante au peuple Troyen,
 Qui d'un pié léger vers la ville,
 Se mit bien-tôt à faire gille ;
 De façon que de toutes parts,
 Epris de la fureur de Mars,
 Les Latins s'assemblerent, & donnerent
 Dessus les Troyens, qu'ils talonnent.
 Alors, outre son frere mort,
 Voyant le changement du sort,
 Le rustre & vigoureux Pandore
 Ferme sa porte à double barre,
 Et laisse en un combat fâcheux
 Hors des murs plusieurs malheureux ;
 Mais s'enfermant avec le reste,
 Par une mégarde funeste
 Le fou qui ne s'avise pas
 Qu'entre la troupe des Soldats
 Qui rentre dans la Ville en foule,
 Le Roi des Rutules s'y coule,
 Reçoit le hardi Jouvenceau
 Comme un Tigre dans un troupeau :

372 II. SUITE DU VIRGILE

Soudain l'air Royal qui rayonne
Par toute sa noble personne,
De ses armes l'horrible son,
La beauté de son morion,
Son rouge & superbe panache,
Et les éclairs de sa rondache,
Font qu'aisément pour ce qu'il est
Tout le monde le reconnoit.
Pandare alors vers lui s'avance,
Et furieux à toute outrance
De la perte de son germain,
Qui venoit de choir sous sa main,
Lui dit : Beau General d'Armée,
Et Gendre prétendu d'Aymée,
Ce n'est pas ici le Palais
Dont elle flatte tes souhaits;
Et comme en ton Louvre d'Ardée,
Ta personne n'est pas gardée:
Tu n'es plus au milieu des tiens,
Te voici parmi les Troyens,
Pris comme un oiselet en cage.
Turne, tranquille à ce langage,
Ayant montré par un souris
Combien il en faisoit mépris,
Et quelle étoit son assurance:
Commence, répond-il, commence,
Et si du cœur se trouve en toi,
Ose combattre contre moi:
Tu pourras dire sous la terre,
Au Roi Priam, qu'en cette guerre
Il se trouve un Achille encor
Qui vaut bien l'Achille d'Hector.
Cela dit, le Geant lui darde
De roideur une halebarde,
Dont il alloit être feru,
Si Junon ne l'eût secouru,
Faisant gauchir le coup, en sorte
Qu'il ne donna que dans la porte.
Tu blesses donc ainsi le vent,
Lui dit Turnus, en le bravant,

Et tu me manques, grand Colosse,
 Qui tires droit comme une crosse;
 Mais voi si tu peux éviter
 Le coup que je te vais porter,
 Et si ma vigoureuse droite
 Comme la tienne est mal-adroite.
 Cela dit, il leve le bras,
 Et de son pesant coutelas
 Charge si bien le haut Pandare,
 Que sa tête en deux il sépare,
 Nonobstant son dur morion.
 Le Geant sous ce horion,
 Digne d'un Amadis de Gaule,
 Se baissant l'une & l'autre épaule,
 Et de son cerveau se gâtant,
 Tombe à la renverse à l'instant,
 Et du coup qu'à la terre il donne
 On diroit quasi qu'elle tonne.
 Les Troyens bien épouvantés
 Fuyent soudain de tous côtés;
 Et si Turne eût été plus sage,
 Et qu'au lieu de pousser sa rage
 Il eût ouvert la Ville aux siens,
 Qu'eût ce été des pauvres Troyens?
 Hélas! en moins de demi-heure
 C'eût été fait d'eux, ou je meure,
 Et la guerre eût ainsi pris fin
 Au bonheur du peuple Latin:
 Mais ne songeant qu'à la ruërie,
 Ce Prince, emporté de furie,
 Dessus l'ennemi peu hardi
 Alla donner à l'étourdi.
 D'abord d'un coup de cimenterre
 Il jette l'halaris par terre:
 Gyge aussi-tôt en est frappé,
 Qui tombe, le jarret coupé:
 Ensuite, poussant ses prouesses,
 Aux fuyards il larde les fesses
 Des armes que les malheureux,
 Pour mieux fuir, laissent derrière eux;

374 II. SUITE DU VIRGILE

Et Junon, qui d'aïse s'en gratte,
 Et s'en épanouit la ratte,
 Lui donne un surcroît de vigueur,
 D'indignation & de cœur;
 De sorte qu'en l'Empire sombre
 Il en envoie un fort grand nombre,
 Qu'il augmente du sieur Halys,
 Qui seul en valoit plus de six:
 Comme aussi du brave Phegée,
 A qui, d'une force enragée,
 Il lance un grand dard, dont le bois
 Le cout avecque son pavois:
 Puis sur les murs il va surprendre
 Halius, Noémon, Alcandre,
 Et Prytanis, qui s'efforçoient
 D'animer ceux qui molissoient.
 De là, voyant venir Lyncée,
 La manche au coude retrouffée,
 Tenant un glaive étincelant,
 Et ses compagnons appellant,
 Il courut dessus à l'instant même,
 Avec une fureur extrême,
 Et lui met de son coutelas
 Son moule de bonnet à bas,
 Qui soudain avec sa salade
 A dix pas de lui fit gambade.
 Après il renverse Amicus,
 La terreur des Ours, & de plus
 Pour rendre une playe incurable
 L'homme de tous le plus capable,
 Ayant un merveilleux secret
 Pour empoisonner glaive ou trait.
 Enfin ayant la vie ôtée
 A Clytie, il abbat Cretée,
 Des doctes Sœurs le Compagnon,
 Ou pour mieux dire le Mignon,
 Qui chantant ses vers sur sa lyre,
 De tous les cœurs gaignoit l'empire,
 Et d'un langage qui tonnoit,
 Comme un Chapelain, entonnoit

Et

Et des attaques de murailles,
 Et des combats & des batailles.
 Enfin de ce grand abbattis
 Mnesthée & Sereste avertis
 Accourent, à perte d'haleine,
 Et voyant leurs gens bien en peine,
 Et Turne après eux endiablé.
 Mnesthée alors moins essouffé;
 Que Diantre, dit-il en colere,
 Fuyant ainsi pensez-vous faire?
 Quels murs avez vous que ceux-ci?
 Qu'avez vous au-delà d'ici?
 Quoi! sera-t'il dit qu'un seul homme,
 Et dans vos remparts vous affomme,
 Et qu'il ait ainsi fait périr
 Tant de nobles gars sans mourir?
 Lâches, n'avez vous point de honte,
 Et faites-vous si peu de compte
 De votre País, de vos Dieux,
 Et de votre Prince pieux?
 Les Troyens faillis de courage,
 Se rassurent à ce langage,
 Et font incontinent un gros,
 Pour aller contre le Héros.
 Lors peu-à-peu vers la Riviere,
 Lui de tirer le cul arriere,
 Et pour eux, sur lui de hurler,
 Et de tous côtés s'assembler.
 Comme quand des Chasseurs s'amassent,
 Et que tous ensemble ils menacent
 Et pressent, l'épieu dans le flanc,
 Un Lion alteré de sang:
 L'Animal, qui prend l'épouvante,
 Apre, & la prunelle roulante,
 Va reculant à petits pas;
 Et son ire ne souffre pas,
 Ou plutôt son humeur altiere,
 Qu'il tourne jamais le derriere;
 Ni, quoiqu'il le désire fort,
 Il ne se sent pas assez fort,

376 II. SUITE DU VIRGILE

Pour aller contre cette bande ,
 Redoutable autant qu'elle est grande :
 Turne par application
 Fait tout ainsi que ce Lion ;
 Car quoique d'avancer il brule ,
 Petit-à-petit il recule ,
 Et le sang lui bout de courroux ,
 De ne pouvoir aller aux coups.
 Pourtant quand Mnesthée & Sereste ,
 Et de la parole & du geste ,
 Eurent rencouragé leurs gens ,
 Et qu'ils vinrent sur lui chargeans ,
 Par deux fois sa bouillante rage
 Au milieu d'eux lui fit passage ,
 Et par deux fois vers leurs remparts
 Il en fit encor des fuyards ;
 Et sans doute que sa furie ,
 Alloit recommencer tuerie :
 Mais il vint de tous les endroits
 Trop de monde tout à la fois ,
 Et Junon n'osa davantage
 Lui fortifier le courage ;
 Car Jupiter , qui se fâcha ,
 Sa belle Iris lui dépêcha ,
 Qui lui dit que Monsieur son Frere
 Contre elle étoit bien en colere ,
 Et qu'on verroit ce qu'il feroit
 Si Turne ne se retiroit ;
 Si bien que sans son assistance
 Le Prince fut sans résistance ,
 Tant il étoit de toutes parts
 Assailli de traits & de dards !
 Sous les horions qu'on lui donne
 Son casque sans cesse resonance ,
 Et son corcelet renforcé
 De cent cailloux est enfoncé :
 Bien-tôt il n'a plus de panache ;
 Et la force de sa rondache
 Ne peut plus résister aux coups
 Des Troyens , qui l'accablent tous ,

Et

Et principalement Mnesthée,
 Vrai foudre en son ire excitée.
 Une grande sueur alors
 Lui ruisselle de tout le corps,
 Et le pauvre en ce martyre
 Très-difficilement respire.
 Enfin de plusieurs coups marqué
 Parvenu qu'il se vit au guai,
 Seul chemin à sa fuite libre,
 Il se jette armé dans le Tybre,
 Qui l'engloutit, puis l'éleva
 Sur sa belle eau, qui le lava
 Du sang dont il étoit immonde;
 Et porté sur l'arène blonde
 Le rendit fort joyeux aux siens,
 De s'être sauvé des Troyens.





II. SUITE
DU
VIRGILE
TRAVESTI.



LIVRE X.

Cependant du Céleste Louvre
La Porte magnifique s'ouvre ;
Et Jupin mande son Conseil
En ce lieu brillant, d'où son œil,
Sans guigner au travers d'un verre,
Voit jusqu'au centre de la Terre,
Et regarde les Phrygiens
Et les Peuples Italiens.
Après lui chacun prend séance ;
Puis la Suprême Altitonance

Ayant

Ayant deux ou trois fois toussé,
 De son Trône d'or haut placé
 Se met à parler de la sorte :
 Messieurs, que le Diable m'emporte
 Si vous valez mieux que des fous,
 De changer ainsi d'avis tous,
 Et pour des gens comme vous êtes,
 De vous manger comme vous faites,
 Vivans ainsi que Chiens & Chats.
 Je ne voulois point de combats
 Entre la Gent Italienne
 Et la Nation Phrygienne :
 Contre notre inhibition,
 D'où vient cette dissension ?
 Quelle crainte, ou ceux d'Aufonie,
 Ou les Peuples de Dardanie,
 A portés à prendre le fer,
 Ou je les voi tant s'échauffer ?
 Concitoyens, Troupe Immortelle,
 Qui prenez part à leur querelle,
 Et qui vous partagez pour eux
 Jusqu'à vous sauter presque aux yeux,
 Rentrez en bonne intelligence,
 Et que ce temps point l'on n'avance
 A vos discordes destiné,
 Temps rude, temps infortuné,
 Où l'on verra ceux de Carthage,
 Peuple belliqueux & sauvage,
 A la suite d'un Hannibal
 Donner aux Romains bien du mal,
 Et leur causer d'étranges pertes,
 Par les hautes Alpes ouvertes,
 D'où comme des Cieux ils fondront,
 Et du sang de ceux qu'ils tueront
 Dans une bataille importante
 Rougiront le Fleuve Lofante.
 Alors il vous sera permis
 De favoriser vos amis,
 Et vous pourrez, si bon vous semble,
 N'être pas bien d'accord ensemble.

380 II. SUITE DU VIRGILE

Maintenant, grands Dieux, trouvez bon,
Mais vous sur-tout ma sœur Junon,
Et vous la belle Cytherée,
Qu'une paix prompte & de durée
Épargne le sang des Troyens
Et celui des Italiens.

Si certain Jule étoit au monde,
Par sa conduite sans seconde
Qu'il auroit bien-tôt fait ceci!
Mais son temps est bien loin d'ici.

Là Jupin trancha sa harangue,
Et Venus à la belle langue
Prenant la parole à l'instant,
En dit plus de trois fois autant:
O vous dont je tiens ma naissance,
Du Monde éternelle Puissance;
Car ayant besoin de secours,
A qui qu'à vous avoir recours?
Voyez-vous comme l'Aufonie
Brave la pauvre Dardanie?
Comme Turne le General
Va piaffant sur son cheval;
Et comme enflé de la Victoire,
Et crevant, peu s'en faut, de gloire,
Il donne, il enfonce, il abat,
Et fait le Démon au combat?
Déjà contre les Eneades
Il n'est plus besoin d'escalades:
Les murs qui les renoient cachés
En cent endroits sont ébréchés:
Voire même plusieurs cohortes
Sur leurs remparts & dans leurs portes
Font tant de morts & de blessés,
Que le sang noye leurs fossés,
Et qu'au milieu leur pauvre Ville
Ressemble proprement une Isle.
Cependant leur Prince Enéas
Est absent, lequel ne sçait pas
De quelle sorte on les mal-mene.
Majesté des Dieux Souveraine,

Seront.

Seront-ils toujours affligés ;
 Seront-ils toujours assiégés ,
 Et jamais de devant leur Ville
 L'Ardéen ne fera-t'il gille ?
 A peine ont-ils des murs bâtis ,
 Qu'ils sont derechef investis ,
 Et qu'à leur ruine animée
 Contre eux s'éleve une autre Armée
 De gens qui ne valent pas mieux
 Que les Myrmidons maupiteux ,
 Lesquels font venir à leur aide
 Ce grand Cocu de Diomedé ,
 Qui contre les pauvres Troyens
 Va faire encor marcher les siens.
 C'est que c'est peu pour Cytherée
 Qu'il ne l'ait qu'une fois navrée ,
 Comme il fit devant Ilion ;
 Il faut pour l'honneur de mon nom ,
 Il faut que sa maudite épée ,
 Dont j'eûs la main route coupée ,
 Me perçant le sein ou le flanc ,
 Rougisse encore de mon sang ;
 Et que moi qui suis engendrée
 De votre semence sacrée ,
 J'attende qu'un chetif humain
 Ose sur moi porter la main.
 Grand Dieu , si c'est qu'en Italie
 Les Troyens ayent eû la folie
 De venir en dépit de vous ,
 Laissez-les assommer de coups ,
 Et qu'une horrible pénitence ,
 Egale une si grande offense :
 Mais si venant en ce País
 Les Dieux par eux sont obéis ,
 Si Phébus , si le Roi d'Epire ,
 A qui ses secrets il inspire ,
 Et si les Morts de vive voix
 Leur ont dit tant & tant de fois
 Qu'il falloit chercher l'Hesperie
 Leur propre & première Patrie ,

382 II. SUITE DU VIRGILE

Pourquoi veut-on présentement
Fléchir votre commandement,
Et bâtir d'autres Destinées
Que celles qui sont ordonnées,
Si ce n'est pour faire enrager
Ceux qu'il vous plaît de protéger,
Ceux pour qui votre Altitonance
Eut toujours de la bienveillance,
Et qu'on veut à sa passion
Asservir votre affection?
Qu'est-il besoin que je repete
Mainte piece qu'on leur a faite?
Le rôle en Sicile joué
Par Beroé, fans Beroé,
Qui fit un feu de reculée
De leur Flotte à demi brûlée:
Les vents d'Eolie appelez,
Qui les ont tant de fois soufflez
Et d'Iris le dernier message?
C'est le moindre effet de la rage
Et du dépit qu'on a contre eux:
Pour les rendre plus malheureux,
A l'aide de ses barbaries
L'on vient appeller les Furies,
Et des noirs cachots de Pluton
L'on fait sortir Dame Aleçon,
Qui seme force zizanie
Par tous les Cantons d'Aufonie,
Et fait des gens moins bilieux,
Autant de Démons furieux.
L'ambition d'avoir l'Empire
Ces choses ne me fait point dire:
Tant qu'a duré notre bonheur,
Nous prétendions à cet honneur:
Mais maintenant que la Fortune
A contre nous tant de rancune,
Assez heureux nous nous tiendrons
Si du péril nous nous tirons,
Sans plus penser à tant de gloire.
Donnez l'honneur de la victoire

**Au parti que vous aimez mieux
 Qui demeure victorieux ;
 Et si la haine insatiable
 De votre Epouse impitoyable
 N'accorde aucune region
 A la Troyenne Nation,
 Puissant Auteur de ma naissance,
 Par la piteuse décadence
 D'Ilion, dont les fondemens
 Aujourd'hui sont encor fumans,
 Que je puisse, je vous en prie,
 Tirer de la gendarmerie
 Le pauvre petit Iulus;
 Et de grace qu'il ne soit plus
 Sujet aux hazards de la guerre,
 Où l'on dure aussi peu qu'un verre.
 Je veux qu'on poursuive Eneas,
 Et que l'on ne l'épargne pas ;
 Qu'il soit sur des Mers inconnuës
 Berné des vents jusques aux nuës,
 Et que de sa Fatalité
 Il suive la nécessité:
 Mais s'il m'est défendu de faire
 Ce que je voudrois pour le Pere,
 Que du moins il me soit permis
 D'assûrer le salut du Fils.
 En Cypre j'ai plusieurs Domaines,
 J'ai mes Maisons Idaliennes,
 Cythere, Amathonte, & Paphos ;
 Là, qu'enchanté d'un doux repos,
 En plaisirs il coule sa vie,
 Et qu'oubliant la folle envie
 De pendre un fer à son côté,
 Sa gloire soit en sa santé.
 Commandez qu'à ceux de Carthage
 Les Latins aillent rendre hommage :
 Rien n'empêchera désormais
 Qu'ils ne soient leurs humbles sujets,
 Et que l'Univers n'obéisse
 Aux autres à leur préjudice.**

Quel

384 II. SUITE DU VIRGILE

Quel avantage est arrivé
A mon Fils de s'être sauvé
A travers la fureur des flâmes,
Et les pointes de mille lames;
Et d'avoir souffert tant de maux,
Tant sur Terre que sur les Flots,
Pendant que ceux de Dardanie
Se font tuer pour l'Aufonie,
Et qu'ils tâchent de rétablir
Leur Ville qu'on vient démolir?
Sans se donner toutes ces peines
Pour des promesses qui sont vaines,
N'auroit-il pas été pour eux
Mille fois plus avantageux
Qu'ils fussent restés misérables
Parmi les cendres lamentables
De leur pauvre País brulé,
Et dans ce champ si désolé,
Où de Troye autrefois si fiere
La gloire est réduite en poussiere?
Renvoyez-les-y donc, Seigneur,
Et pour le Tybre rendez leur
L'eau du Simois & du Xante,
Qui leur seroit bien plus plaisante;
Et faites qu'encore une fois
Ils ayent en tête les Gregeois,
Quoique Gregeois ne vaillent guères,
Et soient des gens fort sanguinaires,
Plûtôt que ces maudits Latins,
Envieux de leurs bons Destins.

Junon, jusques alors muette,
Pourquoi Madame la Coquette,
Qui me taxez de cruauté,
Dit-elle d'un air irrité,
Vos reproches à mon silence
Font-ils si grande violence?
Et pourquoi me contraignez-vous
De faire éclater mon courroux?
Dites moi qui parmi les hommes,
Et parmi tous tant que nous sommes,

A mis

A mis la guerre & les combats
 Dans le fol esprit d'Eneas ?
 Et qui, que l'ambition d'être
 De l'Italie absolu Maître,
 L'a forcé, le fils de putain,
 D'armer contre le Roi Latin,
 De la Terre le meilleur Prince ?
 Il est venu dans sa Province,
 Sous la conduite du Destin ;
 Je le veux, quoiqu'il soit certain
 Que pour sortir de sa Patrie
 Il n'ait suivi que la furie
 D'une Cassandre, dont les fots
 Ecoutent les Oracles faux.
 Mais posons une Destinée,
 Qu'il ait sa Ville abandonnée :
 Peut - on nous en jeter le chat
 Aux jambes, & s'il est si fat
 Que d'aller commettre sa tête
 A la quinte d'une tempête,
 Est - ce que nous l'avons porté
 A faire ce coup d'éventé ?
 Est - ce que nous sommes la cause
 Que de la guerre il se repose
 Sur son petit morveux de Fils ?
 Enfin est - ce par notre avis
 Qu'il est allé faire alliance
 Avec les Sujets de Mezence,
 Et troubler si mal à propos
 Des gens qui vivoient en repos ?
 Qui des Dieux a mis en usage
 La moindre fourbe ; & quel outrage
 Enée a - t'il reçu de nous ?
 Où dans tout ceci voyez - vous
 De Junon tant seulement l'ombre,
 Pour croire que le malencontre
 Qui suit ce maudit Meurt - de - faim
 Puisse être un coup de notre main ?
 Enfin quand à notre Courriere
 Des messages a - t'on vû faire ?

386 II. SUITE DU VIRGILE

Ils ont tort les Italiens
 D'avoir assiégé les Troyens,
 Et d'avoir entouré de flâme
 Les murs renaissans de Pergame ;
 Et Turne, selon votre avis,
 Devroit céder à votre fils
 Un País duquel ses Ancêtres
 De tout temps ont été les Maîtres,
 Devant lui se mettre à genoux,
 Et lui dire: tout est à vous;
 Lui, qui vient des Dieux d'Italie,
 Lui, dont la Mere est Venilie.
 Mais contre les Italiens,
 Quelle raison ont les Troyens
 Pour jetter par toute leur Terre
 Les flambeaux d'une horrible guerre?
 Prendre l'héritage d'autrui,
 Y vouloir bâtir malgré lui ;
 Et trouvant tout à leur usage,
 Sur tout exercer leur pillage ?
 Pourquoi vouloir du Roi Latin
 Etre Gendre, & ravir du sein
 D'une Mere, au Prince d'Ardée,
 La Princesse, son Accordée ?
 Enfin, pour traiter de la paix,
 Pourquoi tant d'Orateurs mauvais ?
 Et pourquoi d'armes haut placées
 Ces deux Galeres herissées ?
 Vous avez pû, Dame Cypris,
 Soustraire aux Gregeois bien surpris
 Votre Fils, qu'ils vouloient occire,
 Et sur le point qu'à ce beau Sire
 Ils pensoient porter le trépas,
 Tromper leur estoc d'un brouillas.
 Avant-hier encor vous sauvâtes
 Ses Nefs, qu'en Nymphes vous changeâtes:
 Et nous qui pensons mériter
 Autant que vous, sans nous flatter,
 Nous n'aurons pas pour la defense
 Des Latins la moindre puissance?

Vous

Vous dites que votre Eneas
Est absent, & qu'il ne sçait pas
Comme on mal-mene ceux de Troye:
Ha, mon Dieu, que j'en ai de joye!
Puisse-t'il, tant il me déplaît
Etre cent fois plus loin qu'il n'est,
Sans jamais de nouvelle apprendre
Des siens, si ce n'est pour se pendre!
Dans la Cypre vous vous vantez
De posséder tant de Cités,
Cythère, Amathonte, & les autres,
Où vous pouvez loger les vôtres;
Pourquoi donc les engagez-vous
A se faire hacher de coups
Pour la Ville de tout le Monde
En Spadassins la plus féconde?
Est-ce que nous essayons, nous,
De mettre sens dessus dessous
Votre chancelante Ihygie;
Ou qui contre elle émeut l'Argie,
Et fut le malheureux Auteur
De son déplorable malheur?
Qui fut cause que de la Terre
Les deux tiers se firent la guerre;
Et qu'une paillarderie action,
Digne de lapidation,
Après une amende honorable,
Et le châtement du coupable,
Brouillant les Grecs & les Troyens,
De leur paix rompit les liens?
Quand Sparte par Pâris fut prise,
Le portai-je à cette entreprise?
Lui mis-je les armes en main,
Et les feux d'amour dans le sein,
Bref, par ses flames adultères,
En ai-je nourri de guerrières?
Quand pour ce beau Juge guêtré,
Qui pris votre teint plâtre
Plus que mes naturelles roses,
Vous faisiez de si belles choses,

388 II. SUITE DU VIRGILE

Et qu'à sa chaude passion
 Vous immoliez sa Nation,
 C'étoit, c'étoit pour-lors, la Belle,
 Que vous deviez trembler pour elle;
 Mais de venir présentement
 Hors de temps, & sans fondement,
 Pour nos gens faire la dolente
 Contre moi, qui suis innocente;
 Et sans respect, fermant les yeux
 Au rang que je tiens dans les cieux,
 Me quereller, comme vous faites;
 Plaisante sur ma foi vous êtes:
 Et par là vous amendez bien
 Le marché de votre Troyen!

Du grand Jupin l'Epouse altiere
 Déclamoit de cette maniere,
 Et les Immortels divisés
 Par des sentimens opposés,
 Qui pour Junon, qui pour Cythere,
 Faisoient un bruit extraordinaire;
 Semblable à celui que parfois
 On entend rouler dans les bois,
 Quand des Messagers des orages
 Le souffle agite leurs feuillages.
 Alors le Tout-Puissant parla:
 A sa voix la Terre trembla,
 Les Cieux soudain firent silence,
 Le vent perdit sa violence,
 Et l'air & l'Empire des flots
 Furent dans un parfait repos.
 Ecoutez - donc, Troupe Divine,
 Dit-il, en refrognant sa mine,
 Puisque chez les Ausoniens
 L'on ne peut souffrir les Troyens,
 Que la paix que j'ai proposée
 A se faire est si malaisée,
 Et qu'on accorderoit des loups
 Et des moutons plutôt que vous;
 Je veux d'un œil d'indifference
 De ces deux Peuples voir la chance:

Et ne m'interesser non plus
Pour Eneas que pour Turnus ;
Soit que le Destin d'Aufonie ,
Contraire à ceux de Dardanie ,
Veuille qu'on bloque ainsi leurs murs :
Soit que les oracles obscurs
Qu'ils ont crû clairement entendre ,
Et les avis de leur Cassandre ,
Ou si vous voulez sa fureur ,
Selon le terme de ma Sœur ,
Les amenant en Hesperie
Leur aient fait faire une ânerie :
Je dis ceci , sans toutefois
Que j'excuse les Rutulois ,
Qui peut-être sont excusables ,
Peut-être aussi sont-ils blâmables ;
Quoi qu'il en soit , bien en prendra
A qui bien entrepris aura ,
Et sans que l'assistance nôtre
Panche plus d'un côté que d'autre ,
Ceux-là les palmes gagneront ,
Pour qui les Destins combattront.
Et pour confirmer sa parole
Il fit un serment non frivole ;
Car le Styx étoit ce serment ,
Qui fit trembler le Firmament ,
Dont plusieurs ardoises tomberent.
Là toutes harangues cessèrent ;
Et s'étant aussi-tôt levé
De son Trône d'or relevé ,
Le tout-puissant , Porte-couronne ,
Parmi maint Dieu qui l'environne
S'en va majestueusement
A son superbe Appartement.
Cependant la Ville d'Enée ,
Des Rutules environnée ,
Reçoit un furieux assaut ,
Où je croi qu'il faisoit bien chaud ;
Car ce n'étoit par-tout que flâme
Autour de la payvre Pergame ,

390 II. SUITE DU VIRGILE

Dans laquelle les Assiegés,
Se voyant trop bien engagés
Pour pouvoir tirer leurs guenilles
D'un si grand nombre de Soudrilles,
Qui les pressoient étrangement,
Combattoient inutilement,
Et couronnoient, vaille que vaille,
Du peu qu'ils restoient, leur muraille.
D'Imbraze le hardi garçon,
Le brave fils d'Hicetaon,
Et les deux vaillans Assaraques
Soutenoient premiers les attaques,
Avecque Castor & Tybris,
Qui pour être plus blancs que gris,
Montroient toutefois un courage,
Qui passoit leur force & leur âge.
Ceux qui secundoient ces premiers
Etoient aussi deux preux Guerriers,
De Sarpedon, non pas de Pere,
Mais freres seulement de Mere,
L'un nommé Clair, & l'autre Hemon.
Outre ceux-là le roide Acmon,
Gentilhomme issu de Lyrnesse,
Employoit toute sa jeunesse
A porter d'énormes cailloux,
En cela n'étant au-dessous
Ni du court Clitius son Pere,
Ni du fort Mnesthéus son Frere.
Tous avec cœur se défendoient,
Et pendant que ceux-ci dardoient,
Ceux-là repoussent les approches
Avecque feux, pavés & roches.
Du Roi même l'unique fi's,
L'amour & le soin de Cypris,
Au milieu de tous, tête nuë,
Rendit sa valeur fort connue:
Il paroissoit en cet état
Comme un Diamant plein d'éclat,
Dans l'or brillant qui l'environne,
Pour en orner quelque personne;

Ou bien comme de l'Elephant
 La blanche & reluisante dent,
 Qu'en Terebinte l'Ebeniste
 Enferme d'une main artiste.
 De moins raffineurs que Donat,
 Dont pourtant le sens n'est pas fat,
 Lors que cet endroit ils expliquent,
 Ces deux comparaisons appliquent
 Au minois blanc & lumineux
 D'Ascagne entre ses beaux cheveux,
 Qu'un riche ruban à la mode
 Pour leur longueur trop incommode
 Entortilloit sur le chignon
 Du cou de ce joli Mignon.
 Je remarque dedans l'histoire
 Qu'en cette occasion de gloire
 Tu te rendis pareillement
 Des Ennemis l'étonnement,
 O noble & genereux Ismare,
 Venu d'un Pais non avaré,
 Où les richesses de Cerès
 Tous les ans dorent les guerets,
 Que de Midas le fameux Fleuve
 De ses Flots précieux abbreuve.
 Mnesthès y fit aussi des mieux,
 Lui qu'on élevoit jusqu'aux Cieux,
 Pour avoir battu comme plâtre
 Le Roi Turnus assez folâtre,
 Pour s'être dans leur Camp glissé,
 Et l'en avoir ainsi chassé.
 Capys enfin, de qui Capouë,
 Comme de son Auteur se louë,
 Si vaillamment s'y comporta
 Que chacun l'en complimenta.
 On avoit toute la journée
 Fait rude guerre, & Sire Enée
 Durant les heures du repos
 Voguoit sur l'Empire des Flots;
 Car, au partir de Pallanthée,
 De la Toscane revoltée,

392 II. SUITE DU VIRGILE

Arrivé dans le Camp qu'il fut,
 Après avoir fait grand salut
 A Tarcon, & dit: je m'appelle
 Maître Eneas; Venus la belle
 Et le noble Anchise m'ont fait;
 si j'en suis fâché, Dieu le sçait:
 De vous raconter mon histoire
 Ce seroit trop, & je dois croire
 Que vous, ayant appris mon nom,
 Vous sçavez comme d'Ilion
 Je fus avec maintes familles
 Contraint de tirer mes guenilles,
 Et chercher le País Latin,
 Suivant les ordres du Destin:
 Vous sçavez encore la guerre
 Que l'on me fait en cette Terre,
 D'où me chasser on voudroit fort,
 Si je n'étois pas le plus fort.
 C'est pour cela qu'avec instance
 Je demande votre assistance;
 Aussi je vous jure ma foi
 Que vous pouvez compter sur moi,
 Et que ma meilleure Milice
 Sera fort à votre service,
 Si, comme il n'y doit pas manquer,
 Mezence vient vous attaquer
 Pour remonter dessus son Trône,
 Où Turne de tous côtés prône
 Que bien-tôt il le remettra,
 Ou qu'à la peine il en mourra.
 Vous connoissez sa violence,
 Et sçavez à quelle inconstance
 Tout est sujet deffous les Cieux;
 Songez y donc au nom des Dieux,
 Puisque de même que du nôtre
 Vous voyez qu'il y! va du vôtre.
 Tarcon, par ce discours gagné,
 L'ayant maintefois bienveigné,
 Et regalé d'une maniere
 A ne se pouvoir plus de chere,

Et

Et ce qui valoit mieux encor,
 Secouru de force écus d'or,
 Sa Majesté Dardanienne
 Avecque la Gent Lydienne,
 Ou les Toscans, à qui les Dieux
 Avoient dit que c'étoit fait d'eux,
 S'ils suivoient un Chef d'Italie
 Contre le Roi de Rutulie,
 Et qu'ils devoient, pour la ranger,
 Combattre sous un Etranger,
 S'étoit de l'Element solide
 Mise sur l'Element humide,
 Où son Vaisseau qu'on appelloit
 L'Amiral, le premier cingloit.
 C'étoit un Vaisseau remarquable,
 Du port, ou je me donne au Diable,
 De sçai-je combien de tonneaux?
 Tant y a, qu'il étoit des beaux
 Qu'on eût vûs depuis mainte année
 Fendre la Mediterranée.
 De la Mere des Deités
 Les quatre Lions imités;
 Je dis quatre, quoiqu'à la paire
 On la reduise d'ordinaire:
 Mais pourquoi la Mere des Dieux
 Ne marcheroit-elle qu'à deux?
 N'a-t'on pas vû sur les Carosses
 Des Monlerons, non pas deux rosses,
 Mais jusqu'à six chevaux de prix
 Aller à grand bruit dans Paris,
 Avant que Colbert dans la France
 Eût fait revenir l'abondance,
 Et purgé ces Pestes d'Etat,
 Qui rouloient avec plus d'éclat
 Que les Gouverneurs des Provinces,
 Et faisoient honte à tous les Princes?
 Mais retournons à nos Moutons,
 Ou, pour mieux dire, à nos Lions.
 Quatre donc, taillés au modèle
 Des quatre qui traînent Cybelle,

394 II. SUITE DU VIRGILE

Etoient attelés à la Nef
Qui des Troyens portoit le Chef,
Et sembloient aider le Zephyre
A faire aller ce grand Navire,
Derriere lequel on voyoit
Ida, qui de Pins verdoyoit,
Objet de douceur & de joye
Aux pauvres fugitifs de Troye.
Là le grand Eneas assis
Rouloit à part soi maints soucis;
Et lors que sa mère prudence
Faisoit agir sa prévoyance
Sur tous les differens succès
Qui pouvoient suivre ses projets,
A sa gauche l'Enfant d'Evandre
Curieux s'il en fût d'apprendre
Lui faisoit mille questions,
Tantôt lui demandant les noms
De tant de brillantes Etoiles
Qui de la nuit paroient les voiles,
Et comment à les regarder
Sur Mer l'on se pouvoit guider:
Tantôt s'enquerant des traverses
Qu'en ses aventures diverses
Avoit souffertes ce Heros,
Et sur la Terre & sur les Flots.
Ici, Mesdames du Parnasse,
Soyez-moi propices, de grace,
Et faites qu'en vers beaux & bons
Je chante ces grands Champions,
Qui pour le Roi Troyen s'armerent
Et dessus Mer l'accompagnerent.
Massique le premier étoit,
Que le Vaisseau Tigre portoit:
Ce Prince, ami du Dieu des Caves,
Commandoit mille jeunes Braves
D'Ansidonie & de Chiufi,
Regiment qu'il avoit choisi
Entre les Archers plus habiles
Que pûrent fournir ces deux Villes.

Puis

Puis dans le brillant Apollon
 Roguoit Abas à l'œil felon,
 Qui ceux de Populonie
 Avoient fait une Compagnie
 De six cens Cadets aguerris
 Tous dans son enceinte nourris;
 Outre lesquels ce Bigle horrible
 Tenoit une Troupe terrible
 De trois cens rudes Jouvenceaux,
 Dangereux joueurs de coûteaux
 Enus d'Elbe, en acier féconde
 Plus que Paï qui soit au monde,
 Ou meilleur duquel étoient faits
 Leurs Morions & Corcelets.
 Sylas, aussi bon Prophete
 Qu'il étoit bon homme de brette,
 Qui ne consultoit point à faux
 Les fressures des animaux;
 Qui faisoit obéir les Astres
 Quand il présageoit les defastres
 Ou les biens futurs des Humains,
 Qu'il voyoit encor dans leurs mains;
 Et qui, quand d'un coup de Tonnerre
 Jupiter étoit la Terre,
 Ou qu'un oiseau se dégoisoit,
 L'événement en prédisoit;
 Voyant de la nouvelle Pise
 Fait sortir mille hommes de mise,
 Tous parfaitement bons Lanciers,
 alloit après ces deux premiers.
 Celui qui suivoit ce troisième
 étoit Astur, la Beauté même,
 Qui sous le divers coloris
 Portoit une Brigandine de prix,
 Et dessus un Cheval d'Espagne
 Portoit un Démon en campagne.
 C'étoit lui, qui des bords si beaux
 De la Mignonne aux froides eaux,
 Des murs de Montalte & d'Agille.
 Et de Pyрге, la vieille Ville,

396 II. SUITE DU VIRGILE

Conduisoit trois cens Conjurés
 Du sang de Mezence alterés,
 Qui vinrent joindre en leur furie
 Les autres Troupes d'Etrurie.
 Ici que diroit-on de moi,
 Si je ne disois rien de toi,
 Et que je fermasse à ta gloire
 Le cornet de mon écritoire,
 O des Ligures vaillant Chef,
 Cupavon, qui parois ton chef
 Des marques de l'amour insigne
 De ton Pere, devenu Cygne ?
 Car à force, raporte-t'on,
 De pleurer son cher Phaëton,
 Et de ses paroles plaintives,
 Du Po faire gemir les rives,
 Il blanchit petit à petit,
 Et devint l'Oiseau que j'ai dit,
 Qui luit au Pole Arctique, un Signe,
 Portant encor le nom de Cygne.
 Son fils donc, paré d'un bouquet
 De ses belles plumes de lait,
 Et suivi d'une jeune Bande,
 Petite en nombre, en valeur grande,
 Faisoit avancer, en ramant,
 Le prodigieux Bâtiment
 Du Centaure, qui d'une roche,
 Qu'à deux main dessus sa caboche
 Il élevoit, affreusement
 Menaçoit l'humide Element,
 Et de sa trenchante Carène
 Alloit coupant la vaste plaine.
 Le fils du Tybre & de Manto,
 A qui dans un profond dodo
 Ce Dieu brûlant de paillardise
 Sur ses bords troussa la chemise,
 Ocnus, surnommé Bianor,
 Menoit un Regiment encor:
 Ce fut lui qui bâtit la Ville,
 Le berceau de mon cher Virgile,

Et pour faire que l'Avenir
 De sa Maman eût souvenir,
 Comme un bon fils, dont je le louë,
 La nomma de Manto Mantouë,
 Ville puissante en ses Ayeux,
 Venus de trois differens lieux,
 Qui de trois Gents n'en faisant qu'une,
 Faisoient trois Tribus, dont chacune
 Quatre grandes Citez avoit,
 Dessus lesquelles s'élevoit
 Celle-ci, premiere en puissance.
 De là l'exécrable Mezence
 Armoit contre ses cruautéz
 Cinq cens Ferrailleurs irritez,
 Qui sous Ocnus leur vaillant Prince
 Voguoient dans la Nef, où le Mince,
 Enfant de ce superbe Lac
 Qu'on nomme de Garde, ou Benac,
 La tête de jonc entourée
 Embrassoit son urne dorée.
 D'Aulete enfin les Galiors
 De cent arbres battoient les flots,
 Qui blanchissoient avec murmure:
 Son Vaisseau grand, outre mesure,
 Etoit appelé le Triton:
 Il me semble que j'oi le ton
 De sa coquille résonnante,
 Dont toute la Mer s'épouvante;
 Et que dans l'eau jusques au sein,
 Montrant tout ce qu'il a d'humain,
 Et de Poisson mouvant sa queue,
 Je le voi fendre l'onde bleuë,
 Qui dessous lui bouillonne & bruit,
 Et devers la poupe s'enfuit,
 Laisant par où le Vaisseau passe
 De sa voye une longue trace.
 Tous ces grands & genereux Chefs
 Alloient avecque trente Nefs
 Au secours de la Gent Troyenne,
 Et sillonnoient la Mer Tyrhenne.

398 II. SUITE DU VIRGILE

Il étoit l'heure de minuit,
 Et la Brunette qui ne luit
 Que des lumières de son Frere
 Partagoit en deux sa carrière.
 Dans ce temps-là, comme Eneas,
 Qui, quoique las, ne dormoit pas,
 Roulant cent soins sous sa calote,
 Lui-même faisoit le Pilote,
 Et manioit d'un air sçavant
 Son Vaisseau poussé par le vent;
 Voilà qu'au milieu de sa route
 Un cas surprenant fait qu'il doute
 S'il veille, ou s'il a les yeux clos:
 Quinze Donzelles sur les flots
 Se présentent à sa personne,
 Et font un rond qui l'environne.
 Ces Donzelles pleines d'appas
 Durant tout le temps qu'Eneas
 Erra sur les moites Campagnes,
 En avoient été les Compagnes;
 Et la bonne Mere des Dieux,
 Qui les aimoit comme ses yeux,
 De Navires qu'étoient les Belles,
 En avoit fait des Immortelles
 Comme les filles de Doris.
 De leur bras aussi blancs que lys,
 Et de leur poitrine d'albâtre,
 D'un air agréable & folâtre,
 Elles fendoient le flot amer,
 Et se promenoient sur la Mer,
 Lors qu'Enée elles reconnurent.
 D'aussi loin qu'elles l'apperçurent,
 Un mouvement précipité
 Les porta vers Sa Majesté;
 Et quand autour de son Navire,
 D'allegresse de voir leur Sire,
 Elles eurent bien fait des sauts
 Et dansé sur des airs nouveaux,
 La plus diserte de la Troupe,
 Qui d'une main tenoit la poupe,

Et

Et de l'autre coupoit les flots ,
 Montrant la neige de son dos ,
 Aboucha de la sorte Enée ,
 Ignorant de leur Destinée :
 Veillez - vous , Divin Enéas ?
 Veillez : un bon Roi ne dort pas ;
 Et quand tout le monde sommeille ,
 Au bien de ses Peuples il veille .
 Comme vous en usez ainsi ,
 Je dois vous en louer aussi ;
 Continuez donc , Ame forte ,
 Et pour que le vent vous emporte
 Plus vite que vous n'allez pis ;
 Hissez jusques au haut des Mats .
 Nous étions , ô Royal Pilote ,
 Les Pins dont on fit votre Flotte ;
 Et par un miracle étonnant ,
 De Nefs , nous voilà maintenant
 Nymphes du Partage liquide ,
 Depuis que Turne le perfide ,
 Et par la flâme & par le fer ,
 A voulu de nous triompher .
 Lors malgré nous rompant nos cables ,
 Nous nous crûmes des misérables ,
 Et nous avons présentement
 Encor le même sentiment ;
 Car dûssions-nous passer pour folles ,
 Nous voudrions pour cent pistoles ,
 Et de bon cœur les payerions ,
 Mais c'est trop peu , nous voudrions ,
 Pour tous les trésors de Neptune ,
 Suivre encore votre fortune ,
 En qualité de vos Vaisseaux ,
 Plûtôt que de nous voir des Eaux
 Nymphes , quoiqu'assez joliettes .
 Telles Madame Ops nous a faites ,
 Qui par pitié n'a pas voulu
 Qu'un feu sacrilège & goulu
 Devorât nos planches sacrées ;
 Et depuis que dénavirées

Nous

403 II. SUITE DU VIRGILE

Nous sommes , nous avons quêté
Jour & nuit votre Majesté,
Par cette Campagne inconstante,
Pour la rendre participante
Des nouvelles de notre sort,
Qui certes ne nous plait pas fort :
Et lui dire que le Rutule
Tient assiégré le Prince Jule,
Qui se montre en tous les Combats
Digne fils du grand Eneas :
Que déjà la Cavalerie
De Pallantée & d'Errurie
Est arrivée au Rendez-vous,
Et qu'à Turne, de mille coups,
On doit plutôt percer le ventre,
Qu'il souffre que dans Troye elle entre.
Sus donc, dès que le jour poindra,
Et qu'au pié la nuit gagnera,
Commandez à tous vos Gendarmes
De se tenir prêts sous les armes,
Et me prenez tout le premier
Cet invincible Bouclier,
Que la Déesse votre Mere,
Par son Mari, vous a fait faire,
Luisant comme l'Astre du jour,
De l'or qu'il a mis tout autour.
Demain, Sire, si mes paroles
Ne passent chez vous pour frivoles,
On verra des monceaux de corps
Qui sous vos coups tomberont morts.
Cette harangue prononcée
Par la belle Cymodocée,
La Nymphé, habile à naviguer
Tout de même qu'à haranguer,
Disant, Dieu vous veuille conduire,
D'Eneas pousse le Navire,
Qui les ondes plus vite fend
Qu'une Flèche ne fait le vent,
Duquel elle égale les ailes:
Par les mains des autres Donzelles

Les autres, poussés par après,
 Vont aussi plus légers que traits:
 Des gens que le Démon emporte
 Ne vont pas, je croi, d'autre sorte.
 Enée en est tout stupefait,
 Et le pauvre Prince ne sçait
 S'il doit, de si rares merveilles,
 Croire ses yeux & ses oreilles:
 Toutefois il flatte son cœur
 Du carnage, qu'à sa valeur
 Avoit promis l'humide Vierge;
 Et faisant allumer un cierge
 Il prie ainsi, levant les yeux
 En Petit-Colet vers les Cieux:
 O vous, qui du Sacré Dyndime
 Vous ébanoyez sur la cime,
 Qui dessus votre front portez,
 Pour Couronne, Tours & Citez,
 Et pour tirer votre Carosse
 Domptez le naturel feroce
 De quatre Lions attelez,
 Qui vont tout comme vous voulez:
 Dame, quoique vieille, encor belle,
 Mere des Dieux, alme Cybelle,
 Assistez-moi dans mes combats,
 Donnez de la force à mon bras,
 Et de la Déesse aquatique
 Secondant l'heureux pronostique,
 De grace soyez le soutien
 De votre peuple Phrygien.
 Sa Majesté Dardanienne,
 A la grand' Maman Idéenne,
 Ne fit pas plus longue Oraison;
 Et cependant sur l'Horizon
 Phébus, sorti des moites rives,
 Jettoit des flâmes assez vives,
 Et des traits brillans de ses yeux,
 Avoit chassé la nuit des Cieux.
 Incontinent le brave Enée,
 Pour commencement de journée

402 II. SUITE DU VIRGILE

Fait mettre ses gens en état
De montrer à bon Chat bon Rat;
Et déjà, comme un objet mince,
Du haut de son Bord ce grand Prince
De sa Ville voyoit les toits,
Lors qu'à son radieux pavois
Que son bras en l'air fit paroître,
Des siens il se fit reconnoître,
Lesquels par un transport joyeux,
De traits ombragèrent les Cieux,
Et de cris remplirent les nuës:
Comme font ces troupes de Gruës,
Quand du Nil quitant le limon,
Elles regagnent le Strymon,
Et s'enfuyent à tire d'ailes
Laisant les Autans derriere elles.
Mais à tant de traits & de cris,
Les Chefs ennemis bien surpris
Furent quelque temps de la chose,
Sans pouvoir deviner la cause,
Jusqu'à ce qu'ils virent les Eaux
Toutes couvertes de Vaisseaux,
Qui venoient, la poupe au rivage,
Pour y finir leur navigage,
Et le vomissement de feu,
Qui du Bouclier lumineux,
Du Panache & de la salade
Du rayonnant Anchisiade
Sortoient, pareils en leur ardeur
A cette lugubre splendeur
Qui, dans une nuit claire & nette,
Part d'une sanglante Comete;
Ou bien à cet Astre enflâmé,
Dont tout le monde est allumé,
Et qui nous engendre les pestes
Et mille autres choses funestes.
Ce terrible éclat, toutefois,
Au Monarque des Rutulois
Ne fit point mollir le courage;
Au contraire loin du rivage,

Dont

Dont il songeoit à s'emparer,
 Prétendant l'Ennemi bourrer,
 Son monde au combat il exhorte,
 Et le presse de cette sorte :
 Ce qui fut toujours souhaité
 De votre generosité,
 Et pour quoi mille fois vos ames
 Ont conçu de si belles flâmes,
 Cela même, ô hardis Guerriers,
 Vient vous offrir mille lauriers,
 Nous donnant ces gens à combattre,
 Dont un de vous en battrait quatre.
 Mars, Dieu me damne, est tout à nous,
 Si nous valons des troncs de choux;
 Et je tiens mal dans leurs affaires
 Enée & tous nos adversaires.
 Maintenant, si quelque chaleur
 Peut accroître votre valeur,
 Rappellez en votre mémoire
 Les actions pleines de gloire
 De ceux de qui vous descendez;
 Et songez que si vous dardez
 Vos fleches & tirez vos lames,
 C'est afin de sauver vos femmes,
 L'honneur de vos fronts, & vos biens,
 Dont s'ébaudiroient les Troyens.
 Allons donc gayement, Camarades,
 Recevoir à coups d'estocades,
 Tout ce vain secours qui leur vient;
 Et comme mal on se soutient
 A la descente d'un Navire
 Qui fait qu'aux gens la tête vire,
 N'attendons pas que l'Ennemi
 Sur son pié se soit raffermi.
 Quiconque a l'ame genereuse,
 A toujours la fortune heureuse,
 Et pour s'en voir favoriser
 Il suffit seulement d'oser.
 Cela dit, il rêve & consulte
 Quels, pour faire à la Flotte insulte,

De ses gens il détachera,
 Et quels au Siege il laissera.
 Cependant aux bords d'Aufonie
 Le Monarque de Dardanie
 Fait débarquer ses Compagnons :
 Mais pendant qu'on dressoit des ponts,
 Le cœur impatient des Troupes
 En fit jeter dans les Chaloupes
 Une partie, & quantité,
 Fondre d'un saut précipité
 Sur des amas d'arène blonde,
 Aussi-tôt qu'ils voyoient que l'onde,
 Venant en soi-même à rentrer,
 Commençoit à s'en retirer.
 Pour Tarcon, de peur de naufrage,
 Après que par tout le rivage
 Il eut promené les regards,
 Pour en connoitre les hazards,
 Où la Mer sembloit non guéable
 Et parfaitement navigable,
 Par le libre flux de ses eaux,
 Il tourne à l'instant ses Vaisseaux;
 Et puis à sa Gent Lydienne,
 Enfans, dit-il, des bras de laine
 Ne valent rien présentement;
 Sus donc, ramez-moi fortement,
 Et que chacun si bien s'excite,
 Que dans cette grève maudite
 Chaque Nef donnant rudement,
 Un long fillon s'aille imprimant.
 Pourvu qu'un coup je prenne terre,
 Que la mienne ait le sort d'un verre :
 Les Latins me trouvant chez eux,
 Je me tiens encor trop heureux.
 Après qu'aux siens par ce langage
 Le Toscan eut donné courage,
 Soudain à force de ramer
 Eux de bouleverser la Mer,
 Tant que d'écume blanchissantes
 Parmi les ondes bouillonnantes,

Leurs Barques, sans souffrir d'effort,
 Entrerent toutes dans le Port :
 Hormis, ô Prince d'Etrurie,
 Celle de votre Seigneurie,
 Qui dessus un traître rocher,
 Etant venuë à se jucher,
 Après que long-temps en balance
 Aux flots elle eut fait resistance,
 A la fin pourtant se rompit,
 Et son monde en grand' peine mit
 Parmi les pieces du naufrage,
 Et les ondes, qui du rivage
 Dans la Mer venant à rouler,
 L'en faisoient souvent reculer.

Lors la valeur du Roi d'Ardée
 D'aucun penser n'est retardée :
 Mais le Siege abandonnant là,
 Il enlève tout ce qu'il a
 De forces, pour combattre Enée ;
 Qui soudain la charge sonnée
 Va rompre un Bataillon époïs
 De gros Diabes de Villageois,
 (Heureux présage de sa guerre)
 Et met force Latins par terre,
 Après avoir tué Theron,
 Grand Colosse & grand Fanfaron,
 Lequel fut assez téméraire
 Pour affronter tel Adversaire,
 Qui de son flamboyant acier,
 Lui perçant & son bouclier,
 Et l'or écailleux de sa Saye,
 Lui fit au flanc profonde playe,
 De laquelle, à gros flots courant,
 Débonda de sang un torrent.
 Puis un coup à Lycas il porte :
 Lycas qui de sa Mere morte
 Par une incision tiré,
 O Phébus ! t'étoit consacré ;
 De maniere qu'en sa naissance
 Le fer qui pour lui sans offense

406 II. SUITE DU VIRGILE

Fut l'instrument de son salut,
Ici de sa perte le fut.
Un moment après il assène
Et jette roides sur l'arène
Deux grands Assommeurs de Soldats,
Cissée & son frere Gyas,
Qui de leurs pesantes massuës,
De noeuds & de gros clous bossuës,
Maintes caboches enfonçoient,
Et maints bons membres fracassoient.
Les armes du vaillant Alcide,
De celles dont le Dardanide
De ce Monde les fit partir,
Ne purent pas les garantir,
Ni leur roideur extraordinaire,
Ni le fort Melampus leur pere,
Qui, tant que la Sœur de Jupin
Exerça l'invincible main
Du grand Amphitryoniade,
En avoit été Camarade.
Ceux-ci morts, comme à plein gosier
Phare se mettoit à crier,
Et d'Eneas à gueule ouverte,
En Fanfaron, juroit la perte,
Ce Roi, qui dans un sou marqué,
Mieux qu'aucun Roi du Papegay,
Par une adresse non commune,
Eût donné trente fois pour une,
D'un bras qui n'étoit pas manchot
Lui darde un coup de javelot,
Qui lui volant droit dans la bouche
La gargate à jamais lui bouche.
Et toi, détestable Cydon,
Pendant qu'un malheureux brandon
Pour le beau Clytius t'enflâme,
Et que par un désir infâme,
Dont le penser me fait horreur,
Tu suis ce mignon de ton cœur,
Comme dans son ardeur ribaude
Un Chien fait une Chienne chaude,

D'un dard, par ce Prince lancé,
Tu t'en allois aussi trouffé,
Et gisois roide sur la place
Desormais aussi froid que glace,
Pour tes infernales amours,
Qui te consumerent toujours,
Sans la bande des sept Forcides,
Qui sur le Roi des Dardanides
S'en vinrent tous sept à la fois,
Lançant sept dards, dont son pavois
Et son pot plusieurs renvoyerent
Jusques à ceux qui les jetterent:
Le reste, écarté par Cypris,
Ne fit que raser son cher fils,
Qui dit à son fidelle Acate:
Ventre-Saint-Gris, comme on me tâte!
Mes dards, vite Acate, mes dards,
Dont je perçai tant de Soudars
Devant les murs de notre Ville;
Quand à tirer j'en aurois mille,
Il ne sera pas dit qu'en vain
Un seul soit parti de ma main.
Ce disant, de celle d'Acate
Il en prend un grand à la hâte,
Qui, de sa droite s'envolant,
A Meon, d'un coup violent,
Transperce & Targe & Brigandine,
Et lui vient crever la poitrine.
Soudain Alcanor son germain,
Le voyant choir, lui rend la main;
Mais cette main officieuse,
D'une lançade furieuse
Qui lui passe au travers du bras,
Laisse bien-tôt aller à bas
Ce cher frere, & toute mourante
A son côté tombe pendante.
Lors Numitor, le dard tirant
Du corps de son frere expirant,
D'une maniere forcenée
Le renvoie à Messire Enée:

Mais

408 II. SUITE DU VIRGILE

Mais comme il pensoit l'enferer,
 Il ne fit pour tout qu'effleurer
 La cuisse du vaillant Acate,
 Comme quand trop fort l'on se grate.
 Là-dessus Clausus le Sabin
 Arrive, la pique à la main,
 Suivi de sa troupe Sabine,
 Tous Jouvenceaux de fiere mine;
 Et de ce long bois acéré,
 Qu'il branle d'un bras assuré,
 Frappe, en jurant Monsieur Saint • George,
 Le vaillant Dryops à la gorge;
 Et dans le moment qu'il parloit,
 Au pauvret coupant le sifflet,
 Lui ravit la voix & la vie :
 Victoire incontinent suivie
 De la mort de six fiers Soudards,
 Tous six du país du Dieu Mars,
 Dont trois étoient de la Contrée
 Où le froid & cuisant Borée
 Rend rouspieux les plus camus,
 Je veux dire du Mont Hemus;
 Et les autres des murs d'Ismare,
 Lesquels, malgré leur valeur rare,
 Chûrent sous les differens coups
 De Clausus, plus vaillant qu'eux tous,
 Ou plus heureux; car journalieres
 Sont les aventures guerrieres,
 Et tel fera choir aujourd'hui
 Maints plus braves hommes que lui,
 Qui le lendemain d'un moins brave
 Recevra dans la veine cave,
 Ou dans quelqu'autre endroit mortel,
 Un coup à l'envoyer au Ciel,
 Ou bien au Diable; car les Braves
 Sont par fois ses humbles esclaves,
 Et tel Brave n'a de vertu
 Que sa bravoure. Mais qu'as-tu,
 Ma petite Muse, à leur dire?
 Tai-toi : quitte-moi la Satyre;

Et

Et souviens - toi que ce métier
 Coûta cher au pauvre Regnier,
 Que des Braves l'humeur altiere
 La Critique ne souffre guere,
 Et qu'il en est dans le pais
 Où l'on imprime tes Ecrits,
 Autant qu'en Pays de la Terre :
 Mais loin de leur faire la guerre,
 Dis seulement, & rien de plus,
 Celle d'Enée & de Turnus,
 Et reprends, si tu m'en veux croire,
 Reprends le fil de ton histoire.
 Pendant donc que le Sieur Clausus
 Fait ainsi le Diable, Halezus,
 Pour se battre plus à son aise,
 S'en vient dans sa roulante chaise :
 Puis de Sessa le Regiment,
 Et Messape finalement,
 Avec sa fringante Ecurie.
 Ce fut pour-lors qu'avec furie
 De part & d'autre on se frota,
 Et que chacun s'entreheurta.
 Comme lors que sans avantage,
 Ni de forces, ni de courage,
 Les Vents en plein air déchainés
 Se battent entr'eux mutinés ;
 Nul, tant la rage les possède,
 A son Camarade ne cède,
 Ni la nuë à la nuë en l'air,
 Ni le flot au flot dans la Mer :
 Tout fait égale résistance,
 Et le combat long-temps balance :
 Telle des vigoureux Troyens
 Et des vaillans Ausoniens
 Est la furieuse Bataille,
 Où d'égale force on chamaille ;
 Et long-temps, sans pouvoir plier,
 Bouclier contre bouclier,
 Cap à cap, & piés à la Suisse,
 On se donne rude exercice.

410 II. SUITE DU VIRGILE

D'autre part, en des lieux fâcheux,
 Où les torrens impétueux,
 Roulant des Montagnes voisines,
 Avoient entraîné mille épines,
 Mille arbres & mille cailloux,
 Et mis tout sans dessus dessous;
 Le brave Rejetton d'Evandre,
 Voyant, au lieu de se défendre,
 Ses Cavaliers lors Fantassins,
 Grands Champions sur leurs Rouffins,
 Mais dont il falloit fort rabattre
 Quand ils devoient à pié combattre;
 Les voyant, dis je, en ce cahos
 Aux Ennemis montrer le dos,
 Puisque leur valeur démontée
 Ne pouvoit être remontée
 En des lieux si fort inégaux,
 Qui les avoient mis sans chevaux;
 Ce Prince dont le cœur enrage,
 Afin d'exciter leur courage
 A faire en cette extrémité
 Vertu de la nécessité,
 Tantôt avec aigreur les crie,
 Tantôt avec douceur les prie:
 Où Diantre fuyez vous ainsi,
 Leur disoit-il, & qu'est ceci?
 Etes-vous engendrez de Lièvres,
 De Biches, de Chevreuils, de Chèvres,
 Ou d'autres pateils animaux,
 Pour me tourner ainsi le dos?
 Hé! de grace, par la mémoire
 De vos faits si brillans de gloire,
 Et par le grand & noble cœur
 De votre Roi, toujours vainqueur,
 Et par cette haute esperance
 Que vous eûtes dès mon enfance,
 Que je marcherois sur ses pas,
 Et ne m'en écarterois pas,
 Et celle que j'ai toujours eüe,
 Que votre ame de gloire émuë

M'aideroit

M'aideroit dans ce beau dessein,
 Qui me brûle aujourd'hui le sein,
 Camarades, tournez visage,
 Et rapellant votre courage
 Venez, & donnons dans ce gros,
 Sans nous laisser charger à dos.
 C'est où, c'est où notre Patrie,
 Dont la gloire seroit flétrie,
 Si nous en usions autrement,
 Veut que nous nous jettions gâiment.
 Ceux qui vous sont si redoutables
 Ne sont ni des Dieux, ni des Diabes:
 Ce sont des hommes comme nous,
 En nombre égaux, sujets aux coups,
 Et dont la peau n'est pas moins tendre,
 Ni la tête plus dure à fendre
 Que la nôtre, si vous voulez
 Leur montrer ce que vous valez,
 D'ailleurs, quand ils seroient des Diabes,
 Et mille fois plus redoutables,
 D'un côté la Mer de ses flots
 Nous enferme: encor si Turbots
 Vous êriez, Esturgeons, ou Rayes,
 Vous vous moqueriez de leurs playes:
 Mais n'étant rien moins que cela,
 Que faire de ce côté-là?
 D'un autre, nous avons la terre
 Si couverte de gens de guerre,
 Qu'on ne fait par où se sauver.
 Il faut donc ou vaincre, ou crever;
 Car Mort-de-Mahom! quelle voye
 Pour se pouvoir jeter dans Troye?
 A cela Pallas s'étant tû,
 Pour animer par sa vertu
 Encor mieux que par sa parole,
 Il va, comme un Faucon qui volè,
 Fondre au milieu des Ennemis.
 Le premier à mort par lui mis
 Fut le fort Lagus, qui de terre
 Levant une pesante pierre,

412 II. SUITE DU VIRGILE

Afin de lui casser le cou,
 Reçut de lance un puissant coup,
 Où des vertebres de l'échine
 L'Apophyse pointuë incline;
 Cela veut dire, en plus clairs mots,
 Tout droit dans l'épine du dos,
 D'où le Prince, tête baissée,
 Bras tendus, & jambe avancée,
 Voulant son arme dégager,
 Hisbon s'en vint pour le charger,
 Et l'immoler d'un coup d'espade
 Aux Manes de son Camarade:
 Mais l'intrepide Jouvenceau,
 Tirant son glaive du fourreau,
 D'une roide botte imprévüë,
 Lui perçant le poumon, le tuë.
 Puis il donne sur Helenus,
 Ou, selon d'autres, Strénius,
 Et sur le paillard Anchemole,
 Qui par l'excès d'une amour folle,
 Que sa Belle-Mere en son sein
 Avoit fait naître sans dessein,
 Une nuit avoit osé faire
 Des cornes à Monsieur son pere,
 En surprenant la chasteté
 De cette innocente Beauté;
 Et pour éviter la colere
 De ce triste & terrible Pere,
 Qui mille fois l'eût dévoré,
 Chez Turne s'étoit retiré.
 Ensuite son glaive homicide
 Attaque Tymber & Laride,
 Coup'e admirable de jumeaux,
 Mais jumeaux tellement égaux
 Que même le Pere & la Mere
 S'y trouvoient trompés d'ordinaire:
 Si bien que lors qu'on appelloit
 Laride, quand Tymber vouloit
 Il se présentoit pour son frere:
 Et Laride, tout au contraire,

Lors

Lors que Tymber on appelloit,
 C'est moi, disoit-il, s'il vouloit.
 Ils faisoient souvent de ces pieces,
 Quand ils étoient dans leurs lieffes :
 Mais Tymber, ayant mérité
 Une fois d'être épouffeté,
 Pour avoir dit à la Suivante
 Qu'elle étoit Putain putinante;
 Que sçait-on s'il n'étoit pas vrai?
 Quoiqu'il en soit, le Pere outré,
 Et peut-être ami de la Fille,
 Qui passoit pour plus que gentille,
 Voulut sur le pauvre Tymber
 Faire sa colere tomber,
 Et lui mettre en sang le derriere;
 Mais lui sur son innocent frere
 S'étant excusé hardiment,
 Et ce frere semblablement
 Sur lui; de peur de se méprendre,
 Les voyant si bien se defendre,
 Le Pere, incertain & douteux,
 Lequel est-ce, dit-il, des deux,
 Parlant à la Belle offensée?
 Mais elle bien embarrassée,
 Je ne le sçai pas bien, ma foi,
 Répondit-elle; mais je croi
 Que c'est Tymber, montrant Laride;
 Ce qui fit faire mainte ride
 Au nez de Monsieur, qui se prit
 Pour-lors à rire, & qui tant rit,
 Et Madame, à l'erreur présente,
 Un Page, & même la Suivante,
 Que l'on n'a jamais tant oui
 De ho, ho, ho, & hi, hi, hi,
 Quand la Déesse de Cythere
 Fit un si beau gars de Moliere;
 De maniere qu'ayant bien ri,
 Mes Enfans, dites grand merci
 A votre grande ressemblance,
 Dit le Pere, & que telle offense

414 II. SUITE DU VIRGILE

Ne vous avienne plus jamais ;
Car, sur mon Dieu, je vous promets
De vous fesser de compagnie,
Si jamais cette villenie
Sort de la bouche d'un des deux.
Pour contenter les curieux,
J'ai voulu finir cette histoire,
Que l'on pourra, si l'on veut, croire.
Tant y a que ces deux Jumeaux
Etoient si tellement égaux,
Que deux Perles Orientales
En un Collier sont moins égales :
Mais Pallas, qui les attaqua,
Mieux que pas un les distingua,
Et fit voir dans leur ressemblance
Une fâcheuse difference,
Dont, si ce n'eût été Pallas,
Je ne me consolerois pas ;
Car de sa flamboyante épée
Ta tête, ô Tymber, fut coupée,
Et ta droite pareillement,
O Laride, à qui vainement
Elle saute, pour se rejoindre,
Et semble pour son vainqueur poindre,
De ses doigts mouvans rechercher
Le fer qu'elle vient de lâcher.
Alors la Troupe d'Arcadie,
Par ce grand exemple enhardie,
S'arme contre les Ennemis,
Et le desespoir d'avoir pris
Si legerement l'épouvante,
De moitié leur valeur augmente.
Lors d'un dard contre Ilus jetté,
Pallas, au carnage excité,
Transperce & renverse Rhetée
De sa Cariolle, emportée
Par deux forts Chevaux, qu'il fessoit,
Comme le pauvretraversoit
Pour s'esquiver & se défaire
De Tyre, & de Teutras son frere :

Ce qui n'allongea guère plus
 Le sort du malheureux Illus;
 Car un moment après la vie
 Par ce Prince lui fut ravie.
 Comme lors que pour se vanger
 Quelque pernicieux Berger,
 Si-tôt qu'il voit le vent propice
 A bien seconder sa malice,
 Dans une Forêt met le feu,
 Qu'il fait brûler en plus d'un lieu:
 Soudain du Châtaigner au Chêne,
 Du Chêne au Til, du Til au Fiêne
 La flâme avide, le jettant
 Par toute la Forêt, s'étend;
 Et le maudit Berger, bien aise,
 Sur un Roc qui lui sert de chaise,
 Voit triompher jusques aux Cieux
 Le feu des bois victorieux.
 Ne plus, ne moins, de sa Patrie,
 Pour vanger la gloire amoindrie
 Par la fuite infame des siens,
 Le Prince des Arcadiens,
 Par sa bravoute & son langage,
 Ayant allumé leur courage,
 Les voit d'une commune ardeur
 Secourir sa rare valeur.
 Mais Haleze, un franc Diable à quate,
 S'en vient contr'eux pour les combattre,
 Le corps couvert de son bouclier;
 Et de son froudroyant acier,
 Des trois premiers coups qu'il desserre,
 Il pourfend, tronque & met par terre
 Ladon, Demodoque & Ferés:
 A Strymonius puis après
 D'un revers la droite il enleve,
 En lui disant qu'il la releve:
 Enfin, s'adressant à Thoas,
 D'une pierre il le jette à bas,
 Et lui fait en mainte parcelle
 Voler le crane & la cervelle.

Son Pere, d'Haleze j'entens,
 Le Nostradamus de son temps,
 Regardant son fils à la guerre
 Comme un malheureux pot de terre,
 Et prévoyant qu'il se perdrait
 Aux premiers combats qu'on ferait,
 Si jamais les sons de Bellone
 Excitoient son humeur felonne,
 Pour éviter ce déplaisir,
 Qui l'eût aussi-tôt fait gésir,
 Car il fut toujours idolâtre
 De ce fils, quoiqu'acariâtre :
 Mal, commun à maints peres fous,
 Qu'on voit encore parmi nous.
 Hé, Mort de moi ! peut-on mieux faire,
 Lors qu'un enfant est volontaire,
 Et qu'il a tant la guerre à cœur,
 Que de le perdre avec honneur !
 Ou bien, si quelqu'un ne l'assomme,
 D'un Diable en faire un honnête homme,
 En l'envoyant servir son Roi
 Dessous le grand Mars de Rocroi ?
 Car il n'est point de telle école,
 Pour refaire une tête folle,
 Si quelque coup ne la défait,
 Et rendre un jeune homme parfait,
 Comme le métier qui s'enseigne
 Sous le Guidon & sous l'Enseigne,
 Où l'on voit de si belles loix.
 Mais ce Pere, dont je parlois,
 De son enfant craignant la perte,
 Qu'il n'eût pas sans mourir soufferte,
 Pour l'éviter, l'avoit exprès
 Tenu caché dans des Forêts,
 L'occupant à courre des bêtes,
 Les tuer à coups d'arbalètes,
 Et de ses flèches mettre à bas
 Des oiseaux qui n'y pensoient pas :
 Mais si-tôt que le mortel somme
 Eut clos l'œil au pauvre bon homme,

Les Parques au cœur inhumain
 D'abord sur lui mirent la main,
 Et comme elles s'en emparèrent,
 Aux dards d'Evandre le vouèrent,
 Dont son fils le voulant frapper,
 Afin de le mieux attrapper,
 Au Tybre fit cette priere:
 O des Rivieres la Riviere,
 Qui sur un gravier de pur or
 Roules d'argent un pur trésor,
 Guide cette arme, & qu'il te plaise
 De la porter au sein d'Haleze;
 Et je te le proteſte en foi
 De Gentil-homme & Fils de Roi,
 Ce chêne que ta belle eau mouille
 A ta gloire aura ſa dépouille.
 L'oreille de l'humide Dieu
 Ne fut pas bouchée à ce vœu,
 Dont l'eſpoir le raviffoit d'aife;
 Car tandis que le pauvre Haleze
 Paroit avec ſon écuffon
 Un dard volant, qui d'Imaon
 Sans doute alloit être la perte,
 Sa poitrine alors découverte
 Reçut le dur coup du trépas,
 De celui du Prince Pallas.
 Mais à la peur que ce coup donne,
 Lauze, dont la ſeule perſonne
 Valoit bien plus d'un Regiment,
 S'opposant vigoureuſement,
 A la tête des ſiens ſe ruë
 Sur les Ennemis, dont il tuë,
 Abbat leur bouclier, ou rempart,
 Tant c'étoit un rude Soudart!
 Lors maints Jouvenceaux d'Arcadie
 Et maints Toſcans perdent la vie,
 Et vous auſſi, pauvres Troyens,
 Contre leſquels tant d'Argiens,
 A l'attaque de vos murailles,
 Et dans les plus chaudes Batailles,

418 II. SUITE DU VIRGILE

Avoient fait leurs efforts en vain
Pour vous ôter le goût du pain.
Sous deux Chefs égaux les Cohortes,
De tout point également fortes,
Se donnent un choc furieux ;
Et les derniers rangs envieux
De la gloire que l'on remporte
Aux premiers, s'empressent de sorte
Que la foule ne permet pas
De remuer ni dard ni bras.
D'un côté Pallas presse, irrite,
De l'autre Lauze anime, excite :
Tous deux de même âge à peu près,
Tous deux pareillement bien faits,
Et d'une beauté non commune ;
Mais à qui la malle Fortune
Avoit refusé le bonheur
De revoir onc le pais leur ;
Sans pourtant que les Cieux permissent
Que tête à tête ils combattissent ;
Car, quoique fiers, bien-tôt tous deux
En trouverent de plus fiers qu'eux.

Cependant la Nymphe Juturne
Vient avertir son frere Turne,
Qu'à Lauze il faloit du secours :
A quoi disant, ma Sœur j'y cours,
De son char roulant de vitesse,
Des Bataillons il fend la presse ;
Et quand il fut près de Pallas,
Place, dit-il à ses Soldats,
Place, Enfans, & que l'on me voye
Percer les boudins & le foye
A ce tant brave Jouvenceau :
C'est à moi seul qu'un coup si beau
Appartient. O Dieu ! que son Pere
N'est-il ici pour me voir faire,
Lui qui cherit si fort ce fils !
J'en donnerois cent bons Louis.
A ces mots chacun se retire,
Faisant large place au fier Sire ;

Et le jeune Prince ébahi,
 Mon Dieu! *Miserere mei*,
 Dit-il, regardant la stature
 Du haut Turnus & sa posture;
 Et puis remis dans son émoi,
 Par tout le corps de ce grand Roi
 Il roule une farouche œillade,
 Et repousse ainsi sa bravade:
 Ou je serai bien-tôt vanté
 D'avoir terrassé ta fierté,
 Ou si je n'ai pas la victoire,
 D'être du moins mort avec gloire.
 Mon pere, qu'ici tu voudrois,
 N'est pas si mol que tu le crois,
 Et quatre-vingts ans de vieillesse
 N'ont point mis en lui de foiblesse:
 Qu'heureux je sois, ou malheureux,
 Ce Prince est assez genereux
 Pour voir d'une égale maniere
 Mon Char de Triomphe, ou ma Biere,
 Dont les Cyprès surpasseront
 Les plus beaux Lauriers de ton front,
 Si cette lance ou cette épée
 Dans ton sang n'est bien-tôt trempée.
 Ne me menace donc pas tant,
 Prince trop superbe & fendant.
 Après cette fiere réponse
 Le Royal Gars son casque enfonce,
 Et d'un air guerrier se marchant,
 Il se porte au milieu du champ.
 Aussi-tôt d'une froide crainte
 Chacun des siens a l'ame atteinte,
 Et par un soupçon de malheur
 Le sang leur glace autour du cœur.
 Turne alors de son Char s'élançe,
 Leger comme un Basque, & s'avancé
 Contre le jeune Champion.
 Imaginez - vous un Lion,
 Qui du sommet d'une Montagne,
 Dans le milieu d'une Campagne,

Voit à l'écart de son troupeau
 Un jeune & vigoureux Taureau,
 Qui se prépare à la cornade
 Contre son horrible griffade:
 Soudain l'Animal rugissant
 Contre l'Animal mugissant
 Bondit dans la basse planure.
 Voilà justement la peinture
 De Turne, venant sur Pallas,
 Qui croyant ce grand Fierabras,
 A la portée de sa lance,
 Alla le premier tenter chance,
 Et voir si par quelque heureux sort,
 Comme il n'étoit pas le plus fort,
 Il se pourroit tirer d'affaire,
 En abattant son Adversaire;
 Et cependant, levant les yeux
 Vers le brillant Louvre des Dieux:
 Par le bon accueil de mon Pere,
 Et par sa table où tu fis chere,
 Dit-il, & sans dépendre un sou
 Trinquas & briffas tout ton saou,
 Grand Hercule, je te supplie,
 Contre le Roi de Rutulie
 Sers moi de cuirasse & d'écu;
 Et lors que je l'aurai vaincu
 Par ta puissance que j'implore,
 Que cet arrogant Matamore,
 Qui me traite comme un enfant,
 Et s'en croit déjà triomphant,
 De rage répande des larmes
 Me voyant lui ravir ses armes;
 Et qu'avant que ses mourans yeux
 Perdent la lumière des Cieux,
 Ma présence, à ce miserable,
 Soit une présence de Diable.
 A la priere de Pallas
 Le rustre Dieu sourd ne fut pas;
 Et la chere qui lui fut faite
 Par Evandre, après la défaite

De l'Espagnol au triple nez ,
 Et tous ses beaux bœufs emmenez ,
 Représentée à sa mémoire ,
 L'engageoit fort à la victoire
 Du jeune Prince Arcadien :
 Mais n'y voyant pas de moyen ,
 Et Madame la Destinée
 Ayant autre chose ordonnée ,
 Son cœur par un profond soupir
 En témoigna son déplaisir ;
 Et ses vains pleurs qui le trahirent
 Aussi gros que des pois sortirent ,
 Dont il enragea de dépit ;
 Car le Fou des Dieux qui le vit ,
 Lui fit aussi tôt Ribouillette ,
 Disant , mon fils , veux-tu la tette ?
 Et puis l'immortel Jean Doucet
 S'enfuit , & bien-tôt ; car Dieu sçait
 Comme le Drôle eût eû la gratte ,
 S'il fût tombé dessous la patte
 Du rude Hercule , à qui Jupin
 Dit : mon fils , laissez ce Badin
 Qui ne vaut pas votre colere ;
 C'est un fou , que voulez-vous faire ?
 Et puis , ajouta-t'il après ,
 A quoi servent tous ces regrets ?
 Cessez , cessez d'être si tendre ,
 Et d'inutiles pleurs répandre.
 Le temps de la vie est compté ;
 Et rien de sa briéveté
 Ne peut reparer le dommage ,
 Que les vertus & le courage.
 Quoiqu'on en dût être marri ,
 Tant de fils de Dieux ont péri
 Comme les plus viles Canailles
 Devant les Troyennens murailles ,
 Achille , Ascalaphe & Memnon ,
 Et même mon fils Sarpedon ,
 Sans que Thetis , Mars , ni l'Aurore ,
 Ni moi qui puis bien plus encore ,

422 II. SUITE DU VIRGILE

De leurs brefs & rapides jours
Ayons pû prolonger le cours :
Et Turnus aussi - bien que l'autre
N'a qu'à dire sa patenôtre ,
Et se disposer à la fin
Où l'appelle son court Destin.
Cela dit, le Lance - tonnerre
Détourna ses yeux de la terre
Où Turne & Pallas s'apprêtoient
A se montrer ce qu'ils étoient :
Quand celui - ci de violence
Contre Turne darda sa lance ,
Et mit soudain l'épée au vent.
La lance volant cependant
Chut où le corcelet s'attache
Sur l'épaule, & de la rondache
Du grand Turne perçant le bord :
Enfin, avec tout son effort,
Tout le mal qu'elle lui put faire
Fut une écorchure legere.
A quoi Turne, pour le gauffer,
Disant : ma foi, c'est bien lancer,
Prince, de ce beau coup je t'aime,
Mais voi si je ferai de même ;
Il branle un grand dard affilé,
Et l'ayant bien long - tems branlé,
Contre l'Arcadienne Altesse
Il le jette avec tant d'adresse,
Et de force tout à la fois,
Que malgré son triple pavois
Et son épaisse brigandine,
L'arme entre au fond de sa poitrine,
D'où le pauvret la retirant,
Il tombe aussi - tôt, en mourant,
Sur son coup si digne de larmes :
Par leur bruit s'en plaignent ses armes ;
Et sa bouche d'où le sang sort ,
De l'Ennemi la terre mord.
Ecoutez, Troupe Arcadienne,
Dit lors Turne, & qu'il vous souvienn

De

De dire au Pere de Pallas ,
 En lui rapportant son trépas ,
 Que je lui rends un fils insigne ,
 Et dans un état de lui digne :
 Que quelque consolation
 Qu'apporte l'inhumation
 Des défunts à ceux qui survivent ,
 Et quelques honneurs qui la suivent ,
 J'en veux pourtant user en Roi ,
 Et mieux qu'il n'a fait avec moi :
 Qu'ainsi ce corps je lui renvoye ,
 Afin que dessus il larinoye ,
 Et qu'au chant de maint *Libera*
 Il l'enterre comme il voudra :
 Mais que par cette perte amere ,
 En apprenant qu'il n'est plus pere ,
 Il apprendra ce que lui vaut
 D'avoir tant fait manger de rôr ,
 Et donné fils , gens & monnoye ,
 A ses bons Alliés de Troye .
 Après cela le fier Guerrier
 Ote au mort son lourd baudrier ,
 Où des cruelles Danaïdes
 Brilloient en or les Parricides ,
 Brodez à la perfection
 Par le fameux Eurytion ;
 Et gai du butin qui le pare ,
 Il va piaffant & se quarre .
 Ma foi ! dans les decrets divins
 Les hommes sont des Quinze-vingts ,
 Et souvent ils se réjouissent ,
 Et sots qu'ils sont , s'en , orgueillissent ,
 Au lieu de se tenir égaux
 Dans les biens comme dans les maux ,
 De ce qui semble un avantage ,
 Et qui pourtant est leur dommage .
 Un jour viendra que ce Vainqueur ,
 Si satisfait de son bonheur ,
 Et si bouffi de vaine gloire ,
 Maudira butin & victoire .

424 I. SUITE DU VIRGILE:

Et pour animer le vaincu
 Lui voudroient fort souffler au cu,
 Si l'on rendoit aux morts la vie.
 Par une telle soufflerie,
 Sans se soucier si Pallas
 L'auroit sale, ou ne l'auroit pas.
 Cependant, faisant la pleureuse,
 Des siens une troupe nombreuse,
 L'ayant mis sur son écusson,
 Emporte le pauvre Garçon.
 O dieux, quelle douleur amere!
 Quelle gloire aussi pour ton Pere!
 Le premier jour que tu combats,
 Pauvre Prince, on te met à bas;
 Et toutefois après ta perte,
 Tu laisses la Terre couverte
 De corps, l'un sur l'autre entassez,
 Que ta valeur a terrassez.

D'un si grand mal la Renommée
 N'étoit pas encore semée:
 Mais les deux jambes à son cou,
 Un Exprès, courant comme un fou,
 En vint apporter la nouvelle
 Au fils de la belle Immortelle,
 Qui se mit à jurer d'abord
 Comme un Chartier, en disant : Mort!
 Et ce qui suit quand on enrage;
 Et pour conclure son message,
 Il lui dit qu'il étoit grand temps
 De donner secours à ses gens;
 Et que si l'on n'y couroit vite
 Et que l'on n'arrêtât leur fuite,
 Tout s'en alloit turlututu.
 Eneas, l'ayant entendu,
 Part soudain, & de sa rapière,
 Exploite de telle maniere,
 Qu'il met devant soi tout à bas,
 Cherchant le Vainqueur de Pallas,
 Dont le grand cœur & la jeunesse
 A son esprit s'offrent sans cesse,

Et la bonté de son Papa,
 Qui, n'ayant que cet enfant-là,
 Si librement à son service
 En avoit fait un sacrifice:
 Sa table, ses embrassemens,
 Enfin tous ses bons traitemens,
 Vives allumettes de rage
 A ce grand & royal courage;
 Par qui les quatre Sulmons vifs
 Sont arrêtez & faits captifs,
 Et les Ufens en pareil nombre,
 Pour du défunt apaiser l'ombre,
 Et tous huit leur sang épancher
 Dessus le feu de son Bucher.
 Ensuite sur Magus il darde
 Un javelot, dont il se garde,
 En se baissant subtilement;
 Puis s'en venant bien humblement
 Lui ferrer les genoux: la vie,
 Prince, dit-il, je vous en prie,
 Et par les Manes d'Anchises,
 Et par les glorieux progrès
 Que dans ce País de Cocagne
 Doit faire Monseigneur Ascagne:
 C'est pour mon fils plus que pour moi
 Que je la demande, ô grand Roi,
 Et pour mon bon homme de Pe e,
 A qui la leur est bien moins chere.
 J'ai dans une cave enfouis
 Des muids enfoncez de Louis,
 Des vases d'argent, des figures
 De toutes sortes de natures,
 Et quantité de lingots d'or,
 Qui ne font pas un laid tresor.
 Hé! pour cela, je vous en prie
 Derechef, sauvez-moi la vie;
 Car de quoi seriez-vous plus fort,
 Quand vous m'aurez donné la mort?
 Le bonheur ou malheur des vôtres,
 Grand Prince, non plus que des nôtres,
 D'un

426 II. SUITE DU VIRGILE

D'un seul homme ne dépend pas ,
S'il n'est Turne ou bien Eneas.
Quoi ! mon ame seroit gagnée
Par des trésors, repond Enée;
Et si lâchement je vendrois
Un Prince mort, que je voudrois
Racheter de ma propre vie !
Tu sçais mal flatter mon envie;
Garde tes vases pour ton fils,
Tes lingots d'or & tes Louis :
Turne, en tuant celui d'Evandre,
A fait qu'il ne faut plus s'attendre
A trouver chez moi de quartier ;
Et de me venir supplier
Par l'ame de Monsieur mon Pere ,
Et par tout ce que l'on espere
De l'accroissement d'Iulus ,
Ce sont des détours superflus :
Ils veulent tous deux que tu meures,
Bien loin qu'un moment tu demeures
Après l'action de Turnus ;
Dis donc à Dieu ton *In manus*.
A ces durs mots l'Anchisiade
Prend mon Magus par la Salade,
Et le chignon lui renversant,
Quoi qu'il pût dire de pressant,
De sa lame, jusqu'à la garde,
Sans misericorde il le larde.
Et puis ensuite de cela,
Ayant assez proche de là
Rencontré Messire Emonide,
Prélat qui tenoit fort en bride
Les Jansenistes de son temps,
Vêtu d'habits fort éclatans,
Et comme dans un jour de fête
Portant son saint autour de tête,
Duquel mille petits galans,
Moitié rouges & moitié blancs,
De la plus belle nompaille,
Lui pendoient dessus chaque oreille:

A ce beau Sacrificateur,
 Qui servoit Phébus & sa Sœur,
 Le Monarque Troyen s'adresse,
 Le poursuit & si fort le presse,
 Qu'enfin, lui donnant le trépas,
 Il l'immole à son cher Pallas.
 Après quoi Sereste ramasse
 Et met sur son dos sa cuirasse,
 Son écu, son glaive & ses dards,
 Pour en faire un Trophée à Mars.
 Des pauvres Latins, en déroute,
 L'Armée alors s'en alloit toute,
 Sans le vaillantissime Umbron
 Et le Fils du Dieu Forgeron,
 Cécule, dont, bien que l'Histoire
 Ne soit pas fort aisée à croire,
 Puisque Scarron n'en a rien dit,
 L'origine vaut le recit.
 Un grand froid entr'ouvroit les arbres,
 Fendoit les plus solides marbres,
 Et retenant en durs crystaux
 Le cours des plus rapides ea u
 On voyoit rouler les charettes,
 Les carosses & les brouettes,
 Où les bateaux durant l'Eté
 se promenoient en liberté:
 C'étoit du grand Hyver l'année.
 Pour-lors devant la cheminée,
 Où bon feu le froid combattoit,
 La mere de Cécule étoit,
 Qui, rizonnant d'une pincette,
 se chauffoit les genoux seulette.
 Or il avint pendant cela
 Qu'une étincelle lui vola
 dans le sein, bien que quelqu'un dise
 que ce fût dessous sa chemise;
 Et comme environ ce temps-là
 La pauvre Demoiselle enfla,
 Elle fit croire à tout le monde
 Qu'elle n'étoit point une immonde,

Et

428 II. SUITE DU VIRGILE

Et qu'en se chauffant dans son sein
 S'étoit glissé le chaud Vulcain ;
 Et chez l'Antiquité credule
 Voilà comme quoi de Cécule
 La mere ayant couvert son jeu ,
 Il passa pour fils de ce Dieu.
 Qu'aujourd'hui pour les Demoiselles ,
 Qui se lassent d'être pucelles ,
 Une telle credulité
 Seroit bien de commodité !
 Mais parle mieux des Demoiselles ,
 Muse , si tu veux parler d'elles ;
 De moi , je suis leur serviteur ,
 Et de toucher à leur honneur
 Ainsi , ce n'est point ma maniere :
 Ce n'est pas aussi ta matiere ;
 Retourne-y donc au plûtôt ,
 Et parle toujours comme il faut.

Enéas faisoit donc le Diable ,
 Et ce Monarque redoutable ,
 De la maniere dont son bras
 Terrassoit les plus Fierabras ,
 Des Latins s'en alloit sans doute
 Mettre l'Armée en vauderoute ,
 Sans le fils du Dieu Forgeron
 Et le vaillantissime Umbron ,
 Qui firent tant qu'ils rallierent
 Les fuyards qu'ils r'encouragerent.
 Ce que le Phrygien voyant ,
 Il alla contr'eux foudroyant ,
 Et d'un grand coup de ciméterre ,
 Ou de quelqu'autre outil de guerre
 Que laisse à deviner Maron ,
 Il occit rudement Umbron ,
 Qui d'un sabre de trois doigts large
 Venoit d'abattre bras & targe
 Au jeune & valeureux Anxur ,
 Et s'étoit promis pour le sur
 Que par certains mots execrables ,
 Dont il conjura tous les Diables ,

Qui, plus fins que lui, le flattoient
 De grands riens qu'ils lui promettoient,
 Il vivoit encor mainte année,
 Et que du fer du grand Enée,
 Qu'il tenoit pour vaincu, les coups
 Dessus son corps blanchiroient tous.
 Ensuite le Seigneur Tarquite,
 Fils du Dieu qui les bois habite,
 Et de la Nymphé Dryopé,
 D'armes richement équipé,
 Voulant s'opposer au courage
 De ce Prince ardent au carnage,
 D'un coup d'halebarde puissant
 Sa Majesté le relançant,
 De ce grand coup qui lui fracasse
 Et sa rondelle & sa cuirasse,
 Elle le met en tel état,
 Que se voyant hors de combat,
 Sire, dit-il, je vous en prie,
 Quartier, la... mais d'achever vie
 Le pauvre de loisit n'eut pas ;
 Car l'inexorable Enéas,
 De son flamboyant cimenterre,
 Lui fit sauter le chef à terre :
 Puis, roulant son tronc devant soi,
 O des poulets, dit-il, l'effroi,
 Et non pas d'un Prince de Troye,
 Gis maintenant ici la proye
 Et des Vautours & des Corbeaux,
 Si submergé dessous les eaux
 Des poissons tu n'es la pâture ;
 Ce sera là ta sepulture,
 Si le Ciel exauce mes vœux,
 Et jamais près de tes Ayeux,
 Honorez de la sainte Terre
 Et du tombeau qui les enferme,
 Tes os, tes misérables os
 Ne seront placés en repos.
 Cette amère bile jettée,
 Il poursuit le vaillant Anthée

430 II. SUITE DU VIRGILE

Et le preux Lycas, puis il va
 Repousser le brave Numa,
 Et Camerte, à la tête blonde,
 Un des hardis garçons du Monde,
 Et fils du genereux Volscens,
 Lequel, tant en rentes, qu'en cens,
 Isles, Moulins, Etangs, Rivieres,
 Bois, Prez & Terres fromentieres,
 Etoit estimé le Seigneur,
 Des Amycléens le greigneur,
 Et tel qu'ici pour être riche
 Passe le Marechal de Guiche.
 Comme faisoit un fort garçon
 Que l'on appelloit Egéon,
 Qui se servoit d'une centaine
 De mains, & d'une cinquantaine
 Et d'estomacs & de gosiers
 Vomissoit d'horribles braziers,
 Quand ces grands Fous, fils de la Terre,
 A plus grands qu'eux faisoient la guerre,
 Et que celui-ci des premiers,
 Avec cinquante boucliers,
 Sans crainte d'être mis en poudre,
 Alloit insolenter la foudre,
 Et de cinquante braquemars
 Donnoit sur Hercule & sur Mars
 D'une façon déterminée :
 Ainsi chamailloit Maître Enée ;
 De maniere que l'on eût crû
 Qu'en nombre ses bras eussent crû,
 Et que sa lame exterminante
 En eût été seule cinquante,
 Si-tôt que cette arme une fois,
 Frapant Latins & Rutulois,
 Dans leur sang se fut échauffée.
 Contre le Coche de Nyphée
 Tiré par quatre chevaux neufs,
 Du monde les plus ombrageux,
 Ensuite en Geant il arpenle :
 Mais soudain, saisis d'épouvante,

Euf,

Eux, de reculer à grands pas,
 Et jettant mon Nymphée à bas,
 Qui tomba, cu par-dessus tête,
 D'aller comme traits d'arbalète
 Tant que terre les put porter,
 Rien n'ayant sçû les arrêter
 Que les seules rives du Fleuve
 Qui le País Latin abreuve.
 Dans un Char pompeux cependant
 Lucage, faisant le Fendant,
 De sa flamberge nette & claire
 S'en vient, avec Liger son frere,
 Qui conduisoit ce Char doré,
 Par deux gros Danois blancs tiré,
 Dont l'un s'appelloit Janfarine,
 Et son camarade l'Hermine :
 Mais cette action n'étant pas
 Supportable à Maître Eneas,
 La lance à la main il s'avance,
 Et quand ils furent en présence,
 Alors Liger lui dit ces mots :
 Ce ne sont pas là les chevaux
 De ce Fanfaton de Tydide,
 Ni le chariot du Pelide,
 Desquels tu t'es toujours sauvé,
 Alors qu'ils te pensoient crevé,
 Ces beaux Chefs de neige d'Argie :
 Et ce n'est pas de ta Phrygie
 La plaine, celle que tu vois,
 D'où, je ne sçai combien de fois,
 Tu t'es retiré bragues nettes :
 Ici tes affaires sont faites,
 Et notre guerre & ton Destin
 Par nous y vont trouver leur fin.
 Le vain Liger d'une voix fiere
 Gasconnoit de cette maniere,
 Et se faisoit entendre au loin ;
 Mais Enéas, levant le poing,
 Sans rien répondre à ce langage,
 Garde sa lance sur Lucage,

432 II. SUITE DU VIRGILE

Comme ses chevaux il battoit,
 Et qu'au combat il s'apprêtoit,
 En tirant le pied droit derriere,
 Et de cette arme meurtriere,
 Qui de son pavois argenté
 Vient à percer l'extrêmité,
 Lui donnant un grand coup dans l'aine,
 Il le fait rouler dans la plaine.
 Mon pauvre Lucage, ma foi,
 (Dit lors le victorieux Roi)
 Tu serois des moins raisonnables,
 Si, de ta culbute, coupables
 Tu voulois rendre tes chevaux :
 Ce sont deux braves animaux,
 Et qui méritent que l'on prenne
 A les panser autant de peine,
 Et qu'on les nourrisse aussi bien
 Que pas un du Roi très Chrétien.
 Quand ta verge a touché leur fesse,
 Tu sçais avec quelle vitesse
 Ils ont précipité leurs pas,
 Et leur vain ombrage n'est pas
 Ce qui t'a fait quitter ton Coche ;
 Tu t'en dois faire le reproche,
 Et ne pas prétendre à l'honneur
 De passer pour un bon Sauteur.
 Cela dit, le fier Dardanide
 Prit l'Hermine & l'autre à la bride ;
 Et le pauvre Liger, à bas
 Sans armes, lui tendant les bras,
 Genereux Roi, que je reclame,
 Dit-il la crainte dedans l'ame,
 Au nom de votre Majesté,
 Vrai modèle de pieté,
 Et de Monseigneur votre Pere,
 Et de Madame votre Mere,
 Qui vous ont fait, comme je croi,
 De la Terre le meilleur Roi,
 Ne soyez pas inexorable
 Aux prieres d'un miserable,

Lequel en toute humilité
 Demande à votre Majesté
 Qu'elle le laisse vivre encore
 Pour une Belle qu'il adore,
 A laquelle, de sa façon,
 Il désire un petit garçon,
 Qui puisse un jour servir les vôtres.
 Il en vouloit bien dire d'autres,
 Mais Eneas l'interrompit
 Par cette réponse qu'il fit:
 Mon cher Adorateur de Belle,
 Qui crois que ton discours m'emmielle,
 Tu files doux présentement,
 Et ne parles plus fierement,
 Ainsi que tu faisois naguere;
 Mais meurs, poltron, & sui ton frere.
 Disant ces mots, de son pourpoint
 Le bien-aimé moule il lui point,
 Et fait dénicher sa molle ame
 Par le passage de sa lame.
 Le grand Capitaine Troyen
 Par tout le champ Ausonien
 De cette sorte faisoit rage,
 Comme un fier Torrent qui ravage
 Dans la fureur de ses bouillons,
 Bois, cabanes prez & fillons;
 Ou comme un Tourbillon rapide,
 Qui sur la Campagne liquide
 Fait le diantre, & met par morceaux
 Voiles, vergues, mâts & vaisseaux.
 D'autre côté le jeune Iule,
 Que quelques troupes du Rutule
 Retenoient encor dans son Fort,
 Enfin malgré leurs dents en sort,
 A la tête de la Jeunesse,
 Qui, comme sa Royale Altesse,
 Brûloit d'aller joindre Enéas,
 Et d'avoir part à ses combats.
 Cependant Jupiter, en joye
 De voir triompher ceux de Troye,

434 II. SUITE DU VIRGILE

A Junon, qui creve en son cœur,
Vient tenir ce discours moqueur :
Vous ne vous trompiez pas, Madame,
Cette Canaille de Pergame
A la Cyprine pour appui,
Nous le voyons bien aujourd'hui ;
Et vous aviez raison de dire,
Quoique vous fussiez pleine d'ire,
Que les Troyens étoient sans cœur,
Que les périls leur faisoient peur,
Et que c'étoient des gens à battre,
Par les moindres, comme du plâtre.
A quoi Junon dit humblement :
Pourquoi, grand Roi du Firmament,
Renouvellez-vous mes supplices ?
Si j'étois encor vos délices,
Le cœur à vous, le cher Menon,
Et la seule aimable Junon,
Comme autrefois je me suis vûë,
Alors que vous n'aviez de vûë
Que pour contempler mes beautés,
Qui faisoient vos félicités,
Et que vous vous comportiez comme
Doit faire avec sa femme un homme,
Sans aller prendre vos ébats
Avecque celles de là-bas,
Ainsi que tous les jours vous faites ;
Etant puissant comme vous êtes,
Si vous ne vouliez que Turnus
Chassât le Bâtard de Venus,
Et l'envoyât loin d'Ausonie
Chercher à planter Colonie,
Au moins me permettriez-vous
De le dérober à cent coups,
Qui menacent sa Seigneurie
Dans ce combat plein de furie,
Où, nonobstant tout son grand cœur,
Je ne voi pour lui que malheur ;
Et de le rendre, tête entière,
Au bon Seigneur Daune son Pere.

Mais, puisque vous ne m'aimez plus,
 Qu'il meure, le pauvre Turnus,
 Et qu'une malheureuse épée,
 Dedans son pieux sang trempée,
 Vange son Rival aujourd'hui
 De ce qu'il a fait contre lui.
 Toutefois il sort d'une race
 Qui mérite bien quelque grace;
 Car enfin il nous est parent
 A cause de son Pere-grand;
 Et bien souvent la main Royale,
 Plus que pas une liberale,
 A fait courber sous les fardeaux
 De ses dons vos sacrés linteaux.
 A quoi le Monarque des Poles
 Répondit en peu de paroles:
 Madame, si de quelques jours
 Vous ne tendez par ce discours
 Qu'à prolonger la Destinée
 De Turne, qui s'en va bornée,
 Et que vous désiriez de moi,
 De qui vous êtes, sur ma foi,
 Plus qu'aucune Dame chérie,
 Bien qu'à quelques-unes je rie,
 Que pour ce malheureux garçon
 J'en ordonne de la façon:
 Faites par une prompte fuite
 Que la mort pressante il évite;
 Car sans de la fatalité
 Offenser la nécessité,
 C'est jusqu'ici ce qu'on peut faire.
 Mais si deslous cette priere,
 Par un artifice finet,
 Vous cachez un plus grand bienfait,
 Et que vous pensiez que je fasse
 A la guerre changer de face,
 Contre tout l'ordre du Destin,
 C'est vous paître d'un espoir vain.
 Jupin, n'en dit pas davantage,
 Et Junon, ayant le visage

436 II. SUITE DU VIRGILE

Tout en pleurs; Quel mal feriez-vous,
 Lui dit-elle, ô mon cher Epoux,
 Si votre refus, qui me touche,
 N'étant seulement que de bouche,
 Votre obligeant cœur en secret
 Combloit pleinement mon souhait,
 Et confirmoit cent ans de vie
 Au pauvre Roi de Rutulie?
 Mais bien-tôt, si je n'erre fort,
 Une indigne & fâcheuse mort
 Au pauvre est toute certaine,
 O! que plutôt d'une peur vaine
 Je sois déçûe; & s'il vous plaît,
 Changez en mieux ce dur Arrêt,
 Et soyez à mon mal sensible,
 Vous à qui rien n'est impossible.

A peine eut-elle ainsi parlé,
 Que du haut Palais étoilé,
 S'envelopant d'un noir nuage,
 Au bruit d'un violent orage
 Qu'elle excitoit devant ses pas,
 Elle descendit ici bas,
 Où ceux de Troye & d'Hesperie
 Signaloient leur noble furie;
 Puis faisant un Fantôme d'air,
 D'Enée elle lui donne l'air,
 (Image aux yeux émerveillable!.)
 Lui pend un glaive au sien semblable,
 L'orne d'un même baudrier,
 Le coiffe d'un pareil cimier
 Qu'ombrageoit un même panache,
 Lui met au bras même rondache,
 Et comme lui le fait parler,
 Et comme lui le fait aller.
 C'étoit comme ces vaines Ombres,
 Qui, revenant des Pais sombres,
 Vont voletant après la mort;
 Ou comme dans le temps qu'on dort,
 Ces Spectres, ces corps fantastiques,
 Qui viennent des melancoliques

Seduire

Séduire les sens endormis.
 A la tête des Ennemis
 Aussi-tôt le faux Roi de Troye
 Paroit, plein d'orgueil & de joye,
 Et de son glaive & de sa voix
 Brave celui des Rutulois.
 Qui d'un bruyant coup de lançade,
 Répond d'abord à la bravade:
 Mais l'Image, tournant le dos,
 Fuit devant le jeune Héros,
 Qui lors croyant l'ame d'Enée
 De sa valeur abandonnée,
 Le cœur d'allegresse comblé,
 Et d'un frivole espoir enflé,
 Lui dit: où fais-tu, Fils d'Anchise?
 De la Belle qui t'est promise
 Ne quitte pas en froid Amant
 Le bienheureux acouplement.
 Cette Terre, qui par les ondes,
 En tant de courses vagabondes,
 A fait promener tes desirs
 Pour ses douceurs & ses plaisirs,
 Par ce bras te sera donnée.
 Après le Fantôme d'Enée
 De Daune le joyeux Garçon
 Alloit, criant de la façon,
 Et le poussivoit, dague nuë,
 Sans voir que le vent dans la nuë
 Ses allegresses emportoit,
 Et qu'un vain espoir le flattoit.
 De fortune, contre une roche,
 De Massique ancroit là tout proche
 Le Navire: avecque ses aix,
 Pour le rembarquement tous prêts.
 Là l'Image tremblante & pâle
 Drille & cherche le fond de cale;
 Et Turne, de courir après,
 Et de sauter vite les aix:
 Mais à peine le pauvre Sire
 Etoit entré dans le Navire,

438 II. SUITE DU VIRGILE

que Junon le cable en cassa
 Et loin de terre le poussa.
 Cependant l'effectif Enée,
 Avecque une rage obfinée,
 Appelle au combat Turne absent,
 Et de son fer va tout perçant.
 Pour-lors sa mensongere Image,
 Ayant joué son personnage,
 Se foucia peu de chercher
 Un coin où se pouvoir cacher,
 Et se dissipant dans la nuë,
 De Turne détrompa la vüë,
 Pendant qu'un vent, qui s'éleva,
 Au milieu des flots l'enleva.
 Bien surpris de cette aventure,
 Dont il détestoit l'imposture,
 Loin de sçavoir le moindre gré
 A qui des coups l'avoit tiré,
 Alors, vers je ne sçai quel Pöle,
 Hauffant ses mains & sa parole,
 M'auriez-vous cru, grand Jupiter,
 Dit-il, assez démeriter,
 Pour me faire encourir le blâme
 D'avoir fui les coups en infâme,
 Et d'un si honteux châtement
 M'enverriez-vous bien le tourment ?
 Où vai-je, pauvre miserable,
 Dans ce navire détestable !
 Où vai-je, & d'où suis-je parti !
 Et quelle fuite à mon Parti
 M'enleve malgré mon courage !
 Et quel, après ce navigage,
 Rentrerai-je dans ma Cité ?
 Déviendrois-je assez effronté
 Pour revoir les murs de Laurente,
 Le Roi Latin, & mon Infante ?
 Que diront de moi mes Soldats,
 Que je laisse en proye au trépas,
 Et que je vois que l'on renverse,
 Qu'on met en fuite & qu'on disperse,

Et dont les cris, pleins de langueur,
Me percent l'oreille & le cœur ?
Que ferai je ? ou quel précipice
La Terre, à ma honte propice,
Affez creux me peut-elle offrir ?
 Mais suis-je fou de recourir
A la Terre au milieu de l'Onde ?
 Vous donc plutôt en qui je fonde
Mon espoir, Vents impetueux,
Ayez pitié d'un malheureux,
Et jetez ce maudit Navire
Contre les rocs que je désire,
Ou dans des bancs, où je ne sois
Suivi ni de mes Rutulois,
Ni de l'injuste bruit d'un crime
Qui me perd tout-à-fait d'estime,
Et m'ôte l'éclat & l'honneur
Que m'avoit acquis ma valeur !
 Ainsi, plein de melancolie,
 Parloit le Roi de Rutulie,
 Dont les désirs irrésolus
 Alloient comme un flux & reflux ;
 Car le pauvre ne savoit mie
 Si pour une telle infamie
 Il se perceroit les boyaux,
 Ou si dans le milieu des eaux
 Il se jetteroit à la nage,
 Afin de gagner le rivage
 Et se rendre parmi les siens,
 Pour combattre encor les Troyens.
 Quoiqu'ainsi l'on crève, ou se noye,
 Il tenta l'une & l'autre voye
 Par trois fois ; & Dame Junon,
 Disant : non ferez, ma, foi, non,
 De peur qu'il ne perdît son ame,
 Par trois fois arrêta sa lame ;
 Et par trois fois lui dit : tout beau,
 Comme il s'alloit jeter à l'eau.
 Cependant vers les murs d'Ardée,
 Des vents & des flots secondée,

440 II. SUITE DU VIRGILE

Sa Nef vogue, & le pauvre Roi
Se trouve en moins de rien chez foi.

Durant que ces choses se passent,
Jupin, dont les bontez se lassent
D'entendre les noms odieux,
Dont Mezence offenoit les Dieux;
Voulant achever une vie
Qui n'eût jamais été suivie
Du moindre petit repentir,
Rien n'ayant sù le convertir,
Fait succeder au Roi d'Ardée
Ce cruel & maudit Athée,
Qui donne cõme un furieux
Sur les Troyens victorieux.
Mais les Toscans, en qui l'image
De ses cruautez faisoit rage,
Aussi tõt accoururent tous,
Et dans leur violent courroux
De tant de dards ils l'attaquerent,
Qu'on ne fait qu'ils ne le tuerent.
Mais nonobstant tout leur courroux,
Et quoiqu'il fût seul contre tous,
A l'attaque il demeura stable,
Comme un Rocher inébranlable,
Qui, quand les vents les plus méchans
Ont attrapé la clef des champs,
Soûtient, fier au milieu de l'Onde,
Les menaces du Ciel qui gronde,
Et le choc des flots irritez,
Qui le battent de tous côtez.
Dans cette attaque impétueuse
Sa main, d'Hebre victorieuse,
Par terre d'abord le coucha:
Puis d'un grand roc il écacha
La tête du pauvre Latage,
Que le coup prit par le visage;
Et comme Palmus, qui craignoit
Pareil malheur, au pié gaignoit,
D'une jarretade il l'arrête,
Et donne à Lauze son aigrette,

Et son harnois d'or écaillé,
 Dont il fut bien-tôt dépouillé.
 Deux Troyens s'en viennent ensuite
 Lui porter leurs coups, qu'il évite;
 Mais les siens ils n'évitent pas,
 Car il les met tous deux à bas.
 C'étoit le genereux Evante,
 Et Mimas, dont l'Histoire chante
 Qu'il étoit pair & compagnon
 De cil, qui, trop chaud du rognon,
 Pour Helene la belle Dame
 Mit toute sa Patrie en flâme;
 Et que Theano, sa maman,
 Après quelque petit ahan
 Et le bruit d'une petarrade,
 Que lâcha la pauvre malade,
 Voulant faire sortir son fruit,
 Le mit au jour la même nuit
 Que la Fille du Roi de Thrace
 A Priam donna de sa race,
 En accouchant du beau Paris.
 Mais le Destin de ces deux fils,
 Qui s'accordoit en leur naissance,
 Eut enfin cette difference,
 Que dans le lieu de son berceau
 Celui-ci trouva son tombeau,
 Et que l'autre en terre étrangere
 S'en vint chercher son cimetiere.
 Comme quand un Sanglier miré,
 Qui bien long-temps s'est retiré
 Dans les bois dont le Mont Vesule
 Se défend du Soleil qui brûle,
 Et s'est baugé cent & cent fois
 Dans la bourbe & les joncs époïs
 Qui le Lac Laurent environnent;
 Après qu'au bruit des cors qui sonnent,
 Pressé de maint chien acharné,
 Dans les toiles il a donné,
 S'accule, pour se mieux défendre
 Contre ceux qui le veulent prendre;

442 II. SUITE DU VIRGILE

Lors, le voyant se hériffer,
 Nul n'est si sot que d'avancer:
 Mais, craignant sa dent meurtrière,
 Chacun se retire en arrière,
 Et tous, crians affreusement,
 L'attaquent de loin seulement.
 De même en leur juste furie
 En est-il de ceux d'Etrurie,
 Qui, craignans Mezence de près,
 Ne l'affaillent qu'à coups de traits,
 Avec une horrible huée,
 Bien loin d'en venir à l'épée.
 Mais lui comme ce Sanglier,
 Sans jamais son cœur oublier,
 Avec un grincement de Diable,
 Qui faisoit un bruit effroyable,
 Ores à gauche, ores à droit,
 A se tourner est tant adroit,
 Qu'il n'est point de traits qu'il ne trompe,
 Et que son bouclier ne rompe.
 Un certain, Grec de nation,
 Qui d'Acron avoit pris le nom,
 Pour je ne sçai quelle querelle,
 Qui peut-être étoit bagatelle,
 S'étant battu contre les loix,
 Comme on feroit souventefois
 Parmi nous, si de ses Provinces
 Notre Roi, le plus grand des Princes,
 Qui rendra son nom immortel,
 N'avoit banni le fier Duel;
 Et s'en étant fui de la Grece,
 Loin des beaux yeux de sa Maîtresse,
 Qu'il étoit tout prêt d'épouser
 Quand il vint à duellifer,
 Pour faire valoir son mérite,
 S'en étoit venu de Corite;
 Et comme avec force ponceau,
 Tel qu'on n'en vend pas de plus beau
 A l'entrée du Pont au Change,
 Chère couleur de son bel Ange,

Le chef orné d'un haut plumart,
 Vif comme un charbon quand il ard,
 Il parut aux yeux de Mezence
 Encore plus par sa vaillance,
 Que par l'éclat de son ponceau,
 Qu'il voyoit en lui le moins beau,
 De même qu'un Lion avide,
 Quand il se sent le boyau vuide,
 Et qu'il a rodé bien long-temps,
 S'il apperçoit dedans les champs
 Un Chevreuil à jambes legeres,
 Toujours prêt à tailler croupieres,
 Ou quelque grand Cerf de dix cors,
 Le gourmand, ravi d'aïse, alors
 Ouvre une gueule épouvantable,
 Et d'une maniere effroyable
 Hérissant sa tête & son cou,
 Fond sur le pauvre Chevreuil, ou
 Dessus mon grand Cerf, qu'il éventre
 Avecque sa griffe de diantre,
 Et la tete au fond de son flanc,
 Mange sa tripe & boit son sang;
 Ainsi le terrible Mezence
 A travers l'Ennemi se lance,
 Et va tuer le pauvre Acron
 A la tête d'un Escadron;
 Ce qui fit changer de visage
 Même à plusieurs gens de courage,
 Dont Orde, un des principaux,
 Se mit lors à tourner le dos;
 Et bien qu'il ne tint qu'à Mezence
 De l'enfiler d'un coup de lance,
 Toutefois il ne voulut pas
 Lui donner ainti le trépas,
 Croyant que d'un Guerrier insigne
 Cet avantage étoit indigne:
 Mais vivement le poursuivant,
 Il lui prit bien-tôt le devant,
 Et quand ils furent tête à tête;
 C'est à ce coup que je l'arrête,

444 II. SUITE DU VIRGILE

Dit Mezence, lequel d'abord
 Pensoit mettre son homme à mort;
 Mais l'autre, reprenant courage,
 En fut faire un si bel usage,
 Et combattit si vaillamment,
 Que Mezence malaisément
 Remporta sur lui la victoire.
 Après laquelle, enflé de gloire,
 S'étant sur sa lance appuyé,
 Et foulant le vaincu d'un pié;
 Enfin, pourtant voici par terre
 Orodé, ce foudre de guerre,
 Dit-il, d'une assez fiere voix.
 Ce qui fut par le Rutulois,
 Dont ce coup flatta l'esperance,
 Suivi d'un haut VIVE MEZENCE,
 Et relevé jusques aux Cieux,
 De mille éloges glorieux.
 Mais avec toute ta vaillance,
 Repartit Orodé à Mezence,
 Si ceux qui sont prêts de finir
 Voyent clair dedans l'avenir,
 Une épée en ton sang plongée
 Rendra bien-tôt ma mort vangée,
 Et tu n'a pas encor beaucoup
 A te réjouir de mon coup :
 Une aussi fâcheuse disgrâce
 Te suit de près, & te menace,
 Et tu me sembles fort en train
 De m'égalier sur ce terrain.
 A quoi, se prenant à sourire
 Avec un visage plein d'ire,
 Ventre - bieu, c'est par trop jazer
 Et trop vouloir prophétizer,
 Dit Mezence, meurs tout-à-l'heure ;
 Et s'il faut aussi que je meure,
 Et que Jupin ait ce pouvoir,
 Ensuite il me le fera voir.
 Ce disant, afin que plus vite
 L'ame d'Orodé prit la fuite,

De la profondeur de son sein
 Il tira son fer assassin;
 Et tout aussi-tôt d'un dur somme
 La mort assoupit le pauvre homme,
 Et pour jamais ses sombres yeux
 Se ferment aux clartez des Cieux.

Après cela Cédique enferme
 Et met Alcathoüs par terre :
 Sacrator d'un grand coup de dard
 Perce Hidaspe de part en part.
 Rapon de sa flamberge aiguë,
 Le brave Parthenius tuë,
 Avec Orse, le fort garçon,
 Surnommé le petit Samson.
 Messape, comme un La Vallée,
 Sur une jument pomelée,
 Qui couroit & caracolloit
 De la maniere qu'il vouloit,
 D'une impetueuse lançade
 Frappe à la troisième passade.
 Clonius au milieu du sein,
 Jusqu'à le clouer au terrain,
 Où le pauvre, avec sa bête,
 Étoit chü, cu par-dessus tête.
 Ensuite de cette action,
 D'Ecuyer s'étant fait Pion,
 D'un autre (c'étoit Ericate)
 Il larde le foye & la rate;
 Et comme, l'épée à la main,
 Agis s'avancoit, à dessein
 De s'opposer à sa victoire,
 Valere, en qui brilloit la gloire
 De tant de preux dont il sortoit,
 L'abbat tout brave qu'il étoit.
 Salius dessus la poussiere
 Etale aussi de sa rapiere
 Le genereux Antronius :
 Et Nealce, sur Salius
 Donnant, d'un trait qui le culbute,
 D'Antronius venge la chute.

Déjà d'un & d'autre côté
 Mars gardoit tant d'égalité,
 Que l'on n'eût scû, de la victoire,
 A qui des deux donner la gloire :
 Tout attaquoit, tout résistoit ;
 L'on étoit battu, l'on battoit :
 Et la mort la plus assurée
 A la fuite étoit préférée.
 Dans le Louvre du Roi des Dieux,
 A ce combat si furieux,
 Qui ne profitoit à personne,
 Les Dieux eurent l'ame si bonne,
 Qu'oublians toute inimitié
 Ils pleuroient quasi de pitié.
 D'un côté la Reine éternelle,
 De l'autre la belle Immortelle
 Voyoit ce spectacle d'horreur,
 Tandis que la pâle fureur
 Au son des tambours allumée
 Faisoit rage dans chaque Armée ;
 Et rendoit les gens acharnés
 Comme des Démonz incarnés.

Cependant, branlant une lance,
 Mezence fierement s'avance,
 Semblable à l'énorme Orion,
 Quand, puni par Enopion,
 Pour avoir, malgré sa pucelle,
 Voulu s'ébaudir avec elle,
 Il marchoit au milieu des Mers,
 Tourné vers l'œil de l'univers,
 Un Cyclope sur son échine,
 Plus haute encor que l'eau marine,
 Ou, quand la tête dans les Cieux,
 Tant il étoit prodigieux !
 Il apportoit d'une Montagne
 Un grand Frêne dans la Campagne.
 Lors Enéas, qui le guettoit,
 Et qui pas ne lui promettoit
 A la rencontre poires molles,
 Ni de fanfaronnes paroles,

Mais

Mais de ces coups dont Dalencé
 Ne guerit jamais un blessé ;
 Tourne ses pas & sa furie
 Contre ce détestable Impie,
 Qui, le regardant approcher,
 Ne bougea non plus qu'un Rocher ;
 Et d'une lance en l'air jettée ,
 Quand il le vit à la portée,
 Mon dard, dit-il, & toi mon bras,
 Contre ce brigand d'Eneas,
 Qui vient avecque sa gueusaille
 Croquer ici notre volaille,
 Soyez mon secours & mes Dieux,
 Et m'en rendez victorieux.
 Et parlant de Mars en Mezence,
 C'est-à-dire avec insolence,
 Et tout comme si c'eût été
 De paille une Divinité :
 C'est à toi , poursuit ce Sacre,
 A toi, Lauze, que je consacre
 La dépouille de ce Voleur,
 Digne de ta seule valeur.
 Cela dit, il darde sa lance,
 Qui, donnant avec violence
 Dans le bouclier d'Enéas,
 En rejaillit à trente pas,
 Et vient percer le ventricule
 D'un des Camarades d'Hercule,
 Anthon, le genereux Anthon,
 Qui de ce grand coup matador
 (Matador veut dire homicide)
 Tombe au lieu du grand Dardanide,
 Et, mourant, regarde les Cieux
 D'un œil qui sembloit dire aux Dieux :
 Pourquoi, Dieux, de cette maniere
 Me privez-vous de la lumiere ?
 Pourquoi vai-je être à jamais clos
 Pour mon país, ma chere Argos ?
 Car il faut ici faire entendre
 Le pour le service d'Evandre

Le pauvre Anthon avoit quitté
 Ce lieu de lui si regretté,
 Pour s'en venir en Ausonie.)
 Alors, du Roi de Dardanie,
 L'impetueux bras fait voler
 Une javeline dans l'air,
 Dont la roideur épouvantable
 Eût envoyé Mezence au Diable,
 Sans son bouclier à triple airain,
 A triple cuir, & triple lin.
 Toutefois, malgré sa défense,
 Si grande fut la violence
 De l'arme, qu'elle le perça,
 En dans son aine s'enfonça.
 Aussi-tôt le Prince de Troye,
 De voir son sang, ravi de joye,
 Va sur lui, l'épée à la main,
 Pour lui faire jour au boudin.
 Pauvre Luze, quelle blessure,
 Quel supplice, & quelle torture
 Fut ce à ton cœur de deuil outré,
 Quand tu vis ton Pere navré !
 C'est ici, fils extraordinaire,
 Fils par trop digne d'un tel pere,
 Qui larmoyas & qui gémis
 Quand dans cet état tu le vis :
 C'est ici, dis je, Enfant aimable,
 Et d'un naturel si louable,
 Qu'il faut compter à l'avenir
 Pour ton éternel souvenir,
 (Si c'est chose qu'on puisse croire)
 L'action si pleine de gloire,
 Qui fut la cause de ta mort,
 Laquelle certes eut grand tort
 De te venir prendre si vite,
 Sans mieux regarder ton mérite.
 Mezence donc, étant blessé,
 Et par son Ennemi pressé,
 Se voyant près de sa défaite,
 Ne songeoit qu'à faire retraite.

Lors

Lors qu'emporté par son amour :
 Son paure fils s'élançe, pour
 S'opposer au Roi de Pergame,
 Qui de sa redoutable lame
 Alloit tuër le malheureux ;
 Et, se mettant au milieu d'eux,
 Arrête de l'Anchisiade
 La roide & mortelle estocade.
 Incontinent les Rutulois
 Remplissent le Ciel de leurs voix,
 Charmés d'une action si belle ;
 Et tandis que de sa rondelle
 Ce genereux enfant couvroit
 Son pere, qui se retiroit,
 Eux, de mille & mille lançades,
 De charger le Chef des Troades,
 Lequel, enrageant de bon cœur
 De n'être qu'à demi vainqueur,
 Sans s'exposer en temeraire,
 Se tient à couvert, sans rien faire.
 Comme quand il pleut à grands seaux,
 Et que la grêle avec les eaux
 Sur la terre se précipite,
 Chaque Laboureur prend la fuite,
 Chaque Berger & Voyageur,
 Et, se cachant à la faveur
 De quelque falaise élevée,
 Ou de quelque roche cavée,
 Attend la fin du mauvais temps,
 Et que, les rayons élatans
 De Phébus au riant visage
 Ayant dissipé le nuage,
 Il puisse achever son travail,
 Reprendre le soin du bétail,
 Et continuer son voyage :
 Ainsi, tant que dure l'orage
 Des coups, & que de toutes parts
 Enée est accablé de dards,
 Il se tient tapi sous sa targe,
 Essuyant toute la décharge.

450 IL SUITE DU VIRGILE:

Et comme Lauze cependant
 Faisoit un peu trop le fendant,
 Croyant la victoire gagnée:
 Pauvre Prince, lui dit Enée,
 A quel danger t'exposes-tu?
 Ne crains-tu point d'être battu?
 Et, si tu n'étois las de vivre,
 Oserois-tu bien me poursuivre
 Avec tant de temerité?
 Tu te pers par ta piété,
 Qui séduit ton jeune courage;
 Crois moi, retiens-le davantage
 De l'invincible Phrygien,
 Cet avertissement, & rien,
 Ne furent qu'une même chose
 Au trop inconsidéré Lauze,
 Qui de plus en plus l'irrita,
 Et si fort l'impatienta,
 Que d'un rude coup de rapiere,
 Perçant sa rondelle legere,
 Et sa veste d'or de Milan,
 Riche ouvrage de sa Maman,
 Il la lui plongea dans le foye.
 Il ne fallut point d'autre voye
 Pour faire exhaler son esprit:
 Son sang sortit, la Mort le prit,
 Et sa pauvre ame murmurante
 S'envola, triste & mécontente
 D'abandonner si tôt un corps
 En qui luisoient tant de trésors.
 Mais dès que le pieux Enée
 Vit sa face à la mort tournée,
 La compassion le roucha:
 De sa victoire il se fâcha,
 Et, tendant sa main secourable
 A ce pauvre enfant déplorable,
 Qui lui faisoit voir le portrait
 De ce qu'à Troye il avoit fait,
 Quand au travers de mille lames
 Il sauva son Pere des flâmes;

Cher Prince , dit-il d'une voix
 Aussi triste que son minois,
 Que puis-je à ta valeur insigne
 Donner maintenant d'assez digne ?
 Tout ce que je puis, brave Enfant,
 Qui tout vaincu meurs triomphant,
 C'est que je te laisse tes armes,
 Dont ton cœur avoit fait ses charmes,
 Et qu'aux Manes de tes Parens,
 Si c'est ton souci, je te rens.
 Console-toi, mon pauvre Lauze,
 De ta mort, par sa propre cause;
 Que seroit-ce, si tu crevois
 De la main de quelque Grivois ?
 Mais mourir de celle d'Enée,
 Est il plus belle Destinée ?
 Cela dit, voyant que les gens
 De Lauze étoient peu diligens
 A relever son corps de terre,
 Messieurs, il semble que de pierre
 Ou de bronze vous soyez tous,
 Leur dit ce grand Roi, de courroux;
 Est-ce ainsi que chacun s'approche
 Pour m'aider ? Après ce reproché
 Il souleve ce pauvre corps,
 Qui, jettant force sang dehors,
 Gâtoit d'une horrible souillure
 L'or de sa belle chevelure.

Cependant Mezence, arrêté
 Sur un bord du Tybre écarté,
 Lavoit & nettoyoit sa playe,
 Et sous une fraîche futaye,
 Contre un tronc d'arbre s'étendoit,
 Pendant que son casque pendoit
 A l'écart aux branches d'un Orme,
 Et que son bouclier énorme
 Se reposoit dessus le pré.
 Vous l'eussiez vû lors entouré
 De ses gens, faisant triste mine,
 La barbe dessus sa poitrine,

452 H. SUITE DU VIRGILE.

En Disciple de Saint François,
 Et le sein en Faucon pantois,
 Chercher à reposer sa tête.
 Si son esprit étoit en fête
 On le peut juger aisément :
 Il s'enqueroit à tout moment
 De son fils, & l'inquiétude
 Qu'il avoit qu'un Ennemi rude,
 Comme le vaillant Phrygien,
 Ne lui ravit ce cher soutien,
 L'unique espoir de sa vieillesse,
 Lui faisoit devers lui sans cesse
 Envoyer Courrier sur Courrier.
 Mais, de loin entendant crier
 D'une assez lugubre maniere,
 Ah ! ventre, je ne suis plus pere,
 S'écria-t'il, mon fils est mort,
 Il n'en faut point d'autre rapport.
 En effet, tôt-après la chose
 Se prouva par le corps de Lauze,
 Que les siens, les larmes aux yeux,
 Poussans leurs plaintes jusqu'aux Cieux,
 Rapportoient dessus sa rondache.
 Soudain les cheveux il s'arrache ;
 Je me trompe, Virgile écrit
 Que de poussiere il les couvrit,
 Comme on faisoit en tels desastres.
 Puis il leva ses mains aux Astres,
 Et, sur son enfant se jettant,
 Il dit ces mots en sanglottant :
 Comment, cher sujet de mes larmes,
 La vie a-t-elle eû tant de charmes
 Pour ton pere, qu'il ait souffert
 Qu'au combat tu te sois offert,
 Pour prodiguer ainsi la tienne,
 En voulant défendre la sienne ?
 Faut-il que pour me conserver
 Tu te sois ainsi fait crever,
 Et que je vive d'une vie
 Qu'un excès d'amour t'a ravie ?

Hélas ! à quel comble d'ennuis,
 Pauvre malheureux que je suis,
 Vois-je ma fortune réduite
 C'est à cette heure que ma fuite
 Et mon exil se font sentir
 A mon cœur, plein de repentir:
 Et ma playe à cette heure est telle
 Qu'il n'en est pas de plus mortelle.
 Il est vrai que j'ai mérité
 Ce malheur par ma cruauté;
 Mais, cher fils, étois-tu coupable;
 Et le Ciel n'est-il pas bien Diable,
 Si le Ciel a pouvoir sur nous,
 De faire tomber son courroux
 Dessus l'innocent de mon crime,
 Et de s'en faire une victime?
 C'est moi seul qui devois périr,
 Moi seul qui devois encourir
 Les peines que ma barbarie
 Devoit à toute l'Etrurie.
 J'aurois, j'aurois de tout mon cœur
 Soumis ma vie à la rigueur
 De mille morts-les plus cruelles,
 Pour satisfaire mes Rebelles.
 Je vis cependant, & mon fils
 Se présente à mes yeux, occis;
 Et de ses rayons que j'abhorre
 L'Astre du jour m'éclaire encore
 Après un semblable malheur!
 Mais si par ma lâche douleur
 Je ne puis perdre sa lumière,
 Je la perdrai d'autre manière,
 Et bien-tôt. En disant ce mot,
 Dessus son malade-gigot
 Le Toscan se leve de rage,
 Et, faisant voir que son courage
 Etoit au dessus de son mal,
 Se fait amener son cheval.
 Or cet Animal, dit l'Histoire,
 Etoit son plaisir & sa gloire,

Et

454 II. SUITE DU VIRGILE

Et c'é toit sur ce Palefroi
Qu'il jettoit l'allarme & l'effroi,
Et revenoit de chaque guerre
Redouté comme le Tonnerre,
Après cent bataillons forcez
Et cent escadrons enfoncez.
Quand donc cet Animal fut proche,
Lui qui n'étoit pas cœur de roche,
Mais qui s'attristoit & souffroit
Du mal que son Maître enduroit ;
Car jamais bête ne s'est vüe
D'un meilleur naturel pourvüe ;
Mezence lui dit ces beaux mots :
Cher Rhebe, l'honneur des chevaux,
Après tant de palmes gagnées
Et tant de fameuses journées,
Qui comme moi t'ont honoré,
Assez notre vie a duré,
Si dans ce Monde miserable
Il se trouve rien de durable ;
Il faut donc, brave Palefroi,
Qu'aujourd'hui, vainqueur avec moi,
Tu remportes de sang baignée
La dépouille & le chef d'Enée,
Et que nous vengions mon fils mort :
Ou si vain étoit notre effort,
Que notre vie y soit laissée ;
Car pour croire que ta pensée
Fût d'être à pas un Phrygien,
Je te sçais trop Cheval de bien
Et d'honneur, & mettrois ma tête
Que, si quelqu'un étoit si bête
Que de t'affourcher, tu ferois
Tant de bonds & si fort rûrois,
Qu'il ne lui prendroit plus envie
De te r'affourcher de sa vie,
Si sa vie il pouvoit sauver
Et de sa chute relever.
Après un semblable langage
Qui tenoit peu de l'homme sage,

(Car qui Diable, avec son cheval,
 S'amuse à faire le moral,
 Et réfléchir sur le court terme
 Des choses que ce Monde enferme ?)
 Il prit les rênes de Rhebus,
 Qui ne songeoit ni moins, ni plus,
 A sa ridicule Morale;
 Et ce brave fils de Cavale,
 Au montoir comme un mouton doux,
 Reçut son cher Maître à genoux,
 Qui, dards en main, & casque en tête,
 Partit comme un trait d'arbalète,
 Les yeux allumés de fureur,
 Par un mouvement de douleur,
 D'amour, de honte & de courage,
 Qui dans son ame faisoient rage;
 Et quand il se fut emporté
 Avec cette rapidité
 Au milieu des troupes Troyennes,
 Jurant d'exécrables Mordiennes,
 Telles qu'il en sort dans l'Enfer
 De la gueule de Lucifer,
 Ou de l'ame la plus damnée;
 Il défia le grand Enée,
 Et le défia par trois fois,
 En l'appellant à haute voix.
 Dieu sait si du Prince de Troye
 Le grand cœur fut touché de joye,
 Quand cet Ennemi l'appella,
 Et s'il ne dit pas: me voilà.
 Etant donc tous deux en présence:
 Qu'ainsi soit, dit plein d'assurance
 Enéas, le grand Jupiter
 Et Phébus veillent m'assister,
 Et seconder la forte envie
 Que j'ai d'avoir bien-tôt ta vie;
 Voi comment tu la défendras
 Contre la valeur de mon bras.
 En disant ces mots il s'avance,
 Pour lui porter un coup de lance;

Mais

456 II. SUITE DU VIRGILE

Mais le Toscan, ah ! maupiteux,
Dit il, s'il en est sous les Cieux,
Ayant mis mon fils à la biere,
L'ayant percé de ta rapiere
Comme un cruel Turc, à quoi bon
Me menacer de la façon ?
Par ce seul defastre à ma perte
Tu trouvois une voye ouverte,
Et du coup dont mon fils est mort
Tu pouvois achever mon sort ;
Mais ne crois pas pour ce langage
Que j'apprehende davantage :
Je ne crains ni Diables, ni Dieux,
Et ne voudrois à pas un d'eux,
Tant le trépas me fait envie,
Demander un moment de vie :
Tu ne me vois ici venir
Que pour trouver à la finir :
Mais auparavant je t'apporte
Ce present. Parlant de la forte
En arriere il leve le bras,
Et lance un dard sur Enéas,
Puis un second, puis un troisiéme,
Et le tout d'une force extrême,
Faisant de loin caracoller
Son cheval, qui sembloit voler.
Mais du Troyen la forte targe
Souûrint cette rude décharge ;
Et ces trois dards en vain jettés
Y resterent tous trois plantés.
Par trois fois, courant sur la gauche,
Autour de son homme il chevauche,
Afin de l'attraper sans vert,
C'est-à-dire en lieu decouvert ;
Mais à mesure qu'il tournoye,
Aussi fait le Prince de Troye,
Qui semble, avecque son pavois
Lardé de dards, mouvoir un Bois,
Non pas taillis, mais de fûtaye,
Comme ceux de Cruye & de Laye,

Tant ils étoient démesurés
 Tout ces nombreux bâtons ferrés;
 Quelques-uns desquels il arrache,
 Pour en décharger sa rondache,
 Qui lui pesoit trop sur le bras
 Et lui causoit de l'embarras.
 Mais se voyant, le pieux Sire,
 Fort en danger d'avoir du pire
 Dans un combat tant inégal,
 Etant à pié, l'autre à cheval;
 Et fâché sous la défensive
 De tenir sa valeur captive,
 Et de ne faire autre métier
 Que tirer de son bouclier
 Les dards dont le chargeoit Mezence;
 A la fin, perdant patience,
 Il sort de garde, & fait voler
 Un javelot qui siffle en l'air,
 Et va fraper Rhebe à la tête.
 Incontinent la pauvre Bête
 Se cabre de vive douleur;
 Puis, ruant avecque roideur,
 Son bon Maître elle desarçonne,
 Tout ainsi qu'une autre personne,
 Et, l'étendant sur le terrain,
 Y donne aussi-tôt du chanfrein,
 Et l'embarasse sous sa chute,
 En faisant sur lui la culbute.
 Lors les Latins & Rutulois
 De fraper l'air d'horribles voix,
 Et les Toscans & ceux de Troye
 D'une clameur pleine de joye;
 Et Messire Enéas soudain
 De courir sus, glaive à la main.
 Puis, de ce terrible Mezence
 Est-ce là toute la vaillance?
 Dit-il après, en l'abordant;
 Est-ce là ce brave Fendant,
 Ce grand Capitaine Fracasse?
 A ces mots, joints à la menace,

458 II. SUITE DU VIRGILE

Le Toscan, à soi revenu
 Du rude choc qu'il avoit eu,
 Qui lui fit devant les prunelles
 Passer mille & mille chandelles,
 Et levant tristement les yeux
 Vers le dôme azuré des Cieux ;
 Pourquoi, dit-il, dur Adversaire,
 M'insulter de cette manière ;
 Et pourquoi me menacer tant
 D'un coup dont je mourrois content,
 Et finirois sans vitupere
 Ma trop enuyeuse carrière ?
 Je ne prétens pas échapper
 Du fer dont tu me veux frapper :
 Venant au combat, mon envie
 N'étoit rien moins que pour la vie ;
 Et mon fils, s'exposant pour moi,
 N'a point fait ce pacte avec toi,
 Que par la perte de la sienne
 Tu dusses épargner la mienne.
 D'une chose tant seulement
 Je te veux prier instamment,
 (Si les Vainqueurs sont exorables
 Aux prieres de mes semblables,)
 C'est de permettre que mon corps
 Ait les honneurs qu'on rend aux morts,
 Et d'empêcher que mes Rebelles
 Ne le découpent par rouelles,
 Et, pour le priver du tombeau,
 Ne le dispersent à vau l'eau,
 Ou ne s'en fassent des grillades,
 Des hachis & capilotades ;
 Car je sçai que dans leur fureur
 Ils me mangeroient de bon cœur ;
 Mais sauve m'en, je t'en conjure,
 Et me rens, à la sepulture,
 Le compagnon de mon fils mort,
 De qui je veux suivre le sort.
 Cela dit, d'une ame constante
 Sa gorge au Vainqueur il presente ,

TRAVESTI. LIV. X. 459

Et du coup mortel qu'il reçut
Ce Diable à tous les Diables fut,
Et commença lors à connoître
L'Arbitre & le Souverain Maître
Et de là-haut, & d'ici bas,
Qu'en vivant il ne connut pas.

Fin du dixième Livre.



V 2

TES-



TESTAMENT
DE MONSIEUR
SCARRON,

En Vers burlesques.

IL n'est plus temps de rimaillet,
On m'a dit qu'il faut détaller :
Moi, qui suis dans un cul de jatte,
Qui ne remuë ni pied ni patte,
Et qui n'ai jamais fait un pas,
Il faut aller jusqu'au trépas.
Je ferai pourtant ce voyage,
Ce me semble, d'un bon courage,
Car la rigueur de mon tourment
Adoucit fort mon monument :
Je ne crains les eaux du Cocite,
Pourvû que la goutte me quitte,
Et que je trouve du repos.
Mais quand je vois cette Atropos,
Et que mon mal est sans remede,
Je la trouve encor bien plus laide
Et bien plus affreuse que moi.

Dieux !

TESTAM. DE Mr. SCARRON. 461

Dieux ! que c'est une dure loi !
Je n'y trouve rien de burlesque,
Rien de plaisant, rien de grotesque.
Si ce n'étoit qu'assûrément
Je passerois pour un Normand,
Je me dédirois bien encore
A voir la mort, qui tout dévore :
Je resterois dans mon grabat,
Sans manchettes, ni sans rabat,
A composer quelques sonnettes,
Tant cette vie a d'amourettes.
Mais un Medecin très-méchant
M'a dit en son funeste chant,
Comme oiseau de mauvais augure,
Qu'il falloit payer à Nature
Le tribut, Vendredi prochain ;
Ainsi j'ai signé de ma main
Mon Testament en ce langage,
Que je vous ai laissé pour gage.

T E S T A M E N T .

AU nom d'Apollon, mon Seigneur,
Moi Scarron, malheureux Rimeur,
Sain d'esprit, de corps bien malade,
Prêt de la mortelle estrapade,
Ne voulant mourir intestat,
Tout ainsi comme un Apostat ;
J'ai déclaré devant les Muses,
Sans dol, ni sans fard, ni sans ruses,
Mon Ordonnance en équité,
De ma dernière volonté :
C'est à sçavoir (mot de Notaire,
Ici pourtant fort nécessaire)
Que je dispose de mes biens,
Non en faveur des enfans miens :
Car ce m'est bien de la disgrâce
De ne laisser point de ma race ;
Mais en faveur de mes amis.
De ce peu que le Ciel a mis

Légalemment sous ma puissance,
 J'en fais ici reconnoissance,
 C'est - à - dire differens dons,
 Selon que je les ai cru bons.
 Premièrement je donne & legue
 A ma Femme, qui n'est pas begue,
 Pouvoir de se remarier,
 Sans aucun dessein pallier,
 De crainte d'un plus grand desordre;
 Mais pour moi je croi que cet ordre
 De ma dernière volonté
 Sera le mieux executé:
 Car il est vrai, malgré moi - même,
 Je lui ai fait faire un Carême
 Qui la doit mettre en appetit;
 Qu'elle en use donc un petit,
 Et que sa sage politique
 N'use pas du paralitique,
 Mais qu'elle jouisse des biens
 Que permettent les sacrés liens.
 Mais, si quelqu'autre Epoux l'aproche,
 Qu'elle ne fasse point reproche
 Des Vertus du premier Mari,
 Pour rendre le second mari.
 Du reste, selon la coûtume,
 Si Dieu m'envoyoit un Posthume
 Quelque temps après mon trépas,
 Ce que pourtant je ne crois pas,
 Soit à Neveux, soit à Nièces,
 Lors je revoque mes largesses.
Item, à mon ami Loret
 Je donne un Muid de vin clairer,
 Qui m'a cent fois sauvé la vie,
 Pour boire à sa première envie,
 Se souvenir du bon Scarron,
 En faisant rôtir le maron;
 Ma Pie qui des mieux caquette,
 Aussi pour joindre à sa gazette.
Item, par liberalité,
 Cinq cens livres de gravité

A l'un & à l'autre Corneille,
 Pendant qu'ils chanteront merveille;
 Et mon jardin sur l'Hélicon,
 Qui rapporte un fruit bel & bon,
 Semé des plus belles pensées
 Que Phébus ait jamais tracées.

Item au sieur de Boisrobert,
 Que l'on ne prend jamais sans verd,
 Cent livres de Galanteries,
 Et quatre cens de Menteries,
 Et des Secrets prodigieux

Que notre Art produit en tous lieux:
 Comme par les Eaux de jouvence
 Remettre les Vieux en enfance,
 Donner une vive beauté

A l'affreuse difformité,
 Faire un Louvre d'une cabane,
 D'une Coureuse une Susanne,
 D'un Folâtre en faire un Caton,
 Et d'un gros âne un Ciceron:

Quelque chose de plus encore,
 Peser le Vent, blanchir un Maure,
 D'une Farce en faire un Sermon,
 Et canoniser un Démon,

Prédire les choses futures,
 Grossir ou moindrir les Figures,
 Faire un nouveau Calendrier,

Et d'une Buse un Epervier,
 Faire un Liberal d'un Avare,
 Comme d'un Sot un Homme rare,
 Un Alexandre d'un Poltron,
 Et d'un petit Nain un Tiphon.

Item, au sieur de Benferade
 Quatre cens livres de Pommade,
 Avecque quatorze quintaux
 De Sonnets & de Madrigaux,
 Et la plus belle Melodie
 Qu'ait jamais inventé Thalie;
 Epigrammes, Odes, Ballets,
 Epithalames, Triolets.

464 T E S T A M E N T

A Moliere le cocuage ;
Au gros Saint-Amant, du fromage,
A prendre sur le Milanois,
Le Parmesan ou Modenois ;
Et pour la Roine ridicule
Une très-favorable Bulle.
Item, je legue au sieur Quinault,
Sur le Trésorier Guenegault,
Six cens livres d'Entoufiaime,
Avec la doctrine d'Erasme ;
La fierté des Vers empoulés,
Dans des Actes bien enrôlés.
Et comme un esprit charitable
Doit assister un miserable,
Je donne au Poëte crotté
Deux cens livres de Vanité,
Pour contenter sa passion,
Une feinte approbation
De ses plus ridicules Oeuvres ;
Car il avale des couleuvres
Autant qu'on lui reprend de vers,
Tant il a l'esprit à l'envers.
Mais je ne fais qu'un don funeste
A cette épouvantable peste,
Au satyrique hors de propos,
Et perturbateur du repos,
Empoisonneur d'eau d'Hipocrene,
Je donne & legue la Grangrene,
La Fièvre quarte, le Haut mal,
Le Farcin même du cheval :
Et, comme à moi, Gouttes bien rudes,
Qui tourmentent les fous & prudes ;
Ma chaire & mon infect bassin,
Au fort ignorant Medecin,
Avec que tous les maux encore
De cette boîte de Pandore,
D'un jaloux le fâcheux tourment
Qui le ronge éternellement.

CODICILLE.

MAis pour n'user point d'apostille
Pour beaucoup que j'avois obmis,
Je fais ici mon Codicille
Pour mes plus confidens amis.



Ce sont ceux de l'Académie
Où brillent les esprits du temps,
Dont ma Muse étoit tant amie ;
Je veux tous les rendre contents.



Autant Poëtes qu'Orateurs,
Je donne quantité déloges
A ces illustres Correcteurs,
Sans qui nous serions alobroges.



Je donne un fort bel équipage
Au Cottin, Testin, Balesdens,
Pour bien corriger le langage
De nos Ancêtres ignorans.



La netteté, la politesse,
Pour retrancher le superflu,
Eviter la molle bassesse
Dedans un style résolu.



Pour corriger la Comédie
Et toute maniere d'Ecrits,

Je donne l'Encyclopedie
A ces admirables Esprits.



Pour Pelisson n'est guère en peine
D'être en mon Testament écrit;
Il a fait comme Magdelaine:
Optimam partem elegit.

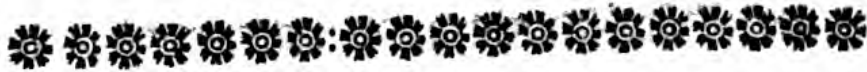


Ainsi je fais nul outrage:
Je donne à tous, selon la loi;
Mais pour achever mon Ouvrage,
Et sous le bon plaisir du Roi,



Je mets librement mon paraphe,
Pour recevoir mes pensions,
De qui joindra mon Epitaphe
A mes dernieres actions.





E P I T A P H E

DE MONSIEUR SCARRON.

Celui qu'ici maintenant dort
 Fit plus de pitié que d'envie,
 Et souffrit mille fois la mort
 Avant que de perdre la vie.



Passant, ne fais ici de bruit,
 Garde bien que tu ne l'éveille,
 Car voici la première nuit
 Que le pauvre *Scarron* sommeille.



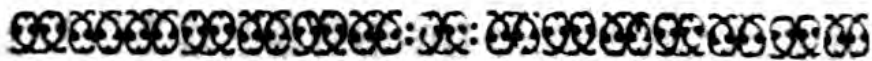
SUR LE PORTRAIT DUDIT

SIEUR SCARRON.

TOi qui vois en cette peinture
 Un plus bel esprit que *Caton*,
 Sous le portrait d'un Avorton,
 Sache, Lecteur, que la Nature
 Mit son pouvoir & son credit,
 Pour rendre parfait cet esprit.



Si bien que dans ce grand génie,
 Ayant épuisé ses trésors,
 Sa puissance se vit finie,
 sans pouvoir achever le corps.



SUR LE MEME PORTRAIT.

A Lors que Nature entreprit,
Par l'ordre du lance-tonnerre,
De faire le plus bel Esprit
Qui fut jamais dessus la terre :



Elle en vint enfin à l'effet ;
Mais, voulant donner davantage,
Pour rendre son Oeuvre parfait,
Au bel Esprit un beau visage,



Le même Jupiter, jaloux
D'un esprit tout rempli de flâmes,
Lui fit cesser, tout en courroux,
La façon de si belles ames.



Et de peur qu'il ne penetrât
Dans les secrets de l'Empirée,
Il lui cria : *Non plus ultra* ;
Il a l'ame assez éclairée.



Soudain la Nature, à ces mots,
Quitta cette imparfaite trogne,
Et de sa chair fit un chaos,
N'osant achever sa besogne.

F I N.



R E.



REMARKS

For the Suite du Virgile Travesti.

A.

Badir.] Priscien dit que c'étoit la pierre emmaillotée que Cybelle fit dévorer à Turne, au lieu de Jupiter.

La Ville d'Aceste.] Segeste en Sicile, où étoit ce Prince qui avoit épousé une Dame Troyenne.

Alcide.] Hercule, du mot Grec *ἄλκις*, qui signifie force; ou plutôt du nom d'Alcée son oncle. Cette sorte de nom s'appelle par les Latins Patronymique, comme tous ceux qui sont formés de celui du père, de la mère, ou d'autres proches.

Amphitrionade.] C'est encore un nom d'Hercule, qui lui est venu d'Amphitryon, son père putatif.

Anchisiade.] Enée, fils d'Anchise.

Thonie.] Contrée de Beotie, où il y avoit une Fontaine, & des Montagnes, dédiées aux Muses.

Des Vertebres de l'épine l'Apophyse pointue de l'épine, &c.] Chacune de ces Vertebres ou os a trois Apophyses; c'est à dire, parties saillantes: sçavoir deux aux côtés, & la troisième au milieu, qui se rabat en pointe sur l'épine qui la suit; & ce sont ces troisièmes qui forment l'épine du dos, & qui en font la justification.

Ardee.] Ville Capitale de Rutulie, où étoit le Palais Royal de Turne.

- Prince d'Ardée, Roi d'Ardée.] Turne.*
Argie.] Contrée de Grece.
Argiens, Argives, Argolides.] Peuples d'Argie.
Argos] Ville Capitale d'Argie.
Le Roi d'Argos & de Mycene.] Agamemnon.
Arisba.] Ville de la Troade.
Afcagne.] Fils d'Enée; il s'appelle auffi Iüle, & patronymiquement Eneïde.
Atrides] Agamemnon & Menelaus, fils d'Atreë.
Le noir Aверne] Aверne est un Lac d'Italie, qui se prend ici pour l'Enfer, dont il étoit crû l'entrée. Auffi étoit il consacré à Pluton.
Aufonie.] C'est l'Italie. Elle a pris ce nom d'Aufon qui en étoit Roi.
Aufoniens] Italiens.
Aymée] Reine du Latium, femme de Latin.

B.

- L** *E fils de la Belle Immortelle] Enée fils de Venus.*
Bellonne] Sœur de Mars, Déesse de la Guerre.
Par Beroë sans Beroë.] Iris sous la forme de Beroë. Qu'on voye le cinquieme Livre du Poëme.
Bord.] Terme de Marine qui signifie Navire.

C.

- L** *E fond de Cale.] C'est le plus creux du Navire.*
Cassandre.] Prophetesse, fille de Priam & d'Hecube.
Le prodigieux Bâtiment du Centaure.] On appelloit ainsi ce Vaisseau, parcequ'il représentoit sur sa poupe ce Monstre moitié homme & moitié cheval.
Cerf de dix cors.] C'est un Cerf qui a sa sixième tête: c'est-à-dire qui est sorti de sa sixième

xième année; & ce nom lui continuë jusqu'à ce qu'il soit reconnu grand vieil Cerf. Le Cerf ne porte aucun bois, qui est ce qu'on appelle tête, qu'il n'ait un an passé.

Comme un Chapelain.] L'illustre Auteur du Poëme Héroïque de la Pucelle.

Et le Ciel n'est-il pas bien Diable, si le Ciel a pouvoir sur nous.] Ces termes ne doivent scandaliser personne, n'étant employés que pour marquer le caractère d'un Impie, de la bouche duquel ils sortent.

Corybantes.] Prêtres de Cybele.

De la double Croupe.] Pour dire du Parnasse qui se divise en deux pointes, dont l'une s'appelle Thirorée, & l'autre Hyampée.

Cruye.] C'est une petite Forêt près de Poissy, recommandable par la hauteur & la beauté de ses chênes.

Cyprine ou Cypris] Venus, ainsi appelée de l'Isle de Cypre, où ayant été portée par les Zephyrs dans une Conque de nacre de perle, elle fut nourrie & élevée par les Nymphes.

Cythere, Cytherée.] On donne encore ces noms à Venus, à cause de la Ville de Cythere, où cette Déesse étoit adorée.

D.

D *Alencé*] Fameux Chirurgien.

Danaïdes.] C'étoient les Filles de Danaüs, qui tuèrent leurs Maris la première nuit de leurs Noces, hormis la pitoyable Hypermnestre, qui de cinquante qu'elles étoient, fut la seule qui épargna le sien.

Dardanie] Contrée de l'Asie Mineure, où étoit la Ville de Troye. Elle s'appelloit aussi Troade, & aujourd'hui basse Phrygie.

Dardaniens ou Dardanides.] Troyens, ainsi appelés du nom de leur Roi Dardanus. Ils sont aussi nommés Phrygiens & Troades.

Allez libres & démarrées.] Amarrer un Navire

vire veut dire le tenir à l'ancre, & démarer signifie desancrer.

Ce grand Cocu de Diomedé.] Roi d'Étolie, qui blessa Venus au Siege de Troye, & fut puni de cette action par l'infidelité de sa Femme.

Donat.] Celebre Grammairien, qui a commenté Virgile.

Les Filles de Doris.] Les Nereïdes.

Jean Doucet.] C'est un Fou de la Cour.

Dyndime.] Montagne de Phrygie, consacrée à Cybele.

E.

E *Geon.]* ou Briarée, l'un des Geants.

Elbe.] C'est une petite Isle de la Mer Toscane, si abondante en fer & en acier, que le metal y renaît à mesure qu'on le tire des Mines, qui par la suite du temps, après avoir été épuisées, se font encore fouir comme auparavant.

Enéades.] Troyens, ainsi appellés du nom de leur Roi.

Enéide.] C'est le nom du Poëme dont Enée est le Heros. C'est aussi le nom d'Ascagne son Fils.

Le Roi d'Épire.] Helenus, fameux Devin.

L'Espagnol au triple nez.] Geryon, Roi d'Espagne, que l'on dit avoir eû trois têtes; parce que ses deux Freres & lui s'accordoient si bien, qu'ils étoient comme trois têtes dans un bonnet.

Etrurie.] Toscane.

Evandre.] Roi de Pallantée & auparavant d'Arcadie.

L'Enfant d'Evandre.] Le Prince Pallas.

F.

F *Alarique.]* C'étoit une espee de dard hampé comme une halebarde, qui portoit quelquefois le feu avec soi.

Faune.]

Faune.] Dieu des bois, Fils de Saturne.

Les sept Foroides.] C'étoient sept Freres, fils de Forcus.

Le fou des Dieux.] Môme.

Tant que le Royaume de France, &c.] Virgile parle en cet endroit de l'Empire Romain, du Capitole & des Césars, dont la durée lui sembloit éternelle: & moi qui crois le Trône de notre grand Monarque mieux établi, son Louvre mieux fondé, & sa posterité plus durable, j'ai préféré ce que j'en dis à ce que le Poëte Latin a chanté en faveur de ses Empe-reurs.

G.

A *Main gauche incontinent tonne.*] Le bruit du tonnerre qui venoit de ce côté là étoit de bon présage aux Anciens, qui pour augurer se tournoient vers le Midi, afin d'avoir à leur gauche l'Orient, comme la meilleure partie du Ciel, d'où ils croyoient que les Dieux regardoient les Augures.

Gille le Niais.] C'étoit un fameux Tabarin qui avoit son Théâtre à Paris à la Porte de la Tournelle.

Ces grands Corps d'hommes] Les Geants, dont Monsieur Scarron a si plaisamment décrit la guerre dans son Livre, intitulé Typhon, ou la Gigantomachie.

Gregeois.] Grecs.

Grivois.] Veut dire vieux Soldats, vieux Drille.

Et tel qu'ici, pour être riche, passe le Maréchal de Guiche.] Allusion à la vieille chanson qui dit:

*Je serois cent fois plus riche,
Que le Maréchal de Guiche.*

H.

L'*Epoux de la belle Helene.*] Menelaüs, Roi de Sparte.

Hemus.]]

Hemus.] Montagne de Thrace.

Hesperie.] Italie, ainsi dite d'Hesper, frere d'Atlas.

Hetrurie.] *Qu'on voye Etrurie.*

Hissez.] Hisser, en terme de marine, signifie hausser la Voile.

De ho, ho, ho, & hi, hi, hi.] C'étoit un éclat de ris qui se faisoit en Musique au Ballet des Muses, dansé à Saint-Germain en Laye, où Venus par certains enchantemens donna tant de beauté à Moliere qu'on s'écrioit en chantant :

Ha! qu'il est beau, le Fouvenceau!

Ha! qu'il est beau!

Et puis on faisoit une longue tirade de

Ho, ho, ho, ho, ho, ho;

& une autre de

Hi, hi, hi, hi, hi, hi,

Après avoir chanté

Qu'il est joli, gentil, poli!

Qu'il est joli!

Hyenne.] Bête sauvage,

Hyrtacide.] Fils d'Hyrtaque.

I.

DE *Janus* *fermera les portes.*] Ce Dieu avoit un Temple à Rome, qui s'ouvroit en guerre & se fermoit en paix.

Ida.] Montagne de Phrygie.

Jean des Temps] étoit Ecuyer de Charlemagne. Il avoit, dit-on, plus de 360. ans quand il mourut, & vécut jusqu'au Regne de Louis le Jeune; de maniere qu'il vit dix-sept ou dix-huit Rois. *Gaguin, Liv. 6.*

Ilion.] Troye, ainsi appellée d'Ilus fils de Tros, un de ses Rois.

Fils d'Iphimédie.] Geants, freres jumeaux, nommés Otus & Ephialte, autrement Aloïdes. Ils croissoient, dit-on, tous les mois de neuf doigts;

doigts; & ils n'avoient pas encore quinze ans quand ils entreprirent d'escalader le Ciel avec les autres Geants.

Ismare.] Ville de Thrace.

Roi d'Isbaque.] Ulyffe.

Iûle] Qu'on voye Ascagne.

Si certain Jule, &c.] Allusion à la paix generale que le grand Cardinal Mazarin fit en 1660.

Ces Jumeaux chez qui le parjure, &c.] Les Paliques, Dieux, vengeurs du parjure.

Ixion.] Fils de Phlegias, qui fut si hardi que de galantiser Junon, & de la presser dans l'importunité de ses feux: mais elle en ayant fait sa plainte à Jupiter, ce Dieu, pour s'en éclaircir mieux, lui supposa une Nuë sous la forme de la femme; & ce temeraire qui s'étoit satisfait avec elle, s'étant vanté des faveurs de la Déesse, à qui il croyoit avoir eû affaire, Jupiter en courroux le précipita tout vivant aux Enfers, pour y demeurer attaché à une rouë, & la tourner incessamment.

L.

G *Ens de Lagny.*] On dit ordinairement d'eux qu'ils n'ont pas hâte.

Lavinie.] Fille de Latin & d'Aymée.

Laurente.] Ville Capitale du Latium.

Lauze.] Prince de Toscane, fils de Mezence.

Luci.] L'illustre maison de MANCINI s'appelloit autrefois LUCI, qui signifie en Italien *Lumieres*; nom qui marquoit assez son éclat: mais un Brave de cette Maison y en ajoûta un autre, qui lui fit changer ce nom; car ayant perdu la main gauche dans une Bataille où il signala son courage, cette perte glorieuse lui en fit donner un nouveau; de maniere qu'au lieu de LUCI, il fut appelé MANCINI, de *mancino*, qui en la même Langue vaut autant à dire qu'Estropié de la main

main gauche. Depuis, ce nom si remarquable a passé à tous ses Descendans.

Lycas qui de sa mere morte, par une incision, tiré, &c.] Ceux qui venoient ainsi au Monde, étoient consacrés à Apollon, Dieu du jour & de la Medecine, par le moyen de laquelle ils voyoient la lumiere.

La Gent Lydienne.] Les Toscans venus de Lydie.

M.

L *A Grand Maman Idéenne.]* Cybelle, la Grand-Mere des Dieux, qui étoit adorée sur le Mont Ida.

MANCINI.] Qu'on voye LUCI.

Manes] Ce sont les Ames des Défunts.

Manto.] Fille de Tiresias.

Maron.] C'est le surnom de Virgile.

Martinet.] C'étoit un Capitaine, qui contenoit ses Soldats dans une exacte discipline.

Ce Prince Ami du Dieu des Caves, (parlant de Massique.) Le Mont Massico en Italie est renommé pour l'excellence de ses vins.

Menage.] Ce rare Esprit est si connu par ses belles productions, que de toutes mes Remarques celle-ci sera une des moins nécessaires.

Que de Mydas le fameux Fleuve, &c.] Le Pactole, Fleuve de Lydie, où l'on dit que ce Roi, s'étant baigné par l'ordre de Bacchus, il y laissa la vertu qu'il avoit de changer en Or tout ce qu'il touchoit, & que depuis cela il se trouve dans ses eaux quantité de Gravier d'Or.

Mirebeau.] On dit en commun Proverbe: Les Asnes de Mirebeau, comme les Asnes de Vaux.

Monlerons.] Partisans. Il en est parlé d'un dans la premiere des Satyres de Mr. D****. de la premiere Edition.

Myrmidons.] Peuples de Thessalie , qui suivirent Achille à la Guerre de Troye.

O.

O *Ps.*] Cybele.

Orion.] C'étoit un Geant prodigieux , fils d'Enopion , à qui ce pere ayant crevé les yeux pour avoir attenté à l'honneur de Candiope sa fille , il fut conseillé par l'Oracle , pour recouvrer la vûë , de marcher vers l'Orient à travers les Mers , le visage toujours tourné au Soleil : mais comme il étoit en chemin , & fort en peine de quel côté il devoit aller , le bruit des marteaux & des enclumes des Cyclopes l'ayant attiré à eux , il en mit un sur ses épaules qui lui servit de Guide.

P.

P *Allantée.*] Ville d'Evandre , bâtie sur le Mont Palatin par Pallante son Bisayeul.

Partage liquide.] La Mer qui échut en partage à Neptune , comme le Ciel à Jupiter , & l'Enfer à Pluton , quand ils firent les lots de l'Empire du Monde.

Les fils du Royal Pasteur.] Les fils de Tyrrhée , qui avoit la conduite des Troupeaux du Roi Latin.

Et qu'il en est dans le Païs où l'on imprime les Ecrits. (parlant des Braves.) C'est la Guyenne , où , me trouvant engagé à quelque séjour , j'ai fait mettre mon Livre sous la Presse.

Pelide.] Achille fils de Pelée.

Penates.] Chaque Maison avoit ses Dieux , qui en étoient les Gardiens & les protecteurs : & ces Dieux étoient appelés Penates.

La nouvelle Pergame.] Troye , ville du Latium , bâtie par Enée. Elle fut ainsi appelée du nom de l'ancienne Troye.

Phrygie & Phrygiens.] Qu'on voye Dardanie & Dardaniens.

Mont

Mont Pierien.] Montagne de Theffalie, lieu de la naissance des Muses.

Pilome.] Grand - Pere de Turne.

Fils du Roi Priamus.] Hector.

Privernois.] Ceux de Priverne, ou les Volsques.

Pyihon.] Serpent, tué par Apollon après le Déluge.

R.

L*E grand Mars de Rocroi.*] Monsieur le Prince.

S.

S*Almonée.*] Roi d'Elide, qui, voulant être crû le Dieu des foudres & des éclairs, fit faire un Pont d'airain qui passoit par - dessus sa Ville, sur lequel roulant à grand bruit dans son Char, & lançant de-là des flambeaux allumés sur ses Sujets, il fit tant le Jupiter que ce Dieu l'en punit & le foudroya aux Enfers.

Sanglier miré.] Les Sangliers ne prennent leur nom qu'à trois ans, lors qu'ils ont quitté les Compagnies. Celui de deux ans & demi s'appelle Ragot, à trois ans Sanglier en son tieran, à quatre ans Sanglier en son quartan; & quand il est plus avant dans l'âge, & que ses défenses, qui sont deux grosses dents qui lui sortent de la machoire d'enbas, se tournent en façon de trompe vers l'œil, il s'appelle Sanglier miré.

Simoïs.] Feuve de la Troade.

Le fatal Simulacre.] L'Image de Pallas, qui étoit le gage de la sûreté de Troye.

Strymon.] Fleuve entre la Macedoine & la Thrace, le long duquel il y a force Gruës.

Styx.] Fleuve des Enfers, dont le serment étoit terrible & inviolable aux Dieux.

Tantale.]

T.

T *Antale.*] Roi de Phrygie, qui pour avoir fait servir aux Dieux de la chair de son fils, fut abimé aux Enfers, pour y souffrir une faim enragée auprès des fruits les plus délicieux, & une soif insupportable au milieu des eaux mêmes.

Tarcon.] C'étoit le Chef des Revoltés contre Mezence, au lieu duquel il fut élu Roi des Toscans.

Tarquite.] Fils de Faune.

Thalie.] Muse Comique.

La fille du Roi de Thrace] Hecube, Reine de Troye, fille de Cissée.

Le Dieu de la Thrace.] Mars.

Tortuë.] C'étoit un assemblage de Boucliers, à la faveur desquels on faisoit les approches des Villes, & ces Boucliers qui sembloient former un dos de Tortuë, étoient si bien joints les uns avec les autres, & si bien soutenus qu'ils servoient quelquefois à porter les Soldats, pour gagner plus facilement le haut des murailles. Oppien dit même que des Cavaliers passaient par-dessus.

Qui dessus votre front portez pour couronne Tours & Cités.] On représente Cybele, qui est la Terre, avec une Couronne de Tours & de Villes.

Triton] Dieu Marin, Trompette de Neptune, moitié homme & moitié poisson.

Troade & Troades.] Qu'on voye Dardanie & Dardaniens.

Car Enéas un frant Turenne, pour être un sage Capitain.] La prudence de ce grand General d'Armée est aussi connue de toute la Terre, qu'elle est redoutée des Confédérés.

Tydide.] Diomede, fils de Tydée.

V.

M *Essape comme un La Vallée.*] Le Sieur de la Vallée, autrefois Ecuyer de Mr. le Duc de Guise, & présentement Maître d'une célèbre Academie.

Vaux.] Qu'on voye Mirebeau.

Venilie.] Nymphes de la Mer.

Vesule.] Montagne d'Italie, d'où le Po prend sa source.

X.

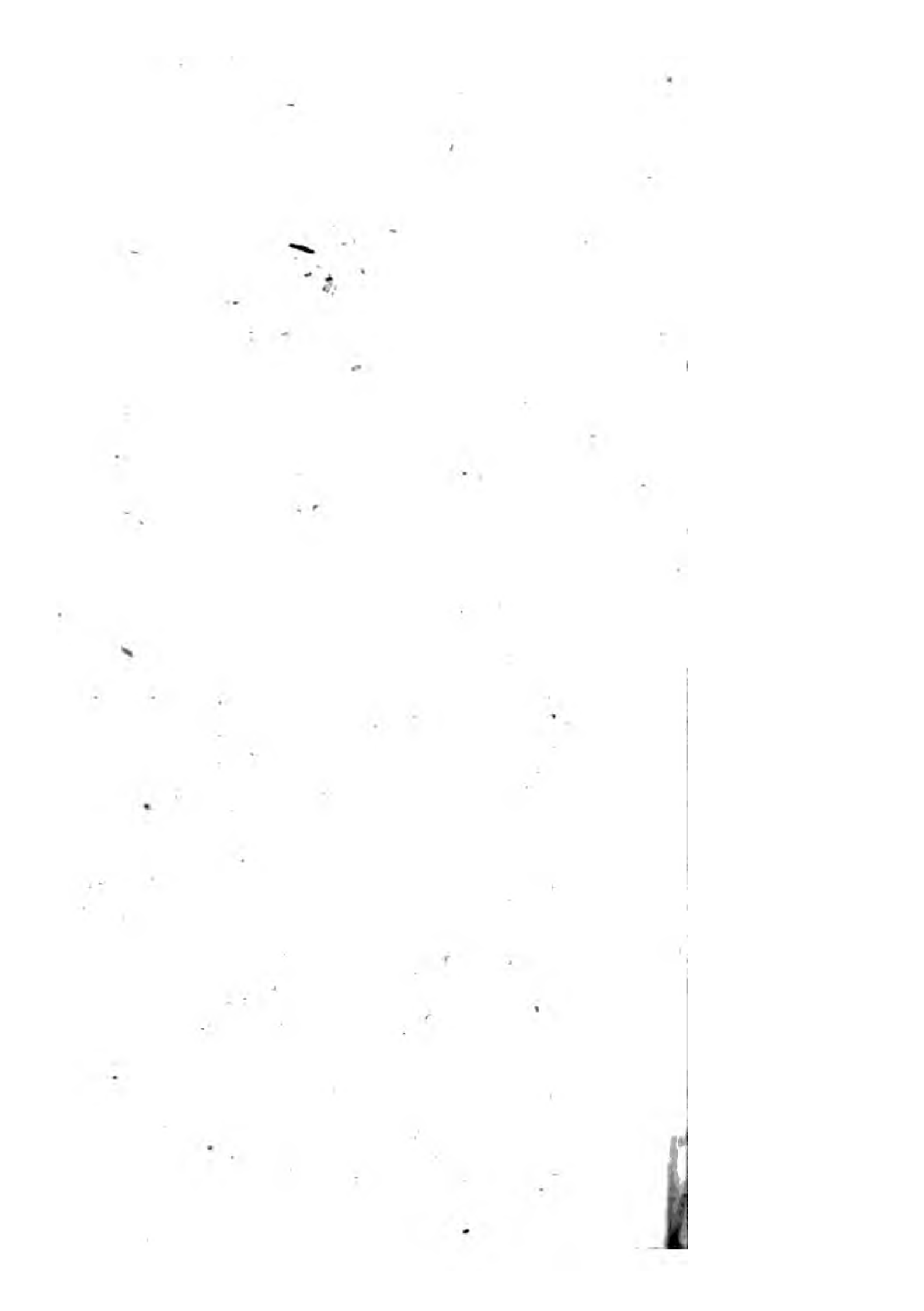
X *Ante.*] Fleuve de la Troade.

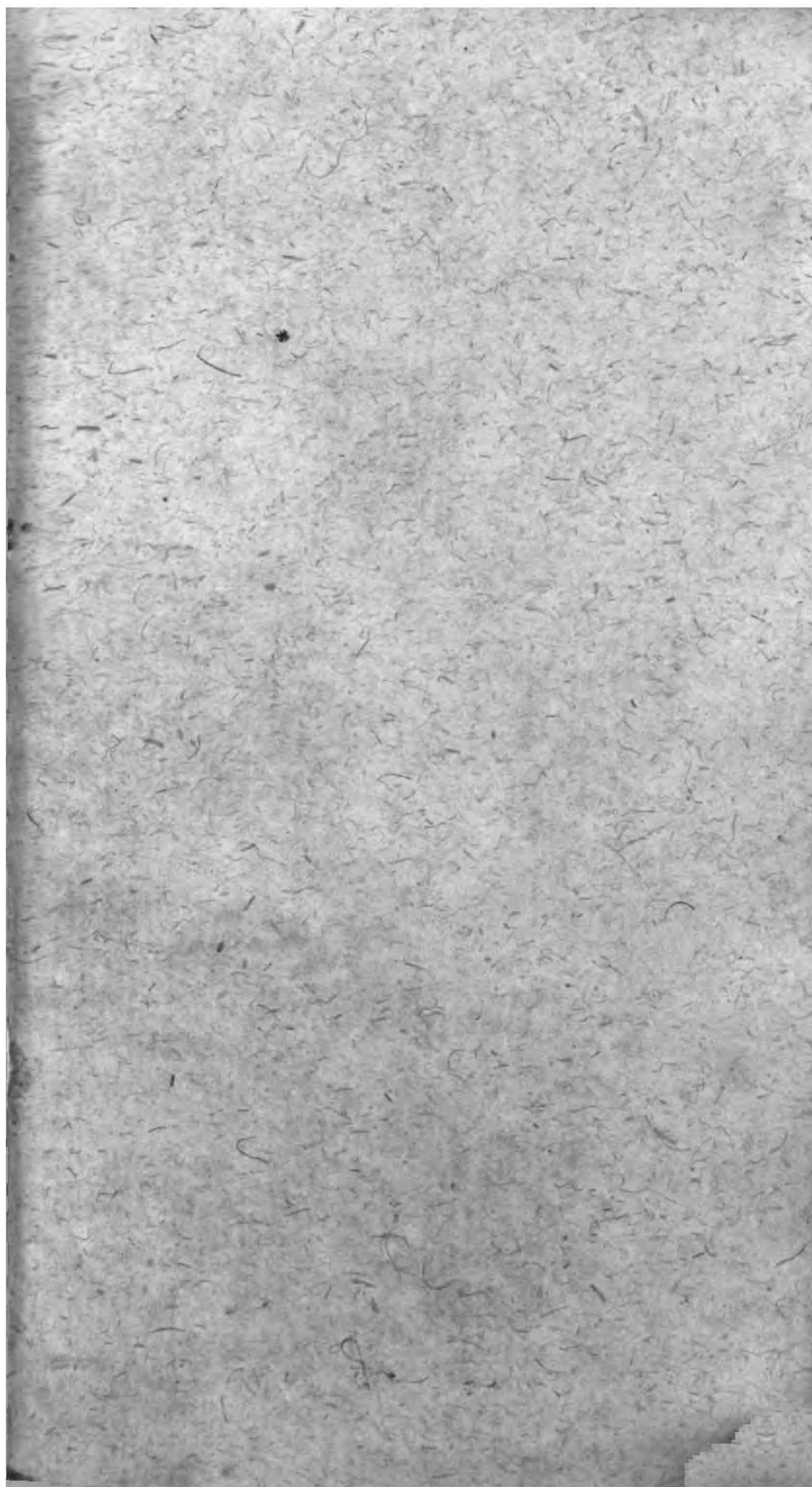
F I N.



2846









UNS 158 c. 32



